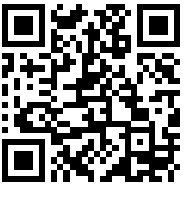
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

4097 d

Digitized by Google

J.F. NEEGERS,
BOEKBINDER,
Happaert Straat, 36.
ANTWERPEN.

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMP. DU ROI
45, RUE DU POINÇON

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— DIX-NEUVIÈME ANNÉE —

TOME LV

BRUXELLES
LIBRAIRIE C. MUQUARDT
MERZBACH & FALK, ÉDITEURS
LIBRAIRES DU ROI ET DE S. A. R. LE COMTE DE FLANDRE
RUE DES PAROISSIENS, 18-20-22
MÊME MAISON A LEIPZIG

1887

Digitized by Google

Digitized by Google

— 15 JANVIER 1887 —

LA GUERRE AUX MICROBES

I

Dans le seizième chant de l'*Iliade*, Homère nous montre l'un de ses héros, Patrocle, assailli tout à coup au milieu de la mêlée par un ennemi invisible, « le terrible Apollon », qui vient prêter son aide aux Troyens. Enveloppé d'un épais nuage qui le dérobe à tous les yeux, le dieu secoue de sa main puissante les épaules du guerrier. Le casque de Patrocle roule dans la poussière, son bouclier lui est arraché, sa cuirasse tombe à ses pieds, sa lance elle-même se brise en éclats. C'est en vain que le vaillant compagnon d'Achille tenterait de lutter contre un adversaire insaisissable. Ses forces l'abandonnent, paralysées par un invincible effroi. Désarmé et sans défense, blessé déjà par la lance d'Euphorbe, il veut s'éloigner du combat. Mais Hector le poursuit, l'atteint et le frappe d'un coup mortel.

Dans sa vie matérielle qui n'est qu'un perpétuel combat, l'homme doit lutter, comme le héros achéen, contre des ennemis invisibles — *les microbes* — qui le harcèlent sans cesse de leurs perfides attaques.

Lorsque Leuwenhoek, examinant une goutte de salive, vit apparaître sous la lentille de son microscope les premiers microbes qui se soient offerts à la vue de l'homme, il ne se doutait guère de l'immense développement que l'avenir réservait à sa découverte. Il ne soupçonnait point, à coup sûr, l'importance du rôle que remplissent dans la création ces végétaux infimes. Rien ne pouvait lui faire pressentir leur

Digitized by Google

incalculable puissance; et grande eût été sa surprise s'il avait pu prévoir que trois siècles plus tard, on en arriverait à démontrer jusqu'à l'évidence que non seulement les épidémies les plus meurtrières, mais encore une foule de maladies individuelles, ne reconnaissent d'autre origine que l'envahissement de l'économie humaine par ces infiniment petits.

Quelle étrange chose, en effet, que de voir une organisation aussi parfaite que la nôtre devenir la proie vivante de ces misérables pygmées! Comment se peut-il que le corps de l'homme, si admirablement doué d'ailleurs, ne sache pas résister à leurs atteintes mortelles? Un microbe s'attaquant à l'édifice humain ne ressemble-t-il pas au grain de sable qu'un souffle de vent emporte et qui chercherait à démolir un colosse de pierre? Ne dirait-on pas un abject ver de terre qui aurait la prétention de miner une montagne? Leur énorme puissance apparaît, en vérité, comme une chose inexplicable quand on songe que ces corpuscules microscopiques sont à la fois les plus petits, les plus simples, les plus inférieurs des êtres vivants. Le plus volumineux d'entre eux, examiné à un grossissement de 600 fois, se montre, malgré cette amplification considérable, sous la forme d'un point ou d'un trait d'une ténuité telle que l'œil a quelque peine à le saisir. En sorte que la plus petite des cellules qui composent le corps de l'homme — cellules qu'il serait impossible de compter — est encore assez grande pour en contenir des centaines. On a calculé qu'une goutte d'eau saturée de ces individualités microscopiques n'en renfermerait pas moins de *cinq à six milliards*. D'après Cohn, il en faudrait 636 milliards pour faire un gramme!

En vertu de quel pouvoir mystérieux ces chétives formations, presque sans volume et sans poids, sont-elles devenues et sont-elles encore aujourd'hui des ennemis si redoutables pour l'homme? Quelle est cette force dont l'intervention assure si souvent leur triomphe dans la lutte séculaire qu'ils ont engagée contre nous? Rien autre chose que la puissance du *nombre*. Ils ont en effet sur nous l'avantage de leur inimaginable diffusion. Car la surface de la terre est tout

Digitized by Google

entière peuplée de microbes. On en rencontre partout : dans le sol, dans l'air, dans les eaux des étangs et des rivières et même dans les profondeurs de l'océan. Van Tieghem en a découvert jusque dans l'écorce des arbres qui ont formé la houille, et l'on a retrouvé des filaments de protomycètes sur les dents des momies d'Égypte. Seuls, l'air des grandes altitudes, les hauts glaciers de la Suisse, les eaux de source à leur origine, les couches profondes du sol en sont exempts.

Les eaux, le pavé des rues et l'atmosphère des villes en sont, au contraire, particulièrement infestés; ce qui tient à ce que les microbes, malheureusement pour nous, recherchent le voisinage de l'homme.

Dans un mètre cube d'air prélevé dans une des rues de Paris — la rue de Rivoli — Miquel a trouvé 5,000 microbes. Le même volume d'air pris dans une salle d'hôpital peut en contenir 11,000. Un litre d'eau de Seine puisée à Asnières en héberge environ 13 millions : de telle façon qu'une gorgée d'eau qu'avalerait par mégarde un baigneur de la Grenouillère introduirait du même coup dans son estomac quelque chose comme 260,000 de ces êtres microscopiques. L'eau des égouts en est bien plus chargée encore; dans un seul litre de ce liquide, on en a pu compter jusqu'à 80 millions! Nicati et Rietsch ont calculé que certaines eaux de Toulon, à l'époque de l'épidémie, contenaient, par litre, au moins 250,000 bacilles cholériques. Une goutte de pluie qui tombe sur le sol après avoir traversé l'atmosphère recueille en passant des quantités presque innombrables de germes. Il n'est pas un grain de poussière flottant dans l'air de nos maisons dont la surface n'en soit souillée. Pas un de nos aliments, pas une de nos boissons qui n'en soient imprégnés. Partout ils sont là, invisibles et impalpables, accumulés en masse, animant d'une vie exubérante, comme dans le panthéisme antique, les milieux qui nous environnent.

N'y a-t-il pas, dans l'idée de ce dangereux entourage, de quoi justifier ou tout au moins expliquer cette horreur des microbes qui, chez certaines personnes, sévit presque à l'état de manie, — cet effroi irraisonné qui, au moindre embarras

Digitized by Google

gastrique suspect, fait asperger d'acide phénique une maison tout entière et empêche même les étrangers de passer devant une habitation prétendûment infectée?

Peut-on s'étonner aussi de voir certaines aliénations mentales revêtir la forme d'une *bactériomanie?* De tout temps, comme on l'a dit, les idées des fous ont manifesté une tendance évidente à prendre le ton, la couleur, l'empreinte des événements et des préoccupations du jour. Rien de bien surprenant, dès lors, au cas de cet Anglais qui s'imaginait être hanté par un bacille spécial, — son bacille, — lequel, d'après son dire, lui avait pénétré dans l'œil pendant qu'il regardait le soleil et s'était de là répandu dans le sang de ses veines. Ce que le pauvre fou prenait pour un bacille était tout simplement une de ces traînées onduleuses que la plupart des myopes aperçoivent dans leur champ visuel quand ils fixent une surface fortement éclairée.

N'a-t-on pas récemment observé, à l'hospice des aliénés de Vienne, une jeune fille qui se proclamait la *reine des bacilles?* Tourmentée par la crainte des microbes, elle s'était d'abord mis en tête de trouver un moyen de les détruire. Puis, dans son imagination troublée, sa propre personnalité s'était peu à peu identifiée avec le microbe lui-même. Un beau jour, le professeur Stricker l'avait soi-disant découverte dans un poumon malade et ne lui avait fait grâce de la vie qu'à la condition d'obtenir d'elle le secret pour l'extermination des autres microbes.

Mais d'où sort cette multitude d'atomes vivants qui surpassent en nombre les astres du firmament et les grains de sable de la mer?

Durant plusieurs siècles, on a cru à leur *génération spontanée.* Les anciens naturalistes admettaient, en effet, que des animalcules rudimentaires pouvaient naître spontanément et tout d'une pièce au sein d'un milieu approprié, comme Minerve sortant tout armée de la cuisse de Jupiter. Le système de l'*hétérogenèse*, comme on disait alors, comptait encore de nombreux défenseurs il y a quelque vingt ans. Dans cette idée de la production spontanée des êtres inférieurs,

Digitized by Google

il y avait, à vrai dire, un côté très séduisant. Elle rendait superflue toute investigation dont le but eût été d'établir leur filiation naturelle. Ces ascendants introuvables, il devenait inutile de s'en enquérir du moment où l'on déclarait qu'ils n'avaient pas besoin d'exister. C'était quelque chose comme l'interdiction de la recherche de la paternité appliquée au régime social des microbes.

Mais l'expérimentation, avec son incorruptible rigueur, a su faire justice de cette trop commode théorie. Malgré les efforts retentissants de Pouchet, elle s'est définitivement effondrée sous le poids écrasant des faits.

Déjà Schwann, l'illustre Schwann, avait démontré que la fermentation ordinaire, celle qui transforme l'amidon en sucre, puis en alcool et en acide carbonique, ne pouvait s'effectuer sans le secours d'un être vivant : le champignon de la levure. Il avait fait voir en outre que les substances facilement putrescibles se conservent indéfiniment sans altération quand, après les avoir stérilisées, on empêche les germes de l'atmosphère de pénétrer jusqu'à eux. Les recherches de Pasteur ont ultérieurement confirmé et généralisé ce principe, et l'on sait aujourd'hui, à n'en point douter, que l'intervention de microbes venus de l'extérieur est indispensable à l'accomplissement des décompositions organiques. Sans elle, comme l'a très bien dit un bactériologue éminent, F. Cohn, tous les êtres conserveraient, après leur mort, leur forme, leur structure et leur composition, aussi bien que les momies d'Égypte, aussi bien que le mammouth et le rhinocéros congelés depuis d'innombrables siècles dans les glaces de la Sibérie.

Si l'on place en effet dans un flacon une substance animale très altérable telle que du bouillon ou du jus de viande; que l'on soumette le tout à une température très élevée; que l'on prenne ensuite les dispositions nécessaires pour empêcher la pénétration d'un air impur dans le récipient — en fermant, par exemple, l'orifice au moyen d'un tampon d'ouate, — et les matières déposées dans le flacon s'y garderont intactes. Lorsque l'opération a été bien exécutée, on pourra prolonger

Digitized by Google

l'observation durant un temps illimité sans y voir apparaître le moindre indice de putréfaction. Les substances en question sembleront avoir perdu la faculté de se décomposer.

La chaleur n'a cependant modifié en rien le liquide intérieur. Elle a tué seulement les germes qu'il contenait, et l'on a fait en sorte, d'autre part, que des germes nouveaux ne pussent arriver jusqu'à lui. En examinant en effet avec les précautions voulues le liquide du flacon, on ne parvient plus à y découvrir la moindre apparence d'une forme vivante. Mais qu'on vienne à enlever, ne fût-ce que l'espace d'un instant, le bouchon d'ouate fermant l'orifice du récipient, et les quelques bulles d'air impur qui s'y seront introduites suffiront pour provoquer à bref délai tous les phénomènes de la putréfaction. Le liquide, resté absolument limpide jusque-là, deviendra louche et dégagera au bout d'un jour ou deux une odeur repoussante.

Les germes répandus dans l'atmosphère sont donc, à n'en pas douter, les agents essentiels de la décomposition.

Une autre expérience due à Pasteur montre avec non moins d'évidence le mode d'intervention des microbes. Dans un flacon pourvu d'un goulot *recourbé vers le bas*, très effilé et hermétiquement fermé, on introduit un liquide putrescible que l'on a stérilisé avec soin. Quand on s'est assuré, par une observation suffisamment prolongée, que la destruction des germes a été complète — ce que l'on reconnaît à la conservation parfaite du liquide — on brise le bec du goulot recourbé, en prenant la précaution de le maintenir à une température très élevée. La communication entre la cavité du flacon et l'air extérieur se trouve à l'instant établie. On devrait s'attendre, dans ces conditions, à voir le contenu du flacon subir une décomposition rapide; c'est le contraire qui se produit : le liquide reste inaltéré. Il aurait fallu en effet, pour que la putréfaction s'opérât, que les microbes de l'air ambiant eussent pénétré de *bas en haut* par l'ouverture pratiquée au goulot latéral. Et comme le corps des microbes, si impalpable qu'il soit, n'en a pas moins une certaine densité, ceux-ci sont incapables de remonter spontanément jusque dans la cavité du flacon :

Digitized by Google

la pesanteur oppose un obstacle insurmontable à cette ascension, et le liquide intérieur reste à l'abri de leurs atteintes.

La théorie de la *génération spontanée* a donc fait son temps. Il n'est plus permis de douter aujourd'hui de la procréation des microbes par les microbes, ou, pour parler plus scientifiquement, de l'*autogenèse* des microbes.

Il n'y a plus lieu dès lors d'attribuer leur invraisemblable diffusion qu'à leur multiplication rapide et à leur fabuleuse fécondité.

On s'étonne parfois de la quantité extraordinaire d'œufs pondus par un seul hareng ou par un seul esturgeon. Mais combien elle reste en dessous de la prolifération bactéridienne! En réalité, les microbes sont les plus féconds de tous les êtres vivants, et leur pullulation n'a d'autre limite que l'épuisement du milieu nutritif dans lequel ils sont placés. Leur nombre ne cesse de croître que s'ils ne trouvent plus rien à s'assimiler dans les lieux qu'ils habitent.

Bien que la matière se prête difficilement au calcul, on a essayé de représenter par des chiffres la puissance prolifique des microbes. Il faut savoir que les microbes, par un privilège dont est privée l'espèce humaine, ont à leur disposition plusieurs moyens de reproduction. Ils procèdent tantôt par division, tantôt par bourgeonnement, et chaque individu donne naissance à deux descendants au moins. De plus, cette procréation s'accomplit en un temps excessivement court. Or, si l'on admet qu'une bactérie se divise en deux au bout d'une heure, que chacune des bactéries-filles se scinde à son tour en deux produits nouveaux, et ainsi de suite sans interruption durant 24 heures, on constate qu'au bout d'un jour, l'ancêtre bactéridien, s'il survivait à sa postérité, se trouverait à la tête d'une famille de plus de 16 millions d'individus.

Que cette multiplication continue pendant trois jours, et le chiffre dépassera 47 trillions. Deux jours de plus, et cette descendance, dont le dénombrement sera devenu impossible, suffira pour combler toutes les mers de notre globe!

F. Cohn, qui n'a pas reculé devant l'énormité de ces calculs, est arrivé en outre à ce résultat qu'en l'espace de trois

Digitized by Google

jours, une seule et unique bactérie — que la balance la plus idéale ne parviendra jamais à peser — serait capable, en se multipliant dans les conditions de tantôt, de fournir une masse vivante atteignant le poids colossal de 7,500,000 kilogrammes !

III

C'est donc par innombrables myriades que se comptent les ennemis que nous avons à combattre. Leurs légions, sans cesse accrues par de nouveaux renforts, nous entourent, nous pressent, nous assiègent de toutes parts. Partout on les rencontre, infestant l'atmosphère de leur inévitable présence, revêtant d'une couche presque continue la surface de la terre, contaminant les substances qui servent à notre alimentation et les boissons qui nous désaltèrent, comme les harpies à la table d'Astolphe. Chaque souffle qui traverse les airs amène ou emporte avec lui des tourbillons de cette poussière vivante. C'est un véritable peuplement de l'espace, une profusion inimaginable de matière animée, un fourmillement sans nom d'organismes microscopiques.

Si différent qu'il soit du nôtre, ce monde étrange est soumis aux lois qui régissent l'universalité des êtres. Non moins que les animaux et que l'homme lui-même, les microbes doivent obéir aux lois inéluctables de la *concurrence vitale;* leur vie est, comme la nôtre, un perpétuel combat pour l'existence. Or, quelque petits qu'ils soient, ils ont, en fait, des besoins auxquels ils chercheraient vainement à se soustraire. Ils ne sauraient vivre, comme le font d'autres plantes, ni d'air, ni d'eau, ni d'aucune autre substance minérale. Ce qu'il leur faut, à ces êtres exigeants, ce sont des produits préparés par des organismes vivants. Ce sont des espèces de carnivores microscopiques.

Par malheur pour eux, il arrive que la quantité de matière organique disponible se trouve être insuffisante; et comme nul n'est d'humeur à céder à son voisin la moindre parcelle de ce qu'il a pu saisir, il s'engage, soit entre individus de même race, soit entre espèces, — j'allais dire entre nationa-

Digitized by Google

lités différentes, — des luttes silencieuses mais implacables, auprès desquelles nos batailles les plus meurtrières ne sont que jeux d'enfant, et le cadavre décomposé des vaincus devient la proie des survivants.

Il ne suffit pas à leur insatiable voracité de se disputer les déchets que le monde animé place à leur portée. Poussés par la faim, ils ne craignent pas de s'attaquer à l'homme lui-même. Du moment où celui-ci s'est laissé surprendre et que l'ennemi est parvenu à pénétrer en grand nombre dans l'intérieur de ses tissus, l'issue du combat n'est plus douteuse : c'est le microbe qui l'emporte, et le plus parfait des animaux de la création succombe honteusement sous les efforts du plus rudimentaire, du plus dégradé, du plus misérable des êtres vivants.

Pour résister à ces furieux assauts, l'homme ne possède d'autres armes que celles que peut mettre entre ses mains la connaissance exacte des forces et des moyens d'attaque de ses adversaires. Aussi, depuis l'instant où il a réussi à s'emparer par surprise de quelques-uns d'entre eux, n'a-t-il cessé de soumettre ses prisonniers à la question expérimentale, pour les contraindre à lui livrer leurs secrets. Ces recherches, poursuivies avec une activité fiévreuse pendant un quart de siècle, lui ont permis de distinguer les formes diverses des microbes, d'en supputer le nombre, d'en fixer le mode d'action. Il sait à peu près aujourd'hui comment ils vivent et comment ils meurent. Il a su déterminer non seulement les conditions qui renforcent leur vitalité et favorisent leur multiplication, mais heureusement aussi celles qui les paralysent et les tuent.

Le procédé à l'aide duquel ont été obtenus ces remarquables résultats n'est autre que celui de la *culture*. On a appris d'abord à planter et à récolter des bactéries comme on sème et comme on recueille des haricots ou des asperges. Puis, pour mieux saisir leurs habitudes intimes, on a composé des milieux transparents — sortes d'aquariums à microbes — où l'œil de l'observateur a pu suivre heure par heure et jour par jour les différentes phases de leur mystérieuse existence. Ces données une fois acquises, les bactériologues se sont hâtés

Digitized by Google

de les mettre à profit pour le plus grand bien de l'humanité. En s'appuyant sur elles, ils ont en effet fondé une sorte de stratégie médicale qui permet à l'homme d'engager la lutte sur un terrain plus favorable.

A vrai dire, les règles de cette science nouvelle ne sont pas toutes nettement établies et les applications en sont encore restreintes. Comme autrefois, les affections virulentes font chaque jour des victimes, et l'heure du triomphe définitif de l'homme sur la maladie n'est pas encore près de sonner. Mais l'on sait au moins dès à présent — et ce n'est pas un médiocre avantage — dans quel sens il faut pousser les recherches pour qu'elles aient chance d'aboutir.

A ceux d'ailleurs qui voudraient mettre en doute la valeur de cette méthode, on pourrait opposer dès à présent une série de résultats dont le moindre suffirait à lui seul pour illustrer le nom d'un savant.

C'est l'ensemble de ces découvertes, dont la plupart sont devenues classiques, que je vais maintenant esquisser à grands traits, en montrant, en outre, par quelles ingénieuses déductions et quels admirables procédés les maîtres de la science bactériologique sont parvenus à les accomplir.

IV

Veut-on d'abord se faire une idée de l'aspect sous lequel se présentent ces énigmatiques corpuscules, ces sphinx microscopiques que Sédillot a désignés sous le nom de microbes?

Rien de plus facile. Recueillez simplement un peu d'eau de pluie dans un verre assez large, laissez-le exposé à l'air libre, en été, pendant deux ou trois fois vingt-quatre heures; transportez ensuite une goutte de ce liquide sous le microscope, et vous y découvrirez, avec un peu d'attention et en faisant usage d'un grossissement assez considérable, des quantités de petits éléments incolores, allongés en bâtonnets, d'une gracilité extrême et qui se livrent au milieu du liquide à de fantastiques évolutions. Ils se balancent de droite et de gauche, pivotent sur eux-mêmes et, semblables à des clowns,

Digitized by Google

exécutent à chaque instant de grotesques culbutes. Souvent aussi vous les voyez s'élancer en avant pour s'arrêter brusquement sur place ou pour changer de direction après un court trajet. Dans ces mouvements désordonnés, ils se mêlent, se heurtent et se renversent les uns sur les autres. On dirait une danse de saint Guy exécutée par des êtres microscopiques.

Ce sont là les *bactéries* proprement dites.

Au milieu de ces « agités », on distingue ordinairement des corpuscules immobiles, le plus souvent réunis en groupes compacts, qui ne sont déjà plus que des cadavres de bactéries. Parmi ces derniers, il en est sans doute qui sont morts de leur belle mort; la vieillesse les a emportés. Après avoir rempli leur rôle éphémère dans le monde, ils sont retournés au néant. Mais il en est d'autres, plus nombreux, qui frappés dans la force de l'âge ont été tués par la concurrence vitale. Moins vigoureux, moins agiles que leurs voisins, ils n'ont pu réussir à se créer des moyens d'existence et ont succombé prématurément à l'inanition. A côté de ces minces bâtonnets se rencontrent de petits granules arrondis d'une exiguïté idéale, qui ne sont peut-être autre chose que les descendants ou les progéniteurs des bactéries. Ces granulations, comparables à des spores végétales, ont reçu le nom de *microcoques*.

Ces deux espèces de corpuscules — bactéries et microcoques — représentent les deux formes typiques du monde des microbes.

Qu'au lieu d'eau ordinaire, on expose à l'air libre un peu de bouillon ou de suc de viande filtré, l'invasion microbienne sera plus rapide et plus considérable encore. Après un délai très limité, toute la masse du liquide deviendra trouble, et le microscope montrera que cette opalescence est due au développement d'une quantité prodigieuse de vibrions. C'est précisément cette intense et soudaine manifestation de la vie dans des milieux inertes qui avait fait croire naguère à la génération spontanée.

En examinant de près les productions bactéridiennes, on

Digitized by Google

peut se convaincre que toutes ces formations ne sont pas identiques entre elles. Qu'elles soient calquées sur l'un ou l'autre des modèles dont je viens de parler, elles offrent toujours, sous leur uniformité apparente, de légères dissemblances portant sur leur configuration et leur structure. Elles ne présentent pas non plus les mêmes colorations quand on les soumet à l'action de certaines matières tinctoriales. Chacune de ces formes correspond vraisemblablement à une espèce particulière, et ces espèces, il a fallu les reconnaître et les classer.

Pour y parvenir, il importait avant tout de les isoler. Mais comment séparer mécaniquement les uns des autres des corpuscules si ténus qu'auprès d'eux la pointe d'une aiguille apparaît comme un objet véritablement monstrueux?

Certes, il y avait là une difficulté réelle, et si grande qu'à première vue elle devait sembler insurmontable. Elle a cependant été vaincue, et c'est grâce au génie de Pasteur et de Koch que la science est redevable de cet éclatant triomphe. La *culture des microbes*, tel est, je l'ai dit déjà, le procédé que l'on a mis en œuvre pour réaliser cet incomparable progrès. En inventant la méthode des cultures, à laquelle les travaux de Koch ont apporté de si remarquables perfectionnements, Pasteur a imprimé aux sciences bactériologiques un essor inattendu.

Car non seulement elle donne le moyen de distinguer nettement, sans risquer désormais de les confondre, les différentes catégories de microbes, mais elle rend possible et même relativement facile l'étude de leur développement. Elle permet aussi de débarrasser les microbes des produits auxquels ils se trouvent accidentellement mélangés. Par elle enfin on arrive aisément, et c'est un point d'une importance capitale, à spécifier les circonstances qui enrayent leur multiplication ou déprimen leur vitalité.

Pour atteindre ces divers résultats, il y avait lieu, tout d'abord, de choisir et au besoin de combiner des milieux propices au développement de chaque microbe en particulier. On a commencé par fournir à ces parasites les terrains les plus plantureux, les engrais les plus fertilisants. Inconscients du

Digitized by Google

piège que recélait cette aubaine inattendue, les parasites se sont établis dans ces riches domaines et n'ont pas tardé à y foisonner. Puis, une fois assurés d'avoir toujours sous la main un matériel suffisamment abondant, l'expérimentateur s'est mis à leur imposer mille pénibles épreuves. Tantôt on les a cruellement affamés en leur retirant peu à peu et méthodiquement les substances indispensables à leur alimentation. Tantôt on leur a fourni des denrées frelatées à dessein. On a même été jusqu'à mélanger traîtreusement à leur nourriture des poisons destinés à les rendre inféconds, à les affaiblir et à les tuer.

En un mot, de maîtres qu'ils étaient, l'art du savant les a réduits à l'état d'esclaves, et ces microbes domestiqués, l'homme les a employés sans vergogne à sa défense personnelle. Il en a fait en quelque sorte des troupes régulières et disciplinées, dont il s'est servi pour repousser les agressions des microbes insoumis.

Je n'ai pas l'intention d'entrer à ce propos dans des détails techniques que le lecteur trouverait assurément fastidieux. Qu'il me suffise de dire que ces cultures, variées d'ailleurs à l'infini, s'exécutent d'après deux méthodes.

Dans la première, inaugurée par l'illustre Pasteur, les milieux dans lesquels on sème les bactéries sont des substances *liquides* nutritives, artificielles ou naturelles, purifiées par la chaleur et renfermées dans des *ballons* de verre. Le second procédé, d'invention plus récente, appartient à Koch. Il permet non seulement de suivre pas à pas, sous le microscope, l'évolution des bactéries, mais encore de séparer les uns des autres les groupes appartenant à des espèces différentes. Et voici de quelle manière on parvient à effectuer ce triage.

Une couche de *gélatine* demi-fluide, additionnée de certains principes nutritifs et préalablement stérilisée, est étendue sur une plaque de verre. A cette gélatine encore fluide, on ajoute une quantité minime du mélange bactéridien, que l'on y délaye largement, de façon à disséminer le plus possible dans la masse les germes que l'on se propose d'isoler. La plaque ainsi préparée est maintenue ensuite à une température con-

Digitized by Google

venable, en même temps qu'on prend soin de la préserver de toute contamination extérieure.

Quelques jours se sont à peine écoulés que la lame gélatineuse montre déjà à l'œil nu un nombre considérable de taches minuscules arrondies, plus ou moins opaques, de dimensions inégales, tranchant sur le fond transparent du milieu. Ceci rappelle assez bien, quand on examine sur fond noir, l'aspect de la voie lactée avec son semis de blanches constellations. Toutefois, ces taches diffèrent quelque peu par leur coloration. Certaines d'entre elles sont encore plus ou moins translucides; d'autres sont d'un blanc mat; d'autres tirent un peu sur le gris; il s'en présente même qui revêtent une teinte jaune, orangée ou rougeâtre. On peut constater, de plus, que les unes occupent la surface de la gélatine, alors que d'autres ont pénétré plus ou moins profondément dans l'épaisseur de la couche nutritive. Autour de certains îlots, la gélatine, que le refroidissement avait solidifiée, a subi une liquéfaction complète; pour d'autres, au contraire, la zone environnante a gardé sa consistance normale. Enfin, si l'on vient à suivre sous le microscope la croissance de ces îlots, on s'aperçoit bientôt que quelques-uns d'entre eux grandissent avec une surprenante rapidité, alors que d'autres conservent plus ou moins leurs dimensions primitives.

Ce sont là autant de *colonies* formées par des races distinctes.

Néanmoins, plusieurs germes de nature différente ont pu se trouver assez rapprochés les uns des autres pour que l'on voie subsister encore, après un premier ensemencement, le mélange de leurs descendances. Il peut se faire aussi que des colonies voisines se soient confondues par un empiètement réciproque. En sorte que cette première culture n'aboutit le plus souvent qu'à des résultats incomplets. Comment procéder maintenant pour obtenir une séparation plus parfaite? Il faut commencer par faire choix de l'îlot que l'on se propose d'étudier; puis on en détache une parcelle aussi petite que possible pour la transplanter sur une seconde plaque garnie de gélatine encore vierge. Étalée de la même façon que

Digitized by Google

tantôt, cette parcelle ne tarde pas à proliférer et fournit à son tour des colonies nouvelles plus pures, plus homogènes que les premières. A force de multiplier ces transplantations, il arrivera un moment où toutes les taches présenteront des qualités identiques et où chacune d'elles ne renfermera plus qu'une seule catégorie de microbes. La *culture isolante* sera dès lors achevée.

Naturellement aussi, par suite de tous ces passages successifs à travers des milieux très purs, les produits inanimés — grains de poussière, substances chimiques — qu'aurait pu contenir le premier mélange bactéridien seront abandonnés en route; on n'en retrouvera plus la moindre trace dans les dernières préparations. Et si l'on vient à pratiquer avec celles-ci des inoculations expérimentales, on aura l'assurance que les résultats n'en seront pas viciés par l'intervention intempestive de ces principes étrangers.

L'ingénieux procédé que je viens de décrire en quelques lignes est celui dont Koch lui-même s'est servi, non seulement pour découvrir dans les eaux de Calcutta son fameux bacille cholérique, mais encore pour l'obtenir à l'état de pureté absolue.

La même méthode, ai-je besoin de le dire, est applicable à la recherche et à l'analyse des bacilles suspendus dans l'atmosphère. En exposant simplement à l'air libre une de ces plaques gélatinisées, on voit en effet apparaître à sa surface un certain nombre de dépôts opaques qu'il est loisible de transplanter ensuite. C'est par ce moyen que Miquel a pu établir qu'un seul litre d'air puisé dans l'enceinte d'une école donnait naissance à une vingtaine de colonies bactéridiennes, sans compter les champignons proprement dits pullulant à côté des microbes.

Quelque irréprochable que paraisse le procédé de Koch, il ne fournit pas à lui seul le moyen d'apprécier tous les caractères des bactéries. Par le fait de l'accroissement rapide de leurs dimensions, les amas bactéridiens ne tardent pas à se toucher et à se confondre. D'autre part, ceux qui sont incapables de végéter au contact de l'air tendent à gagner la pro-

Digitized by Google

fondeur et se heurtent bientôt à la surface résistante de verre, laquelle arrête forcément leur développement ultérieur.

Pour faire disparaître ces desiderata, on a récemment imaginé la culture dans les *tubes* à réaction ordinaires, bouchés simplement à l'aide d'un tampon d'ouate. Ici, les microbes sont déposés par une aiguille de platine à la surface ou dans l'intérieur de la matière nutritive préalablement stérilisée. Et comme rien ne s'oppose plus à leur pénétration, on voit la colonie qu'ils ont formée se développer en un long filament dirigé vers le fond du tube. Or, le degré d'opacité, la forme, la coloration de ces prolongements ont quelque chose de constant et de caractéristique pour chaque espèce de microbes. Ceci est si vrai qu'à la simple inspection de ces figures, un bactériologue quelque peu expérimenté saura reconnaître à l'instant la nature du microbe ensemencé, — et cela aussi sûrement qu'il pourrait le faire en se servant du microscope le plus parfait.

Tel protomycète, celui de la tuberculose, par exemple, donnera lieu à la formation lente d'une croûte sèche, compacte, posée à plat sur la surface même de la masse nutritive. Tel autre s'allongera en une sorte de stalactite s'enfonçant profondément dans la gélatine et la fluidifiant autour d'elle ; c'est le cas pour le bacille du charbon. Le germe du choléra produira, lui, une dépression superficielle simulant une bulle d'air, de laquelle partira une traînée conique terminée elle-même par un filament blanchâtre. Certaines colonies affecteront des contours nettement arrondis, tandis que d'autres émettront des espèces de rayons plus ou moins irréguliers. Des différences de ce genre s'observeront pour toute la série des microbes. En un mot, l'aspect des cultures, dans un milieu donné, dépendra rigoureusement de la nature du germe que l'on y aura déposé. Rien d'étonnant d'ailleurs à cela. Ne nous suffit-il pas de regarder un champ de blé ou de trèfle pour apercevoir que ce ne sont point des choux que l'on y a plantés ?

Un second avantage de la culture *en tube* est celui de pouvoir varier davantage la composition du milieu. La gélatine

Digitized by Google

peptonisée et l'agar-agar, produit d'une algue javanaise, sont à peu près les seules substances qui se prêtent à la culture des plaques. Les tubes, au contraire, peuvent recevoir du sérum de sang coagulé et toute une série d'autres substances nutritives.

Par malheur, il existe bon nombre d'espèces qui ne se prêtent pas volontiers à ces sortes d'incarcérations. Plus avisées que les autres, elles refusent prudemment l'hospitalité qu'on leur offre et se montrent réfractaires à toute idée de servage. Tel est le cas, entre autres, pour le microbe de la rage.

Pour celles-là, il faut nécessairement recourir à un procédé particulier qui n'est autre chose que la *culture dans un milieu vivant*. C'est le corps même d'un animal qui remplace ici le ballon de Pasteur ou la plaque gélatinisée de Koch. On prélève sur un sujet atteint d'une affection virulente — sujet humain ou autre — une goutte ou une parcelle suspectes, que l'on introduit ensuite dans les tissus ou dans le sang d'un individu sain. Si le liquide ou le fragment inoculés renferment en réalité le germe spécifique de la maladie, celle-ci va se développer avec les symptômes et les lésions qui lui sont propres. L'individu inoculé va devenir de cette façon une source nouvelle de virus à laquelle on pourra puiser pour pratiquer une seconde, puis une troisième inoculation, et ainsi de suite. On conçoit qu'il n'y ait d'autres limites à ces transplantations successives — et par suite à la régénération du virus — que celles imposées par le gré de l'expérimentateur.

Mais tous les animaux ne sont pas également propres à cette génération indéfinie des microbes. On a même dû procéder à d'innombrables recherches, à des tâtonnements sans fin, pour déterminer si telle ou telle espèce était apte ou non à reproduire tel ou tel virus. Il a fallu, pour les cas réfractaires, chercher si cette immunité tenait à la qualité même du sujet ou simplement au mode d'introduction du virus; si, en d'autres termes, l'immunité était bien réelle ou si elle n'était qu'apparente.

La preuve la plus frappante de l'opportunité de cette

Digitized by Google

distinction a été fournie par les recherches de Koch. Lorsqu'éclata à Alexandrie cette terrible épidémie cholérique qui coûta la vie à Thuillier, l'un des membres de la commission française, Koch se rendit en Égypte pour étudier sur les lieux mêmes la nature de la maladie. Il avait emporté avec lui des souris, qui, à en croire certaines observations antérieures, paraissaient susceptibles de contracter le choléra. Mais les inoculations pratiquées sur ces animaux restèrent absolument infécondes. Plus tard, quand il eut découvert à Calcutta son fameux bacille-virgule et qu'il eut réussi à le cultiver, il fit, sans plus de succès, avaler des matières cholériques à divers animaux. Fallait-il en conclure que l'animal jouissait, à l'égard du virus cholérique, d'une complète immunité? Les recherches ultérieures de l'éminent bactériologue ne devaient pas tarder à démontrer l'illogisme d'une pareille déduction. En soumettant son microbe à l'expérimentation, il vit que celui-ci succombait toujours au contact des acides. Or, l'estomac des animaux renferme, pendant la digestion, un suc d'une acidité très grande, et rien n'était plus rationnel que d'attribuer à cette circonstance le résultat négatif de ses premiers essais. De là à l'idée d'introduire directement le virus dans la portion du tube digestif qui se trouve au-dessous de l'estomac et qui ne contient point d'acide, il n'y avait qu'un pas. Et comme il importait aussi de donner aux microbes le temps de pénétrer dans les parois de l'intestin, l'administration d'un narcotique capable de modérer les contractions de cet organe se trouvait également tout indiquée. Le virus fut donc injecté, chez des cochons d'Inde, à travers la paroi du ventre, jusque dans l'intérieur même de l'intestin, en même temps qu'on instillait quelques gouttes de teinture d'opium dans la cavité abdominale. Au bout de vingt-quatre heures, le mal éclatait avec ses symptômes et ses lésions caractéristiques. Il n'était plus permis dès lors de douter de la réceptivité des animaux à l'égard du choléra, — d'autant plus que le liquide recueilli dans l'intestin malade put être inoculé, à son tour, avec un plein succès.

Si la démonstration du fait eût eu besoin d'un complément,

Digitized by Google

il lui eût été fourni, au surplus, par cette circonstance que l'ingestion des matières cholériques *par les voies naturelles* est elle-même parfaitement capable de déterminer une attaque de choléra, du moment où l'on prend soin de neutraliser à l'avance les acides de l'estomac au moyen du carbonate de soude.

Les cas d'immunité *vraie* sont donc moins communs qu'on ne serait tenté de le supposer. Il est même possible qu'il ne se rencontre nulle part d'immunité *absolue*.

En fait, il existe un grand nombre de virus qui, encore aujourd'hui, n'arrivent à se perpétuer que par des transmissions ininterrompues. Il me suffira de citer le virus préservatif de la variole, le *vaccin* proprement dit. Car nul n'est parvenu jusqu'ici à fabriquer du vaccin artificiel, et l'activité du liquide vaccinal ne se maintient que par d'incessantes inoculations.

Si l'on avait toujours affaire à des virus bénins comme celui dont je viens de parler, la *culture en serre vivante* pourrait être pratiquée sur une très grande échelle. Il ne serait plus besoin, dans ces conditions, ni de laboratoires spéciaux, ni de stérilisations préalables, ni d'appareils à température constante, ni d'aucune de ces précautions délicates qui s'imposent pour les cultures ordinaires.

Mais les virus inoffensifs ne sont pas communs. Sans compter que des microbes dépourvus de toute action sur des animaux adultes tuent irrémissiblement des animaux plus jeunes appartenant à la même espèce; sans compter aussi que les virus frappent d'une façon très inégale des espèces excessivement voisines les unes des autres. Transporter un virus de l'animal à l'homme — l'animal fût-il un singe — sera donc toujours chose hasardeuse, et il ne faut pas une médiocre audace pour oser tenter une pareille expérience.

Si, comme le faisaient jadis les Pharaons et comme cela se pratiquait encore, paraît-il, à la fin du XVI[e] siècle [1], on aban-

[1] Si l'on en croit la *Chronique de Louis XI*, un franc-archer, condamné à être pendu pour vol et qui était travaillé « de la pierre, coliques et mal de côté », fut, avec l'autorisation du roi, viviséqué dans le cimetière de

Digitized by Google

donnait aux médecins les corps des criminels au lieu de les remettre aux mains du bourreau, ce grand problème des inoculations humaines aurait bientôt reçu sa solution, et la peine de mort servirait au moins à quelque chose. Mais c'est tout au plus si, actuellement, comprenant le progrès à rebours, on consent à livrer à l'expérimentateur le cadavre d'un pendu ou d'un décapité. Encore est-il des voix qui s'élèvent, même dans les assemblées savantes, pour blâmer cette tolérance!

Comment veut-on qu'en présence de la lourde responsabilité qui pèse sur sa tête, le chercheur le plus convaincu se décide à tenter une de ces épreuves? Ne sait-on pas combien il a fallu à Jenner de confiance en lui-même et de dédain du préjugé pour pratiquer ses premières inoculations vaccinales; combien aussi il lui a fallu de persévérance pour faire accepter sa découverte? N'y a-t-il pas encore de nos jours une foule de personnes, parmi lesquelles figurent des médecins, qui se refusent à toute vaccination sous prétexte qu'il est toujours dangereux d'introduire dans le sang un virus étranger?

Aussi les essais d'inoculation humaine sont-ils restés assez rares pour pouvoir être comptés. Une des premières épreuves de ce genre a été tentée par Lepelletier de la Sarthe, qui n'a pas craint de s'inoculer à lui-même de la substance tuberculeuse. Dans la dernière épidémie de choléra, Bochefontaine a volontairement ingéré, sans en ressentir au surplus de sérieux malaise, des millions de bacilles cholériques. En Allemagne, Fehleisen a provoqué chez un de ses malades, d'ailleurs voué à une mort prochaine, un érysipèle expérimental en étalant sur ses plaies du virus recueilli chez un autre patient et cultivé dans le laboratoire. Le Norvégien Hansen, à qui l'on doit la découverte du bacille de la lèpre, avait pratiqué déjà, il y a quelques années, l'inoculation du parasite sinon sur des sujets, de moins sur des organes sains. Tout dernièrement,

l'église Saint-Séverin, à Paris. « Après qu'on eut examiné et travaillé, on remit les entrailles dedans le corps du franc-archer, qui fut recousu, et par ordonnance du Roy, très bien pansé et tellement qu'en quinze jours il fut guéri et eut rémission de ses crimes, et il lui fut même donné de l'or. »

Digitized by Google

un jeune médecin péruvien, du nom de Daniel Carrion, a payé de sa vie une inoculation exécutée intentionnellement sur sa propre personne avec le virus d'une maladie infectieuse de son pays, la fièvre d'Oroya.

Enfin, le 6 juillet 1885, a été faite par Pasteur la première injection du virus de la rage. Il s'agissait d'un enfant mordu depuis deux jours et dont, au témoignage de Vulpian et de Grancher, la mort était inévitable. L'illustre savant, d'autre part, pouvait s'appuyer sur des expériences personnelles nombreuses qui avaient mis en évidence la possibilité de rendre les chiens réfractaires à la rage. Et néanmoins, il le déclare lui-même, ce ne fut pas sans de vives et cruelles inquiétudes qu'il se décida à essayer sur un être humain la méthode dont l'application *in animâ vili* lui avait donné de si merveilleux résultats.

Bornée comme elle l'est par le sentiment d'une trop grande responsabilité, l'expérimentation sur l'homme est et restera longtemps encore un domaine réservé. Il a donc fallu se contenter le plus souvent d'opérer sur les animaux. Mais ces expériences elles-mêmes ne pouvaient résoudre, loin de là, toutes les questions ressortissant à l'étude des microbes. Pour déterminer, par exemple, l'influence des milieux sur leur vitalité, on a dû recourir aux autres procédés de culture, lesquels ont conduit à des résultats aussi importants qu'inattendus.

C'est ainsi que l'on a constaté tout d'abord la résistance extraordinaire des microbes à l'action de la *chaleur*. Chose à peine croyable, ces organismes minuscules, dont l'épaisseur atteint à peine la deux-millième partie d'un millimètre, possèdent une vitalité si grande que la température de l'eau bouillante ne parvient même pas toujours à les tuer. Le *bacillus subtilis*, que l'on rencontre dans les infusions de foin, ne meurt qu'à 115° C.

La *congélation* ne parvient pas davantage à les détruire. En général, leur développement ne s'arrête qu'à plusieurs degrés sous zéro. Que l'on prenne, par exemple, un fragment de glace, qu'on le lave avec soin dans une eau stérilisée et qu'on

Digitized by Google

l'introduise avec toutes les précautions requises dans un tube à culture, puis que l'on chauffe au degré voulu, et l'on verra se développer bientôt, à la surface de la masse nutritive, une quantité de colonies vivantes qui ne tarderont pas à s'étendre et à se multiplier.

On peut en dire autant de la *dessiccation*. Si les bactéries du rouget, du choléra des poules et du choléra humain succombent lorsqu'on les soumet à une évaporation complète, il en est d'autres qui, dans les mêmes conditions, ne perdent rien de leur activité. Ceci, d'ailleurs, n'a rien qui doive trop nous surprendre, car on sait depuis longtemps que des infusoires — lesquels sont des animaux et non des plantes — résistent pendant des années à une dessiccation absolue.

Les microbes continuent également à vivre sous des *pressions* énormes. On a trouvé des bactéries jusque dans le corps des poissons habitant les grandes profondeurs de la mer, et, tout récemment, un savant français, Certes, a vu des microbes supporter sans périr, et même sans perdre leur fécondité, le poids écrasant de cinq à six cents atmosphères !

Il est aussi certains germes qui vivent à peu près partout, pourvu que le milieu ambiant soit chargé de matières organiques : ce sont les microbes *cosmopolites*. A d'autres, il faut au contraire une atmosphère toute spéciale, et le moindre écart dans sa composition met un terme à leur existence. Ils y meurent d'inanition.

Les uns se reproduisent en dehors de l'organisme vivant; d'autres semblent ne pouvoir se maintenir que dans le corps d'un animal.

On a fait du reste, sous ce rapport, des observations assez singulières. Parmi les substances servant à la culture des germes, le sérum du sang occupe presque le premier rang; et néanmoins, dans le sang et la lymphe des animaux ne peuvent vivre qu'un petit nombre de microbes. Les bacilles du choléra n'y ont jamais été rencontrés. De même, certains animaux, que l'identité presque parfaite de leur forme extérieure et de leur organisation interne semble disposer aux mêmes invasions bactéridiennes, présentent à l'égard de ces

Digitized by Google

dernières une réceptivité très inégale. Si l'on en croit les curieuses recherches de Koch, la septicémie expérimentale — maladie microbienne par excellence — ne se transmet ni au rat, ni même à la souris des champs, alors qu'elle s'inocule parfaitement à la souris domestique. On sait aussi que le sang de rate tue le mouton d'Europe et n'agit que faiblement sur le mouton d'Afrique. Il est également constaté que la fièvre jaune, ce fléau des Antilles, n'a que peu ou point de prise sur les hommes de couleur. Enfin, tandis que certains microbes, ceux du typhus, du choléra, de la lèpre, par exemple, pullulent dans le corps de l'homme, d'autres germes, entre autres celui de la malaria, semblent trouver leur tombeau dans l'organisme humain.

Les bactéries ne sont donc pas toutes faciles à nourrir. Non qu'elles réclament un ordinaire très délicat, — bien au contraire, — mais parce qu'elles n'acceptent que des mets préparés à leur goût. Ces exigences gastronomiques ne sont pas d'ailleurs exclusives aux microbes. D'autres végétaux inférieurs, tels que ceux de la moisissure, manifestent de semblables répugnances. Quand, après avoir préparé artificiellement, comme l'a fait Raulin, le mélange le plus favorable à la culture de l'aspergillus, mélange qui doit contenir une certaine dose de sulfate de zinc, on vient à réduire de 1/50,000 la quantité de ce sel, la récolte baisse immédiatement dans des proportions considérables : elle tombe au dixième de ce qu'elle était précédemment. Par contre, si l'on ajoute au milieu en question une trace de nitrate d'argent, quelque chose comme un *millionième et demi*, la plante ne tarde pas à succomber. C'est à ce point que si, au lieu de verre, on choisit comme récipient un vase d'argent, la culture reste absolument stérile.

Il semble, d'après cela, qu'il soit relativement facile d'empoisonner les microbes. Tout le monde connaît l'action destructive exercée sur eux par l'acide phénique. Mais les préparations mercurielles possèdent un pouvoir toxique bien autrement considérable. Ne suffit-il pas, en effet, suivant l'affirmation de Koch, d'additionner à un gramme de matière

Digitized by Google

nutritive *trois millièmes de milligramme*, soit une quantité impondérable de sublimé corrosif pour tuer en dix minutes les spores du bacille charbonneux?

Et ce n'est pas seulement à l'égard de la bactéridée charbonneuse que le bichlorure de mercure manifeste cette prodigieuse toxicité : presque tous les microbes la subissent à un égal degré. Témoin ce fait que l'on peut stériliser un litre de jus de viande rempli de bactéries en y dissolvant un peu moins de dix centigrammes de cette substance.

Mais il est un agent plus important dont l'étude ne saurait être négligée quand il s'agit d'apprécier les conditions propres à modifier la vitalité des microbes. Je veux parler de l'*air atmosphérique*.

Pas plus que les animaux, les plantes ne peuvent vivre sans respirer; et bien que les microbes soient absolument dépourvus d'appareils respiratoires spéciaux, ils n'en sont pas moins soumis à cette impérieuse nécessité. Seulement, les uns puisent directement dans l'atmosphère — qui le renferme à l'état de liberté — le principe indispensable à l'exercice de la fonction respiratoire; d'autres, au contraire, ne parviennent à le fixer qu'en l'extrayant en quelque sorte de ses combinaisons. De telle façon que les premiers ne seront capables de vivre qu'à l'air libre, tandis que les seconds, fuyant le contact mortel de l'atmosphère, se cantonneront dans l'intérieur des milieux organiques.

Pasteur, qui, dès le début de ses recherches, a établi cette division, a qualifié d'*aréobies* les microbes de la première série, et d'*anaérobies* ceux de la seconde. Les formes habitant les organes internes du corps ou nichant dans les profondes anfractuosités des plaies, les bactéries de la putréfaction entre autres, font partie du premier groupe. Le microbe du charbon figure, lui, dans la seconde catégorie. Une troisième série est constituée par les germes qui vivent indifféremment dans l'un ou l'autre milieu. Ces derniers, plus difficiles à détruire, sont naturellement les plus dangereux : c'est à eux que serait due, d'après Liborius, l'immense majorité des maladies infectieuses.

Digitized by Google

Il va sans dire que les microbes aérobies eux-mêmes ne sauraient vivre d'air pur : ils doivent non seulement respirer, mais manger. Et si l'on voit certaines algues inférieures se perpétuer dans un milieu purement minéral, il n'en est pas de même des bactéries. Il leur faut, à elles, quelque chose de plus. Aucune d'elles ne peut se passer de produits organiques, c'est-à-dire de substances élaborées directement ou indirectement par des êtres vivants. Cette raison est précisément celle qui fait que l'eau des sources au sortir de terre ne renferme pas de microbes et que l'atmosphère des grandes altitudes, ainsi que les couches inférieures du sol, s'en trouvent également dépourvues.

V

Ce n'était pas tout cependant, avant d'en venir aux mains avec ces armées microscopiques, que d'en dresser ainsi l'effectif et d'étudier leur mystérieuse organisation. Il ne suffisait même pas de saisir leurs côtés faibles. Il importait en outre de s'initier à leurs ruses de guerre et de se familiariser avec leurs moyens d'attaque en suivant de près leurs manœuvres sur le champ de bataille.

Les occasions de se livrer à ce genre d'investigation ne manquaient malheureusement pas. La trop nombreuse série des maladies infectieuses est en effet l'œuvre des microbes, et l'on n'avait ici que l'embarras du choix.

Primitivement restreint à ce que l'on appelait autrefois les affections pestilentielles, le cadre des maladies infectieuses s'est incroyablement élargi dans ces dernières années. A côté du typhus, de la variole, du charbon, de la morve, de la diphtérie, de la fièvre puerpérale et du choléra, que l'ancienne médecine considérait déjà comme des types de maladies virulentes, sont venues prendre place la tuberculose, la pneumonie, le rhumatisme articulaire aigu, la septicémie, l'inflammation de la moelle des os et même certaines affections de la peau, telles que l'érysipèle, le lupus et la lèpre.

Ce qui paraîtra plus surprenant encore, c'est l'origine bactéridienne de quelques maladies nerveuses. Pour la *rage*,

Digitized by Google

comme pour certaines méningites, le fait ne soulève aucun doute. Flügge et Nicolaïev ont même pu produire dans ces derniers temps les accidents les plus caractéristiques du *tétanos* en introduisant sous la peau une parcelle de terre ordinaire recueillie dans les couches superficielles du sol, et Rosenbach a donné le tétanos à des cobayes en leur inoculant des fragments de tissus prélevés sur le membre blessé d'un tétanique. Carle et Rattone, en Italie, ont obtenu des résultats non moins positifs.

Ni les organes internes, ni les articulations, ni les os, ni même les centres nerveux ne sont, on le voit, à l'abri des atteintes de ces germes maudits, et l'on pourra bientôt se demander — au cas où se multiplieraient ces découvertes — si la plupart des maladies prétendûment spontanées ne sont pas en réalité des maladies virulentes.

Mais de quelle façon s'y prennent donc ces êtres malfaisants pour occasionner de semblables désordres?

Sur ce point, comme du reste sur beaucoup d'autres, les bactériologues ne sont pas tous d'accord. On a songé, en premier lieu, à une action mécanique. En encombrant les vaisseaux ou remplissant les interstices des tissus, ces corpuscules étrangers ne devaient-ils pas entraver la circulation du sang et des sucs nutritifs, compromettant par là plus ou moins gravement la vitalité des organes? Ne se pouvait-il pas aussi que la présence de ces intrus nuisît à l'intégrité des éléments cellulaires en désagrégeant leurs molécules? N'était-il pas permis enfin de leur attribuer, comme on l'a fait récemment pour le choléra, une action irritante locale susceptible de provoquer des troubles fonctionnels généraux en se propageant au loin par l'intermédiaire du système nerveux?

On s'est bientôt aperçu de l'insuffisance de ces hypothèses et l'on a dû chercher ailleurs les raisons de l'influence néfaste qu'exercent la plupart des microbes sur l'organisme vivant. Ces causes, on sait aujourd'hui qu'elles résident dans les modifications *chimiques* imprimées à la composition du milieu où ils vivent.

Et cela peut se faire de deux façons. Ou bien ils détournent

Digitized by Google

du sang et des tissus, pour les consommer à leur profit, des principes indispensables à la constitution de nos organes; ou bien ils y déversent des résidus toxiques incompatibles avec la santé et même avec la vie de leur hôte.

Dans l'un cas, ils se comportent comme de véritables parasites. S'établissant chez nous sans notre consentement, ils accaparent les substances destinées à notre entretien, après que nous les avons élaborées à grand'peine. Convives indélicats, ils s'invitent d'eux-mêmes à notre table et viennent impudemment nous disputer, jusque dans l'intérieur même de nos tissus, les matériaux qui devraient servir à notre propre subsistance.

Dans l'autre cas, ils abusent plus audacieusement encore de notre hospitalité en se livrant dans notre corps même à la fabrication clandestine d'une foule de poisons qu'ils répandent ensuite à profusion dans notre sang, dans notre lymphe et dans nos nerfs. Ces poisons — dont l'énergie est telle qu'ils tuent parfois leur homme en quelques heures, tout comme le ferait une dose massive d'arsenic ou d'opium — ne sont autre chose que les fameuses *ptomaïnes* découvertes par Selmi et étudiées depuis, en Allemagne et en France, par Brieger et Gautier. Quelques-unes de ces ptomaïnes agissent à la façon de certains toxiques connus : tel serait le cas, d'après Bollinger, pour le poison du charbon foudroyant, dont les effets se rapprochent beaucoup de ceux de l'acide prussique. Mais la plupart développent des accidents qui leur sont propres et n'offrent qu'une analogie lointaine avec les poisons proprement dits.

C'est à cette activité spécifique des poisons bactéridiens que sont dus les symptômes des maladies infectieuses — symptômes si nombreux et si variés que leur simple énumération remplirait des volumes. Chacune de ces affections possède, en effet, son microbe à elle, son germe spécial dont l'anéantissement sera toujours l'objectif du praticien.

Dr C. VANLAIR.

(*La fin à la livraison prochaine.*)

Digitized by Google

L'AMOUR EN VOYAGE[1]

(FIN.)

V. — *De Sedan à Hastière.*

Que penser de ce départ de la jeune fille sans l'officier?

Loin de m'égarer, sur cette question, dans un dédale de conjectures, je jouis du plaisir de la savoir seule, comme si, en l'absence du fiancé, je pouvais plus facilement changer la nature de leurs relations et briser des liens qui n'étaient pas encore rendus éternels. Insensé que j'étais! Mais ne l'est-on pas quand on est amoureux, et ne pense-t-on pas alors que tout est possible, même l'impossible?

Nous étions déjà dans la gare de Charleville que j'étais encore sous le charme de la savoir, non pas à ma merci, mais sous ma protection. Je pourrais donc essayer sur elle l'empire de mes séductions, alors que je n'avais plus à compter avec les fines moustaches, la taille cambrée, les yeux humides, les jambes droites et la sabretache de mon rival. Vus de loin, ces avantages purement extérieurs devaient avoir moins d'empire sur le cœur et l'imagination de la jeune fille, et je méditai comment je pourrais faire valoir à ses yeux mes titres à une supériorité réelle sur le brillant officier. N'avais-je pas la bague, indice solide de ma munificence présente et gage de ma générosité future! Le chatoiement des perles et des diamants a toujours produit de l'effet, depuis la Marguerite de Faust et même bien au delà, sur l'imagination des jeunes filles, et ce que le lieutenant n'avait pu offrir à sa Marguerite, je le tenais là entre le pouce et l'index, l'examinant à loisir ou le soupesant dans la paume de ma main et

[1] Voir *Revue de Belgique*, 1886, décembre.

Digitized by Google

calculant jusqu'à quel degré les feux des diamants, adoucis par l'éclat laiteux des perles, éblouiraient la jeune fille et me la rendraient favorable. Mais comment la lui offrir et à quel titre ? Il fallait user de délicatesse dans le procédé, si je ne voulais pas voir rejeter mon offre à la première occasion et me fermer de la sorte tout moyen de la lui présenter de nouveau.

Depuis que nous roulions dans la direction de Givet, j'avais revu la figure du garde qui m'avait servi une première fois de Mercure galant. Voilà l'homme qui serait chargé de lui remettre la bague. Mais quel serait le moyen de la lui faire accepter ? Je le cherchai et le trouvai sans trop de peine.

Tout voyageur maudit volontiers, de cœur et de bouche, cette visite humiliante qu'on fait, à la douane, de ses effets, voire parfois de sa personne — ce qui arrive surtout aux frontières où la fraude du tabac, comme, par exemple, de Belgique en France — ou celle des articles de Paris qui a lieu en sens inverse rendent la surveillance difficile et tracassière et poussent les deux pays à des représailles qui tournent toujours au désavantage des voyageurs.

Cette fois-ci, exceptionnellement, je bénis cette institution surannée, créée par la défiance et l'hostilité des peuples et soutenue par leurs besoins d'argent.

Quelque dure que soit une loi, j'ai toujours eu pour principe de la respecter parce que c'est la loi. Aussi ai-je invariablement déclaré à la douane tout ce qui était de nature à être déclaré, parce que je pense qu'il est équitable de fournir à un pays des ressources pour l'aider à maintenir la sécurité des personnes et des biens.

Si j'agis, cette fois, contrairement à mes principes et à ce que je considère comme équitable, c'est parce que j'étais amoureux et que l'amour nous entraîne à ne plus respecter ce qui nous paraît respectable quand nous sommes à jeun, c'est-à-dire en pleine possession de notre raison. Non seulement je ne me contentai pas de faire de la fraude moi-même, comme vous allez le voir, mais je poussai une personne que j'aimais infiniment à en faire à ma place.

Digitized by Google

Je remis, en effet, au garde la bague avec un billet où je priais ma belle voisine de vouloir bien passer à un de ses doigts ce bijou, jugeant que c'était le moyen le plus aisé pour moi de le faire passer par la douane.

Le lecteur comprendra que je n'avais d'autre dessein, en agissant de la sorte, que de faire don, par ce moyen détourné, de ma bague à la personne que j'estimais la mieux faite pour la porter en mon souvenir et que, lorsqu'elle voudrait me la rendre, je refuserais obstinément de la reprendre.

Je me félicitais de mon stratagème et je jouissais intérieurement de la surprise que ne manquerait pas de lui causer la vue de cette bague qu'elle avait tant admirée chez le bijoutier et dont elle allait être la dépositrice dans un moment où elle s'y attendait le moins.

Mon procédé devait lui paraître aussi ingénieux et délicat qu'il me l'avait paru à moi-même en l'imaginant, et je calculais les avantages qui pouvaient résulter de son agréable surprise pour mes desseins secrets, quand tout à coup la figure du garde à la portière et la commission dont il était chargé par elle donnèrent forcément une autre direction à ma pensée. Il me remit, en effet, deux lourdes boîtes, plates et enveloppées de papier de soie, et un billet, écrit en anglais comme le mien, où il était dit que l'on consentait à me rendre le service demandé, mais à la condition qu'à mon tour je consentisse à serrer ces deux précieuses boîtes dans la poche de ma redingote et à les soustraire de cette façon à tout contrôle et, par conséquent, à tout droit exigible de la douane.

J'étais à cent lieues de penser à pareille demande, et je fus assez longtemps embarrassé de mes deux boîtes, les regardant stupidement d'abord, plus intelligemment ensuite et finissant par les serrer dans les poches de ma redingote avec la résolution de ne les livrer à la douane qu'à la dernière extrémité.

Ces trois phases par lesquelles passèrent les deux boîtes correspondaient avec les raisonnements qui se firent dans mon esprit. Je ne pouvais douter du contenu de ces boîtes : c'étaient les mêmes que celles que j'avais vues naguère

Digitized by Google

entre les mains du bijoutier Lucas. Plus de doute, j'étais chargé de frauder moi-même par la douane l'argenterie de mon rival. Pouvait-il y avoir une situation plus déplaisante pour moi? C'est à ce moment que je regardais les boîtes stupidement. Ma première idée, en présence d'une perfidie si noire, fut de déclarer ces articles odieux à la douane dès que j'y serais arrivé. D'ailleurs, j'avais une autre raison d'agir de la sorte. Le volume même des boîtes ne trahirait-il pas leur présence dans ma redingote et ne serais-je pas amené à cette situation fort déplaisante aussi : la confiscation d'objets appartenant à une personne aimée qui me les avait confiés, bien qu'ils dussent servir plus tard à un hussard détesté? Une déclaration franche et nette, suivie d'un payement des droits requis, me faisait sortir de tout embarras. A ce moment, je regardais mes deux boîtes d'un œil plus intelligent.

Mais si je déclarais les objets à la douane, comme c'était à la fois mon désir et mon devoir, je ferais donc le contraire de ce que j'avais moi-même désiré obtenir de ma voisine; je condamnerais chez moi ce que j'avais approuvé chez elle. Il y avait là une contradiction à laquelle je ne pouvais échapper, même par la pensée que je n'avais, moi, usé de la fraude que comme d'un stratagème pour avoir l'air de prêter ce que je donnais, alors qu'elle ne m'avait confié les deux boîtes que pour les faire passer en fraude.

En outre, j'étais persuadé que lorsque je tirerais les boîtes des poches de ma redingote pour les déclarer au douanier, ma belle voisine tirerait, à son tour, ma bague de son doigt pour faire semblable déclaration, payerait des droits pour moi, peut-être plus élevés que ceux que je payerais — un marché de dupe pour elle — et qu'arriverait-il alors? Je passerais à ses yeux pour un niais, ce que je devais éviter avant tout. Mieux valait courir les risques de la fraude qu'un pareil résultat, d'autant plus que les femmes, moins pénétrées de leurs devoirs envers l'État, ne sont jamais plus heureuses que lorsqu'elles peuvent tromper le fisc; je n'en excepte pas même les femmes des fonctionnaires les plus élevés du ministère des finances. Je priverais donc ma compagne de route d'un

Digitized by Google

plaisir qu'elle se promettait sans doute d'avance et dont l'imminente réalisation la faisait apparemment sourire d'aise dans le coin de la voiture qu'elle occupait, ce qui, avec la pensée malicieuse et vengeresse de me faire frauder le service de table du hussard, devait constituer à cette heure une double source de jouissances qu'il eût été dangereux de troubler ou de tarir. Que j'agisse, en effet, contrairement à ses désirs, combien ne serait-elle pas déçue : elle en deviendrait maussade et je ne verrais plus partir de ses beaux yeux que des regards obliques et dépités! C'est ce qui fit que, dans un dernier mouvement, j'enfonçai les deux boîtes dans les poches de ma redingote, que je boutonnai jusqu'au col, y ajoutant le rempart d'un gros ulster que je boutonnai également jusqu'au cou, et c'est ainsi collet-monté que je me présentai à la douane, où j'ouvris avec affectation ma malle en déployant tout ce qui s'y trouvait, déclarai neufs des objets d'habillement déjà portés, payai pour des cigares de France, quoiqu'il fût plus habituel d'importer des cigares belges en France.

En agissant de la sorte, je voulais détourner les regards inquisiteurs du douanier des poches de ma redingote et dédommager le fisc de ce que je lui faisais perdre en ne déclarant pas ce qu'il fallait.

Par quelques coups d'œil lancés à mes covisités, je pus me persuader que j'étais l'objet d'une attention constante de ma complice — je pouvais l'appeler de ce nom, puisque nous faisions de la fraude en partie double.

Le douanier ne songea pas un instant à soumettre ma personne à une inspection spéciale. Un voyageur qui poussait le scrupule jusqu'à déclarer une douzaine de londrès ne pouvait être soupçonné de frauder de l'argenterie.

Néanmoins, ce fut avec un sentiment de profond soulagement que j'obtins le « laissez-passer » sous la forme d'une petite croix de craie blanche sur ma malle.

Ainsi, mon rival pourrait plus tard se gausser de moi et se vanter, en se servant de mes couverts, de les avoir fait passer en fraude par un benêt de prétendant!

Digitized by Google

Pour l'heure, je fus payé de ma peine par un regard d'encouragement parti de dessous le chapeau bleu et qui me remua le cœur plus qu'il ne m'est possible de dire. Nous regagnâmes nos places respectives. Ma bague brillait toujours au doigt de la jolie fraudeuse. Qu'allait-il arriver? De quelle façon l'échange des objets fraudés s'opérerait-il? Par l'intermédiaire de notre garde? Mon esprit se révolta incontinent contre une solution si froide. Je voulus de toute façon l'éviter et dis au garde qu'il ne devait pas accepter semblable mission si la jeune dame voulait l'en charger, qu'il ferait bien même de l'éviter pour ne pas lui donner la tentation de recourir à son intermédiaire. Je le dédommageai d'ailleurs de la perte que pouvait lui causer ma recommandation.

J'étais décidé à ne reprendre, à aucun prix, la bague que j'avais fait frauder à ma jolie inconnue et à ne lui rendre ses deux boîtes que de la main à la main. Je me proposais de profiter de cette remise pour lui dépeindre l'état de mon âme et lui dire que la vie loin d'elle ne me paraissait plus possible.

J'avais déjà à différentes reprises repassé dans mon esprit les arguments dont je me servirais pour faire triompher mes prétentions à sa main. Je me promettais d'étaler devant ses yeux tout ce qu'elle trouverait chez moi de ressources et de dévouement, de biens matériels et d'affection inaltérable, et de la rendre juge entre les deux partis qui s'offraient à elle, l'un brillant, l'autre solide; entre les hasards de la guerre, la légèreté et l'inconstance si ordinaires dans la cavalerie, et la sûreté et la stabilité d'un art tout pacifique et d'une vie passée au milieu de l'exploitation des richesses minérales avec tout le confort désirable; entre un brillant officier, voué, pour ainsi dire, par état à voler d'une conquête à l'autre, de la brune à la blonde, qui dans ses moustaches cirées, dans les fines cambrures de sa taille, dans ses brandebourgs, sur sa sabretache et ses éperons, semblait porter écrits les noms de fragilité, de versatilité, — et un homme qui aimait réellement pour la première fois et qui n'aimerait jamais d'autre femme que celle qui consentirait à attacher sa destinée à la sienne, un homme dont la vie entière occupée aux travaux sérieux,

Digitized by Google

et étrangère à toute poursuite frivole, était un solide garant de sa constance future ; qui dans ses larges épaules, sa barbe carrée, sa musculature d'homme d'action et de Yankee, portait les indices certains des plus solides vertus.

Comme on le voit, dans mon apologie, je faisais tourner à mon profit les avantages extérieurs de mon rival et trouvais dans ce que ma personne offrait de massif, de large et de peu coquet, des éléments de garantie morale.

J'étais occupé à ranger en bataille mes arguments, de manière à les trouver sous la main au moment opportun où l'action serait engagée et à emporter d'assaut, avec leur aide, le cœur de ma belle voisine ; je me flattais encore qu'une fois en sa présence, les hasards de l'improvisation, les élans, les soudaines inspirations d'un cœur bien épris serviraient ma cause mieux peut-être qu'une froide et savante tactique, quand nous nous arrêtâmes à la station d'Hastière.

Tout entier à mes réflexions, je regardais vaguement les allées et venues des voyageurs qui descendaient du train ou qui y montaient, lorsque tout à coup, dans l'embrasure de la portière, je vis apparaître le petit chapeau bleu. Je crus d'abord à une apparition aérienne évoquée dans un songe, mais je dus me rendre à l'évidence de sa présence réelle quand, de sa gentille bouche, elle laissa tomber ces mots : « Comme on ne vous eût pas permis, monsieur, de monter dans le compartiment réservé aux dames, je viens dans le vôtre vous demander une petite place » — je m'étais déjà levé pour lui céder mon coin — « et la faveur d'un court entretien. »

J'étais tellement ému et émerveillé de ce que je voyais et de ce que j'entendais, qu'il me fut impossible de proférer un mot. Je fis néanmoins des efforts pour parler, mais on eût dit que mon gosier se refusait obstinément à laisser passer ma réponse. Cependant, mon cœur bondissait dans ma poitrine à tout rompre.

« Si je supprime moi-même la distance que je vous avais imposée, — ajouta ma gentille interlocutrice, après avoir pris possession de mon coin, — c'est que je tenais à vous remercier

Digitized by Google

en personne du service que vous venez de me rendre, et à vous remettre... » — En ce moment, elle tirait de son doigt ma bague.

A cette vue, je retrouvai la parole. Je ne lui permis pas d'achever.

« Ah! mademoiselle, m'écriai-je, faites-moi la grâce de la remettre à la place qu'elle occupait si bien; gardez-la en souvenir de moi.

— Je consens à garder cette bague, monsieur, mais à une condition.

— A toute condition qui vous plaira, je souscris d'avance.

— C'est que, de votre côté, vous gardiez les deux boîtes dont vous avez bien voulu vous charger. »

Je pensais qu'elle voulait se moquer de moi.

« Mais, me serais-je trompé, répliquai-je, ne contiennent-elles pas votre argenterie?

— Vous ne vous êtes pas trompé, monsieur!

— Mais alors...! » Je ne pus en dire davantage. L'espoir qu'un tel don fit naître en moi était si inattendu que je n'osai me livrer à toute l'ivresse qu'il me causait : je craignais le contre-coup d'une déception.

Elle comprit sans doute ce qui se passait en moi.

« Oui, reprit-elle, ce sont des couverts; vous pouvez les regarder, ils sont marqués à vos initiales... N'avais-je pas vu votre carte? J'avais pu avertir à temps M. Lucas.

— Mes initiales, dites-vous? mais si elles ne sont pas enlacées aux vôtres, que voulez-vous que je fasse de ce présent?

— Et si les miennes sont enlacées aux vôtres, serez-vous content? me dit-elle avec un sourire qui me rendit presque fou de bonheur.

— Si je suis content? mais dites que je suis l'homme le plus heureux de la terre! »

Cependant, un doute traversa mon bonheur dans le moment que je me déclarais si heureux. Elle vit ce nuage et en devina la cause.

« L'officier des hussards...

Digitized by Google

— C'est cela même!

— N'est pas mon fiancé, mais un parent. »

Je pris l'une de ses mains, qu'elle m'abandonna, et y appliquai les baisers les plus passionnés. Maintenant qu'elle me donnait le droit de prendre sur ses lèvres un juste gage de tendresse, je n'osais. Était-ce respect ou crainte de la voir descendre du train comme à Gembloux?

Mon bonheur était complet autant qu'un bonheur peut l'être sur terre. Il y avait toutefois un petit point noir dans mon ciel si serein, c'est que ma future devait s'arrêter à Dinant. Elle y demeurait sans doute. Je le lui demandai. Sur sa réponse affirmative, mon front se rembrunit. Aller me marier dans une localité où vingt-quatre heures auparavant j'avais renoncé à un mariage, cela me semblait cruel, surtout pour la jeune personne que j'avais déçue dans ses espérances. Elle remarqua ma préoccupation et me dit :

« Rien n'est encore fait, si vous voyez le moindre obstacle à notre union...

— Oh! je surmonterais les plus grands pour vous posséder.

— Vous n'avez plus même une minute pour prendre votre parti. Hâtez-vous, car nous voici arrivés à Dinant. »

Et sans attendre ma réponse, elle ouvrit la portière, et le moment d'après, je vis ma compagne tomber dans les bras de qui?... de mon ex-belle-mère.

« Délina! m'écriai-je.

— Edmond! me répondit-elle ». Et, cette fois, sans plus de scrupule, nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre.

Mes yeux étaient dessillés, le voile était tombé : mon ex-belle-mère redevenait ma belle-mère, ma fiancée répudiée était redevenue ma fiancée.

« Tu ne m'avais donc pas reconnue, méchant? me demanda Délina.

— Non, mais je t'aime!

— Et moi qui étais venue expressément à ta rencontre à Bruxelles! J'avais failli manquer le train : j'étais désespérée! Heureusement, je t'avais reconnu, moi; je m'élançai dans ton

Digitized by Google

compartiment, pas dans tes bras, comme j'en avais le désir; ma curiosité avait des droits antérieurs : me reconnaîtra-t-il après une si longue absence?

— De huit ans. Songe donc, tu en avais dix à peine lors de mon départ pour l'Amérique. La chrysalide est devenue papillon!

— Mon dépit fut extrême, et il y avait de quoi : un homme qui m'avait aimée depuis ma plus tendre enfance, qui m'avait promis de m'aimer, de n'aimer que moi, qui me l'avait écrit cent et cent fois et qui, se trouvant en face de moi, me répond sèchement: « Oui, madame! » au lieu de se jeter à mon cou et de me couvrir de baisers. Ah fi! le maussade compagnon!

— Mais aussi, pourquoi ne m'avoir pas envoyé ta photographie, comme je t'en avais priée souvent?

— Ma photographie? Cette horreur! — Et allant d'une main fébrile chercher au fond de son panier, elle en tira son image. — Vois donc ces yeux éteints et sans regard! Le cousin m'avait demandé ce portrait, il me l'a rendu, me disant : « Tu as bien fait de ne pas l'envoyer à Edmond. Pour de tels yeux, jamais il n'aurait repassé la mer! » C'est pourtant le meilleur des mille essais qu'on a faits de reproduire mon insignifiante personne.

Il eût été difficile, je ne dis pas à un photographe, mais même à un peintre, de rendre tout ce qu'il y avait dans ses yeux de malice, d'enjouement et de tendresse en ce moment. Le pastel seul eût pu donner une idée du velouté et de la fraîcheur de son teint. Mais comment rendre la puissance de son sourire enchanteur et la vivante mobilité de tout son être?

« Ah! que je préfère mille fois ma Délina à cette pâle et insignifiante copie! m'écriai-je.

— Il valait donc mieux te laisser l'image que tu avais emportée de moi, dans tes souvenirs, à ton départ pour l'Amérique, dit-elle triomphante.

— Fort bien, répliquai-je; mais ce que je ne puis te pardonner, c'est de n'avoir pas crié en me revoyant : Fiancé aveugle, ne reconnais-tu pas ta Délina?

— Ah! voilà, c'est qu'une curiosité en avait fait naître une

Digitized by Google

autre. Puisque je suis pour lui une inconnue, me suis-je dit, je veux savoir comment il se comporte en général avec les dames et si sa fiancée occupe seule son souvenir. Aussi, après réflexion, je l'avoue, ton air maussade me plut : « Il est rempli apparemment de l'idée de revoir celle qu'il doit aimer à l'exclusion de toute autre femme. » Je te savais gré de cette contenance digne d'un futur mari. Aussi, quand j'aperçus, bientôt après, que tu me prêtais une attention de plus en plus grande : Il n'est donc pas si indifférent qu'il veut le paraître, me dis-je. Cet air maussade, cet air de puritain ne serait-il qu'un masque? J'en eus, hélas! la certitude quand je sentis tes lèvres effleurer ma main.

— Puisque c'était toi, c'était le moment de te faire connaître!

— C'était moi et ce n'était pas moi; puisque tu ne m'avais pas reconnue, c'était à une étrangère que s'adressait cet hommage. J'étais indignée! Quel fond faire sur un mari si volage, qui oublie même l'heure si prochaine de son union et qui se laisse entraîner par le caprice d'un moment quand tout lui commandait la réserve? Je fus bien vite dans un compartiment protecteur, décidée à ne pas t'épouser.

Dans quelle disposition d'esprit et de cœur je retournai chez moi, tu peux le penser; maman, d'ailleurs, te l'a dit. Je m'étais mise au lit avec une affreuse migraine, après avoir pleuré les yeux de ma tête. Tout cela, heureusement, changea, quand tu vins déclarer avec ta bonne et franche loyauté l'amour nouveau qui te possédait. Tu redevenais mon bon Edmond, ce garçon honnête que j'avais toujours connu et aimé.

J'écoutai ton récit de la cuisine où j'étais, sans en perdre une syllabe.

Jamais fiancée répudiée ne fut plus heureuse que je l'étais quand je t'entendis dire que tu suivrais jusqu'au bout du monde cette inconnue qui t'avait séduit par ses charmes. J'étais aimée à ce point! Que pouvais-je désirer de mieux? C'est moi qui arrêtai ma mère quand elle voulut te poursuivre pour te maudire. Elle ne comprit rien d'abord à mon action, ni à la joie que je manifestais.

Digitized by Google

« Laisse-le partir, mère, je te le ramènerai dans vingt-quatre heures, pieds et poings liés, et je rapporterai de Sedan, par la même occasion, mon argenterie et d'autres emplettes.

— Et tu me suivis à la gare, toujours sans te faire connaître !

— Je savais que tu m'aimais de la façon qu'il convient d'être aimée pour se marier, mais j'avais une nouvelle curiosité à satisfaire : je voulais savoir si un jour tu serais jaloux et quel genre de jaloux tu ferais ; on dit qu'il en est d'insupportables. Le cousin Gustave est bien fait pour inspirer ce genre de sentiments.

— Un cousin bien dangereux, en effet !

— Tu ne l'as pas plus reconnu que moi, et cependant combien de fois n'as-tu pas joué avec lui quand il venait passer ses vacances à la maison !

— Comment, c'est là ce gamin de Gustave avec lequel nous faisions des parties si réjouissantes en barquette ?

— Le gamin est devenu un homme, de même que la gamine...

— Est devenue la plus adorable des femmes. Pour en revenir à Gustave, il y a eu des moments où je le souhaitais à tous les diables. La situation devenait parfois intolérable !

— Oui, mais d'un regard je te calmais !

Parlons un peu des couverts fraudés à la douane. Ah ! monsieur le puritain, et fraudés par vous en dépit de vos belles théories sur le respect dû aux lois ! Avouez que le tour était bien joué ! »

Et patati et patata ! J'étais heureux d'entendre son joyeux babil, j'étais heureux d'entendre son rire sonore, j'étais porté comme par un double amour — le nouveau se greffant sur l'ancien — vers le port du mariage.

Ma belle-mère, ayant recruté en route une commère, nous suivait par discrétion.

Ah ! quelle bonne soirée nous passâmes ce jour au coin du feu ! De quels quolibets je fus lardé ! Mais on est porté à l'indulgence quand on est heureux. D'ailleurs, les traits lancés par la malicieuse jeune fille portaient avec eux leur dictame.

Digitized by Google

Le brillant officier de hussards fut de la noce, comme bien on le pense, et mon aventure de Sedan revint sur le tapis, racontée, commentée et enrichie par la faconde spirituelle du cousin français, né malin.

« Vous faisiez, me dit-il, une piteuse mine derrière votre *XIX^e Siècle.*

— Pas plus piteuse que la vôtre quand vous prîtes congé de la belle sur le palier!

— C'est vrai, vous êtes un heureux gaillard! »

Oh! oui, heureux, car je m'embarquais pour le mariage avec une provision d'amour qui durera autant que la traversée, autant que la vie!

D. Keiffer.

Digitized by Google

DE L'ÉTUDE DES LANGUES MODERNES ÉTRANGÈRES

DANS LES CLASSES SUPÉRIEURES DES ATHÉNÉES ROYAUX

I

Il vient de paraître un livre sur « l'amélioration des études littéraires en Belgique » [1]. L'auteur y prend corps à corps le dogmatisme qui règne encore en maître dans nos écoles. S'inspirant des œuvres de Michel Bréal et des conférences professorales allemandes, il parvient à faire la chose la plus attrayante qu'il y ait au monde. Arnold, le maître vénéré de Rugby, ne parlait ni avec plus de conviction, ni avec plus d'autorité de la *Renaissance des humanités grecques et latines*. Ce n'est pas que l'auteur belge dise des choses neuves, mais il les présente avec méthode et, pour qui s'occupe d'enseignement, la méthode est le point d'appui d'Archimède. Le monde des écoles ne se met en mouvement sous la pression du levier du progrès, que s'il s'appuie sur la méthode. Ayant compris cette vérité, l'auteur a méthodisé les tendances de notre époque en fait d'humanités grecques et latines, et, bon gré mal gré, il faudra bien que l'école marche dans ce sens.

Aussi n'en est-il que plus hautement regrettable que le savant professeur, parlant avec tant d'autorité quand il s'agit des langues anciennes et des langues modernes nationales, soit moins heureux quand il touche aux langues modernes étrangères.

[1] *De l'amélioration des études littéraires en Belgique*, par N. GILLET, docteur en philosophie et lettres, professeur à l'athénée royal de Liége. — (A.-N. Lebègue et C^ie^.)

Digitized by Google

Voici le passage contre lequel nous croyons de notre devoir de protester :

« Le latin et le grec visent, nous l'avons vu plus haut, « à la culture intellectuelle générale par l'étude de l'anti- « quité. Devons-nous poursuivre, à l'école, un but analogue « dans l'étude des langues modernes? Nous répondrons « négativement, sans la moindre hésitation, et ce pour les « raisons suivantes :

« 1° Nous consacrons à l'allemand et à l'anglais, à partir « de la cinquième classe, *deux* heures par semaine dans les « humanités, *trois* dans la section professionnelle. N'est-il « pas évident que la réalisation d'un but scientifique est « impossible dans de telles conditions? Avoir des visées si « hautes, quand on dispose d'un nombre d'heures aussi res- « treint, serait manquer de sens pédagogique ou se repaître « de chimères;

« 2° La haute culture intellectuelle par le grec et le latin « forme le centre du programme des humanités. Il n'est « venu à l'idée de personne que, pour obtenir cette culture, « ces langues fussent insuffisantes. Étudier l'allemand et « l'anglais dans un but analogue, c'est tenter une chose « inutile. Il s'est trouvé des hommes pensant que les langues « vivantes ont la même valeur éducative que les langues « anciennes. Nous ne partageons pas cette opinion; toute- « fois, nous comprenons qu'on puisse la soutenir avec con- « viction; mais qu'à la culture sérieuse de l'antiquité il « faille en joindre une seconde basée sur l'élément moderne, « c'est ce que — à notre connaissance — nul n'a jamais « soutenu. Et dire, pourtant, que cette tendance se révèle « dans certaines écoles, comme nous le verrons plus loin!

« 3° La culture moderne approfondie n'est point dans les « désirs du public. Où est le lettré, où est le commerçant « qui demande pour son fils la connaissance des civilisa- « tions allemande et anglaise par l'étude des productions « littéraires, soit de ce siècle, soit des siècles précédents? « Si le jeune homme, au sortir de la rhétorique, sait lire « avec facilité la prose de Grimm ou celle de Macaulay, la

Digitized by Google

« *Kölnische Zeitung* ou le *Times*, le père sera très heureux ;
« il n'y a nul doute à cet égard. Il pensera, avec raison,
« que cette connaissance toute pratique vaut cent fois mieux
« que des notions superficielles sur la poésie de Schiller ou
« sur d'autres poètes. Nous pouvons donc admettre comme
« établi le principe suivant : les langues vivantes s'étudient
« dans un but pratique et non dans un but de haute culture
« intellectuelle ; il faut dans ce domaine préférer le *Können*
« au *Wissen*, l'aptitude à l'érudition. »

L'auteur tient la dragée bien haute aux pauvres élèves de nos athénées qui ne courbent pas l'échine devant les savants en *us!* En supposant que nous admettions sa manière de voir, qu'adviendrait-il des élèves des classes professionnelles? Ces jeunes gens n'ont-ils pas un cœur, un esprit, une intelligence qu'il faut humaniser, et si leur culture intellectuelle ne peut se faire par l'étude de l'antiquité, il faut bien qu'elle se fasse par celle des langues modernes. Quant à la question de temps, il semble étrange qu'un professeur vienne en argumenter pour diminuer l'importance des études; le temps ne fait jamais défaut en classe à celui qui s'applique à bien l'employer sans sortir de ses attributions, et M. Gillet est d'autant plus mal venu à s'en faire un argument que, pour le français, il dit lui-même :

« L'école n'eût-elle pas bien fait, à la publication du nou-
« veau plan d'études, de se poser la question suivante :
« Comment un cours de langue maternelle disposant *de deux*
« *heures* par semaine dans les classes supérieures doit-il être
« conçu pour donner de bons résultats? »

Que les professeurs de langues modernes se posent une question analogue, et la réponse ne se fera pas attendre. D'ailleurs, nous prouverons plus loin que le programme actuel établit un enseignement purement pratique et utilitaire jusqu'en troisième, mais qu'il exige un enseignement littéraire en seconde et en rhétorique. Nous ne croyons cependant pas, quant à nous, que les auteurs du programme avaient des visées trop hautes, qu'ils manquaient de sens pédagogique ou qu'ils se soient repus de chimères.

Digitized by Google

Nul ne contredit, il est vrai, que « la haute culture intellectuelle de la jeunesse par le grec et le latin forme le centre du programme des humanités... » grecques et latines; mais au risque de contredire M. Gillet, nous nous permettrons de lui apprendre, avec tout le respect qui est dû à sa haute compétence en fait d'humanités... grecques et latines, qu'il y a des gens, tant en Belgique qu'en Allemagne, en France, en Angleterre et aux États-Unis, qui croient sincèrement qu'à côté et au même niveau des humanités grecques et latines, il y a place pour les humanités modernes [1]; il y en a même qui ont l'outrecuidance d'affirmer que les humanités complètes doivent se faire par le grec, le latin et les langues modernes, et, n'en déplaise à notre savant collègue, nous sommes de ceux-là.

Que M. Gillet voyage, il pourra alors se passer de l'opinion de M. Bréal et *tutti quanti*, et nous ne serions nullement étonnés de voir son opinion tranchante se modifier quelque peu. Il apprendrait qu'il est peu sérieux de se faire un argument d'une phrase telle que « nul n'a jamais soutenu », lorsque la chose a été proclamée en divers pays depuis plus d'un demi-siècle. Non, pour former un homme, il ne suffit pas de faire connaître à l'élève la civilisation grecque et latine : à la culture sérieuse de l'antiquité, il faut joindre une culture sérieuse basée sur l'élément moderne, et nous sommes heureux de pouvoir constater, avec M. Gillet, que cette tendance se révèle dans nos écoles.

Que la culture moderne approfondie n'est pas dans les désirs du public, c'est chose facile à dire; encore faudrait-il le prouver autrement qu'en invoquant les échos d'alentour. « Où est le lettré, où est le commerçant qui demande pour son fils la connaissance des civilisations allemande et anglaise par l'étude des productions littéraires, soit de ce siècle, soit des siècles précédents? » On pourrait, avec autant de raison, faire cette question au sujet du grec et du latin. Que demain

[1] C'est M. Hegener, professeur à l'école de guerre et à l'athénée royal de Bruxelles, qui a employé le premier cette heureuse expression. Voir *Revue de Belgique*, 1868.

Digitized by Google

le grec et le latin ne soient plus exigés, à l'université, pour la médecine et pour le droit et, sans être prophète, on pourrait affirmer qu'ils seront clairsemés ceux qui feront faire des humanités grecques et latines à leurs fils. Et si nous prenons la situation telle qu'elle se présente aujourd'hui, que voyons-nous? Nombre de lettrés (pas mandarins, ceux-là) travaillent de toutes leurs forces à la suppression des humanités grecques et latines. Prétendra-t-on qu'eux aussi ne demandent pas pour leurs fils les humanités modernes?

Quant aux commerçants, ils réclament ouvertement des humanités modernes, nous le répétons. Si M. Gillet voulait se donner la peine de lire le chapitre de Bacon sur les voyages, et s'il visitait alors soit notre métropole commerciale, soit notre métropole industrielle, Anvers ou Gand, il pourrait s'en assurer le plus facilement du monde. Si même, à défaut d'un exode vers des régions aussi lointaines, il se contentait de pousser jusqu'à Bruxelles, en moins de vingt-quatre heures il pourrait voir le bien fondé de nos affirmations. Mais que parlons-nous de pareilles odyssées? A Liége même, voire à Verviers, il se trouve des commerçants désolés de ce que leurs fils soient privés des humanités modernes. Pour ne pas avoir entendu leurs doléances, il faut que M. Gillet ait vécu jusqu'ici dans une sphère spéciale.

L'honorable professeur de rhétorique veut bien nous apprendre que « si le jeune homme, au sortir de rhétorique, sait lire avec facilité la prose de Grimm ou celle de Macaulay, la *Kölnische Zeitung* ou le *Times*, le père sera très heureux; il n'y a nul doute à cet égard ».

Vraiment, ce père est un homme qui, loin de se contenter de peu, comme semble vouloir l'insinuer M. Gillet, a « des visées bien hautes ». Nous ne l'en blâmons pas, d'ailleurs, car elles sont les nôtres et, tout comme M. Gillet, nous pensons que le père pourra s'estimer très heureux si son fils sait lire avec facilité (c'est-à-dire comprendre) la prose de Grimm ou celle de Macaulay, la *Kölnische Zeitung* ou le *Times*. Lire Grimm (Jacob ou Wilhelm?), lire Macaulay, n'est pas à la portée du premier venu, et l'on peut prétendre que,

Digitized by Google

sans une connaissance approfondie de la littérature et de la civilisation anglaises, il est inutile de se flatter de l'espoir de savoir lire et comprendre Macaulay. N'étant pas professeur d'allemand, je ne toucherai ni à Grimm, ni à la *Kölnische Zeitung*. Mais M. Gillet en est-il à apprendre que le *Times* touche, avec autorité, à toutes les questions du jour : politique, sciences, littératures, civilisations anciennes et modernes, et faut-il ajouter que mieux on aura fait ses humanités modernes et mieux on comprendra le *Times?*

Nous sommes heureux de pouvoir passer de cette critique négative à un procédé plus en conformité avec nos goûts.

Comme, jusques et y compris la troisième, nous sommes d'accord, sauf des détails sans importance, avec M. Gillet, nous nous contenterons d'exposer comment nous entendons l'enseignement des langues modernes dans les classes supérieures. Cette tâche sera singulièrement facilitée par ce fait que j'ai déjà communiqué ces idées à quelques-uns de mes collègues, au mois de novembre dernier, et que j'ai pu tirer profit des observations qu'ils y ont faites.

II

Je traiterai d'abord des conditions préliminaires : composition des classes, — connaissances réelles et connaissances supposées; — de l'utilité des langues modernes en vue de la carrière de l'élève; — puis, de l'enseignement lui-même : — de son but, — des auteurs à étudier, — de la relation des langues modernes entre elles, avec les langues anciennes, avec l'histoire et la géographie, les mathématiques, les sciences naturelles, le commerce et les arts.

Depuis que le gouvernement m'a fait l'honneur de me confier une chaire de langue et de littérature anglaises, je me suis toujours préoccupé de la meilleure méthode à suivre pour faire porter au nouveau programme tous les fruits que ses rédacteurs et nos chefs ont le droit d'en attendre. Déjà en 1882, alors que j'étais provisoirement attaché à un

Digitized by Google

athénée du régime wallon, j'ai cru devoir communiquer à mes collègues la méthode que l'étude attentive du programme m'avait suggérée pour l'enseignement des langues modernes étrangères dans les classes supérieures des athénées royaux.

Je n'étais cependant pas seul à penser ainsi. Mais l'opposition se fit jour d'une manière si décisive que force me fut de battre en retraite pour ne pas semer la zizanie dans l'athénée où je n'étais qu'intérimaire. L'année dernière, j'ai eu le plaisir de voir les professeurs de français, d'histoire, de géographie et de sciences naturelles d'un athénée où les deux régimes, wallon et flamand, sont appliqués, venir plaider, devant leurs collègues, la cause de *la relation des langues anciennes et modernes avec l'histoire et la géographie et les sciences naturelles*. Erreur en deçà, vérité au delà. On réclamait dans un athénée, avec la plus grande insistance, ce que l'on avait repoussé dans un autre comme impraticable.

Il serait inutile de constater ici que l'enseignement des langues modernes dans les classes supérieures des athénées dépend entièrement de l'enseignement de ces mêmes langues dans les classes inférieures, si cet axiome, sur lequel le programme est basé, n'était pas souvent méconnu en pratique. Je n'entends blâmer personne; c'est l'époque de transition, que nous traversons, qui seule est ici en cause.

Voyons donc, non pas quelle est, mais quelle devrait être maintenant, et quelle sera plus tard la composition des classes de poésie et de deuxième professionnelle au point de vue de l'étude d'une langue moderne étrangère, de l'anglais, par exemple, puisque c'est ma spécialité.

Si nous prenons le programme pour texte, nous voyons qu'en entrant en poésie ou en deuxième professionnelle, un élève doit connaître à fond la grammaire et la syntaxe pratique; qu'il doit savoir lire, écrire et parler correctement. Il a été exercé à résumer oralement des lectures indiquées d'avance, à causer et à rédiger tant verbalement que par écrit. Sa diction n'a pas été négligée. Il comprend l'anglais couramment, car pendant toute une année déjà, les explica-

Digitized by Google

tions littéraires et autres lui ont été données, en partie, en anglais; en un mot, il est bien préparé à suivre avec fruit le cours de sa classe tel que le définit le programme.

On nous objectera que ces connaissances sont supposées. Hélas! oui, elles ne sont guère que cela; mais il dépend des professeurs qu'elles deviennent réelles. Ici, la question que nous ne pouvons éviter devient capitale. Devons-nous nous baser sur les connaissances réelles ou sur les connaissances supposées des élèves pour donner notre cours? Devons-nous obliger les élèves à se mettre à la hauteur du programme ou faire descendre le programme au niveau de leur faiblesse? Pour un professeur soucieux de l'intérêt des études, une seule réponse nous semble possible : *Le programme doit être suivi à la lettre.* La seule planche de salut qu'il faille tendre aux retardataires est celle de sérieuses et de fréquentes répétitions; quant au paresseux, c'est un boulet attaché aux efforts des travailleurs, et tout programme devient inexécutable du moment que l'on s'en occupe autrement que d'une façon disciplinaire.

Certes, dans la plupart des établissements, on est encore forcé de temporiser; mais il est de toute première nécessité qu'on se hâte de se mettre en règle pour ce qui concerne l'exécution du programme; car la moindre divergence jette forcément le désordre dans les études des élèves d'une classe, non seulement pendant le cours de l'année où elle se produit et dans cette classe-là, mais dans toutes les classes où ces élèves seront admis les années suivantes. Et qu'on ne vienne pas nous dire que nous avons tort de prendre comme base de notre plan des connaissances supposées. Notre plan se base, en vérité, sur l'exécution intégrale du programme, et il nous serait d'ailleurs facile de répondre : Les torts sont du côté de ceux qui, ayant mission d'exécuter un programme et de transformer en science réelle les connaissances qu'il suppose aux élèves, ne s'ingénient pas à le faire. Notre mission est toute d'exécution.

Ces réserves faites, hâtons-nous d'en finir avec les conditions préliminaires en constatant, toujours d'après le pro-

Digitized by Google

gramme, que l'élève qui sort de troisième doit connaître suffisamment les langues modernes, exigées pour les examens d'entrée des carrières libérales, et, s'il ne continue pas ses études, être apte à s'en servir dans le commerce et l'industrie. Tout ce que les langues modernes pourront lui fournir *d'utilité pratique* pour la carrière qu'il a en vue, lui a été donné. Cependant, arrivé en poésie, il se retrouve face à face avec les langues modernes, qu'il doit continuer à étudier. Pour quelle raison, dans quel but?

III

L'élève continue à étudier les langues modernes pour la même raison qu'il continue à apprendre sa langue maternelle et dans le même but que celui qu'il poursuit en continuant l'étude du grec et du latin : c'est-à-dire de *s'humaniser*, de se mettre à même d'entrer en possession de l'héritage intellectuel et moral que le passé lui a préparé, à travers les siècles, depuis l'éveil de la civilisation au fond des Indes. Ce but, tous les professeurs travaillent à le lui faire atteindre et il détermine d'une manière péremptoire les auteurs que nous devons mettre entre ses mains et les relations que les différents cours doivent avoir entre eux.

Avant d'aller plus loin, il serait utile de rencontrer une des observations les plus étonnantes que nous ayons jamais entendues : « A quel endroit du programme », nous a-t-on demandé sérieusement, « est-il fait mention de cette branche d'enseignement (la littérature des langues modernes)? » — Poser une pareille question, n'est-ce pas jouer sur les mots? Expliquer des auteurs, comme l'indique le programme, ce n'est certes pas seulement faire de la grammaire et de la syntaxe à propos de ces auteurs, et si l'étude de Shakespeare ou de Milton (dûment approuvés par le gouvernement) n'est pas de la littérature, c'est que le sens de ce mot a perdu sa signification usuelle.

L'élève de seconde doit avoir entre les mains des auteurs qu'il puisse lire avec facilité, nous dirons même avec plai-

Digitized by Google

sir; car il est indispensable de développer chez lui le goût littéraire, il est indispensable de lui enseigner comment il pourra s'initier par lui-même à la littérature moderne; en un mot, *il s'agit infiniment moins de lui enseigner quelque chose de positif, de lui faire acquérir une nouvelle somme de connaissances, mesurée au cordeau,* que de lui enseigner comment il devra s'y prendre pour lire ou étudier un auteur avec fruit et de lui faire connaître quels sont les auteurs qui méritent d'être lus ou étudiés et l'espèce de richesse intellectuelle ou morale qu'ils ont produite.

C'est pourquoi nous recommandons en seconde :

1° Une chrestomathie qui contienne, par ordre chronologique, la biographie des poètes et des prosateurs avec des extraits de leurs chefs-d'œuvre ;

2° Une œuvre complète d'un poète ou d'un prosateur contemporain.

Ainsi préparé par l'étude d'une œuvre contemporaine, écrite dans un langage qui lui est familier, l'élève peut aborder en rhétorique ou en première professionnelle, sans crainte d'échec, les écrivains des siècles antérieurs. Cependant, s'il est nécessaire qu'il comprenne le style d'un Bacon, d'un Shakespeare, d'un Milton ou d'un Addison (nous nous en tenons aux Anglais), il n'est pas moins indispensable qu'il soit à même de suivre le mouvement de son temps et qu'un George Eliot, un Lewes, un Darwin ou un Carlyle, pour ne citer que des prosateurs, ne lui offre pas de difficultés insurmontables.

Nous recommandons donc pour la rhétorique et la première professionnelle :

1° Un chef-d'œuvre classique (prose ou vers) ;

2° Une œuvre contemporaine complète, reconnue comme suffisamment littéraire, mais d'une date aussi récente que possible.

S'il est une lacune que tous les professeurs ont été à même de constater dans l'enseignement des athénées, c'est le manque de cohésion des différentes branches qu'on y étudie ; l'enseignement ne semble pas, en pratique, y former ce tout

Digitized by Google

parfaitement agencé et homogène, qui est une des conditions les plus impérieuses de succès.

Cependant le programme nous fait un devoir de tendre sans cesse vers cette homogénéité si nécessaire, car il la proclame hautement. Serait-ce, comme d'aucuns le disent, parce qu'elle est irréalisable, que nous ne la réalisons pas? Pour ma part, je n'en crois rien, et il est à ma connaissance que dans un seul athénée, existant sous des conditions défavorables aux progrès pédagogiques, un athénée qui lutte enfin, au moins trois professeurs de branches différentes partagent cette manière de voir et ont admis, en principe, qu'on pouvait réaliser cet enseignement homogène.

Sans rechercher ce qui aurait pu se faire dans le passé, sans avoir la prétention de dicter ces conclusions à des collègues dont la plupart ont plus d'expérience et sont plus à même de donner des conseils, j'exposerai quelles sont les relations qui doivent exister entre les différentes branches qui s'enseignent dans un athénée et les langues modernes.

Tout d'abord, quelles sont les relations pratiques que les langues modernes doivent avoir entre elles? Comme nous ne nous occupons que des classes supérieures, nous pouvons passer sous silence les relations purement linguistiques, ce qui simplifie considérablement la tâche et nous évitera de toucher à des questions fort épineuses, car là aussi tout ce qui pourrait se faire et devrait se faire ne se fait pas. Mais en seconde et en rhétorique, les relations pratiques, l'appui mutuel que les langues modernes doivent se prêter est tellement évident, qu'un seul exemple suffira pour le prouver. Comment sera-t-il possible au professeur d'allemand, par exemple, de faire comprendre à ses élèves la manière dont le théâtre de Lessing, de Gœthe et de Schiller procède de Shakespeare, si le professeur d'anglais n'a pas donné, en temps utile, une explication suffisante de ce qui compose ce théâtre? D'autre part, comment le professeur d'anglais expliquera-t-il l'influence pernicieuse de Kotzebue sur la littérature anglaise, si le professeur d'allemand n'a pas, à point nommé, fait connaître Kotzebue à ses élèves?

Digitized by Google

On nous objectera que chacun des professeurs pourrait, pour sa part, faire le nécessaire.

A ceci l'expérience répond : 1° que le programme n'a pas prévu le temps nécessaire à un travail aussi complexe accompli par un seul professeur ; 2° qu'il y aurait une collision d'attributions, nuisible à la bonne entente du corps enseignant et à la discipline des élèves ; 3° qu'en écartant ces deux objections, il resterait toujours celle du temps perdu et des redites inutiles, et partant nuisibles, d'un même enseignement.

Ce que nous avons vu des langues modernes étrangères s'applique également, et avec autant de force, aux langues modernes nationales. En voici une preuve palpable : Il m'est arrivé d'avoir à expliquer, en poésie, le *Paradis perdu* de Milton. Or, il est admis, du moins en Belgique, que Milton a connu et a imité le *Lucifer* de Vondel ; eh bien, ce n'est pas en troisième qu'on expliquait le *Lucifer* de Vondel, mais en rhétorique ! Voilà la méthode antiscientifique qui doit surgir fatalement quand il n'est pas suffisamment tenu compte de la relation des diverses branches entre elles.

Le remède à cet état de choses serait dans une entente complète et préalable des professeurs de langues modernes quant au choix des auteurs et à l'ordre de leur enseignement.

Avec les langues anciennes, les langues modernes ont plus de relations pratiques qu'il n'y paraît à première vue. Quoi de plus utile, pour développer le goût littéraire d'un élève, que de lui montrer une même pensée, un même raisonnement, une même fable avec une même morale, passant successivement des langues anciennes aux diverses langues modernes. Ici, du moins, pour ce qui concerne le français, les relations pratiques sont reconnues et produisent leurs effets ; mais il n'en est pas de même pour les langues modernes étrangères. Pourquoi ? Serait-ce parce que le programme ne l'ordonne pas explicitement ? S'il en est ainsi, la raison est mauvaise et nous ne pouvons l'admettre. Il est tout aussi nécessaire que l'élève sache ce que deviennent en

Digitized by Google

anglais et en allemand les *Adelphes* de Térence que de savoir ce que l'œuvre du poète latin (tirée de celle du grec Ménandre) devient en français, soit dans l'*École des maris* de Molière, soit dans *Les Frères* de Baron.

Ne trouvant sans doute rien à redire au principe, on n'a pas reculé devant cette observation : que Kotzebue n'est pas expliqué dans les athénées. Et l'on a ajouté que ni Térence, ni l'*École des maris* ne sont interprétés nulle part en classe.

A entendre cette critique, on ne pourrait parler en classe que des auteurs nominativement cités au programme. Ne faut-il pas plutôt parler du plus grand nombre d'auteurs possible, à propos de ceux qui sont au programme ? Et puis, Kotzebue est au programme, en ce sens qu'il est impossible de citer un romancier ou un dramaturge anglais de son époque, sans le citer aussi. Encore une fois, nous ne traitons pas ici des cas particuliers; et si Térence n'est pas expliqué en classe, Ovide et César et Tite-Live le sont. Ce qui est vrai pour un ancien est vrai pour tous les anciens, et ce qui est vrai pour un moderne est vrai pour tous les modernes. Il ne s'agit pas ici des cas particuliers, mais des vérités générales.

Ce qu'il faudrait, c'est que les professeurs de langues modernes expliquassent à leurs élèves la métamorphose que les œuvres grecques et latines (inscrites au programme) ont subie en passant dans la langue qu'ils enseignent, et que les professeurs de grec et de latin fissent connaître sommairement à leurs élèves les œuvres grecques ou latines qui leur seraient signalées par les professeurs de langues modernes, comme pouvant aider au progrès de leurs élèves dans l'étude des œuvres modernes que le programme comporte.

Pour ce qui concerne les relations pratiques des langues modernes avec l'histoire et la géographie, nous pouvons nous en référer à une conférence de M. Lequarré. Le professeur d'histoire et de géographie à l'athénée royal de Louvain préconise, somme toute, ce que nous demandons : c'est-à-dire que les professeurs de langues modernes (tant nationales qu'étrangères) donnent, de temps en temps, soit comme

Digitized by Google

thème, soit comme version, soit encore comme résumé oral : pour l'histoire, des fragments d'historiens ou de biographes (en rapport avec le programme) en ayant soin de ne choisir que des auteurs reconnus classiques, et, pour la géographie, des descriptions de villes, montagnes, fleuves, mers, etc., voire celle des grands chemins de fer, tels que le *Pacific* canadien, par exemple. Sous ce rapport, nous croyons nous rencontrer avec M. Lequarré.

Cependant, le professeur d'histoire et de géographie nous semble tenu, à son tour, à ne pas perdre de vue combien il peut rendre de services aux langues modernes en expliquant clairement aux élèves l'influence des grands mouvements des peuples (soit dans l'ordre moral, soit dans l'ordre physique) sur les langues et les littératures modernes. Comme professeur de géographie, il ne serait pas moins bon qu'il parlât en temps utile de l'influence du climat et de la configuration physique d'un pays sur sa langue et sa littérature.

Je pourrais citer un autre professeur de Louvain, M. Deportere, dont le plaidoyer en faveur des relations pratiques devant exister entre les langues modernes et les sciences naturelles me reste dans la mémoire. Pour moi, je persiste à croire éminemment utile que le professeur de sciences naturelles donne à ses élèves le goût des langues modernes en leur recommandant des œuvres anglaises ou allemandes sur les sciences naturelles ; mais il ne me semble pas moins nécessaire au développement du goût des sciences naturelles chez ces mêmes élèves que les professeurs de langues modernes leur donnent, sous forme de dictée ou de devoir (thème ou version), la biographie de quelques grands botanistes, naturalistes, physiciens ou chimistes et que le résumé oral de lectures indiquées à l'avance porte parfois sur des fragments choisis dans les œuvres des auteurs signalés par le professeur de sciences naturelles.

Ce que j'ai dit des sciences naturelles s'applique également aux mathématiques pour ce qui concerne les biographies.

Et qu'on n'oppose pas à cette idée pédagogique l'ignorance des professeurs de langues spéciales.

Digitized by Google

Quand on enseigne les langues modernes, on n'a pas le droit d'ignorer que beaucoup de travaux scientifiques, allemands et anglais, sont des œuvres littéraires de la plus haute valeur. Darwin et Lewes pour les Anglais, Buchner et Hæckel pour les Allemands, sont des noms que je choisis, au hasard, parmi une cinquantaine qui s'offrent à l'esprit. Gœthe lui-même ne dédaignait pas de se faire le précurseur de Darwin, et certes, s'il est quelqu'un parmi les Allemands qui ait connu l'art d'écrire, c'est Gœthe. On peut donc parfaitement lire une œuvre scientifique pour la langue elle-même. Ces lectures n'ont pas en vue de donner des connaissances positives, mais de développer le goût des études scientifiques, et quoi de plus propre à développer ce goût que de prouver *de visu* aux élèves que certains des plus grands écrivains ont été en même temps des savants distingués? Dire que l'élève n'éprouve pas l'envie de lire des ouvrages de science en langue étrangère ne prouve rien. Quel est l'élève qui éprouve l'envie de lire César ou Tacite? Il ne s'agit pas ici de savoir quel est le goût de l'élève, mais quel est le goût qu'il est utile de développer en lui. De fait, j'ai eu, à Louvain, des élèves en première professionnelle qui lisaient les conférences populaires de Huxley (*Lay Sermons*), un résumé de l'*Économie politique* de Stuart Mill, et les contes illustrant l'*Économie politique* (de Stuart Mill) de M^me^ Harriet Martineau. Un de ces élèves a passé avec distinction par l'Institut commercial d'Anvers, un autre doit sortir cette année même de cet établissement, deux autres sont placés à Louvain. Tout dépend évidemment des élèves.

Pour l'histoire et la géographie, il y a les récits historiques et les relations de voyages, qui n'ont pas, que nous sachions, été mis au ban de la littérature depuis le commencement de ce siècle; ils y tiennent, au contraire, le haut du pavé.

Enfin, sans supposer le professeur de langues modernes un phénix, nous le croyons capable de faire, pour les branches qu'il enseigne, ce que la plupart de ses collègues des langues anciennes font pour leur cours.

Arrivons aux arts et au commerce. Pour cette der-

Digitized by Google

nière branche d'études, la relation qui existe entre elle et les langues modernes est indiscutable. Qu'on me permette de constater cependant que, tant à Ostende qu'à Louvain, j'ai introduit un cours de correspondance commerciale pour les classes de 4e, 3e et 2e professionnelle. A Ostende, mon collègue pour l'allemand fait de même. Sommes-nous assez utilitaires! Voilà une nouvelle à faire bondir de joie M. Gillet.

Et, néanmoins, je suis loin de croire que l'on ait fait à l'égard des relations entre le commerce et les langues modernes tout ce qu'on pourrait faire. A mon avis, le professeur de commerce devrait indiquer à ses élèves des rapports consulaires anglais et allemands et il serait aussi du devoir des professeurs de langues modernes de donner à ceux de leurs élèves qui suivent le cours de commerce des extraits de ces rapports à résumer oralement.

Quant aux arts, il n'y a pas de jour que la nécessité d'une relation pratique entre eux et les langues modernes ne se fasse sentir. Cette relation est d'ailleurs parfaitement prévue par le programme, comme M. le professeur Guillaume De Coster, de l'athénée royal de Louvain, le disait fort bien, en 1884, dans une conférence spéciale faite sur ce sujet, conférence que je voudrais voir entre les mains de tous les professeurs de langues. Il ne me revient pas exactement quels sont les exemples dont il se servait pour établir ses idées; un simple fait pris dans ma propre expérience pourra y servir.

J'expliquais autrefois, en rhétorique, une esquisse de *Washington Irving,* intitulée : *Stratford-on-Avon.* C'est la description de la ville natale de Shakespeare. Dans la préparation du jour se trouvait cette proposition : « *A gothic porch highly ornamented.* » Or, pas un élève n'avait la moindre idée de ce que c'était que le *style gothique;* aussi, dans la traduction : *style gothique flamboyant,* ils ne virent que du feu.

Cependant, le programme de la rhétorique porte, en toutes lettres : « Étude du dessin ombré d'ornements de différents

Digitized by Google

styles, d'après les moulages des chefs-d'œuvre de l'antiquité, du *moyen âge* et de la Renaissance. » On pourrait objecter : Peut-être les élèves n'étaient-ils pas encore arrivés au moyen âge. Le programme se charge de mettre cette objection à néant. Dès la 4e, il porte : « 2° Étude progressive d'après les *fragments d'architecture et d'ornements moulés sur les monuments* de l'antiquité, *du moyen âge* et de la Renaissance.

Ce ne sont que *festons*, ce ne sont qu'*astragales*,

dit Boileau. Tout comme M. De Coster, nous craignons fort qu'il existe peu d'élèves qui connaissent exactement la portée de cet alexandrin. Cependant le programme du cours de dessin comprend l'explication et la reproduction de *festons* et d'*astragales*, dès la 4e. Les neuf dixièmes des professeurs d'athénée se contenteront de dire que ce sont « des ornements inutiles », et l'élève restera Gros-Jean comme devant. Si le cours de dessin se donnait d'après le programme, l'élève pourrait fournir une explication autrement intéressante.

N'insistons pas. Le professeur de dessin doit évidemment donner à ses élèves une notion exacte des termes artistiques généralement en usage en littérature. Cependant, il y a réciprocité et nous croyons les professeurs de langues tenus de s'en référer au professeur de dessin pour les termes artistiques que le cours de ce dernier comporte.

C'est ainsi que dans le cas cité plus haut, je m'étais cru obligé de dire à mes élèves : « Le style gothique, que vous connaissez pour l'avoir étudié au cours de dessin à plusieurs reprises, comprend, comme vous le savez sans doute, plusieurs ordres et par « *gothic... highly ornamented* » l'auteur veut dire « style gothique flamboyant ».

En donnant l'explication de cette façon, je relevais l'importance du cours de dessin, en même temps que je m'en servais pour mieux me faire comprendre. Encore faut-il que les élèves aient entendu parler du style gothique...

Résumons-nous et concluons. Les professeurs peuvent et doivent s'entendre pour donner plus d'homogénéité aux études, c'est-à-dire qu'ils doivent exécuter le programme

Digitized by Google

non seulement dans sa lettre, mais dans son esprit, sans d'ailleurs, en aucune façon, chercher, soit à se décharger de leurs responsabilités, soit à s'arroger des attributions qui ne leur reviennent pas.

Il faut que l'élève rencontre à chaque pas la preuve pratique, palpable, de l'unité des études, de leur enchaînement logique et de leur dépendance mutuelle. C'est alors seulement que le niveau des études montera à la hauteur du programme; jusque-là, il doit fatalement continuer à descendre. Quand l'élève sera convaincu, par une salutaire expérience, qu'en négligeant une branche il se prépare forcément des difficultés, peut-être invincibles, dans une autre branche, il cessera de considérer certains cours comme inutiles, les études ne s'émietteront plus et leur niveau se relèvera par ce seul fait, insensiblement, mais continuellement et sûrement, jusqu'aux modestes proportions que le programme leur assigne. Telle est la méthode que nous préconisons pour l'enseignement des langues modernes dans les athénées royaux.

Il me reste à exprimer le regret que la défense des langues modernes ait été abandonnée à une plume aussi peu expérimentée que la mienne. La dangereuse et savante attaque de M. Gillet méritait d'être repoussée par un nom plus autorisé. Puissent tous ceux qui liront son œuvre, si forte en tout ce qui touche à l'enseignement des langues anciennes et des langues modernes nationales, être de cet avis!

ROGER DE GOEY.

Digitized by Google

PETITS BONHEURS.

PROLOGUE.

A travers les larmes amères,
Que d'autres, pleins de vanité,
Poursuivent la félicité
Dans le domaine des chimères;

Pour leurs triomphes éphémères
Qu'ils rêvent l'immortalité; —
Moi je préfère, en vérité,
Les plaisirs humbles et sommaires.

Parlez-moi des petits bonheurs!
Mieux que la gloire et les honneurs
Ils nous attachent à la vie;

Ils ne nous coûtent pas bien cher,
Et, qu'ils touchent l'âme ou la chair,
Je les crois seuls dignes d'envie.

I. — SOIRÉE D'ÉTÉ.

Nous sommes en juin. L'air est tiède. C'est le soir.
La lune épand au loin ses gerbes d'or. La terre,
Comme pour célébrer quelque divin mystère,
Exhale ses parfums ainsi qu'un encensoir.

Digitized by Google

Au bord de la forêt je suis venu m'asseoir :
Tout dort autour de moi dans ce lieu solitaire;
La nature pourtant semble, en son calme austère,
A son hymne éternel ne faire que surseoir.

Soudain, de la feuillée, au milieu du silence,
Un chant de rossignol sort, éclate et s'élance,
Fier, souple, accentué, pathétique, vainqueur.

La mélodie ailée emplit bientôt l'espace ;
Avidement j'écoute, et mainte heure se passe...
— Petit bonheur charmant, que tu ravis mon cœur !

II. — AT HOME.

Voici l'hiver : malheur au pauvre en sa bicoque!
La neige à gros flocons tombe, le vent glacé
Siffle, et les plus cruels, par ce temps insensé,
Hésiteraient à mettre à la porte un Uscoque.

Comme le ver à soie enfermé dans sa coque,
Assis dans mon salon bien clos, bien agencé,
Oubliant l'avenir autant que le passé,
Je me chauffe devant un joyeux feu de coke.

Un vieil ami d'enfance, autre moi-même, est là.
Nous causons librement de ceci, de cela,
Tandis qu'un serviteur pour nous dresse la table.

La tourmente au dehors persiste à s'acharner;
Elle mugit et hurle, — et nous allons dîner...
— Est-il petit bonheur plus vrai, plus délectable ?

Digitized by Google

III. — UNE VIEILLE CHANSON.

Je sors du *Tannhœuser :* la musique est savante,
Fuguée, et figurée, et symbolisée, et
Tourmentée à tel point qu'il faudra qu'on invente
Des termes tout exprès pour en rendre l'effet.

Richard Wagner sait bien à coup sûr ce qu'il fait :
C'est un maître, et ce n'est pas à tort qu'on le vante ;
Mais combien je préfère à son art si parfait
Un vieil air que souvent fredonne ma servante !

C'est l'air avec lequel, enfant, je fus bercé ;
Sans peine il me transporte en un lointain passé ;
Et par lui je me sens l'âme ragaillardie.

J'admets le chant nouveau, je conçois ses prôneurs ;
Mais tu trouves mieux place en mes petits bonheurs,
Refrain des premiers jours, naïve mélodie !

IV. — LE BOURDON.

Ron.. ron. — Quel est ce bruit? — Ron.. ron. — Dieu me pardonne,
C'est un bourdon, sans doute en quête d'un repas...
Mais c'est insupportable un bourdon qui bourdonne
Quand on cherche une rime et qu'on n'en trouve pas!

A mort!
— Eh quoi! des jours que le destin te donne
Je trancherais le fil par un brusque trépas,
Pauvre bête? Non, non ; si l'espoir t'abandonne,
Recouvre-le ; fuis-moi, sors de ton mauvais pas.

Digitized by Google

Vois, j'ouvre le châssis. D'adieu je te dispense.
Le monde pour nous deux est assez grand, je pense.
Je t'en voulais tantôt, bourdon, je me trompais! —

Comme l'oncle Toby, qu'à singer je m'escrime,
J'ai fait une bonne œuvre et retrouvé la paix :
Double petit bonheur d'où me viendra ma rime!

V. — LA MENDIANTE.

La vieille au chef branlant, à l'échine inclinée
Sous l'énorme fardeau de ses quatre-vingts ans,
Était là dans la rue et tendait aux passants,
Qui n'y prenaient point garde, une main décharnée.

Sans me laisser toucher par cette infortunée,
J'allai droit devant moi, mais ses tristes accents
Avec tant de pouvoir agirent sur mes sens
Que mon indifférence en fut désarçonnée.

D'abord je m'arrêtai; puis, rebroussant chemin,
Je joignis la pauvresse et, d'un cœur plus humain,
Je mis dans sa sébile une piécette blanche.

Alors, content de moi, je m'éloignai, songeant :
« La vieille, pour un jour, a du pain sur la planche,
Et mon petit bonheur vaut mieux qu'un peu d'argent. »

VI. — L'HIRONDELLE.

Victoire! l'hirondelle, amis, est revenue!
Voilà l'hiver vaincu! La fête du printemps
Commence, et le soleil, qui perce enfin la nue,
Sourit à la nature en rayons éclatants.

Digitized by Google

Sois béni, doux oiseau ! Sur ton aile menue,
Porte en tout lieu l'espoir, rends tous les cœurs contents ;
Des mille et mille cris de ta voix ingénue,
Célèbre les beaux jours et nargue les autans.

Vis en paix. Ne crains rien. A l'ancienne fenêtre,
Tu trouveras intact le nid qui te vit naître.
Les fruits de tes amours y naîtront, eux aussi...

Car tout bienfait a droit à la reconnaissance,
Et pour nous, qui pleurions dès longtemps ton absence,
C'est un petit bonheur de te revoir ici !

ÉPILOGUE.

C'en est assez, Muse, ma chère,
N'épuisons pas notre sujet :
Vouloir tout dire est un projet
Qui ne sied qu'aux docteurs en chaire.

Mets moins nombreux, meilleure chère ;
Plus sûr voyage à court trajet ;
On accroît parfois son budget
En laissant un bien en jachère.

Reposons-nous sur nos lauriers,
Comme font les bons ouvriers
Lorsque leur tâche est accomplie ;

C'est encore un petit bonheur :
J'en atteste le moissonneur
Qui voit sa grange enfin remplie.

FERDINAND GRAVRAND.

Digitized by Google

CONTE DE NOËL

Le marchand de marrons

A ma sœur Jetta.

« *Chauds, les marrons!... Marrons... chauds!...* »

Et le vent d'hiver soufflait par raffales et les blancs flocons de neige tourbillonnaient en rondes échevelées... et le monde passait...

« *Chauds, les marrons!... Marrons chauds!* »

Et le monde passait, les mains au fond des poches, les mentons emmitouflés dans d'épais cache-nez ou enfouis dans la douillette moiteur des fourrures...

Anxieusement, le marchand interrogeait de l'œil les groupes des passants, lançant de temps à autre son « *Chauds, les marrons!* » dont l'intonation variait de l'accent résigné de la prière à la sourde vibration d'une colère contenue. Et longtemps déjà après que les derniers groupes, sortis sans doute d'un théâtre voisin, se fussent éloignés, il restait debout, répétant son cri avec une opiniâtreté inconsciente. Et il n'entendit pas une pauvre petite voix qui partait de sa droite, d'à côté du fourneau, et qui semblait se faire plus petite encore et plus humble pour supplier.

« Est-c' que j' peux ? » murmurait la voix, tout bas.

C'était un enfant, un pauvre mioche pas plus haut qu'une botte et qui grelottait de froid. Il n'avait pour couvrir sa tête qu'un gros cache-nez en tricot rouge poudré à blanc par les flocons de neige pris dans la laine et dont les grands bouts,

Digitized by Google

noués sous le menton, lui pendaient jusqu'aux genoux, sa figure était toute marbrée de bleuissures et au bout de son nez en trompette une grosse goutte claire scintillait à la lueur de la grande lampe à réflecteur accrochée au-dessus du fourneau.

— « Est-c' que j' peux? » répétait-il en avançant timidement, vers les braises qui rougeoyaient au milieu des cendres grises éteintes, ses pauvres menottes toutes rouges et aux doigts raidis par la gelée.

Enfin, le marchand entendit.

« M'est égal ! » répondit-il, d'un ton rogue.

Le petit alors s'approcha tout près et, avec une sensation exquise de bien-être qui se traduisit par un silencieux sourire, il se mit à se chauffer, voluptueusement, se frottant doucement les mains. Son œil rivé au fourneau brillait d'une convoitise contenue et ses narines se dilataient à l'appétissante odeur des marrons qui tout doucement cuisaient sur la poêle de fonte toute percée de petits trous. Et il lui semblait entendre comme une chanson mignonne et charmante, comme le son prolongé d'un fifre ou d'une cornemuse lointaine qu'interrompait çà et là la mousqueterie vive de petits crépitements... c'étaient les marrons qui cuisaient.

Ah ! s'il pouvait en manger un, de ces marrons dont, sous la large fente qui crevait leur enveloppe brune, il apercevait la belle chair appétissante et dorée, un, rien qu'un ! Surtout que le dîner, aujourd'hui, avait été maigre à la maison, trois pommes de terre cuites d'hier et une miche de pain... pour trois !...

Le marchand s'était rassis derrière le fourneau et machinalement s'était mis à entailler, avec un grand canif à la lame ébréchée, des marrons qu'il remettait ensuite dans un sac, à part. Péniblement il récapitulait les maigres gains de la journée, comptant et recomptant.... quatre sous au vieux au chapeau gris... deux sous au petit marchand de journaux de tout à l'heure... deux sous..., et ainsi il allait, allait.... jusqu'à trente-sept sous, un franc quatre-vingt cinq... depuis neuf heures du matin jusqu'à onze heures du soir ! Restait à

Digitized by Google

décompter le prix de ses marrons, la braise brûlée, la location de l'encoignure de porte où il avait été admis à installer son fourneau en fonte et la grande lampe à réflecteur... Et abîmé dans ses tristes pensées, il entaillait, entaillait sans trêve ni répit, avec une hâte fébrile et machinale.

Le mioche, lui aussi songeait. Il y avait là quinze marrons tout juste... ça faisait trois sous... Trois sous, une somme ! et cependant s'il les avait eus en poche, les trois sous, il les aurait donnés, tout de suite, sans marchander, tant ça sentait bon, les marrons, et tant il avait faim... Alors une immense convoitise le prit..., les marrons étaient là, tout près, et le marchand semblait rêver les yeux ouverts... mais à peine cette pensée coupable eut-elle germé dans son cerveau qu'il sentit ses joues claquer sous d'imaginaires et terribles soufflets, tandis que deux grands doigts brutaux saisissaient son oreille droite et douloureusement s'allongeaient : c'était sa conscience qui parlait.

La provision de marrons à entailler s'étant épuisée, l'homme se leva et, les mains étendues au-dessus du fourneau, il se mit à suivre des yeux, pensivement, la valse folle des flocons de neige qui devant lui tournoyaient comme sous l'archet aérien de quelque Strauss invisible.

« Tiens, que fiches-tu là, toi? » apostropha-t-il l'enfant retombé dans sa muette — et platonique contemplation.

« Mais, M'sieu !... »

Alors l'homme se souvint, il lui avait permis... Puis, pour se distraire de ses attristantes réflexions, il se mit à interroger le mioche. C'était une histoire bien banale, va... une de ces histoires que les enfants en haillons qui, pieds nus, te suivent à la promenade, te récitent d'un trait, comme une leçon bien apprise, pour émouvoir ton bon petit cœur et faire sortir du fond douillet et chaud du manchon de loutre ta mignonne bourse de fillette. Son père, renvoyé de l'usine à cause du manque de travail, partit un jour, abandonnant à la misère femme et enfants, — ils étaient trois, — sa mère morte quelques mois après et les enfants confiés à une vieille tante, femme à la journée, qui ne rentrait au logis que le soir, laissant, le reste

Digitized by Google

du temps, les petits vagabonder à travers les rues. Lui, pendant le jour, ramassait des bouts de cigares et vendait des allumettes; le soir, il criait des programmes aux portes des théâtres. Mais, aujourd'hui, ça n'avait pas marché du tout... il n'avait rien vendu, mais rien, pas une boîte d'allumettes, pas un programme, et depuis midi n'avait plus rien mangé... Et avidement il se remit à fixer la poêle, où les marrons cuisaient toujours.

« Et vot' *matante?* » interrogea le marchand, se défiant instinctivement de toutes ces histoires de misère.

Ah! oui, leur « *matante* » ! Et, avec de grosses larmes dans la voix, l'enfant se souvint que s'il rentrait le soir avec moins de dix sous dans sa poche, il n'aurait rien à manger, pas une croûte, jusqu'au matin, bien heureux de s'en tirer comme ça, sans coups...

L'homme, tout en écoutant, se balançait sur sa chaise, de droite et de gauche, se grattait derrière l'oreille, ramenait sur le front sa grande casquette en poil de lapin, puis la remettait en arrière; tout à coup, il sembla prendre une grande décision... : brusquement, il arracha d'un clou fiché dans le mur un petit sachet de papier gris et, le remplissant vite des quinze marrons qui cuisaient sur la poêle :

— « Tiens ! » dit-il. Et comme le petit ne comprenait pas, restant bouche bée devant le fourneau, il lui mit le sachet entre ses pauvres doigts rouges et gourds en ajoutant, d'un ton brusque :

« Et maintenant, file! »

GUSTAVE RAHLENBECK.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Il n'est mis en doute aujourd'hui dans aucun pays civilisé que chaque grande opinion doive y être représentée, non pas seulement par des journaux d'information et de polémique quotidiennes, mais aussi par un état-major de revues ayant à tâche de maintenir l'esprit public au niveau des principes et au courant de leurs applications possibles. Cela est vrai, et cela est indispensable pour ce qu'on est en droit d'appeler la grande école libérale, qui, depuis la Renaissance et depuis 1789, n'a cessé de créer partout des sciences nouvelles et des États libres. Que deviendraient ces chartes dont s'honorent près de cent nations, ces chaires qui se fondent d'universités en universités, si les revues, qui empruntent la lumière des livres spéciaux, n'avaient établi dans le monde une sorte d'éclairage permanent de l'opinion? On peut dire que c'en serait fait bientôt des libertés et des sciences modernes.

Combien l'école libérale s'est transformée depuis Descartes, on peut le constater presque à chaque livre nouveau. Pour que l'avenir soit certain, il suffit qu'on lise.

Qu'on ne pense pas qu'il y ait à faire, dans cette marche en avant, une distinction en faveur des sciences exactes, au détriment des sciences philosophiques, historiques et sociales. Rien ne serait plus facile, au contraire, de montrer qu'il n'est pas un changement de méthode dans les sciences qui ne soit dû à un travail de la pensée sur elle-même, et le fait est qu'aujourd'hui la même méthode règne sur les deux ordres de recherches et qu'on y arrive, par des procédés identiques, à des certitudes égales. Il a fallu même plus de temps, de répugnances, d'hésitations, de révoltes même, pour que le simple fait de l'exhumation de fossiles humains fût admis, que pour faire accepter, après la découverte de l'inscription de Rosette en trois langues, le laborieux travail delecture des hiéroglyphes égyptiens

Digitized by Google

par Champollion, ou l'origine du bouddhisme en Inde, après l'arrivée en Europe des manuscrits sanscrits du Népal et l'étude qu'en a faite Saint-Hilaire. Le préjugé religieux s'ajoutait sans doute à la routine scientifique contre l'homme fossile. Mais la même raison n'existe pas contre M. Pasteur, qu'on voit aujourd'hui plus violemment contesté qu'aucun historien ou aucun psychologue. Nulle préoccupation n'avait empêché un égyptologue qui se fait honneur de son orthodoxie de repousser, au nom de la science, une interprétation de textes égyptiens, fausse, mais favorable à la Bible. De même, et non sans lutte, comme il l'avoue, Fr. Lenormant s'est rendu à l'évidence en faveur de la double version de la Genèse, élohiste et jéhoviste. Il n'y a plus guère que les séminaires où l'on enseigne encore l'unité du texte et où l'on n'ose pas dire avec M. Chabas : « La Bible n'a pas besoin de cela. » En toute chose, il suffit qu'on lise. « Il n'y a pas de science catholique, ni de science libre-penseuse, dit Lenormant; il y a la science. »

Tout le monde, dans aucun parti, n'en est arrivé là, on le sait bien, et c'est un danger de notre civilisation que cet écart entre les lettrés et le vulgaire. Sénèque déjà s'en plaignait, et l'empire romain y succomba. Ne serait-ce pas là encore, avec la grande propriété — elle est industrielle aujourd'hui, — que Pline accusait de perdre l'Italie, ne serait-ce pas là le point capital de notre avenir? Au même moment, indiquant le remède, le précepteur que Pline avait donné à son neveu fondait à Rome la première école officielle.

Si on peut dire : « Il y a la science », c'est grâce à la méthode. Certes, il est aussi des écrivains, comme il y a des lecteurs, à qui il suffit qu'on tranche les problèmes à la pointe du raisonnement *a priori*, de par l'escrime d'un bon sens finaud, sans sortir d'un cercle d'observations superficielles, d'idées préconçues, de principes simplistes. En général, on n'aborde plus une étude sans s'y être préparé et exercé, sans avoir rassemblé les éléments fournis par l'expérience des spécialistes, complétés par ses propres recherches, classés dans un ensemble déjà acquis; on sait que sans cela on s'expose à marcher devant soi, au hasard, sans rien voir à droite ni à gauche, en haut ni en bas, et au risque de tomber, comme l'astrologue de la fable, dans le premier trou, qui n'est pas un puits de science. C'est ainsi que pendant des siècles le « bon sens » a donné au monde le ridicule d'opposer aux théories scientifiques des attestations de l'ignorance entêtée, comme : Voyez : le soleil marche ; — la nature a horreur du vide, etc.

Digitized by Google

L'évolution est la loi de la méthode expérimentale. Tout s'en éclaire et s'y transforme : science, histoire, philosophie. Le dogmatisme en a reçu un coup mortel, la métaphysique en devient scientifique, le voltairianisme en meurt et le jacobinisme en est malade; la politique subira aussi la transformation, sinon elle s'égarera dans des luttes byzantines qui répugnent trop à l'esprit du siècle pour tenir longtemps. La plus grande révolution moderne est celle qui arrive en tout à remplacer les procédés, longtemps utiles à défaut d'autres, de la force, autocratie ou révolution, qui affirme, tranche, s'impose, par la méthode rationnelle de l'évolution, qui va, de l'explication du passé, par l'expérience et les essais du présent, aux connaissances exactes et aux progrès possibles. Le moment ne tardera pas à venir où, selon le mot de Voltaire, parlant des découvertes de Newton, il n'y aura plus honneur à connaître la méthode scientifique, mais seulement honte à s'en départir.

Ces réflexions doivent venir à quiconque, depuis des années, feuillette cette quantité de livres et de revues dont on ne peut, chaque mois, que citer un petit nombre. Dès que l'on considère ces travaux à ce point de vue, il suffit de quelques mots pour marquer le caractère des plus récents.

La dernière branche qui ait poussé sur le tronc si riche de l'Histoire, c'est l'histoire des religions. Quand Voltaire mit en tête de sa philosophie historique : *Essai sur les mœurs des nations*, il indiquait cette tendance, dont il ne se doutait guère; car l'histoire des religions n'est pas autre chose que l'étude des idées et des mœurs des peuples, « du jeu normal de l'imagination humaine », dit M. Goblet. Mais après un siècle de lutte entre deux sortes de partis pris, l'un ne voyant dans les cultes que dogmes faux et prêtres imposteurs, comme dans les gouvernements que tyrannies et trahisons ; l'autre ne voulant y voir que des ministres de Dieu impeccables, une sagesse et une vérité infaillibles, il est encore assez difficile aujourd'hui d'étudier les religions, même les plus primitives, sans la moindre préoccupation d'une croyance — spiritualiste, positiviste ou chrétienne — qu'on ne voudrait pas entamer et contre laquelle on craint de prêter à ses ennemis des arguments. La raillerie est abandonnée, mais la réserve qui la remplace ne se borne pas toujours au respect de la vérité; il est rare de se trouver en présence d'historiens pour qui le résultat de leurs recherches soit tout à fait indifférent. « Qu'importe ce qu'on devra conclure de la science? Faisons la science, » ce véritable mot d'ordre de tout savant, on se le dit bien, mais au fond on

Digitized by Google

agit, on discute, on prend parti comme si l'on avait à faire pencher la balance du côté où l'on penche soi-même. Dépouiller le vieil homme, quel travail d'Hercule, souvent!

Quand M. Maurice Vernes créait, il y a six ans, la *Revue de l'histoire des religions* et devenait professeur d'histoire des religions sémitiques à l'École des hautes études, il ne pouvait prévoir sans doute qu'il en viendrait à vouloir serrer à cette science le frein de la méthode, en lui interdisant, comme des « abus », et la recherche des origines — lui qui a écrit un livre sur les *Origines politiques et religieuses des Hébreux*, — et le classement des religions, et la méthode comparative, etc. — Ce serait serrer le frein à tout rompre; et pourquoi donc? M. Goblet, qui n'entend pas être garrotté, se croit autorisé à supposer qu'une autre raison le pousse : « l'espoir d'amener les représentants des orthodoxies religieuses, et particulièrement l'Église catholique, à reconnaître l'indépendance, voire l'utilité de cette critique dans l'étude des documents sacrés. » Certes, il est à désirer qu'il y ait dans toutes les hautes écoles, catholiques, protestantes et autres, un cours pareil à ceux qui se donnent en Hollande, à Paris, à Berlin, à Tubingue, à Genève, à Copenhague, à Marbourg et à Rome, et que vient de créer l'un de nous à l'université libre de Bruxelles. « Nous avons tout cité quand nous avons nommé le cours de l'Institut catholique si brillamment professé par M. l'abbé de Broglie », dit un écrivain catholique qui rêve d'opposer chaire contre chaire. « Où sont nos réfutations des Pfleiderer, des Tiele, des Kuenen, des Réville, des Émile Burnouf, des Maurice Vernes, des Max Muller, des Goblet d'Alviella? », ajoute-t-il; et il ajouterait aujourd'hui : de M. Labanca, qui vient de créer le même cours à Rome. Mais s'il fallait, pour que M. de Broglie ne restât pas seul, sacrifier rien de la méthode, accorder à une orthodoxie quelle qu'elle soit des faveurs quelconques en dehors du respect général dû à toutes les manifestations de l'esprit humain, pour lesquelles Herder demandait déjà aux historiens d'agir « en frères », ce serait trop vraiment, et ce serait le cas de répéter ce mot : « Il n'y a pas de science dans l'espoir de ramener une Église...; il y a la science. »

L'esprit de Lenormant finira peut-être par pénétrer ces cours d'instituts catholiques, et l'on croirait qu'il y est entré lorsqu'un adversaire de ces études écrit ces mots ironiques : « M. Goblet apprendra sans doute avec plaisir que M. de Broglie a renoncé solennellement à démontrer par l'histoire des religions la thèse de la révélation primitive. » Et M. Goblet de répondre : « C'est là tout

Digitized by Google

ce que je demande [1]. » Personne ne pense à bâillonner les études théologiques ; mais tous les savants qui touchent à l'histoire des religions devraient être d'accord pour ne faire que de la science. Il y a assez de trésors à découvrir, de documents à interpréter, de faits à grouper, pour alimenter des travaux contradictoires sur les phénomènes religieux, sans se perdre en des débats préalables étrangers à l'histoire, ni se hasarder en des synthèses prématurées ou des conclusions de parti tout aussi peu scientifiques.

On a accusé M. Goblet d'avoir aussi en vue une religion : celle de l'avenir. « Cela n'est pas bien compromettant, » répond-il. En effet, outre qu'il serait presque ridicule de préparer d'avance, dans son cabinet, une petite religion toute prête pour les hommes du XX^e^ ou du XXI^e^ siècle, — on a déjà tant de mal à s'en faire une pour soi-même! — il n'est pas un esprit libre qui, tout en reconnaissant les lois de l'évolution, puisse s'engager d'avance à embrasser la religion nouvelle que beaucoup d'esprits supposent pouvoir évoluer, quelque part, un jour, de la philosophie moderne. Il se pourrait, au contraire, que toutes les forces de la pensée et de la science dussent s'employer à combattre en elle une de ces rechutes de l'esprit humain, dangereuses réactions de l'ignorance ou révolutions serviles qui avortent en détruisant une civilisation au nom d'un dieu.

Pour éviter tout malentendu, pour ne prêter la main, de si loin que ce soit, ni à ces éclosions factices de petits cultes nouveaux comme il s'en fait chaque jour dans les pays protestants libres, ni à l'unification religieuse finale, cette chimère que tant d'esprits ont bercée depuis Philostrate, depuis Saint-Cyrin et le cardinal de Cusa jusqu'à l'*hypnotisme transcendant* de M^me^ Blavatsky et du colonel Olcott, se rattachant aux « savants ermites » thaumaturges de l'Inde, qui, dans leur solitude, « dominent la synthèse où toutes les religions se fusionnent [2] », M. Guyau a intitulé son livre nouveau : *L'irréligion de l'avenir*. Cette *étude de sociologie* est d'un jeune écrivain qui a débuté brillamment, jetant tout son feu en des œuvres hardies. J'hésiterais à jurer qu'il ne retombe pas quelquefois dans le ton des vieilles attaques, mais je constate qu'il manie avec une belle ardeur et une vraie force la méthode nouvelle. Jamais peut-être libre-penseur n'a rompu comme lui avec les préjugés qui peuvent

[1] *Introduction à l'histoire générale des religions*, par le comte GOBLET, etc. Bruxelles, Merzbach et Falk, 1887.

[2] A. SINNET, *Le monde occulte, etc.*, trad. de l'anglais par Gaboriau. Paris, G. Carré, et Mons, A. Manceaux, 1887.

Digitized by Google

rester dans cette école. Faire une analyse plus radicale du sentiment religieux ne se pourrait guère, et le titre se justifie largement; mais être plus juste envers les religions ne s'est pas vu souvent, ni plus tolérant, ni plus anti-révolutionnaire et plus anti-voltairien. Ce n'est pas que l'auteur ne reconnaisse l'utilité des négations à des moments donnés, et s'il fait la part des temps pour les cultes, il ne peut refuser la même mesure à leurs adversaires. De là, avec un entrain qui ne ménage personne, un sentiment d'impartialité qui s'attache à son sujet, le traite avec enthousiasme et mêle parfois, aux jugements sévères de la raison, des élans d'amour.

Quand on ne méprise rien dans les évolutions du passé, on ne peut non plus mettre aucune limite négative à l'évolution de l'avenir. C'est là un autre progrès de la libre pensée : « Dénigrer d'un ton amer » des erreurs inévitables à la faiblesse des hommes semble à l'auteur aussi peu philosophique que de s'arrêter devant les hypothèses métaphysiques, comme indignes d'un philosophe. Il consacre, au contraire, tout un chapitre à ce qu'il a appelé « une métaphysique raisonnée, mais hypothétique, qui ne fait qu'un avec l'absence des religions ». Ceci commente son titre, qui ne peut être une négation pure, et l'auteur s'en explique mieux encore. « Dans cet avenir, dit-il, le dogme religieux se sera éteint, mais le meilleur de la vie religieuse se sera propagé, aura augmenté en intensité et en extension. »

Je tiens surtout à constater que les libres-penseurs ne sont pas les derniers à pratiquer largement la méthode scientifique. *L'irréligion de l'avenir*, que l'auteur a voulu opposer, dit-il, à tant de travaux récents sur la *religion de l'avenir*, est aussi large, aussi élevée, aussi scientifique et plus philosophique qu'aucune des écoles qui élèvent un culte à Comte, à Pierre Leroux, ou obtiennent de Spencer le droit de porter son nom.

Disons aussi que nous avons affaire à un écrivain qui donne à une pensée vive une forme brillante et parfois le trait ému. Si, comme on l'a dit, le triomphe suprême de la psychologie est de faire que le romancier s'attache aux personnages dont il a observé les travers, et aime l'humanité dans les imperfections mêmes de l'homme, celui de la sociologie évolutionniste est aussi d'aimer l'homme dans ses erreurs, en comprenant ce qu'il y a de vrai, de senti, d'humain.

On a cru d'abord que la théorie évolutionniste servait le matérialisme. « On commence à voir d'autres savants, dit M. Fouillée, rétablir l'élément d'ordre mental parmi les principes mêmes de

Digitized by Google

l'évolution universelle »[1]. En effet, si l'évolution n'a pas discontinué, de la poussière stellaire aux grands corps célestes, de la cellule organique à l'animal, et de l'ancêtre commun du singe et de l'homme aux races civilisées, pourquoi l'universelle progression des choses s'arrêterait-elle, dans l'espace, à des globes inhabitables et, dans la série des êtres intelligents, à ce roseau pensant qui ne vit qu'un jour, pour souffrir, douter et mourir? Il n'est pas permis à la science de se jeter « tête baissée » dans les hypothèses mystiques; mais l'évolution tient compte des tendances de l'esprit humain vers l'immortalité, analyse les instincts qui les ont produites presque régulièrement partout, en trie les formes erronées et s'efforce de « rétablir l'élément d'ordre mental » — si on craint de dire la tendance spiritualiste — dans la philosophie et de rouvrir ses portes à une métaphysique raisonnée.

L'évolutionnisme n'est pas pessimiste. Ce sont les religions qui toutes ont un fond de pessimisme; pour échapper aux misères de ce vallon de larmes et aux terreurs de la mort, elles nous rattachent au surnaturel comme à la seule ancre où s'assure l'espoir de l'homme. Alors, on renonce volontiers à une liberté dangereuse pour s'en remettre à une grâce divine plus puissante. Mais la classe privilégiée aurait trop beau jeu de jouir de la richesse et de la puissance, de tous les trésors de la nature et de tous les bonheurs physiques, intellectuels et artistiques, en ne laissant au peuple, réduit à la servir, que l'unique espérance de la vie après la mort. Ce contraste fait désirer l'émancipation à une catégorie d'hommes chaque jour plus nombreuse, et bientôt, par réaction, la foi, cet optimisme d'outre-tombe, fait place à un matérialisme qui veut vivre de son vivant. Alors, le pessimisme — si mal vu par les religions établies — n'est pas autre chose qu'une réaction contre ce matérialisme.

Schopenhauer est dans ce cas. Mais son pessimisme est devenu de plus en plus philosophique, et si son système n'existe déjà plus, l'auteur laissera à la philosophie des affirmations utiles. Parti des sarcasmes de l'*Essai sur les femmes*, arrivé, après ses *Aphorismes sur la sagesse* et sa *Métaphysique de l'amour*,— une page profonde, la seule philosophie de l'amour qui satisfasse aux conditions philosophiques,— à son grand ouvrage : *Le monde comme volonté et comme représentation*, dont M. Cantacuzène vient de publier une traduction française, et à ses opuscules sur *le libre arbitre* et le *fondement*

[1] *Revue des Deux Mondes*, 15 oct. 1886.

Digitized by Google

de la morale, qui sait s'il ne lui eût pas suffi de vivre quelques années de plus pour en venir, comme Aug. Comte, à une conception religieuse? Du pessimisme et de la négation du libre arbitre à une religion, il n'y a pas bien loin. Le philosophe moderne ne l'a pas fait; il eût pu vivre cent ans qu'il ne l'eût pas fait sans doute. Il lui suffit bien de s'élever, de l'observation de tout ce qu'il y a d'inconscient dans la vie, limitant la liberté de nos actes, et où il voit le *vouloir-vivre* de la nature, jusqu'à l'affranchissement de l'homme, *négation du vouloir-vivre, voie de salut* — c'est le titre d'un de ses chapitres — par l'exercice des facultés naturelles de l'esprit.

« La bonté du cœur est une propriété transcendante, elle appartient à un ordre de choses qui aboutit plus loin que cette vie et elle est incommensurable par rapport à n'importe quelle perfection. Quand elle habite un cœur, elle l'ouvre si largement qu'il embrasse le monde. » Je ne connais ce livre que par la *Revue des Deux Mondes*, qui nous en apporte une analyse de premier ordre, par M. Brunetière. C'est lui qui cite ces belles paroles et qui nous montre le philosophe donnant à la science moderne un pessimisme digne d'elle, qui, comme l'évolutionnisme, aboutit à un réveil de la métaphysique, faisant peau neuve. « Le monde, pour moi, n'exclut pas la possibilité d'une autre existence », dit Schopenhauer dans son *Épiphilosophie*.

La même méthode a créé la psychologie expérimentale de l'enfance. J'ai déjà exposé les débuts de ces études, à partir du père du savant physiologiste Tiedeman, observant son fils dès le berceau, dans un mémoire du dernier siècle qui ne parut qu'en 1863, jusqu'aux essais de Darwin et aux livres de M. Bernard Perez : *Essai de psychologie élémentaire : les trois premières années de l'enfant. — L'éducation dès le berceau : essai de pédagogie expérimentale.* Depuis ce temps, cette étude du développement, si prompt, si intéressant toujours, si ravissant quelquefois, de l'enfant dès le berceau, a marché à grands pas. M. Perez la continue dans *L'enfant de trois à sept ans* (Paris, Alcan, 1886), avec des préoccupations d'éducation et de pédagogie expérimentale marquées par les titres de ses premiers livres. Préparer « la psychologie scolaire » lui semble une œuvre utile, et il s'étonnerait de ne pas la voir plus en honneur en France, s'il ne savait que « l'éducation des collèges nous habitue à croire qu'on arrive de plain-pied aux généralités, sans avoir passé par l'étude des détails. » Ce livre est à lire pour son observation loyale et son sens droit. L'auteur, modeste, sait se borner. Son unique ambition est d'apporter sa petite pierre au monument qui, depuis ses débuts, s'élève rapide-

Digitized by Google

ment, grâce aux travaux d'écrivains étrangers à la France : les Uffelmann, les Vierordt, les Simonowicz, les Pollosk, les Sikorski, puis MM. Ferri et Berra et enfin celui qu'il appelle « le plus éminent de tous les physiologistes, » Preyer, dont il annonce une prochaine traduction française, qu'il se félicite d'avoir contribué à faire entreprendre.

Ce livre, ainsi annoncé, a paru ; il porte pour titre : *L'âme de l'enfant*, par W. Preyer. L'auteur est professeur à l'université d'Iéna, et ses travaux de physiologie l'ont mis au premier rang. Pour étudier l'enfant, le savant l'a pris avant sa naissance. Son premier livre : *Physiologie de l'embryon*, sera bientôt traduit. Ce qui est nécessaire à la vie de l'embryon est donné directement par la nature ; ce qui, avant de naître, ne lui est pas indispensable, comme les poumons, et ne fait que préparer ce dont il aura besoin plus tard, semble l'effet d'un développement héréditaire. Aussitôt né, tout va concourir à son activité personnelle, à ce que l'auteur appelle la psychogenèse. *L'âme de l'enfant* suit, jour par jour, cette croissance de l'activité des sens d'où sort le développement de l'esprit. C'est un traité scientifique dans toute l'acception du terme. Tout y est observé dans le détail, groupé dans l'ordre, discuté avec soin ; depuis le premier sens, le premier mouvement de volonté, le premier signe d'intelligence de l'enfant, jusqu'à ses sensations plus compliquées, ses mouvements réfléchis, son sentiment du moi et son acquisition du langage. La comparaison avec les mêmes observations faites sur les animaux par les naturalistes revient à chaque chapitre du premier livre, qui s'occupe des sens. Les faits abondent, les détails se classent, prennent corps et font œuvre de science. C'est un livre à étudier plutôt qu'à déguster. Dans un sujet aussi charmant, il y manque le charme. En attendant, on y voit, pour ainsi dire, l'être humain, une fois conçu, se créer lui-même par la virtualité de son organisme, ou, comme dit l'auteur, par sa propre psychogenèse.

La deuxième partie du livre, consacrée à l'observation du développement de la volonté, se termine en constatant que « dès la deuxième année, la volonté peut être dirigée et le caractère se former ». Cette longue étude peut servir d'introduction au second chapitre, où M. Perez traite de l'éducation de la volonté et conclut d'après un pédagogue que, « avec la volonté, l'œuvre de l'éducation n'est jamais terminée ». Cette éducation, qui peut commencer à deux ans, doit se poursuivre toute la vie.

La méthode évolutionniste a une autre grande œuvre à faire : elle

Digitized by Google

transforme la politique. Son nom même est la négation des procédés révolutionnaires. En faveur de la conservation ou du progrès, n'importe, la nature ne procède par soubresauts qu'au risque de bien des faux pas. On a pu dire cela souvent; on le déduit aujourd'hui de la science et de l'histoire. Quand on sait que les plus grandes erreurs n'ont été que des façons barbares, incomplètes ou symboliques, d'émettre des vérités sociales que l'humanité, en ce temps-là, n'eût pu exprimer ni accepter autrement, on comprend avec M. Guyau que « les transitions sont utiles, même pour passer de l'obscurité à la lumière »; on ne respecte pas l'erreur, on respecte les esprits ou les classes qu'on n'en peut détacher d'un tour de main. Si je passe de la *Revue des Deux Mondes* à une petite revue toute spéciale : le *Bulletin de la Société pour l'instruction élémentaire*, j'y trouve les mêmes idées. Cette Société, je l'ai déjà dit, fut fondée en 1815, et Carnot, qui en rédigeait les statuts lorsqu'il apprit le désastre de Waterloo, continua son œuvre avec une émotion terrible, mais une foi plus profonde dans son urgence. Reconnue d'utilité publique en 1831, elle a eu pour présidents des sommités intellectuelles depuis l'économiste Say, le philosophe Maine de Biran, le savant Cuvier, jusqu'à l'historien Ampère et le poète V. Hugo. Depuis plusieurs années, cette Société a institué des concours et des diplômes pour instituteurs et pour élèves, et c'est un moyen d'encourager, en les récompensant, les progrès des études; elle a créé aussi des cours normaux publics et gratuits pour jeunes filles, qui s'élèvent aujourd'hui à 50, réunissent ensemble près de 3,000 élèves et embrassent l'universalité des études, depuis l'histoire, la géographie, les sciences physiques et mathématiques, le droit, les littératures, la pédagogie, la physiologie, jusqu'aux langues modernes, l'économie domestique, la sténographie, le dessin, la diction et la coupe des vêtements. Enfin, la Société examine d'une manière permanente les livres et les méthodes d'instruction et d'éducation qui lui sont soumis et en publie dans son bulletin un rapport signé. Si les circonstances la forcent à faire de la politique, « cette politique s'appelle la politique de l'enseignement primaire », selon l'expression du rapport de son secrétaire sur l'année 1886. L'assemblée générale pour la distribution des récompenses du 18 juillet dernier a été ouverte par un discours de M. Fouillée, que nous apporte le dernier bulletin (71e année, août-septembre-octobre 1886). L'orateur a plaidé devant les enfants et les instituteurs le devoir social. « Dans l'ordre intellectuel, à quelque hauteur que nous nous flattions d'avoir atteint, nous ne pouvons

Digitized by Google

échapper à la solidarité, qui est la loi naturelle des esprits, ni au devoir de fraternité, qui en est la conséquence morale », a-t-il dit. Alors, combattant le fanatisme partout, comme « une affirmation ou une négation qui s'érige en vérité absolue, unique, sans vouloir reconnaître qu'elle est une partie du vrai, non le tout, et qu'il y a dans chaque croyance, selon la belle parole d'Herbert Spencer, une âme de vérité », il affirme la solidarité sociale : « Progressistes, vous êtes solidaires de la tradition; libres-penseurs, vous êtes solidaires des croyants; savants, vous êtes solidaires des ignorants... Un peuple est un corps en marche qui doit se mouvoir tout entier. La vraie fraternité n'est pas celle qui n'a souci que de s'élancer toujours plus loin et plus haut, sans regarder derrière elle pour voir si on peut la suivre : c'est celle qui règle son pas sur le pas de ceux qui sont plus faibles, qui leur tend la main, les entraîne en les soutenant et ne craint pas, au besoin, de se faire humble avec ceux qu'on appelle les humbles. »

Ainsi s'est transformée la grande école libérale, et dans le pays de La Fontaine, qui fut si grand en se faisant humble avec les humbles, plus que partout ailleurs, ce mot d'ordre de tout enseignement peut être entendu.

Nous pourrions arriver ici aux questions sociales. Mais ce sujet est trop vaste pour ne pas être traité à part. Là aussi, il suffirait de s'instruire. Je parle surtout des classes régnantes, qui s'arrogent le droit de tout gouverner, sans rien apprendre. Quand Sénèque disait : « Ce que je sais, le peuple l'ignore », il avait soin d'ajouter : « Ce que j'ignore, le peuple le sait. » Quand Bacon, en 1270, envoyait son *Grand ouvrage* au pape, il lui disait : « Il serait possible d'éviter les périls si les prélats et les princes poussaient à l'avancement des études et à la recherche des secrets de la nature et de l'art expérimental. » C'est toujours le même mot d'ordre : la méthode pour les savants, l'instruction pour les masses.

CH. POTVIN.

Digitized by Google

LIVRES DE L'ÉTRANGER

Je crois faire chose utile en continuant à signaler les livres importants qui me sont envoyés de l'étranger, et qui échapperaient probablement à l'attention de nos lecteurs. Et tout d'abord, voici une œuvre de premier ordre, une étude complète de la vie et des œuvres de Raphaël, par Marco Minghetti : *Raffaello*. Bologna, Zanichelli, 1885, 292 pages, grand in-8°. Quand on a lu ce volume, on peut dire qu'on connaît à fond le divin peintre d'Urbin. Quel charme dans le style! Quelle justesse dans les appréciations! Minghetti, ce grand parlementaire, est non seulement un maître en politique et en économie politique, c'est aussi un artiste d'un goût exquis.

Le tableau qu'il trace des petites cours italiennes du XV^e^ siècle est une page de l'histoire de la civilisation des plus instructives. Elle fait comprendre comment l'Italie est devenue la mère des arts! Il faut remonter à Athènes pour trouver une culture aussi raffinée et un pareil développement du sentiment esthétique. Les grandes dames de ce temps savaient les langues anciennes comme les érudits de profession, faisaient des vers et en même temps pratiquaient les arts. Tout cela explique bien les merveilles de la Renaissance.

Le livre de Minghetti devrait être traduit; nul ne partirait pour l'Italie sans l'emporter avec soi. Il comprendrait alors les monuments et les tableaux qui font de la Péninsule italique tout entière un musée et un enseignement perpétuel.

The social problem in its economical, moral and political aspects, by William Graham. London, Kegan Paul, 1886, in-8°, 470 pages. L'étude du problème social s'impose à tous les esprits. La crise économique qui continue à sévir nous y ramène

Digitized by Google

sans cesse, non plus avec la curiosité du savant comme jadis, mais avec l'angoisse du philanthrope en quête des moyens de diminuer les souffrances des classes pauvres. M. Graham aborde la formidable énigme de haut et en philosophe, comme il fallait s'y attendre de l'éminent auteur du *Creed of science*. Il montre parfaitement comment le problème, des sommets de la spéculation, est descendu dans notre vie à tous et a surtout envahi la politique. Pour faire saisir l'importance de l'ouvrage, il suffit de citer le titre des principaux chapitres : Origine et importance de la question sociale. — Son histoire. — La distribution actuelle de la richesse. — Influence des *trades unions* sur le taux des salaires. — Le salaire des femmes. — La part des classes moyennes. — Rémunération des travailleurs intellectuels. — L'enfer de nos sociétés. — L'inégalité moderne et le capitalisme. — La propriété privée. — Communisme. — Remèdes de l'ordre moral et politique. — Éducation, coopération; diffusion de la propriété. — Les remèdes héroïques. — Malthus. Je ne sache point qu'il ait paru de longtemps, sur ce problème, un livre aussi bien écrit, aussi bien renseigné et d'un esprit aussi élevé et aussi impartial.

Intéressante étude sur la criminalité en Sicile, par M. Napoléon Colajanni. *La delinquenza della Sicila e le sue causa.* Palermo, 1886, et *Oscillations thermométriques et délits contre les personnes*, où l'auteur cherche à démontrer que, contrairement à l'opinion générale, les températures élevées ne multiplient pas les attentats aux mœurs et à la vie. Spécialement recommandé à M. Adolphe Prins. M. Colajanni est l'auteur d'un livre très important : *Il Socialismo*.

La faculté du *Colombia College*, aux États-Unis, a commencé la publication d'une revue trimestrielle, consacrée surtout aux problèmes de l'ordre politique, sans toutefois exclure l'économie politique. Cette publication, intitulée : *Political science Quarterly*. Boston, Gym and C°, peut être très utile à l'Europe, parce que c'est évidemment des Américains qu'il faut apprendre comment il convient d'organiser et de gouverner la démocratie. Il est instructif de comparer cette revue trans-

Digitized by Google

atlantique avec les *Annales* l'*École des sciences politiques* de Paris, que publie M. Alcan.

La Sovranita popolare, di Pietro Ellero. Bologna, typografia Fava, 1886. Il faut lire ce livre après celui de Graham, à côté duquel il mérite d'être rangé. Il traite aussi de ce problème qui est le tourment et l'anxiété des esprits réfléchis de notre temps : Quel est l'avenir réservé aux démocraties modernes et à la liberté? Parviendront-elles à se constituer définitivement, ou bien, aux prises avec la redoutable question de la répartition de la richesse, aboutiront-elles au despotisme, en passant par l'anarchie ?

M. Ellero examine d'abord en quoi consiste, d'une part, la liberté politique, et, d'autre part, la souveraineté populaire. Il étudie en détail toutes les causes qui produisent la servitude des peuples et les moyens qui peuvent assurer leur émancipation. Il recherche quelle préparation rendra les nations aptes à vivre libres. La critique qu'il fait des différentes formes de la démocratie est surtout instructive. Le style de l'auteur et la composition du livre ont un caractère très spécial. Le volume est composé d'un très grand nombre de chapitres — pas moins de 285 — très courts et écrits un peu à la manière des commentaires de Machiavelli sur Tite-Live. Ce qui frappe, c'est la haute inspiration et l'élévation toute scientifique de cette magistrale étude.

Nulle part, on ne s'occupe autant qu'en Italie d'économie politique. Il y a tout d'abord les publications du Bureau central de statistique de Rome, sous la direction de M. Bodio, qui publie des documents nombreux qu'admirent et qu'envient les statisticiens des autres pays. Ensuite, les questions théoriques sont discutées et les faits résumés dans un nombre vraiment inouï de livres et de brochures. M. Hugo Rabbeno, de Reggio-Emilia, fait connaître les résultats de la coopération en Angleterre dans la *Cooperazione in Inghilterra*. Milan, Dumolard. M. Bertagnolli, dont les travaux sont si appréciés, expose l'état actuel de l'agriculture et ses transformations : *L'agricultura in Italia e la sua trasformazione*. Roma, 1886, en s'appuyant sur la grande enquête agraire dont j'ai déjà

Digitized by Google

eu l'occasion de parler dans mes *Lettres d'Italie*. M. Francesco Fisichella examine cette question encore trop peu étudiée des rapports de la morale et du droit : *Dei rapporti tra morale e diritto*. Catania, typografia Martinez, 1886.

Le fécond auteur de tant de bons travaux, M. Alberto Errera, nous donne une étude sur la question de la population et une autre sur la science financière en Italie.

M. Giovanni Bovio, l'un des orateurs les plus éloquents du Parlement italien, a réuni en un volume : *Dottrina dei partiti in Europa*. Napoli, E. Anfossi, 1886, plusieurs de ses discours et de ses articles où l'on peut voir quelles sont les idées du parti radical en Italie. *Il cristianesimo primitivo di Baldassare Labanca :* étude philosophique sur l'origine et les principes du christianisme de Jésus. L'auteur, professeur de morale à l'université de Pise, pense, avec le Renan d'autrefois, que le christianisme moral est la religion définitive et qu'elle se conciliera entièrement avec la science de l'avenir.

Le sénateur Clemente Corte fait paraître le deuxième volume de son *Histoire de la conquête de l'Inde par les Anglais*, l'un des faits historiques les plus instructifs à étudier, disait Tocqueville.

A Bucharest, M. Nicolas Blaramberg a publié un imposant volume in-4° de 808 pages, dans lequel il a réuni tous les documents authentiques qui peuvent servir à faire connaître l'histoire politique de la Roumanie (*Essai comparé sur les institutions, les lois et les mœurs de la Roumanie*. Bucharest, Imprimerie du Peuple roumain, 1881). M. Blaramberg appartient au parti avancé, mais son livre est une œuvre impartiale et complètement objective, que devra consulter désormais quiconque écrira sur ce riche pays, que la nature a doté de tant d'éléments de prospérité.

Précis du droit public du grand-duché de Finlande, par L. Mechelin, sénateur. Helsingfors, Frenckell, 1886. Livre utile à connaître pour ceux qui s'occupent de l'étude des différentes formes de gouvernement. On sait que la Finlande n'est réunie à la Russie que par un lien personnel, c'est-à-dire parce qu'elle a le même souverain. Elle a une constitu-

Digitized by Google

tion, un régime parlementaire, et ses principales libertés y sont garanties. Quand j'ai visité ce pays, j'ai été étonné d'y trouver l'expression de la pensée aussi libre qu'en Suède. La Russie, ici, s'est montrée très habile. Elle n'a pas voulu faire naître aux portes de Saint-Pétersbourg une question finlandaise, ce qui serait immanquablement arrivé, comme en Pologne, si elle avait voulu imposer aux Finlandais le régime moscovite. Le système représentatif de la Finlande est en quelque mesure conforme aux idées préconisées par M. Adolphe Prins. Les états se composent de quatre ordres : la noblesse, le clergé, les bourgeois et les paysans ou députés des communes rurales. Parmi les députés du clergé, il y en a deux qui sont choisis par les professeurs et employés de l'université d'Helsingfors, et trois à six sont élus par les professeurs des écoles publiques. Les députés sont rétribués et ils ne peuvent être inquiétés pour ce qu'ils ont dit au sein de la Diète. La question des langues est aussi à étudier en Finlande. La situation, sous ce rapport, y ressemble beaucoup à celle de nos provinces flamandes. La langue de la bourgeoisie dans les villes est le suédois, la langue des campagnes et, par conséquent, de la grande majorité de la population, est le finnois. Le finnois, longtemps dédaigné comme un patois barbare, est aujourd'hui reconnu comme seconde langue littéraire. Il a ses journaux, ses écoles primaires partout, son enseignement moyen, certaines chaires à l'université et même un théâtre, où j'ai entendu chanter l'opéra *Martha*, de Flottow, avec un libretto finnois.

Discursos politicos y academicos de D. Rafael de Labra. Madrid, imprenta J. Alaria, 2 vol. in-8°. M. Labra est recteur de l'université libre de Madrid et président de la Société pour l'amélioration du sort des classes ouvrières. On peut étudier dans ces volumes les idées d'un des représentants les plus distingués du parti libéral en Espagne, ce qui est précieux, car nous ne savons presque rien du mouvement des esprits dans ce pays. Les principaux sujets traités par M. Labra sont : le principe d'intervention, l'initiative individuelle, la question d'Orient, le régime colonial, l'enseignement et les écoles nor-

Digitized by Google

males, les encouragements à l'industrie. M. Labra est l'auteur d'un grand nombre d'autres ouvrages. Celui où il s'occupe de l'abolition de l'esclavage sera lu avec intérêt par tous les amis de l'humanité.

Encore d'Espagne, un *Traité complet d'économie politique*, 1er vol., qui aura, semble-t-il, l'étendue de celui de J.-B. Say; auteur don Jose Maria de Olozaga. Madrid, Paralez, 4, Travesia de San-Mateo, 631 pages grand in-8°. J'y remarque l'introduction, qui renferme une histoire des doctrines économiques, et les chapitres consacrés à l'agriculture et aux colonies.

La politique internationale, par J. Novicow, 1 vol. in-8°, qui a été édité par la librairie Alcan, mais qui a été écrit à Odessa. La thèse de l'auteur est celle-ci : La formation des nationalités est le fait capital de l'histoire internationale contemporaine. Ce mouvement, contrarié par les grands États, Autriche, Allemagne et Russie, crée les dangers de la situation actuelle et aboutira inévitablement à une guerre générale formidable. La paix basée sur l'intérêt véritable de tous les peuples ne s'établira que quand les nationalités auront conquis l'autonomie et le territoire qui doivent leur appartenir. Qu'est-ce qu'une nationalité? M. Novicow examine à fond cette question, plus complexe qu'on ne l'imagine, et c'est peut-être ce qu'on a écrit de plus complet à ce sujet. L'auteur montre qu'elle n'a nullement pour base « la race », mot vague qui devrait être banni des spéculations politiques, mais bien plutôt le sentiment intime, la conscience d'un groupe ethnique qui est arrivé à vouloir constituer une nation à part, soustraite à la domination de l'étranger. On doit admettre qu'il y a une nationalité suisse et une nationalité belge, quoique la même langue ne soit point parlée dans toute l'étendue du territoire. En somme, livre très instructif et bien inspiré, d'une impartialité complète.

L'assicurazione degli operai nella scienzia e nella legislazione germanica, de Ugo Mazzola, Roma, Botta 1886. Ce volume, qui renferme tout ce qui concerne l'assurance des ouvriers en Allemagne, vient à point, au moment où des enquêtes sur ce sujet se poursuivent en Hollande, en Angleterre et en Belgique.

Digitized by Google

Autre livre italien paraissant très à propos : *Sulla legge economica del salario e del profitto*, par C.-G. Rasso. Catania, Eugenio Coco, 1886. L'auteur me semble accorder une influence trop grande à ce que l'on appelle les lois naturelles en économie politique. Ces lois sont profondément modifiées par les mœurs, les institutions et les sentiments.

Labor land and laws, by William Phillips. New-York, Charles Scribner, 743, Broadway, 1886. In-8°.

D'où vient que depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, en tout pays et sous tous les régimes, les masses travaillant toujours, ont toujours vécu dans la gêne, sinon dans le dénuement? Comment se fait-il que, dans cette république des États-Unis, si prospère, où, sur un riche territoire d'une étendue illimitée, une population intelligente met en œuvre, pour produire la richesse, les engins mécaniques les plus perfectionnés et les merveilleuses applications de la science à l'industrie, le paupérisme, ce fléau du vieux monde, commence déjà à apparaître dans toutes les grandes villes? C'est le problème traité par Henry George dans son livre aujourd'hui si fameux, dont j'ai été le premier à parler sur notre continent : *Progress and poverty*. Tout le mal provient, d'après George, de ce que l'on a appliqué au sol la propriété privée, qui ne doit être admise que pour les objets mobiliers et le capital.

M. Phillips ne défend pas cette opinion, mais il s'élève aussi contre les monopoleurs, chemins de fer, et spéculateurs, qui accaparent des étendues énormes de terrain enlevées aux cultivateurs propriétaires et qui préparent ainsi le régime des *latifundia*, dont on voit aujourd'hui tous les inconvénients en Angleterre. La plus grande partie du livre de M. Phillips est consacrée à étudier l'histoire de la propriété foncière et du salariat. Les chapitres où est décrite la situation économique actuelle des États-Unis sont des plus instructifs.

Histoire de la science politique, par Paul Janet. Paris, Alcan, 1887, 2 vol. in-8° de 1,300 pages. Troisième édition, remaniée et considérablement augmentée, d'un livre couronné par l'Institut, il y a quarante ans déjà. En ce moment, où l'on cherche partout à améliorer le mécanisme gouvernemental,

Digitized by Google

quoi de plus utile que de savoir ce que pensent à ce sujet les maîtres de la science politique! M. Janet analyse et discute leurs vues avec la supériorité d'un philosophe qui est en même temps un moraliste éminent et un savant économiste. Nul en Europe n'est mieux préparé pour un semblable travail. Aussi n'en existe-t-il pas, j'imagine, de meilleur sur ce sujet. J'espère pouvoir l'étudier à fond dans un prochain article. En attendant, je signalerai l'introduction où M. Janet parle des déclarations des droits de l'homme en Amérique et en France. On a reproché à la Révolution d'avoir fait ces déclarations, œuvre d'utopistes et de songe creux. M. Janet, en restant sur le terrain des faits, montre que la doctrine des droits naturels est le résumé du travail des siècles et qu'elle est justifiée par l'histoire et par la philosophie. Il prouve d'une façon irréfutable les trois propositions suivantes :

1° La France n'a pas inventé les droits de l'homme; elle les a empruntés à l'Amérique. Sa part a été de les préparer par la philosophie; mais ce sont les Américains qui les ont introduits dans la politique;

2° Les droits de l'homme ne sont pas, comme on l'a dit en 89, des droits indéfinis et illimités; ils sont toujours accompagnés de leur restriction;

3° Les droits de l'homme ne sont pas une invention idéologique née d'une métaphysique arbitraire; ce sont des besoins réels, concrets, parfaitement déterminés, dont la société souffrait depuis de longs siècles et qui étaient devenus intolérables.

L'ancien monde et le christianisme, par M. E. de Pressenssé. Paris, Fischbacher, 1887. Ce volume sert d'introduction à la troisième édition du grand ouvrage de l'auteur : *Histoire des trois premiers siècles de l'Église*. Le savant écrivain étudie successivement les cultes et les philosophies du monde ancien : Assyrie, Égypte, Phénicie, les Aryas, Zoroastre, les Védas, le brahmanisme et le boudhisme, le paganisme hellénique et romain. M. de Pressenssé recherche surtout ce que la pensée religieuse moderne doit à l'antiquité, étude magistrale, qui renferme les plus utiles

Digitized by Google

enseignements. Les chapitres où sont peintes la décadence de Rome et l'aspiration vers un ordre meilleur sont admirables de vigueur et d'inspiration. Comment se fait-il que M. de Pressenssé ne soit pas de l'Académie, où sa place est indiquée?

Il diritto costitutionale, per S. Cavallaro Freni. Catania, 1887. Ce premier volume du grand ouvrage que M. Freni entreprend de publier traite de l'histoire des idées relatives aux formes de gouvernement. Il peut servir de complément au livre de M. Janet, car la plus grande partie du livre est consacrée à l'époque moderne, que l'écrivrain français n'a pas abordée. Les chapitres consacrés à faire connaître les publicistes italiens sont surtout intéressants pour l'étranger. En bon patriote, M. Freni espère que l'Italie saura concilier les progrès de la liberté et de la démocratie.

Sous le titre de : *Il Senato e le leggi sociali*, le sénateur M. A. Pierantoni étudie quel est le rôle du Sénat italien en présence de la question sociale, qui se pose en Italie comme ailleurs. Il énumère ce qui a été fait déjà en faveur des ouvriers dans son pays et il montre ce qui reste encore à faire. Il étudie surtout d'une façon spéciale la question de la responsabilité des patrons et de l'assurance des ouvriers, importante réforme, si discutée récemment en Allemagne et dont notre commission du travail a aussi abordé l'examen. M. Pierantoni, qui présidait à Turin la session de l'Institut de droit international, est bien connu, en Belgique, par ses beaux travaux sur le droit des gens et sur le droit public. Récemment appelé au Sénat, il pense, avec le marquis Alfieri, que le système de recrutement de ce corps politique devrait être modifié pour lui faire acquérir l'autorité qu'il devrait avoir au sein d'une société de plus en plus démocratique. J'ajouterai que M. Pierantoni cite, à différentes reprises et avec grand éloge, le livre de M. Prins : *Le régime parlementaire et la démocratie*, qui a été apprécié comme il le mérite aussi bien en Italie qu'en France.

ÉMILE DE LAVELEYE.

Digitized by Google

MARCO MINGHETTI

L'Italie vient de perdre son homme d'État le plus illustre et l'Europe l'un de ses esprits les plus éminents. Économiste distingué, critique d'art d'un goût exquis, politique aux vues élevées et justes, orateur hors ligne, Minghetti était avant tout un grand « parlementaire » comme Guizot et Thiers, Gladstone et Disraeli, noble type de l'espèce humaine qui disparaît sur le continent. Une haute culture littéraire et scientifique l'avait préparé à aborder toutes les questions de haut, avec pénétration, force et profondeur. L'histoire et l'économie politique, ses sujets d'étude favoris, lui apportaient leurs enseignements. En même temps, il aimait avec passion les lettres et les arts. Il savait par cœur les principaux poèmes des grands poètes anciens et modernes. Dante était le compagnon assidu de sa pensée, car souvent le matin ou au crépuscule il se récitait à lui-même les vers du maître immortel pour charmer son imagination, comme d'autres fument un cigare. Quel charme de l'entendre parler des peintres italiens, de leur histoire qu'il connaissait par le menu, de leurs œuvres dont il avait étudié jusqu'aux moindres coups de pinceau! Le dernier livre qu'il ait publié : *Raffaello*, est, je pense, le meilleur travail qui ait paru sur le maître d'Urbin.

C'est, en son genre, un chef-d'œuvre. J'y consacrais quelques lignes dans mes notices bibliographiques, ne prévoyant pas, hélas! que son auteur ne les lirait pas.

Il était l'ami de cœur et le conseiller intime du roi et de la reine d'Italie. Le roi Humbert ne prenait aucune résolution

Digitized by Google

importante sans le consulter. Je me trouvais un soir à Rome, dans le salon incomparable du palais de la *Piazza Paganica*, dont Donna Laura avait su faire un temple consacré à l'art, à la science et à l'esprit. Le ministre d'Allemagne, M. de Keudell, au piano, nous faisait oublier que la nuit s'avançait. Un carrosse à grand bruit arrive et s'arrête devant le palais. Minghetti était appelé au Quirinal, où il resta jusqu'à 3 heures du matin. Le lendemain, on apprit que la crise ministérielle qui menaçait d'amener de graves complications était évitée, grâce à un compromis habile. Oubliant toute ambition personnelle, le grand patriote avait tendu la main à ses adversaires au pouvoir pour épargner à son pays de stériles agitations. Et c'est ainsi qu'il a toujours agi pendant les huit dernières années qu'il est resté dans l'opposition avec la droite. Jamais il n'a rien fait pour satisfaire des visées égoïstes ou pour reconquérir un portefeuille.

Nul mieux que lui ne connaissait le terrible échiquier — ne faut-il pas dire plutôt le futur champ de bataille? — où se jouent les destinées de notre continent. Il connaissait de près, pour les avoir pratiqués, tous les acteurs et tous les ressorts du drame politique contemporain. C'est lui qui a entraîné l'Italie dans l'orbite des alliances germaniques. Pendant la guerre franco-allemande, ce fut Sella et lui qui empêchèrent Victor-Emmanuel d'intervenir pour la France. Ce fut lui encore qui, en 1873, mena l'Italie à Berlin et à Vienne, pour y jeter les bases de la triple alliance, à laquelle le gouvernement italien est resté fidèle jusqu'à ce jour. Après que la France eut occupé Tunis, il inclina à rendre l'alliance allemande encore plus intime.

Un soir que nous devisions, en contemplant, du haut de la colline de Mezzarata, le spectacle enchanteur de Bologne et de sa riche campagne toutes rougies par les pourpres du soleil couchant, je lui dis : « Comment se fait-il que vous, qui aimez tant les écrivains français et la France, vous ayez inauguré une politique qui lui est forcément hostile? » — « Oui, j'aime la France, me répondit-il, et je suis, à vrai dire, un fils de la révolution de 1789; mais avant tout, je suis Italien

Digitized by Google

et je veux, comme Cavour, l'Italie unie et Rome capitale. Or, là est la difficulté. L'empereur Napoléon avait une affection réelle pour l'Italie, et cependant il a préféré sacrifier notre appui, même au jour du péril, plutôt que de nous donner Rome, parce qu'il craignait l'opposition de son pays. Tant que se maintiendra la république actuelle, nous n'avons rien à craindre d'elle ; mais supposez une restauration en France : le principal appui du roi restauré sera nécessairement le clergé et le parti clérical, et comme ceux-ci veulent rendre Rome au pape, voilà l'antagonisme des deux pays qui se manifeste, et pour notre dynastie une cause permanente d'inquiétudes. Qui donc nous soutiendra, si ce n'est l'Allemagne? On parle de réconcilier le Quirinal et le Vatican, mais comment? A moins que le pape ne renonce à ses revendications? Le roi qui rendrait Rome à la papauté perdrait sa couronne. »

— « Mais, lui dis-je, pourquoi n'acceptez-vous pas la France à Tunis? C'est une conquête au profit de la civilisation dont tout ami de l'humanité doit se rejouir. » — « Peut-être, reprit-il, mais les peuples ont des sentiments qui sont des faits, et il faut en tenir compte. Les Italiens de tous les partis ont vu avec une profonde irritation les canons de la France dominant la Sicile, si proche des rivages de la Tunisie. La France a, je crois, fait une grande faute en ne ménageant pas ce sentiment; car elle nous a jetés complètement dans les bras de l'Allemagne. »

Le prince impérial d'Allemagne traitait aussi Minghetti en ami. Chaque fois qu'il venait en villégiature sur les lacs italiens, il l'appelait auprès de lui et le gardait longtemps. Minghetti m'a souvent parlé du prince, comme sincèrement dévoué non seulement à la grandeur de son pays, mais aussi au bien de l'humanité. Il vantait également l'esprit élevé de la princesse, son goût pour la lecture, l'étendue de ses connaissances et sa curiosité en fait de science de tout genre.

Tous les livres de Minghetti ont ce mérite d'avoir une valeur durable, parce qu'ils sont parmi les meilleurs publiés sur les sujets qu'ils traitent. Son ouvrage sur les rapports de l'économie politique avec la morale et le droit (*Sulla economia*

Digitized by Google

publica e sulle sue attinenze colla morale e col diritto, 1859) est l'un de ceux qui ont ouvert la voie nouvelle où la science économique s'est avancée depuis. Il prouve que celle-ci est une science éthique, et c'est là le point capital qu'il s'agit aujourd'hui de mettre en lumière. M. H. Passy disait, en présentant ce livre à l'Institut de France : « Il fallait, pour entreprendre cette tâche, un ensemble de connaissances que bien peu d'écrivains possèdent. Grâce à des études qui allient la diversité à la profondeur, M. Minghetti a réussi à la mener à bonne fin. Une érudition sûre d'elle-même, la finesse ingénieuse des analyses, le classement méthodique des idées, l'élégante simplicité du style, tout, dans son œuvre, décèle la main d'un maître, et sans nul doute elle figurera parmi celles qui, en éclairant les sciences de lumières nouvelles, contribuent à faciliter l'extension de leurs conquêtes. »

Dès 1855, dans ses lettres à Vincenzo Ferranti, *Sulla liberta religiosa*, il défendit l'idée de la séparation de l'Église et de l'État et bientôt après, comme il le rappelle lui-même, il eut la bonne fortune d'ébaucher avec Cavour les premières lignes du projet où devait être réalisé le principe l'*Église libre dans l'État libre* (*Chiesa libera in Stato libero*). Dans un volume intitulé : *Stato e Chiesa*, il expose et préconise le système de la séparation de l'Église et de l'État. Traduit en français par M. Louis Borguet, ce livre a été considéré en France comme le meilleur qui ait été publié sur cette question, presque chaque jour discutée au sein du Parlement, surtout par la gauche-Clémenceau, qui réclame avec une insistance périlleuse la suppression du concordat. Un autre livre intitulé *I partiti politici* est une étude prise sur le vif du rôle des partis dans le régime parlementaire et des inconvénients graves qui résultent de leur continuelle ingérence dans l'administration. Le gouvernement représentatif est nécessairement exercé par des partis; ils constituent le ressort indispensable d'un régime de liberté populaire. Comment renfermer leur action dans leur sphère légitime et conserver aux pouvoirs exécutif et judiciaire l'indépendance et l'autorité dont ils ont besoin, voilà le difficile problème que discute l'auteur

Digitized by Google

avec sa hauteur de vues habituelle. J'ai rendu compte de ce remarquable écrit dans la *Revue des Deux Mondes* (décembre 1882).

Minghetti était un orateur hors ligne. La voix était sonore et ferme; le geste sobre, mais noble; beaucoup de clarté et de précision ; jamais de longueurs ni de redondances. A l'exposition ample et lumineuse de Thiers, il joignait les aperçus philosophiques de Guizot.

Chacun des discours qu'il prononçait, plusieurs fois par an, aux *Associations constitutionnelles*, à Bologne, à Rome, à Naples ou même dans des localités moins importantes, avait la valeur d'un manifeste et constituait un événement. Il y appliquait le programme du parti libéral modéré aux questions du jour. Ces harangues dignes des maîtres anciens avaient plus qu'une valeur de circonstance, parce qu'il traitait toujours l'un ou l'autre de ces grands problèmes que fait naître en tout pays le développement de la civilisation et de l'industrie modernes.

Ce qu'il avait fait ressortir, surtout en ces derniers temps, avec une grande éloquence, c'est le devoir de l'État de contribuer au relèvement de la classe ouvrière. Comme Stuart Mill, dont il se disait le disciple, il inclinait vers le socialisme d'État. Il patronnait ouvertement la nouvelle revue le *Giornale degli Economisti*, fondée à Bologne, par le professeur Zorli, pour défendre la nouvelle école économique, et l'un de ses derniers écrits est l'article qu'il y a publié, il y a quelques mois à peine, et où il discute une opinion attribuée à Ricardo.

— « On m'accuse, me disait-il, d'être infidèle à la pure doctrine du laisser-faire! On m'appelle même socialiste. J'admets la non-intervention absolue dans une société basée sur la justice, mais non dans un ordre social où l'histoire a donné naissance à tant de lois iniques. Bismarck et surtout Gladstone ne donnent-ils pas l'exemple? Le roi d'Italie n'a-t-il pas dit que le premier devoir d'un souverain aujourd'hui est de s'occuper de l'amélioration du sort des ouvriers? »

Dans la dernière lettre que j'ai reçue de lui, datée de Bologne, 9 novembre, un mois avant sa mort, il me parle lon-

Digitized by Google

guement de la crise actuelle et des souffrances qu'elle amène pour la classe laborieuse. « Ce qui aggrave ces souffrances et ce qui les rend si amères, c'est que le sentiment de la résignation a disparu. Jadis, l'homme avait à subir de plus dures épreuves que de nos jours, mais il les considérait comme inévitables. Aujourd'hui, il se redresse, il se révolte, et parfois, poussé à bout, il menace de tout détruire. Le meilleur remède serait sans doute une culture intellectuelle et morale plus forte; mais dans nos pays catholiques nous nous heurtons ici à une grande difficulté: la lutte entre le clergé et les libéraux, qui entrave la diffusion de l'instruction populaire. D'ailleurs, en tout pays, la science actuelle porte plutôt à l'égoïsme. En tout cas, elle est incapable d'inspirer ce sentiment de charité, qui doit être la base de l'ordre social et qui seul peut sauver nos sociétés déchirées par tant de luttes et d'antagonismes. »

Minghetti était un des plus charmants causeurs que j'aie rencontrés; très simple, ne visant jamais à l'esprit, ne cherchant pas le trait, mais racontant à merveille des anecdotes ou des faits pour illustrer les graves sujets dont il aimait à s'entretenir. Les journées que j'ai passées avec lui à Mentone, en compagnie de lord Acton, — son cousin, car sa femme, Donna Laura, princesse Camporeale, était née Acton, — étaient vraiment une fête, un régal pour l'esprit. Il nous parla de tout à cœur ouvert et surtout de la question religieuse, qui touche si particulièrement l'Italie. « Le pouvoir temporel, nous disait-il, ne sera pas rétabli. Il a cessé en raison de la loi historique qui a mis fin à toutes les principautés ecclésiastiques. Mais on ne peut espérer que le pape y renonce. Il voudra conserver sa royauté comme les rois d'Angleterre ont maintenu longtemps leurs prétentions à la couronne de France, ou comme le roi d'Italie est encore aujourd'hui roi de Chypre. Ce sera une protestation théorique et un souvenir historique qui n'empêcheront pas la papauté et l'Italie de s'entendre, en cas de besoin, ainsi que cela a lieu déjà à présent. En définitive, ne sommes-nous pas tous, y compris le pape, de bons Italiens? Pourvu que les violents ne fassent pas de sottise! »

Digitized by Google

Il était impossible de rencontrer Minghetti sans l'aimer, tant il était bon, simple, gracieux pour tous. Aussi n'avait-il pas d'ennemis, et tous les partis sans exception, même les plus extrêmes, avaient pour lui estime, affection, vénération même. On ne peut se faire une idée des manifestations de regret que sa mort a provoquées dans toute l'Italie. Les journaux italiens en sont remplis. Les conseils municipaux de beaucoup de villes ont suspendu leurs séances ou ont envoyé des paroles de condoléance. L'Italie se rend compte de la perte qu'elle a faite et elle sait honorer dignement l'illustre mort.

Voici un court résumé de sa carrière si bien remplie. Né à Bologne, le 8 septembre 1818, il fut ministre de Pie IX en 1848 avec Farini et le cardinal Antonelli, qui fut président du conseil, pendant ces quelques mois de régime constitutionnel qui éveillèrent tant d'espérances. Un journal libéral, *Il Felsineo*, qu'il avait fondé avec Montanari, l'avait mis en relief. Réfugié en Piémont, il prit part à la campagne contre les Autrichiens, en qualité de capitaine d'état-major. Plus tard, lié d'amitié avec les grands patriotes d'Azeglio, La Marmora, Ratazzi et Cavour, il contribua à fonder, au pied des Alpes, ces institutions libres qui ont fait l'Italie actuelle. Après que la guerre de 1859 eut donné le branle au mouvement d'unification, il devint d'abord secrétaire général des affaires étrangères, puis membre du cabinet Cavour (1860) comme ministre de l'intérieur. En 1869, il fit partie du ministère Menabrea comme ministre du commerce. Comme ministre des finances, il fut deux fois président du conseil en 1862, avec Peruzzi, et en 1873-1876, avec Lanza et Sella.

Financier habile et s'inspirant des idées qu'il avait exposées dans un écrit intitulé : *Dell'ordinamento delle imposte dirette in Italia*, il a eu le très grand mérite de clore, d'accord avec Sella, l'ère des déficits et d'inaugurer l'équilibre du budget, le *pareggio*, dont les Italiens sont fiers à juste titre. Membre du Parlement, il en suivait les séances avec la plus constante assiduité et il n'est pas une discussion importante où il n'ait fait un discours qui a produit une profonde impression. Sa

Digitized by Google

connaissance approfondie des faits et des chiffres, l'élévation de ses principes et son dévouement absolu à la patrie donnaient à sa parole une autorité sans pareille. Cette année même (1886), au printemps, déjà atteint du mal qui devait l'emporter, il travailla sans relâche à préparer, avec l'économiste Messedaglia, la loi sur la *perequazione fondiara*, qu'il défendit au sein de la Chambre et au sujet de laquelle il prononça encore l'un de ses principaux discours. Jamais il ne s'épargnait, et c'est son dévouement à ses fonctions qui l'a tué prématurément.

L'Italie a eu cette bonne fortune d'être guidée, dès ses débuts, par un groupe d'hommes d'État de premier ordre et, parmi ceux-ci, Marco Minghetti marchait en tête. Comme l'a dit le prince Tortonia au conseil municipal de Rome, le Parlement italien a perdu son Démosthène et le roi d'Italie son meilleur, son plus éminent ami. Quand on voudra écrire la biographie de Minghetti, on pourra prendre pour épigraphe ce que disait de lui Cavour, en 1860, en le proposant à Victor-Emmanuel pour le portefeuille de l'intérieur : « Minghetti est la plus belle intelligence de l'Italie centrale. Il a d'ailleurs un esprit essentiellement organisateur, et c'est ce dont nous avons surtout besoin [1]. » ÉMILE DE LAVELEYE.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

La Terre des Merveilles, promenade au Parc national de l'Amérique du Nord, par J. LECLERCQ, avec 2 cartes et 40 gravures. — Paris, Hachette.

Depuis que cette région a été découverte, l'attention des voyageurs et des savants se sent invinciblement attirée vers ces phénomènes qui semblent nous transporter en pleine époque d'activité géologique. C'est en 1870 que le *Weshern Monthly* publia un article qui, probablement, en était la première description. Depuis lors,

[1] Voir, dans mes *Nouvelles lettres d'Italie*, le récit de ma visite à Minghetti dans sa villa de Mezzarata, près Bologne.

Digitized by Google

toute une bibliothèque a paru, dont M. Leclercq nous donne la nomenclature abrégée. En français, le *Tour du Monde* prit l'initiative en 1874, et la *Revue de Belgique* ne tarda pas à suivre (1875). L'auteur le rappelle, et, s'il entreprend à son tour une description de la Yellowstone, c'est qu'il a subi l'attraction comme tant d'autres et est allé voir ces régions, qu'une loi du Congrès des États-Unis a soustraites à l'exploitation privée en les érigeant en un parc national, avec toutes les prescriptions nécessaires à maintenir l'intégrité de ces phénomènes naturels. Là semble réuni tout ce qu'on a pu voir disséminé dans les jets d'eau naturels (geysers), les lacs de poix bouillante et les éruptions de volcans de boue ou de soufre; dans les paysages alpestres, les forêts fossiles et les roches en formation, à côté de cratères antédiluviens, et l'on pourra y observer longtemps la nature dans une sorte de gestation gigantesque.

M. Leclercq s'est épris de ces spectacles, qui lui rappellent son voyage en Islande, et il les fait passer sous nos yeux dans un récit soutenu et animé. Un tel déploiement de choses extraordinaires demanderait peut-être plus de prodigalité de couleur et de pittoresque, et l'on pense à ce que seraient ces tableaux sous la plume d'un Camille Lemonnier. M. Leclercq, qui n'a pas cette nature, n'a pas forcé son talent. Simplement ému, il se préoccupe, après s'être renseigné exactement, de rendre nettement ce qui l'impressionne. Que pourrait-on lui demander de plus?

Naples, 1874-1886, avec une lettre de Camille Lemonnier, par J. CHALON. Mons, Manceaux, illustré.

M. Chalon est un des vulgarisateurs des bibliothèques Gilon et Lebègue et de la collection Manceaux illustrée. Il a deux cordes à son arc : les sciences et les voyages. Jusqu'à présent, il s'est borné à de petits livres populaires. Cette fois, c'est un beau volume illustré qu'il nous présente, ou plutôt nous fait présenter par un maître. Mais ne nous y fions pas trop : l'auteur d'une longue excursion en Belgique, œuvre de pittoresque puissant, dont la publication vient de s'achever, dit-on, dans le *Tour du Monde* et dont nous aurons à nous occuper, n'aime pas les voyages. Sa préface n'en est pas une. Il constate bien « la veine » de l'auteur, dans « ses multiples descriptions », et, « par moments, sa lumineuse observation de peintre »; mais il réserve sa verve personnelle contre la manie des voyages : « cause essentielle de la déviation de l'esprit artiste ».

Digitized by Google

Serait-ce une allusion aux gravures, qui auraient pu être meilleures? Non, c'est du genre même qu'il s'agit, et, décidément, on aurait tort de prendre au sérieux notre désir de voir le Parc des États-Unis à travers ce tempérament de coloriste et cet œil de peintre. Force est aux lecteurs belges de s'en tenir, pour la Yellowstone, à M. Leclercq, et pour Naples, après tant d'autres, à M. Chalon. N'y trouvât-on que le plaisir de renouveler ses impressions personnelles, ou de s'y préparer pour l'avenir, ou de suppléer à l'excursion qu'on ne pourra faire pour son compte, ces voyages dans un fauteuil ont une raison d'être et un attrait. Quand des souvenirs historiques, des faits scientifiques, des études de mœurs s'y mêlent, bien des lecteurs y trouvent plus qu'ils n'auraient vu par eux-mêmes. L'amour de l'art peut y montrer aussi sa petite flamme ou son foyer rayonnant, selon l'écrivain, et ce feu sacré est bon à entretenir, sans aucun collège de vestales. Ici, l'attrait ne manque pas, ni le profit. Je ne jurerais pas que beaucoup de lecteurs, en fermant le livre, prendront pour eux le dicton assez démodé : Voir Naples et mourir. Dans une époque où les trains express n'empêchent ni les excursions dans les campagnes, ni les promenades sur le golfe, ni les études aux musées, on a autre chose à faire, si on ne peut aller jusqu'au pied du Vésuve. Les uns reliront quelques vers de Lamartine ou quelque page de Stendhal; d'autres se contenteront de ce livre et ne demanderont pas à mourir : on peut les rassurer en toute conscience.

J. GRAND-CARTERET, *La France jugée par l'Allemagne*. Paris, Nilson.

L'auteur annonce, pour paraître prochainement, *L'Allemagne jugée par la France*. Peut-être eût-il été préférable de ne pas séparer les deux sujets et de suivre, à travers l'histoire, les deux nations développant, dans la paix ou dans la guerre, le contraste de leur génie et de leurs mœurs. Il y eût eu bien souvent compensation de préjugés et d'injustices, comme on eût trouvé aussi à rapprocher bien des sentiments d'équité supérieurs aux divisions de races. Tout s'expliquerait, l'attrait comme les répulsions, et l'œuvre y eût gagné; l'auteur, qui ne veut pas en faire « une simple compilation » et qui y a réussi, eût pu y mettre plus de largeur historique et philosophique.

Que de fois, en le lisant, ne se rappelle-t-on pas des faits historiques ou littéraires! Voici, par exemple, Jansénius en présence de Louis XIV. L'auteur rappelle les pamphlets allemands, qui ont plus de passion que de mérite. Le *Mars Gallicus*, provoqué par les

Digitized by Google

Questions décidées du père Arroy, est un chef-d'œuvre. L'auteur français avait revendiqué pour la France tout l'empire de Charlemagne. Il n'y allait pas par quatre chemins : « Les Gaules, l'Italie entière l'Allemagne, la Hongrie, la Pologne, la Russie, la Prusse, la Livonie, la Lithuanie, la Moscovie, la Slavonie, la Podolie, l'Alberassie, la Walachie, etc., » tout y passait. Quoi de plus naturel qu'on ait retourné l'argument contre la France? Mais le *Mars Gallicus* eût illuminé ici du génie de Jansénius les pamphlets allemands.

Prenons aussi la Révolution française. Quel spectacle pour l'Allemagne! On y oubliait le patriotisme pour l'humanité. Mais quand vinrent les conquêtes, quelle leçon et quel revirement! On comprend le réveil de l'amour de la patrie. Gœthe s'y refusa cependant. Une phrase de Gœthe aurait pu servir d'épigraphe à ces deux volumes, dont le premier fait désirer l'autre. La voici : « La haine nationale est une haine particulière. C'est toujours dans les régions inférieures qu'elle est le plus énergique, le plus ardente; mais il y a une hauteur où elle s'évanouit. On est là, pour ainsi dire, au-dessus, des nationalités et on ressent le bonheur ou le malheur d'un peuple voisin comme le sien propre. »

M. Grand-Carteret ne se tient pas seulement dans les régions inférieures. Mais son sujet ne lui permettait pas de se placer toujours au-dessus des nationalités. Quoi de plus légitime aussi que les efforts des écrivains de l'Allemagne pour reconquérir sur le répertoire français leur autonomie dramatique? Ce tableau, à peine esquissé, eût été intéressant et il eût été beau d'y ajouter tout ce qu'on a fait en Allemagne depuis vingt ans en faveur de la littérature française, quand l'auteur n'eût fait que rappeler : les recherches sur Molière, qui constituent un vrai culte du grand comique; le beau livre de Paul Lindau sur Musset et les études enthousiastes de G. Brandès sur Balzac, Flaubert, les de Goncourt, etc. Les hauteurs, qui « convenaient à la nature de Gœthe », comme il l'a dit, ne manquent pas à l'Allemagne moderne, et s'il est à regretter que ce soit encore presque toujours avec les régions inférieures que l'on gouverne, on doit savoir gré à l'auteur de n'avoir pas accentué davantage, comme il l'aurait pu sans manquer à la vérité, tout ce qu'on a fait depuis 1815 pour les passionner. X.

Le monument Wiertz. — Au moment où les journaux européens annonçaient que la pose de la première pierre de la statue de Weber n'avait pu avoir lieu, dans sa ville natale, le jour du centième

Digitized by Google

anniversaire de sa naissance, parce que la souscription n'avait produit que 14,000 marcs (17,500 francs), les journaux belges s'étonnaient que la souscription ouverte à Dinant en faveur d'un artiste qui est encore loin de son centenaire n'eût pas produit les 100,000 francs qu'on en attendait, peut-être inconsidérément. On a tant exagéré et on s'est tellement trompé à ce sujet, qu'il ne peut être inutile d'établir les faits exacts. Le rapport de la commission qui vient de paraître nous le permettra.

D'abord, la recette pour le monument Wiertz s'est élevée à 36,292 fr. 63 c., plus du double que pour Weber, ce qui ne permet guère de crier à un échec. Quelle est, au contraire, la souscription pareille qui, aujourd'hui, dépasserait ce chiffre, sauf pour de rares hommes politiques? Et encore, que de fois ne faut-il pas qu'une main généreuse comble secrètement le déficit et dissimule l'échec? En Angleterre, je puis citer la maison de campagne de lord Canning, et le fait est tellement de tradition, que Casimir Delavigne en a fait le nœud de sa comédie *la Popularité*. Mais Wiertz, comme Weber, peut se passer d'un Dieu caché.

Cette somme de 36,000 francs est aujourd'hui réduite à 20,431 fr. 22 c.; mais dans les dépenses sont entrés les frais d'un premier monument élevé dans la cour de l'hotel de ville de Dinant, et une partie de ces frais, 5,500 francs, est considérée, d'après contrat, comme un acompte sur le prix du groupe définitif. Ce sont donc 25,931 francs qui restent à l'actif de l'œuvre, et si l'on attendait le centenaire de l'artiste, cette somme, avec ses intérêts composés et les nouvelles souscriptions, suffirait amplement à une statue comme celle que l'Allemagne croit digne de son grand musicien. Mais la commission Wiertz n'entend rien réduire de ses prétentions. Elle tient à peine compte du premier monument qu'elle a élevé et maintient les dimensions colossales de son projet.

Les lecteurs de la *Revue* savent bien qu'on n'y prend pas la parole pour relever les bévues de certaine presse. Je ne m'arrêterai donc pas à leur rappeler que ce groupe statuaire de 45 mètres de haut ne doit pas être placé sur la Roche à Bayard, comme on l'a dit et répété pour qu'on n'en ignore. Autant vaudrait faire accroire au public qu'une statue en pied de George Sand va avoir pour piédestal sa légendaire aiguille à tricoter. Il est vrai qu'on est si bien renseigné, quand on parle d'un grand artiste, que la même plume savante demande s'il est bien certain seulement que Wiertz ait jamais compris lui-même le sujet de ses *Visions d'une tête coupée*, alors que, précisément

Digitized by Google

au bas de ce tableau, l'artiste a exposé son idée en une longue légende, qu'on pourrait lire aussi dans son catalogue français et dans ses œuvres littéraires..., si on lisait, avant d'écrire de si belles choses sur la Roche à Bayard. Autant vaudrait encore dire que V. Hugo n'a rien compris à ses *Derniers jours d'un condamné.*

Ce n'est certes pas pour répondre à d'aussi spirituelles assertions que le rapport nous apprend que le plateau choisi pour placer le groupe colossal projeté se trouve à 900 mètres de distance du Rocher Bayard et environ 90 mètres plus haut.

Non seulement la commission maintient son projet, mais elle pense à un procédé meilleur, qui coûterait cinq fois le prix fixé d'abord, et elle ne veut ni attendre jusqu'au centenaire de 1906, ni demander pour le moment la coopération de la province et celle de l'État, sans lesquelles nous n'aurions guère de statues.

Les recherches que j'ai faites pour composer le catalogue anglais du Musée Wiertz me donnent l'occasion, sinon l'autorité, d'ajouter quelques mots. Ces catalogues, français, allemand, anglais, sont rédigés sur un plan identique. Ils se composent d'extraits de revues et de journaux artistiques formant : d'abord une biographie de l'artiste, qui sert de préface, puis, une courte description pour chaque tableau ; le tout emprunté à des publications du pays dont le catalogue parle la langue : en français, la *Revue des Deux Mondes*, le *Moniteur* français et belge, etc...; pour l'Allemagne, l'*Unzere Zeit*, les *Dioscuren*, la *Gazette de Cologne*, etc... Quand j'ai commencé à faire de pareilles recherches pour l'Angleterre, ce n'était pas sans craindre qu'elles ne fussent longues. Je me trouvai bientôt devant l'embarras du choix. J'ai dû partager la biographie entre une grande romancière : Ouida et le célèbre critique d'art Wirt Sikes; puis viennent à l'envi : *The Art Journal*, *Fraser's Magazine*, *The London Society*, *The Portfolio*, etc..., avec des écrivains comme Richardson, Mary L. Meason, W. Sikes, J. Bearington Atkinson, etc...

Si donc il est possible qu'il existe des préventions contre l'artiste dont le musée, au dire du même rapport, reçoit de 5,000 à 6,000 visiteurs par mois, ce n'est que dans certaine presse belge où l'on prend le Pirée pour un homme et le Rocher Bayard pour une montagne.

P.-S. — Puis-je ajouter sans indiscrétion qu'il est question de publier une traduction anglaise de l'œuvre littéraire de l'artiste et que l'éditeur sera sans doute la maison Trübner et Cie ?

R. DE GOEY.

Digitized by Google

NÉCROLOGIE

FR. LAURENT

La Belgique vient de perdre un de ses plus grands et plus vaillants esprits. Écrire la philosophie de l'histoire du droit des gens, telle fut la première ambition du jeune professeur de l'université de Gand ; il y consacra dix années et dix-huit volumes. En 1870, il avait achevé ce monument, fait pour affirmer et glorifier, à travers les saturnales de la force, le triomphe inévitable de la justice.

A peine en avait-il écrit quelques volumes qu'un acte d'intolérance le frappa. Il avait étudié le christianisme avec le respect dû à l'une des plus grandes révolutions de la conscience, mais comme un fait historique et humain : un ministre le réprimanda, le menaça. Habitué à la vie des idées, Laurent s'étonne, regarde autour de lui : Dans quel état social se trouve-t-il donc, qui permet à qui que ce soit, dans un pays libre, de s'en prendre à la pensée, au haut enseignement, à l'histoire, à la science? Heureuse faute d'un ministre : elle jeta le professeur dans la politique. Mais cet esprit élevé et droit ne pouvait rester dans les polémiques de pure négation ; après des pamphlets que l'histoire anime, il s'attache à deux grandes œuvres : l'enseignement et les sociétés ouvrières.

Son grand succès dans l'enseignement fut l'épargne scolaire, qui se répandit en Belgique et de là en Europe, même en Australie;

Digitized by Google

et lorsque, après de longs efforts, il résuma son système en quelques pages, ce petit traité, digne de Franklin et représentant tout un longue travail de philanthropie, mérita le prix Guinard.

La somme servit aussitôt à une autre œuvre, déjà en bonne voie, en faveur des divers intérêts du peuple : la vie à bon marché, le développement intellectuel, l'emploi utile des loisirs ; et l'on appelle encore, dans plusieurs de nos villes, ces sociétés les Associations Laurent.

Les soins incessants qu'exigeaient ces travaux de démocratie pratique ne devaient pas nuire aux productions du professeur. De volumineux ouvrages en témoignent, véritables encyclopédies du droit civil, ou du droit civil international. Quand le parti libéral revint aux affaires, il remplit un vœu que le publiciste avait formulé, le premier, dans l'Association libérale de Gand et ici même (février 1875), un de ces vœux qui font date : la création d'un ministère de l'instruction publique. Enfin, c'est à Laurent que fut confiée la rédaction d'un avant-projet de revision du code civil.

La nature de cet esprit semblait faite pour une activité qui eût dévoré plusieurs existences. Lui, ce n'est que dans une vieillesse avancée qu'il en sentit la fatigue. Il meurt à 76 ans, laissant un nom célèbre, une vie exemplaire, un ensemble d'œuvres qui réclament une étude à laquelle nous ne faillirons pas. Mais d'abord, nous avons à nous joindre à ceux qui, en ce moment, lui rendent honneur sur sa tombe et mêlent aux regrets de son pays la première glorification due à sa mémoire.

14 février 1887.

Digitized by Google

LA DÉFENSE DE LA BELGIQUE

AU POINT DE VUE NATIONAL ET EUROPÉEN

I

L'Europe traverse en ce moment une crise grave. Personne n'en saurait encore prédire l'issue, mais l'espoir d'un dénoûment pacifique s'affaiblit de jour en jour. Aux deux extrémités du continent, sur les rives du Rhin et dans la péninsule des Balkans, des événements récents, expressions d'antagonismes séculaires, ont créé une situation troublée, malsaine, pleine de ferments de guerre. Le traité de Francfort de 1871 n'a pas donné à l'Occident une paix stable, et le traité de Berlin de 1878 ne l'a pas procurée davantage à l'Orient. Tous deux paraissent de simples trêves, recélant le germe de nouveaux et plus vastes conflits.

La condition de l'empire ottoman est plus précaire que jamais. Un travail irrésistible d'émancipation s'accomplit au sein des populations indépendantes ou vassales qui l'enveloppent. La Russie s'est vue arrêtée sur le chemin de Constantinople, et elle ne juge pas que les combinaisons qui ont prévalu au congrès de Berlin aient fait à ses sacrifices, à ses intérêts, à ses besoins d'expansion, une part suffisante. Les aspirations nationales des peuples affranchis se mettent en travers de ses plans, pendant que l'Autriche, accentuant de plus en plus son caractère de puissance slave, développe ses énergies du côté de l'Orient, glisse vers l'archipel et y

Digitized by Google

donne la main à l'Angleterre, qui s'efforce vainement de déplacer le centre de gravité de sa politique.

Plus inquiétante encore est la situation à l'Ouest. La France et l'Allemagne ne sont pas réconciliées; les animosités sont aujourd'hui ce qu'elles étaient au lendemain des préliminaires de Versailles, et les moyens matériels de les satisfaire s'accumulent sans relâche depuis quinze ans. La perte de l'Alsace et de la Lorraine reste au flanc de la République une plaie ouverte. Ces regrets se comprennent; il serait aussi puéril de les ignorer qu'il serait superflu de les discuter. On a pu examiner jadis si la barrière des Vosges n'est pas plus rationnelle que celle du Rhin; Talleyrand, à son retour du congrès de Vienne, a pu très longuement et très fortement déduire à Louis XVIII toutes les raisons qui devaient faire renoncer la France à la possession du fleuve germanique. Ces beaux discours ont servi de peu, même à leur auteur. Metz est la clef de la Lorraine et c'est la conquête de Henri II; Strasbourg est le trophée de Louis XIV et la porte ouverte sur l'Allemagne; l'Alsace, c'est le gage de cette frontière idéale du Rhin, rêvée par tant de publicistes, d'historiens, de ministres et même de poètes. Au lendemain de Waterloo, un esprit aussi conservateur que M. de Bonald ne disait-il pas : « Sans la limite du Rhin, la France n'est pas finie et ne saurait être stable. » On ne raisonne pas un sentiment aussi intense. L'humiliation nationale subsiste, et la guerre de revanche, pourvu qu'elle vienne à l'heure propice, sera acclamée par tous les Français, sans distinction de partis, des Pyrénées à la Somme.

Il y a quelques années, Gambetta lançait ce mot d'ordre : « Il faut y penser toujours et n'en parler jamais. » On n'a pas cessé d'y penser, et il y a longtemps qu'on en parle. « La franchise avec laquelle, depuis le traité de Francfort, la haine nationale contre les Allemands est attisée et proclamée en France par tous les partis, ne permet pas de douter que tout gouvernement, à quelque parti qu'il appartienne, regardera la revanche comme sa principale mission. Tout ce dont il peut s'agir, c'est du temps dont les Français auront besoin

Digitized by Google

pour réorganiser leurs armées et leurs alliances, de manière à être capables, d'après leur opinion, de recommencer le combat. Dès que ce moment sera venu, tout gouvernement français, quel qu'il soit, sera forcé de nous déclarer la guerre. »

C'est en ces termes que, le 2 février 1873, le prince de Bismarck écrivait au comte d'Arnim, sous le coup de préoccupations qui n'étaient certes pas d'ordre électoral. Quatorze années après, la situation reste identiquement la même. Dans ses récents discours au Reichstag, le chancelier le constate en un langage où chaque mot appartient à l'histoire.

Ce résultat était fatal et prévu. M. de Bismarck ne s'en cache pas. « Une guerre entre l'Allemagne et la France, dit-il, ne saurait finir en une campagne. Celui qui a succombé au premier choc n'attendra que d'être redevenu assez fort pour reprendre la lutte. Si nous eussions été vaincus, j'entends bien que nous aurions fait ce que fait la France. J'ai dit alors dans le conseil du Roi : Il ne s'agit pas d'une guerre unique, mais de toute une série de guerres qui se prolongeront peut-être pendant un demi-siècle. »

Voilà la situation de l'Europe, définie avec autorité par un homme qui voit de haut et qui n'a pas l'habitude d'entourer sa pensée de voiles. Les deux gouvernements, en France comme en Allemagne, s'efforcent sincèrement d'échapper à l'extrémité qui les presse, de conjurer la collision, d'ajourner le redoutable duel. Le chef du cabinet allemand déclare solennellement que l'empire ne prendra pas l'initiative; que si la France attend l'attaque de l'Allemagne, la paix sera maintenue. Le gouvernement de la république proteste, de son côté, de ses sentiments pacifiques et décline toute velléité de guerre.

La majorité des populations, de part et d'autre, est manifestement dans les mêmes dispositions. Mais telle est l'implacable fatalité de cette situation que, tandis que les paroles sont partout à la paix, les actes sont partout à la guerre. La seule sauvegarde de la première paraît, à chaque gouvernement, consister dans une préparation à outrance à la seconde. On

Digitized by Google

s'observe avec défiance; la balance des forces réciproques est sans cesse l'objet d'une enquête vigilante et jalouse. On compte et on compare les officiers et les soldats, les fusils et les chevaux, les canons et les projectiles, les forteresses et les navires. Avec une ardeur fiévreuse, les deux puissances rivales perfectionnent leur matériel de guerre, renforcent leurs ouvrages défensifs, accroissent leurs levées, sacrifiant les finances et les intérêts civils à ce qu'elles considèrent comme la loi suprême du salut. L'Angleterre, l'Autriche, la Russie, l'Italie, le Danemark, la Roumanie, la Suisse même, les suivent dans cette voie, de gré ou de force.

Jamais de tels moyens de destruction n'ont été amoncelés en Europe. C'est sur la frontière franco-germanique qu'on peut s'en faire une juste idée. De Brisach à Wezel, le Rhin est une barrière de fer; sans parler des places secondaires, les forteresses de Strasbourg, de Metz, de Mayence, de Cologne en gardent le passage, également puissantes pour l'attaque et la défense. La frontière française, d'autre part, de Dunkerque à Grenoble, est un chapelet de camps retranchés; pas une hauteur qui ne soit occupée, pas une route qui ne soit barrée, pas un pont qui ne soit sous le feu d'un fort. Partout où la configuration du terrain l'a permis, les voies d'accès sont fermées. Deux milliards ont été consacrés à construire ce rempart, qui se renforce chaque année. Sur les deux versants des Vosges, plus de cent mille hommes sont de chaque côté en présence. Les corps d'armée échelonnés sur la frontière sont presque au pied de guerre et peuvent entrer immédiatement en campagne. D'énormes masses de cavalerie les couvrent, prêtes à se répandre comme une avalanche dans les zones respectives d'invasion. En arrière de ces premières lignes s'amassent des forces encore plus considérables. L'Allemagne réclame deux cent mille hommes de plus pour sa défense; l'Autriche organise sa suprême réserve; la France les avait devancées toutes deux sur ce terrain. En même temps, les arsenaux travaillent sans relâche à transformer les fusils d'hier, à accroître la portée de l'artillerie, à rendre les projectiles plus irrésistibles. Ce n'est plus une préparation à la

Digitized by Google

guerre, c'est la mobilisation en pleine paix. Que ne faut-il pas craindre d'une situation aussi tendue? La moindre imprudence, un simple malentendu peut provoquer un déchaînement général, une étincelle allumer l'incendie.

Nous n'avons pas ici de responsabilité étrangère à engager. Les considérations que cette étude développe, expriment une pensée individuelle : mais n'est-ce pas, en face d'un tel spectacle, une question oiseuse que de demander : Aura-t-on la paix? Aura-t-on la guerre? La réponse n'a pas de sens. Autant vaudrait, en pleine épidémie, assurer qu'on sera ou ne sera pas malade; avec la même raison, le marin affirmerait-il qu'il sera ou non assailli par la tempête. La guerre n'est pas dans la volonté des hommes, elle est dans la logique des faits. Elle procède d'une évolution historique qui date de loin, d'une longue chaîne de violences, d'erreurs et de préjugés accumulés au cours de quatre siècles. Si, par un miracle de sagesse et d'habileté, les gouvernements parviennent à gagner du temps, à reculer le choc, à éliminer peut-être quelques principes de discorde, il faudra certes leur en rendre grâce; mais personne n'a le droit de compter sur leur succès. S'en remettre au hasard des événements, s'endormir sur la foi des traités au moment même où les engagements qu'ils consacrent sont mis en question, ce serait, pour une grande puissance, souscrire à sa déchéance, pour un État secondaire, risquer son existence.

II

Si la prévision d'une grande guerre entre la France et l'Allemagne s'impose à tout esprit politique, où et dans quelles conditions se produira le choc? L'histoire et la géographie militaire fournissent à cet égard des indications qui, à défaut de certitude absolue, — il n'en est pas en pareille matière, — offrent au moins un haut degré de vraisemblance.

A toute déclaration de guerre succèdent immédiatement

Digitized by Google

deux opérations qui parfois même la précèdent en partie : la mobilisation et le déploiement stratégique. L'avance sous ce rapport donne le choix de l'offensive, qui est d'une importance capitale. Il n'y a pas si longtemps, l'appel des réserves et leur transport à la frontière exigeaient de longues semaines; aujourd'hui, c'est une question de jours. La rapidité de l'opération dépend de la perfection des rouages administratifs, de la multiplicité, de la direction et de l'outillage des chemins de fer. On estime à douze jours au plus le temps qui serait nécessaire à l'Allemagne. Cette puissance dispose d'un mécanisme admirable, mis en mouvement par des mains expérimentées, contrôlé, corrigé incessamment dans toutes ses parties. La France s'est approprié un système analogue : elle ne connaîtra certainement plus les cruels mécomptes qui furent, en 1870, pour une large part dans ses désastres. Mais son organisation est récente, elle n'a pas subi d'épreuve décisive; il n'est pas à présumer qu'elle égale dès à présent celle de l'Allemagne, qui semble conserver une avance de deux à quatre jours. C'est donc elle qui aurait l'initiative et choisirait son point d'attaque. Le système défensif français sur la frontière de l'Est répond évidemment à cette prévision.

Mais une circonstance nouvelle se présente. Les corps d'armée cantonnés dans les provinces frontières sont complètement organisés et bien près d'avoir leurs effectifs de guerre. Plusieurs centaines de mille hommes peuvent entrer sur-le-champ en ligne et recevoir rapidement les éléments qui leur manquent par les voies ferrées qui desservent le territoire ennemi ou neutre. Des positions stratégiques d'une haute importance pourraient être enlevées ainsi dès le début de la campagne. La situation, sous ce rapport également, n'est plus ce qu'elle était il y a dix-sept ans. D'autres données doivent entrer dans les calculs.

La guerre de 1870 a apporté dans la délimitation du territoire des deux puissances des modifications qui changent essentiellement les conditions de leur contact futur. Avant cette époque, la zone de concentration des Français était sur-

Digitized by Google

la rive gauche du Rhin, celle des Allemands sur la rive droite; c'est sur le sol germanique que se vidaient les querelles des deux races. Il a fallu l'extrême désorganisation des armées françaises du second empire, l'énorme avance acquise, en revanche, aux armées allemandes pour que celles-ci aient pu se déployer dans le Palatinat, tandis que les premières n'ont su dépasser Sarrebruck et ont dû se replier dès le premier choc sur la Moselle. Aujourd'hui, ces positions sont acquises et, de part et d'autre, les conséquences en sont acceptées. La concentration allemande se fera de Cologne à Mulhouse, en avant du Rhin et sur la Moselle; les forces françaises se masseraient de leur côté sur les deux rives de la Meuse, entre Sedan et les Vosges. Il ne semble pas entrer dans les vues de l'état-major, en France, de tenter l'offensive sur cette ligne; la nature ainsi que de nombreux et puissants ouvrages d'art la désignent plutôt comme une ligne de défense. La priorité du déploiement serait, au surplus, probablement du côté de l'Allemagne; l'initiative viendra donc d'elle. Vers quels points pourra-t-elle se diriger?

La frontière franco-allemande présente de Longwy à Belfort un développement approximatif de 300 kilomètres. La Meuse, les Vosges et, dans l'étroit intervalle qui donne l'accès de la vallée de la Marne, la Moselle et la Meurthe y tracent des lignes naturelles de défense. Les Français y ont accumulé les forteresses et les camps retranchés au point de rendre cette barrière à peu près inexpugnable. Les trois ouvertures par lesquelles des armées ennemies pourraient tenter de la franchir, sont gardées à toutes leurs issues par des ouvrages de premier ordre. La trouée de Belfort, par laquelle on pénètre dans la vallée du Doubs, est fermée par le camp retranché de Belfort, qui, incomparablement plus faible en 1871, a fourni néanmoins une résistance invincible. Cet obstacle fût-il forcé, il faudrait livrer bataille dans une vallée resserrée, entre les monts Faucilles, le plateau de Langres et le Jura, dominée en même temps de quatre côtés par les camps retranchés d'Épinal, de Langres, de Dijon et de Besançon. Cette voie n'est plus praticable.

Digitized by Google

Plus accessible, à première vue, paraît la trouée de Lunéville-Neufchâteau, qui s'ouvre entre les monts Faucilles et les côtes de Lorraine. Mais le passage est commandé au nord par la position extrêmement forte de Toul, au sud par celle d'Épinal. Une armée française pivotant sur ces deux points fût-elle refoulée, elle trouverait de nouveaux appuis en arrière dans les camps retranchés de Langres et de Dijon au sud, de Reims et de Laon au nord, pendant que Paris lui servirait de centre de ravitaillement ou de refuge. Sur ce théâtre historique des luttes de 1814 et de 1870, les conditions d'attaque sont donc notablement aggravées. Reste la trouée de Stenay, qui s'ouvre au nord en face de Thionville. L'accès en est relativement aisé, mais le passage est étroit : c'est un couloir étranglé entre la frontière belge et la redoutable position de Verdun. De grandes masses ne sauraient passer par là. Si néanmoins l'obstacle était franchi, on aurait tourné, à la vérité, la ligne de la Meuse, mais ce ne serait que pour se heurter aussitôt ou à l'Argonne en prenant au midi, ou à la ligne Reims-Laon-La Fère, en marchant à l'ouest.

L'offensive allemande, par la frontière de l'Est, paraît donc sérieusement entravée ; elle serait sujette, en tout cas, à bien des retards et des vicissitudes. Elle impose des sièges répétés qui, par leurs lenteurs, rompent l'élan des armées au début d'une campagne. A moins d'avoir la confiance motivée de pouvoir enlever de vive force, en un laps de temps très court, un grand nombre des camps retranchés de l'ennemi, ce front d'attaque interdirait les coups rapides, les opérations vigoureuses et décisives. La France, si les événements lui permettaient au contraire de prendre l'offensive, ne semble pas davantage devoir aborder son adversaire de ce côté. A en juger par l'écrit de M. Tenot, *La frontière*, qui exprime, semble-t-il, les vues du général de Rivière, l'auteur du système de défense de la France, les positions de la Meuse seraient purement défensives et le but de la mobilisation serait atteint si elles pouvaient être pleinement occupées et gardées au moment de l'explosion des hostilités. Les armées françaises débouchant de ces lignes se heurteraient, en effet, d'emblée

Digitized by Google

aux forteresses de Metz et de Strasbourg. La première, disait naguère M. de Bismarck, vaut cent mille hommes et la seconde n'a certes pas une moindre importance. Il faudrait donc laisser deux grandes armées devant chacune de ces places pour livrer ensuite bataille aux Allemands massés dans l'Alsace et le Palatinat. Le premier choc fût-il favorable à l'assaillant, celui-ci aurait à passer le Rhin sous le feu des forteresses de Rastadt, de Germersheim, de Mayence, de Coblence, avec le gros des armées allemandes en face sur la rive droite du Rhin. De tels passages ont pu être tentés autrefois; ils ne sont plus aujourd'hui dans l'ordre des choses possibles.

La frontière française de l'Est, comme la frontière allemande du Rhin, qui en est la contre-partie, constitue de fait un gigantesque barrage. Quand les centaines de mille hommes qui forment maintenant les armées nationales viendront s'y heurter, il est à craindre qu'arrêtées dans leur élan, elles ne fassent ce que fait un fleuve dont on a barré le cours par une digue. Les flots humains, refoulés au centre, s'écouleront par les extrémités. Ces points extrêmes, c'est, au midi, la Suisse, ouverte par la vallée de l'Aar; c'est, au nord, la Belgique, ouverte par la vallée de la Meuse. Voilà, sans doute, pourquoi une publication allemande récente appelait ces deux contrées les coulisses du futur théâtre de la guerre [1].

Une marche des Allemands par la Suisse est peu probable : elle aboutit à Lyon au lieu de mener à Paris. Une marche inverse des Français, à moins de circonstances toutes spéciales, paraît bien hasardée : elle éloignerait sensiblement du but où peuvent se frapper les coups décisifs. Joignez les difficultés du passage dans une vallée relativement étroite, aux pieds des montagnes dont toutes les positions dominantes seraient occupées par l'armée suisse, avec les gorges du Jura à l'un de ses bouts; à l'autre, le Rhin et la Forêt Noire.

La vallée de la Meuse n'offre pas de tels obstacles. Son développement, de Verviers à Givet, ne mesure pas le tiers

[1] Koettschau, *Der nächste deutsch-französische Krieg*. Strassburg, 1886, p. 142.

Digitized by Google

de celui de la vallée de l'Aar. Elle est libre d'obstacles sur toute son étendue; elle abonde en routes, en ponts, en voies ferrées. L'infanterie peut la parcourir en quatre jours, la cavalerie en trois, les trains de chemins de fer en quelques heures. L'armée belge, faute de points d'appui, y courrait de graves dangers et maintiendrait difficilement ses communications avec Anvers. Du camp retranché de Cologne, vaste centre d'approvisionnements militaires, plusieurs grandes lignes internationales convergent par Liége et Namur sur la vallée de l'Oise, le point le plus vulnérable de la frontière française. L'attaque par cette voie tourne les défenses des Côtes de Meuse et ne se bute, en avant de Paris, qu'aux places de Laon-La Fère et de Reims. De l'autre côté, les camps retranchés de Dunkerque, de Lille, de Valenciennes et de Maubeuge constituent une base offensive continue, qui favorise une action par la Belgique en même temps qu'elle assure la retraite en cas de revers. Des facilités spéciales qui avaient frappé déjà le coup d'œil de M. Thiers, des considérations d'ordre politique et militaire pourraient entraîner également les Français sur cette route, qui mène à la section la moins forte du Rhin et conduit à Berlin par le Hanovre et les vastes plaines de l'Allemagne septentrionale.

Cet intérêt réciproque des belligérants futurs à impliquer, dès le début des hostilités, le territoire belge dans leurs opérations, détermine la condition propre de notre pays au point de vue du conflit éventuel entre la France et l'Allemagne.

III

L'importance stratégique de la vallée de la Meuse est devenue un lieu commun pour les états-majors et les écrivains militaires. Qu'on la considère comme champ d'invasion ou chemin de passage, pour l'attaque aussi bien que pour la défense, elle est un instrument capital et sa possession assure au belligérant qui en dispose des avantages énormes. Les pages où M. le général Brialmont a démontré cette vérité élémentaire, sont irréfutables et personne n'a essayé d'y contre-

Digitized by Google

dire [1]. Avant que les délimitations territoriales de 1871 eussent accru la valeur de cette ligne, c'était déjà un principe reconnu, proclamé par les plus hautes autorités. « Qui est maître de la Meuse, disait Jomini, est maître de la Belgique. » A la veille de la dernière guerre, le 28 janvier 1868, le général Renard commentait ainsi, à la Chambre, cette maxime stratégique : « La Meuse jouera un grand rôle si la guerre a lieu sur notre territoire. Soit que nous ayons à nous défendre seuls contre une invasion, soit que des puissances belligérantes choisissent notre pays comme champ de bataille, la Meuse, je le répète, exercera une grande influence sur les opérations et sera d'un puissant secours pour celui qui en sera le maître. »

Avec le système défensif de 1815, la ligne de la Meuse était entièrement dans nos mains; les places ou forts de Dinant, de Namur, de Huy, de Liége, de Maestricht et de Venloo en gardaient le passage et assuraient notre action sur les deux rives du fleuve. Ce ne fut pas sans résistance que cette position avait été acquise au royaume des Pays-Bas. D'autres idées avaient cours chez les puissances alliées et trouvaient dans les conseils de l'Europe d'énergiques interprètes. Les articles secrets du traité de Paris du 30 mai 1814, qui avaient prévu la constitution du royaume des Pays-Bas, l'avaient d'abord limité à la Meuse, en réservant la rive droite à des arrangements ultérieurs. Au congrès de Vienne, quand il s'agit d'appliquer cette disposition, de profonds dissentiments se manifestèrent. Les chefs politiques et militaires qui avaient dirigé le mouvement d'affranchissement de l'Allemagne prétendirent asseoir sa défense future sur la Meuse. Le projet organique préparé par la Prusse englobait la Belgique et la Hollande dans la Confédération germanique et reconstituait avec elles le cercle de Bourgogne. Il fallut l'influence prépondérante des représentants de l'Angleterre, de lord Castlereagh, du duc de Wellington surtout, pour faire abandonner ces desseins. Ce n'est pas que les hommes d'État anglais fussent hostiles à l'idée d'une grande Allemagne, encore moins d'une Prusse très forte; ce n'est pas eux qui lui eussent refusé

1 *Situation militaire de la Belgique.* Bruxelles, 1882, chapitres V et VI.

Digitized by Google

la Saxe; mais le royaume des Pays-Bas, constitué sur des bases d'étroite solidarité avec la Grande-Bretagne, devait être, à leurs yeux, le premier boulevard de la paix européenne. L'Allemagne souscrivit à cette pensée : les articles 25 et 66 de l'acte final de Vienne conservèrent aux Pays-Bas les provinces foncièrement belges du Luxembourg, de Liége, du Limbourg, non toutefois sans de formelles garanties pour les intérêts germaniques.

Préoccupé surtout de l'idée de faire du royaume hollando-belge une vaste tête de pont assurant les communications de l'Angleterre avec le continent, le duc de Wellington, sans méconnaître l'importance de la Meuse, attachait cependant une valeur plus immédiate à l'Escaut. Mais l'Allemagne, « dont la véritable défense était sur la Meuse [1] », protesta contre ce système. Les puissances du Nord firent observer de concert à Wellington que ce n'était pas assez des citadelles de Liége et de Namur, des forts de Huy et de Dinant pour rester maîtres de la ligne de la Meuse, si elles y devaient concourir à la défense de la Belgique. Ces dissentiments n'étaient pas aplanis quand se réunit, en 1818, le congrès d'Aix-la-Chapelle, qui devait rendre à la France la libre disposition d'elle-même. C'est alors que le protocole militaire du 15 novembre disposa que « un certain nombre de forteresses des Pays-Bas recevraient des garnisons anglaises et prussiennes, dès que le *casus fœderis* serait déclaré contre la France ».

C'était le système de la Barrière de 1715, agrandi et renforcé. Les points que la Prusse se réservait d'occuper étaient les citadelles de Huy, de Namur et de Dinant, ainsi que les places de Charleroi, de Mariembourg et de Philippeville. Les Anglais devaient garder Ostende, Nieuport, Ypres, Termonde. Le roi des Pays-Bas se refusa à admettre des forces étrangères à Anvers, à Tournai et à Liége; pour le surplus, il accéda au protocole. La Prusse prenait ainsi moralement pied sur la Meuse; au premier mouvement offensif de la France,

[1] Général Goblet, *Les cinq grandes puissances et la Belgique*. Bruxelles, 1863, p. 37. L'auteur critique vivement le plan de Wellington : c'est à Namur, dit-il, qu'il eût fallu concentrer la défense du pays.

Digitized by Google

elle allait, de concert avec le roi des Pays-Bas, s'installer à la tête de l'Entre-Sambre-et-Meuse. Cela ne suffit pas à rassurer ses généraux. Frappés des ferments de dissolution qui se manifestaient dès lors dans le royaume des Pays-Bas, ils demandèrent qu'un corps d'observation fût concentré en permanence dans le bas Rhin, et qu'il pût, au besoin, se porter en Belgique, même avant une déclaration de guerre. Le général Müffling reçut l'ordre de se rendre d'Aix à Bruxelles pour négocier un arrangement en ce sens. Mais le roi Guillaume, soutenu par le ministre d'Angleterre à sa cour, lord Clancarty, ne voulut pas subir cette nouvelle restriction de sa souveraineté.

La révolution belge changea les bases d'application de cette conception politique, sans en détruire la pensée fondamentale; mais à l'action isolée de l'Angleterre et de la Prusse vint se substituer celle de l'Europe. La Belgique, ainsi que le proclament expressément les célèbres protocoles du 20 décembre 1830 et du 19 février 1831, fut subrogée aux obligations européennes du royaume des Pays-Bas. Le traité du 15 novembre 1831 la fit indépendante et neutre sous la garantie collective et individuelle des cinq puissances. L'indépendance contenait nos propres devoirs internationaux; la neutralité ceux des puissances, car pour nous elle se résumait dans une abstention que le congrès national, où les âmes étaient hautes et les pensées viriles, ne subit pas sans résistance. C'était la formule remaniée du congrès de Vienne; c'était en même temps l'expression d'un équilibre momentané des États de l'Occident. La Confédération germanique n'était forte que pour la défense; la France sous Louis-Philippe ne paraissait pas devoir développer des aspirations de conquête; l'Angleterre, qui conservait les vertus militaires qu'avait suscitées dans son sein sa lutte héroïque contre le premier Empire, départageait les forces rivales en jetant son épée dans la balance. Cependant, la convention des forteresses du 14 décembre 1831, délibérée entre les quatre puissances à l'exclusion de la France, accusa, sous la neutralité belge, la persistance de l'ancien système militaire. Cinq places de la

Digitized by Google

frontière devaient disparaître, mais un article secret mit le roi des Belges, vis-à-vis des quatre cours, dans la position où s'était trouvé à leur égard le roi des Pays-Bas.

La convention des forteresses n'a reçu qu'une exécution indirecte. La Belgique s'est attribué le droit souverain de l'interpréter par la loi, quand elle a décidé de centraliser sa défense en la concentrant sous Anvers. Cette attitude n'a donné lieu à aucune protestation, parce qu'elle était dans le sens de la politique européenne et qu'elle correspondait à la situation respective des puissances. La Confédération germanique s'affaiblissait graduellement par l'antagonisme des deux puissances qu'elle opposait dans son sein; les frontières allemandes à l'ouest ne semblaient pas d'ailleurs menacées. L'empire napoléonien, en revanche, s'était relevé en France et, pendant presque toute sa durée, ses visées d'agrandissement se portèrent au nord. La fortification d'Anvers fut dictée, en 1859, par une pensée de défense exclusivement nationale; elle supposait le concours direct de la Hollande et de l'Angleterre, qu'aurait atteintes dans leurs intérêts vitaux le transfert de la frontière française sur l'Escaut. La mesure fut partout comprise ainsi. Aucun gouvernement n'y contredit; en France seulement, quelques critiques s'élevèrent.

La défense concentrée sur Anvers avait cependant ses côtés faibles. Elle découvrait la capitale et presque tout le territoire; elle négligeait surtout la ligne dominante de la Meuse. Mais les hommes qui la conçurent et la firent admettre ne lui avaient pas prêté le sens étroit que des interprétations abusives ont accrédité depuis. L'armée devait être en force pour tenir la campagne et couvrir le pays; la Meuse devait être gardée au moins sur les points essentiels.

Le 29 juillet 1858, M. Frère-Orban avait dit à la Chambre :

« Dans le système du gouvernement, l'armée doit jouer dans le pays, et pour le pays, le noble rôle qui lui est assigné. Si quelque jour il était nécessaire de combattre pour défendre ce que nous avons de plus cher, nos institutions, notre indépendance, l'armée, j'en suis convaincu, remplirait son devoir patriotique, et vous ne la réduirez jamais à

Digitized by Google

l'humiliation de fuir au plus vite pour aller s'enfermer dans une place de guerre et y attendre l'ennemi. » Le général Chazal disait de son côté, le 16 août 1859 : « On a prétendu que la démolition d'une partie de nos places frontières et la concentration des forces défensives sur un grand pivot stratégique auraient pour conséquence de livrer le pays à l'invasion et de faire jouer à l'armée un rôle humiliant. Je sais que la malveillance et l'ignorance, propageant cette idée, ont fini par faire croire aux esprits superficiels que concentrer l'armée sur un point, c'est abandonner tous les autres et les livrer sans défense à l'ennemi. Il est pénible d'avoir à réfuter de pareilles assertions, mais le crédit qu'elles ont trouvé et la persistance avec laquelle certaines personnes se plaisent à les reproduire, me font un devoir de les combattre de toute la force de mes convictions. »

Le lendemain du jour où il tenait ce langage à la Chambre, le ministre de la guerre déclarait que notre système permanent de défense se composerait :

« 1° D'une grande position stratégique pouvant servir à l'armée de base d'opération et de point de refuge en cas de revers;

« 2° Des places de Diest et de Termonde, couvrant la ligne du Rupel, du Démer, de la Dyle et de la Nèthe, et de quelques autres places, qui nous assureront le libre passage et la défense de nos DEUX grands fleuves.

« On ne peut pas admettre qu'un pareil système équivaudrait à l'abandon du pays et réduirait la défense nationale à la garde de la seule place d'Anvers. En effet, grâce aux places conservées, *l'armée aura des têtes de pont sur la Meuse et sur l'Escaut*, et des forts à l'abri desquels la résistance nationale pourrait s'organiser dans tout le pays. »

L'année précédente, le général Renard, défendant en qualité de commissaire du Roi les travaux d'Anvers, avait déjà dit expressément « qu'il est de toute évidence que les forteresses de Liége et de Namur ont une importance stratégique qu'on ne saurait méconnaître, et certes, ajoutait-il, en ce qui me concerne, je ne consentirai jamais à leur destruc-

Digitized by Google

tion ». Aussi voit-on successivement les inspecteurs généraux du génie Weiler et Leclercq élaborer, avec l'assentiment du général Chazal, le plan d'un camp retranché à Namur. Plus tard, le général Guillaume prévoit qu'il faudra peut-être faire de Liége et de Namur l'équivalent d'Anvers, et avant que le général Brialmont eût porté la question devant le pays, le général Renard avait proposé tout un plan de transformation des ouvrages défensifs de Liége et de Namur.

Ainsi, d'après le témoignage concordant de tous les hommes qui avaient collaboré à l'œuvre de 1859, qui exprimaient la pensée du gouvernement et fixaient le sens des votes du Parlement, Anvers ne devait être que le suprême refuge du pays. La défense nationale ne devait pas être passive, l'armée devait tenir la campagne; la Meuse devait être occupée et défendue. Telle était la formule militaire à un moment où la mission européenne de la Belgique ne s'était pas accentuée, où elle se repliait sur elle-même vis-à-vis de l'empire dans une attitude toute défensive, pendant que la Russie se recueillait, que la Prusse n'exerçait aucune action au dehors, que l'Angleterre jouissait d'un prestige intact.

Onze ans après, l'aspect du monde était totalement changé. La face de l'Europe était renouvelée, comme si un siècle avait passé sur elle. Tous les rapports étaient renversés, tous les rôles intervertis. Le trône de Napoléon III s'écroulait, la France, vaincue et mutilée, tombait au second plan. La Confédération germanique disparaissait et trois de ses États souverains sombraient dans la tourmente. Le Danemark était mutilé. L'Autriche cessait d'être la première puissance allemande. La Russie sortait de son effacement par un coup d'éclat et allait reprendre le démembrement de la Turquie. L'unité italienne et l'unité allemande se constituaient le même jour; le roi de Prusse ceignait la couronne impériale et saisissait l'hégémonie militaire du continent.

A moins de s'insurger contre l'histoire, d'être rebelle à toute compréhension des événements politiques, il fallut admettre dès ce moment que les conditions d'existence de la Belgique étaient radicalement modifiées. Ce n'est plus qu'en

Digitized by Google

remplissant désormais ses devoirs envers l'Europe qu'elle pouvait s'acquitter de ses devoirs envers elle-même. L'Escaut redevenait ce qu'il est réellement, le fleuve commercial et maritime par excellence de l'Occident; Anvers, réduit assuré, pivot de premier ordre, acquérait sur l'échiquier stratégique une position trop excentrique pour servir d'appui à une armée en campagne. La Meuse reprenait son grand rôle de fleuve politique et militaire. C'est sur ses rives que se concentrent nos intérêts essentiels, que se heurtent désormais et se croisent ceux des puissances qui, au point de vue belge, dominent la situation. C'est l'artère vitale sur laquelle se porteront fatalement les yeux chaque fois que l'éventualité d'un nouveau conflit entre l'Allemagne et la France apparaîtra à l'horizon, que la première jettera son regard vers la Seine ou la seconde vers le Rhin. La Belgique en a la garde, et malheur à elle si elle en laissait tomber les clefs de ses mains défaillantes.

Il est des vérités qui se constatent et ne se démontrent pas. Un simple coup d'œil sur la carte prête à ces considérations un caractère d'évidence. La grande ligne internationale entre Paris et Berlin passe par Liége, où convergent six voies ferrées, où six ponts franchissent la Meuse; de nombreux rameaux se soudent de part et d'autre sur ce tronc fondamental. Les conséquences de cette situation sont aperçues de tous côtés et cent voix les proclament. « Liége, lit-on dans *Le Spectateur militaire* des Pays-Bas, peut être considérée comme la clef de toutes les opérations françaises-allemandes en Belgique. » — « Liége, dit un écrivain militaire français, domine la Meuse depuis Mézières jusqu'à Ruremonde. » — « La position de Liége, d'après le général Cosseron de Villenoisy, a une importance stratégique reconnue de tout temps et elle peut devenir quelque jour le théâtre de graves événements militaires. » — « Tout l'intérêt militaire belge est à Liége, écrivait, dès 1874, l'organe de M. Gambetta; Liége seule peut assurer l'indépendance de ce pays. » M. Tenot, dans un livre devenu classique, a écrit de son côté : « Il suffit d'une marche de 28 kilomètres à partir de la frontière prussienne pour

Digitized by Google

atteindre la grande cité de Liége, qui est la clef de la vallée de la Meuse. Les chaussées et les chemins de fer qui relient Cologne et Dusseldorf à Aix-la-Chapelle convergent vers Liége. De Liége, la vallée de la Meuse, prolongée directement par celle de la Sambre, ouvre largement la route de France[1]. » Il y a quelques semaines, un homme d'État anglais faisait en termes identiques la même démonstration dans une revue importante de Londres[2]. Depuis plusieurs mois, les journaux les plus considérables de l'Allemagne, le *Militärische Wochenblatt*, la *Norddeutsche Allgemeine Zeitung*, la *Gazette de la Croix*, la *Gazette de Cologne*, la *Gazette générale de Munich*, confirment presque chaque jour les mêmes vues, répètent les mêmes avertissements. Chez nous-mêmes, le général Liagre les avait énoncés, comme ministre de la guerre, à la tribune belge dès le 9 avril 1880.

« La vallée de la Meuse, disait-il, est devenue une ligne d'opérations extrêmement importante pour la Belgique depuis que la France a perdu l'Alsace et la Lorraine. La vallée de la Meuse, ainsi que l'a dit M. Thiers, est devenue la ligne d'opérations des armées belligérantes dans le cas d'une guerre entre l'Allemagne et la France. Si l'Allemagne attaque la France, elle a un intérêt immense à passer la Meuse à Liége ou à Namur, pour attaquer la France par le nord. Réciproquement, si la France attaque l'Allemagne, elle aura un grand intérêt stratégique à passer par l'un ou l'autre des ponts de la Meuse pour chercher à pénétrer en Allemagne par le bas Rhin. »

IV

L'heure est venue de tirer la conclusion des faits qui précèdent, et cette heure est pressante. Le passage de la Meuse n'est plus défendu aujourd'hui que par les places de Liége et de Namur. Les travaux défensifs de Liége consistent dans une citadelle qui date de 1820 et dans le fort de la Chartreuse, qui n'est plus tenable. Le premier de ces ouvrages s'élève sur les hauteurs de Vivegnis, au pied desquelles se

[1] *La frontière.* Paris, 1882, p. 312.

[2] La *Fortnightly Review* de janvier dernier. Voir la *Revue nouvelle* du 1er janvier 1887.

Digitized by Google

développe le cœur de la cité avec ses principaux monuments et ses nombreux établissements industriels. Sis à 170 mètres d'altitude, il est dominé des collines de Sainte-Walburge et de Saint-Gilles. Le fort de la Chartreuse se trouve sur la rive droite, à l'extrémité du faubourg d'Amercœur, enclavé dans des constructions civiles, au pied même de la rampe de Robermont; il est dominé de toutes les hauteurs environnantes, depuis Jupille jusqu'à Angleur en passant par le plateau de Beyne-Heusay, qui est à 235 mètres d'altitude, tandis que le fort est à 120 mètres.

Namur est protégée par une citadelle qui n'a plus qu'une valeur secondaire. Moins directement en contact avec la ville que les défenses de Liége, la citadelle de Namur ne laisse pas d'en être fort rapprochée; elle est d'ailleurs dominée, comme elles, de 50 à 70 mètres, de deux points différents.

Il a été question diverses fois de reconstruire et d'améliorer ces ouvrages; on ne l'a jamais essayé, parce que c'est une tâche impossible; l'emplacement même qu'ils occupent s'y oppose invinciblement. Les raser tant qu'ils ne sont pas remplacés dans des conditions plus efficaces, ce serait signifier aux puissances que la Belgique abdique une obligation essentielle. Les défendre, c'est exposer Namur à une destruction partielle, Liége à une ruine totale. Et cependant, cette extrémité peut s'imposer avec un caractère de nécessité inéluctable. Si une armée belligérante pénètre dans la vallée de la Meuse, il est impossible que, soit de Liége, soit de Namur, les forts n'ouvrent le feu, sinon pour disputer efficacement le passage, au moins pour affirmer l'indépendance souveraine du pays et la violence qui lui serait faite. L'envahisseur répondrait; en moins de vingt-quatre heures, les voies seraient libres; nos citadelles seraient anéanties, deux grandes villes seraient couvertes de décombres, et l'armée, faute de points d'appui, évacuerait forcément la vallée de la Meuse.

Voilà le péril que l'honneur et l'intérêt du pays commandent de conjurer; voilà l'épreuve qu'il faut impérieusement épargner à deux de nos plus florissantes cités, aux populations d'un tiers de notre territoire. Une nation, aux heures de crise, peut réclamer de grands sacrifices de ses

Digitized by Google

enfants; mais elle n'a pas le droit de leur imposer le suicide. Liége et Namur furent toujours des foyers d'ardent patriotisme; elles ne marchanderont jamais leur dévouement à la patrie; mais il faut qu'elles puissent remplir le rôle que les circonstances leur assignent, dans des conditions de sécurité relative. Ces deux places doivent être défendues à distance par une ceinture de forts : ce n'est qu'à ce prix qu'elles échapperont à la destruction et pourront fournir une résistance efficace et prolongée.

On allèguera peut-être les prescriptions du droit des gens qui interdisent de bombarder les villes ouvertes. Mais du moment qu'il se produit un acte d'hostilité, fût-ce une simple démonstration, cette prescription ne pourrait être invoquée. Dira-t-on que des villes sans enceinte doivent être en tout temps épargnées? La jurisprudence internationale est pleine d'incertitudes à cet égard. En 1874, dans la conférence qui discuta à Bruxelles les lois de la guerre, la question fut agitée. Les Pays-Bas voulurent faire stipuler « qu'une ville non munie d'une enceinte, mais entourée de forts détachés, serait réputée ouverte, à condition qu'elle ne contînt pas de troupes et que ses habitants ne prissent aucune part à la défense ». Le général de Voigts-Rhetz, un des chefs de l'état-major allemand, n'admit pas cette doctrine, et les représentants de la France évitèrent de se prononcer. Lorsque les habitants d'Anvers demandèrent qu'il fût interdit de bombarder les quartiers purement civils des places fortifiées, la même fin de non-recevoir leur fut opposée, « le bombardement étant, répondit-on, un des moyens les plus efficaces pour atteindre le but de la guerre ». Dans l'hypothèse d'une irruption dans la vallée de la Meuse, comme il s'agirait précisément de gagner sur l'adversaire quelques jours, quelques heures peut-être, il faudrait tout redouter des exigences d'une telle conjoncture, en présence des maximes incertaines du droit des gens et des usages constants suivis au cours des dernières guerres.

Comment conviendra-t-il de fortifier Liége et Namur?

C'est un problème de dispositifs dont la solution appartient au corps du génie et au chef éminent qui le dirige. Il est cer-

Digitized by Google

tain toutefois que les deux villes ne seront pas enveloppées d'une enceinte; il suffira d'un nombre peu considérable de forts. La portée actuelle de l'artillerie de siège oblige de les établir au moins à sept kilomètres du corps de place; un rayon aussi étendu entraîne inévitablement un développement correspondant du périmètre. Il faut tenir compte, d'autre part, de la nature accidentée du terrain : les points dominants doivent être occupés et toutes les vallées battues, sinon la brèche serait ouverte d'avance. Six forts à Liége, quatre à Namur, reliés là par six, ici par trois batteries permanentes, paraissent devoir remplir ces conditions. La dépense n'excéderait pas 25 millions; elle représente une prime d'assurance de 875,000 francs, c'est-à-dire une somme tout à fait insignifiante en comparaison des intérêts majeurs qu'il s'agit de sauvegarder. Grâce d'ailleurs à d'ingénieux dispositifs de défense et au choix de l'armement, les garnisons pourront être extrêmement réduites et n'affaibliront pas dans des proportions sensibles l'armée de campagne.

V

Quand Liége et Namur constitueront avec Anvers les pôles de notre système défensif, quand la Meuse sera comprise comme l'Escaut dans la zone de notre action militaire, l'armée belge rentrera dans son vrai rôle; sa mission, en même temps qu'elle devient exécutable, prend un caractère plus digne, acquiert une portée plus vaste. Aujourd'hui, avec notre unique pivot stratégique vers lequel tout se rapporte, où tout se concentre, les trois quarts du pays sont livrés au hasard des événements. La mobilisation peut être entravée; toute la rive droite de la Meuse, c'est-à-dire presque trois de nos plus belles provinces, échappe complètement à notre sphère d'opération.

Réduite à une seule base, l'armée de campagne couvre avec peine Bruxelles; elle est paralysée dans ses mouvements par l'appréhension d'être coupée d'Anvers et enveloppée par des forces supérieures. Avec des appuis solides sur la Meuse, au contraire, la situation change; l'armée peut

Digitized by Google

manœuvrer en avant de la capitale entre nos deux fleuves, se porter sur l'un ou l'autre suivant les circonstances et trouver de part et d'autre, en cas de nécessité, un abri assuré. C'est au véritable centre de l'action, au foyer même de la lutte, que la Belgique alors agit, s'affirme, jette son poids dans la balance et force de compter avec elle.

A partir de ce moment, l'échiquier belge se dégage et se confond avec celui des armées européennes opérant éventuellement par notre territoire. A quel prix l'occuperons-nous d'une manière efficace? Que doit être l'armée pour s'y maintenir, pour en défendre l'accès?

La question est multiple : la quantité et la qualité sont indispensables au même titre. On l'a dit et redit cent fois : il nous faut une force numériquement proportionnelle à l'étendue et aux difficultés du terrain à protéger, au nombre des positions à garder, comme des populations à couvrir; il faut que cette force se compose d'éléments solides, choisis, disciplinés, comparables, sous le rapport de la préparation et de l'organisation, aux meilleures troupes des puissances étrangères. Cent mille hommes, non compris les garnisons des places fortes, c'est-à-dire trois corps d'armée sont nécessaires pour tenir utilement la campagne; ces cent mille hommes doivent avoir leurs effectifs complets et disposer de réserves qui les alimentent d'une façon permanente et régulière. Les chefs et les soldats doivent être pénétrés du même esprit, offrir les mêmes garanties, représenter dignement le cœur et la volonté de la nation.

En sommes-nous là? En théorie, nos lois de milice donnent les cent mille combattants de l'armée active et les trente mille hommes nécessaires à l'occupation des forteresses. Mais qui ignore combien ces chiffres contiennent d'inconnues, combien ils recèlent de déchets de toute nature? Qui oserait affirmer, après la cruelle expérience de 1870, qu'une mobilisation dans les conditions actuelles produirait une force effective de 130,000 hommes? Que si ce miracle s'accomplissait, la situation n'en serait pas moins précaire, car il ne resterait aucune réserve d'alimentation, et nos effectifs fondraient de jour en jour à vue d'œil sans qu'il fût possible de combler

Digitized by Google

les vides que creusent dans les rangs d'une armée, dès le lendemain d'une entrée en campagne, les marches, les fatigues, les maladies, le feu de l'ennemi et même les désertions?

La base de notre recrutement n'est donc pas assez large. Sa source est-elle suffisamment pure? Le remarquable rapport que M. de Haulleville vient de soumettre à la Commission du travail sur le service personnel, les chiffres officiels qui figurent en annexes au rapport de M. Woeste sur le projet de loi de M. d'Oultremont et qui suffiraient à en infirmer les conclusions, fournissent à cet égard des indications désolantes. Il ne sert de rien de fermer les yeux, des raisonnements plus ou moins subtils ne suppriment pas des faits. Il existe dans notre armée un élément qui, fût-il d'origine moins suspecte, serait encore un contre-sens dans nos institutions militaires : il en vicie l'esprit, il en abaisse l'idéal, il fausse la notion du devoir envers la patrie dans l'armée comme dans le peuple. Le remplacement n'est plus de notre époque : il est aussi incompatible avec les principes de notre législation politique qu'avec les exigences de l'ordre social. C'est le propre des institutions mauvaises de corrompre ceux qui les représentent. Le remplaçant, même arrivé sans tare dans les rangs, tend fatalement à y déchoir : il y est un déclassé, il inspire de la répugnance autour et au-dessus de lui, parce qu'il personnifie le lucre, là où il n'y a place que pour le sacrifice. Généralement, c'est un enfant perdu, d'une moralité déjà entamée; soldat, il se heurte à une règle que le devoir seul, non l'intérêt, peut faire subir : il se déprave et déprave autour de lui. Comment expliquer autrement les statistiques navrantes de la criminalité militaire? Pendant la dernière mobilisation, 1,190 remplaçants désertaient en sept mois, au moment où le pays était en danger; plus de 800 d'entre eux étaient condamnés par les tribunaux militaires. Quinze ans plus tard, en 1885, malgré des essais de réforme, 824 remplaçants sur 5,000 encouraient les rigueurs des conseils de guerre. Si c'était là un phénomène normal, l'Allemagne aurait deux corps d'armée et demi composés exclusivement de disciplinaires. Quand une maladie est aussi nettement caractérisée, les demi-mesures ne sont plus admissibles;

Digitized by Google

il faut trancher dans le vif, amputer le membre malsain sous peine de gangréner l'organisme.

Le remplacement est condamné par la raison et les faits, par l'expérience et l'exemple de presque toutes les nations. C'est l'histoire qui le proscrit, car il est impossible de l'adapter plus longtemps aux idées, aux mœurs, aux nécessités politiques et sociales de notre temps. Une armée de volontaires est, d'autre part, une conception puérile, indigne d'un esprit sérieux; elle donnerait au pays une poignée d'hommes, recrutés presque tous dans les couches d'où sortent nos remplaçants actuels; elle épuiserait nos finances et fondrait comme neige devant l'ennemi. Les rapports des généraux anglais devraient suffire à dessiller les yeux des avocats de cette chimère.

Le service personnel s'impose : c'est la justice et c'est aussi la sagesse. Ce n'est pas avec des considérations d'économie politique ou de droit civil qu'on l'éludera désormais, car ces arguments sont inapplicables aux questions de salut public et de défense nationale. La Belgique n'est pas une île de l'Océanie; elle ne saurait se soustraire aux courants du siècle, à des exigences universellement acceptées. Qu'on jette un regard courageux autour de soi, et on sentira ici l'action invincible de cette force supérieure des choses qui conduit les dociles et détruit les rebelles. *Fata volentem ducunt, nolentem trahunt.*

Une transformation prochaine de nos institutions militaires est donc inévitable; elle ne peut s'accomplir, chez nous comme ailleurs, que sur la base du service personnel. Lui seul a la vertu d'éliminer de la force publique toute préoccupation étrangère à son objet; seul il peut en alimenter les organes, leur donner l'élasticité et la vigueur, confondre l'armée et la nation en une puissante et vivante unité. Il n'est plus nécessaire alors, pour soutenir les effectifs, de recourir à des combinaisons artificielles et décevantes. La réserve se constitue au sein du contingent lui-même : elle devient une valeur réelle, préparée, toujours disponible. En pratiquant sur une classe de milice de 52,000 recrues une large sélection pour des motifs physiques ou sociaux, en accordant tous les tempéra-

Digitized by Google

ments légitimes que comportent les intérêts religieux, scientifiques, économiques, il resterait une élite dont il suffirait d'incorporer la moitié pour obtenir une armée de choix. Le surplus formerait le fonds d'alimentation et encourrait des obligations moins étroites. Les formules d'application de ce système abondent; chaque peuple a la sienne : il ne nous est pas interdit d'avoir la nôtre. Toutes les législations sont bonnes, pourvu qu'elles contiennent substantiellement le principe du devoir de tous envers la patrie, devoir supérieur et sacré, franchement inscrit dans la loi, loyalement accepté par la nation. Sans obérer les finances, en réduisant même la durée du temps de service, la Belgique pourrait disposer ainsi, au bout d'un court laps de temps, d'une force efficace de 150,000 hommes qui rendraient sa position, entre trois grandes puissances, inexpugnable. Elle assisterait, non sans charges, mais avec dignité, non avec indifférence, mais avec sécurité, aux révolutions du système européen et pourrait y prétendre, dans l'ordre économique et même politique, à un rôle qui ne serait pas sans grandeur.

Certains trouveront ces dernières paroles ambitieuses; ils diront que c'est se hausser au-dessus de sa taille. Une étude plus approfondie de l'histoire devrait les éclairer. Il n'y a pas de petits États; il n'y a que de petits esprits. Quand les hommes sont grands, si étroites que soient les frontières où ils vivent, ils trouvent le moyen de faire de grandes choses. Voyez la Grèce dans l'antiquité, voyez Rome, qui ne fut rien et qui devint tout, parce qu'elle eut une politique extérieure et des citoyens capables de la servir. Considérez la Flandre et Venise au moyen âge, le Portugal au XV^e^ siècle, la Hollande au XVI^e^ et au XVII^e^ siècle. Il n'est pas en Europe de grande puissance qui n'ait eu des origines très modestes. L'Italie n'est que le Piémont agrandi; la Prusse de Frédéric II n'avait pas six millions d'âmes; ses revenus n'atteignaient pas cent millions, mais elle avait une armée de deux cent mille hommes, la meilleure du continent. Aujourd'hui, la Prusse est l'Allemagne, et le Hanovre, qui jadis lui faisait échec, n'existe plus. Ce sont les hautes pensées qui font les puissantes nations. Un peuple a besoin d'air, de larges horizons, d'un idéal qui

Digitized by Google

charme son imagination et fasse battre son cœur; réduisez-le aux calculs de ménage, à la politique des intérêts de parti, il se désagrègera et se corrompra. Il n'est plus possible de se faire d'illusion à ce sujet : la Belgique, depuis quelque vingt ans, a trop abaissé son rôle et l'opinion du monde à son égard s'en est ressentie. De tous les périls qui nous environnent, il n'en est pas peut-être de plus grave que cette conviction, universellement répandue au dehors, exprimée chaque jour sans réticence dans les journaux et les livres, par des publicistes et des hommes politiques, que la Belgique ne veut pas se défendre, qu'elle se refuse à des efforts trop lourds pour ses bras énervés, qu'à l'heure du danger elle irait s'enfermer passivement dans les murs d'Anvers en implorant le secours des puissances.

Il importe de secouer ce cauchemar, pour nous-mêmes comme pour l'Europe. Des résolutions viriles sont nécessaires, non seulement pour garantir notre situation extérieure, mais pour relever le moral du peuple. C'est une noble tâche que de faire appel à la jeunesse, à ses élans généreux, à ses fervents enthousiasmes. Sa place n'est ni dans les coulisses électorales, ni dans les antres du plaisir : elle est au premier rang des champs de bataille, où se défendent les intérêts de l'humanité et de la patrie. Il ne faut plus qu'on voie des étudiants d'université solliciter des pouvoirs publics le privilège sordide du maintien du remplacement militaire. Malheur à ceux qui cultivent de telles aspirations : ils ruinent l'avenir avec le présent. Qu'on se souvienne de nos ancêtres, de ces Belges des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, qui ne surent ou ne voulurent servir leur pays et dont l'héritage pèse si lourdement sur nos épaules. Les grandes forces morales, sociales, religieuses, qui sont encore si puissantes parmi nous, ont mieux à faire que d'encourager des instincts vulgaires, des préoccupations étroites et égoïstes. Aujourd'hui, demain, longtemps peut-être, pour nous comme pour bien d'autres, il s'agit d'être ou de ne pas être. Or, une nation n'est que si elle veut être; elle subsiste par sa force, non par celle de l'étranger.

Il y a longtemps qu'un noble esprit, qu'un de nos plus grands citoyens, M. Paul Devaux, en présence des débuts

Digitized by Google

d'un mal qui a grandi, écrivait ces lignes superbes :

« Quel pays eut jamais plus besoin de foi politique que notre jeune Belgique? C'est sa condition d'existence. Au lieu de lui prêcher l'indifférence, au lieu d'énerver le sentiment politique, fortifiez-le, relevez-le, car cette vitalité est indispensable à la Belgique pour rester nation. Ce qu'il lui faut avant tout, c'est qu'elle se sente vivre et grandir, qu'elle se sente nation, qu'elle s'inspire de la confiance à elle-même. Éteignez la vie politique, rendez les citoyens indifférents à la direction des affaires de la patrie, faites que tout se mesure à l'aune de l'intérêt personnel, votre pays sera une agrégation de localités juxtaposées, sans lien moral entre elles, ce ne sera pas une nation.

« Comment alors lui ferez-vous comprendre la nécessité des sacrifices que commande le maintien de son indépendance? Comment le ferez-vous consentir longtemps aux frais de son armée et de ses places fortes? Et quand l'orage viendra à éclater sur votre tête, quand l'étranger sera à vos portes pour vous arracher votre existence de peuple indépendant, où retrouverez-vous des citoyens, où retrouverez-vous des Belges au milieu de cette poussière que vous aurez faite? »

VI

Une objection se présente qui doit être rencontrée ici. Que faites-vous, dira-t-on peut-être, de la situation spéciale assignée à la Belgique dans le concert européen? Les traités de 1831 et de 1839 n'existent-ils plus? La neutralité a-t-elle cessé d'être obligatoire pour la Belgique et garantie par les cinq puissances? Non; toutes ces dispositions sont debout; aucune n'a été abrogée; mais avant d'en déduire des conséquences politiques, il est de la plus haute importance de distinguer en cette matière entre le droit et le fait, entre l'obligation juridique des États et leur condition actuelle.

La neutralité belge est un thème qui a été beaucoup agité dans les derniers temps; on l'a invoquée à tout propos et interprétée dans tous les sens. Peu de personnes se sont enquises de son origine historique, moins encore se sont

Digitized by Google

trouvées à même de se rendre compte de sa portée pratique, de son application au cours des épreuves multipliées qu'elle a subies depuis cinquante ans. Notre neutralité procède indirectement de l'acte final du congrès de Vienne. Elle est l'expression abstraite de la même idée dont le royaume des Pays-Bas fut la forme concrète. La Conférence de Londres, après avoir déclaré dans le protocole du 20 décembre que la Belgique émancipée « aurait à remplir sa part des devoirs européens de ce royaume », voulut définir sa propre attitude et aboutit à ce qu'on appellerait aujourd'hui un protocole de désintéressement. L'acte du 20 janvier fut, de la part des cinq puissances, « une manifestation solennelle, une preuve éclatante de la ferme volonté où elles sont de ne chercher dans les arrangements relatifs à la Belgique, comme dans toutes les circonstances qui pourraient se présenter encore, aucune augmentation de territoire, aucune influence exclusive, aucun avantage isolé, et de donner à ce pays ainsi qu'à tous les États qui l'environnent les meilleures garanties de repos et de sécurité ». De là l'article 5 des Bases, qui décrète la neutralité perpétuelle de notre pays et poursuit : « Les cinq puissances lui garantissent cette neutralité perpétuelle, ainsi que l'intégrité et l'inviolabilité de son territoire. »

Le Congrès protesta contre cette prétention de disposer de nous sans le consentement de la représentation nationale; mais la Conférence maintint, le 19 février, le double principe de la neutralité et de l'inviolabilité. Les préliminaires du 26 juin (XVIII articles) ajoutèrent à ces clauses l'expression formelle de la garantie des puissances (article 9); mais un événement imprévu survint. L'armistice fut rompu; le territoire fut envahi et ne put être dégagé qu'à l'intervention d'une armée étrangère. Les vues des puissances se modifièrent, et sans revenir sur les bases essentielles qu'elles avaient arrêtées, l'article 7 du traité du 15 novembre 1831, comme du 19 avril 1839, se borna désormais à stipuler : « La Belgique, dans les limites indiquées aux articles 1er, 2 et 4, formera un État indépendant et perpétuellement neutre. Elle sera tenue d'observer cette même neutralité envers tous les autres États. » La garantie spéciale tombait, mais elle

Digitized by Google

était remplacée par l'article 1er du traité conclu entre la Belgique et les cinq puissances, qui couvre de leur garantie le corps des dispositions constituant les XXIV articles.

Rien de plus instructif que de comparer l'attitude des puissances vis-à-vis de la Belgique victorieuse et forte, et leurs résolutions à l'égard de la Belgique vaincue et humiliée. Voilà la leçon significative inscrite dans les origines mêmes de notre neutralité. A cela près, le titre juridique subsiste. Pendant trente ans, de 1840 à 1870, il a subi bien des épreuves; il a été compris dans des sens fort divers et a donné lieu aux commentaires les plus étranges ; mais que la garantie est réelle, qu'elle engage les puissances non seulement dans leur collectivité, mais chacune séparément, c'est ce qui n'a jamais été sérieusement contesté, et en Angleterre moins que partout ailleurs. Est-ce à dire que la politique des États ait toujours été subordonnée au respect de cet engagement? Il s'en faut de beaucoup; mais lorsque le traité du 11 mai 1867 eut établi la neutralité du grand-duché de Luxembourg, le gouvernement britannique, en faisant une distinction entre la garantie collective qu'il accordait à ce pays et la garantie séparée qu'il reconnaissait devoir à la Belgique, détermina explicitement l'étendue de son obligation envers celle-ci ; il provoqua même une vive irritation à Berlin, où l'on n'admettait pas la possibilité d'une atténuation quelconque de l'une comme de l'autre garantie. De même, en 1870, quand M. Gladstone négocia l'accord des 9 et 11 août, c'est manifestement dans le même sens qu'il interprétait la clause de 1839 : les termes du document sont formels. Ceux qui le contestent aujourd'hui, ceux qui font de cet acte une démonstration fallacieuse, calomnient leur pays. Le traité de garantie fut sincère; il fut la conséquence immédiate de la divulgation du projet de conquête rédigé, au mois d'août 1866, aux Tuileries, et il parut indispensable à raison des hésitations mêmes que Napoléon III apportait à reconnaître les obligations de la France.

Voilà le droit. Il ne faut ni l'affaiblir, ni le limiter; mais il ne faut pas non plus le surfaire et fonder l'existence d'une nation sur une signature qui peut être protestée. En 1831,

Digitized by Google

le duc de Wellington disait à la Chambre des Lords : « Il est absurde de présenter une *garantie* de neutralité comme suffisante pour assurer l'indépendance du nouveau royaume. En 1814, ceux qui avaient réuni la Belgique à la Hollande savaient trop bien qu'il n'existe pas de garantie solide sans l'établissement de moyens de défense matérielle; ils y avaient pourvu par l'établissement d'une ligne de forteresses, et ces forteresses sont évidemment plus nécessaires à la Belgique seule qu'à ce pays réuni à la Hollande. » C'est le langage de la politique qui, on ne le sait que trop, hélas! divorce souvent avec le droit.

Les intérêts en jeu, les antagonismes en présence, la balance des forces sont ici les considérations dominantes. Nous ne sommes pas en 1831 ni en 1839. Que l'on compare la carte actuelle de l'Europe et celle d'il y a vingt ans. D'autres idées, d'autres hommes, d'autres nations gouvernent aujourd'hui le monde. Les conjonctures sont pleines d'avertissements menaçants. La paix compromise à l'Orient comme à l'Occident de l'Europe, indique la distribution des forces en cas de conflagration. La Russie et l'Autriche se tiendraient mutuellement en échec; la France et l'Allemagne auraient besoin l'une contre l'autre de la totalité de leurs ressources. Si l'une d'elles viole notre territoire, l'intervention de l'autre transportera chez nous le théâtre de la guerre. Une fois entraînés dans le tourbillon, où nous déposera-t-il? Au jour du règlement final, de quelque côté que se porte la victoire, des réminiscences redoutables, des intérêts majeurs peuvent se dresser contre nous. Resterait l'Angleterre : mais son affaiblissement militaire n'est un secret pour personne. Avec une armée de volontaires toujours insuffisante, avec l'Inde, l'Égypte et le Cap à garder, avec l'Irlande à contenir, combien aurait-elle de régiments à nous donner? Son appui se réduirait probablement à une intervention navale qui aurait certes son prix, mais ne fixerait pas le destin de la guerre. C'est bien la conscience de cette impuissance qui explique les récentes manifestations de la presse anglaise, oublieuse de ses fiertés d'autrefois. Que peuvent les plus solennelles garanties contre des faits avérés?

Digitized by Google

L'histoire de tous les temps, et l'histoire contemporaine n'est pas, malheureusement, sous ce rapport en progrès, démontre que les traités ne se gardent pas tout seuls. Il leur faut le secours d'une diplomatie vigilante, d'une forte organisation militaire, d'un sentiment national énergique. Il est deux exemples récents que la Belgique devrait avoir sans cesse sous les yeux.

En 1852, l'extinction de la dynastie de Danemark était prévue; les puissances se mirent d'accord pour assurer au prince Christian de Glucksbourg la succession de Frédéric VII, et sanctionnèrent à cette occasion l'intégrité de la monarchie danoise. Mais un mouvement national s'était formé en Allemagne en faveur de l'indépendance des duchés de Schleswig et de Holstein, et de l'incorporation du premier comme du second à la Confédération germanique. Pour n'être pas débordées par les États secondaires, la Prusse et l'Autriche prirent la direction de ce mouvement; en 1864, les Danois succombaient vaillamment sur les retranchements de Duppel. La position de Copenhague vaut bien celle d'Anvers; pour la Russie, c'est la clef de la Baltique; le Danemark affaibli pouvait la laisser tomber de ses mains. Mais la Russie avait besoin de la coopération de la Prusse en Pologne, et elle s'abstint. L'Angleterre fit appel à la France, mais Napoléon III courtisait à ce moment les États secondaires de l'Allemagne; il fêtait leur candidat, le duc d'Augustenbourg, et caressait on ne sait quel rêve de nouvelle confédération du Rhin. Le cabinet de Londres, demeuré seul, se contenta d'une protestation, et le Danemark perdit la moitié de son territoire.

En 1877 éclate la guerre d'Orient. Par le traité du 15 avril 1856, l'Autriche, la France et la Grande-Bretagne avaient garanti solidairement l'indépendance et l'intégrité de la Turquie, avec la stipulation du cas de guerre s'il y était porté atteinte. Personne ne s'en souvint. Après la déclaration de guerre de la Russie, le gouvernement ottoman invoqua l'article 8 du traité de Paris du 30 mars 1856, qui rendait obligatoire le recours préalable à la médiation des puissances. Son appel ne fut pas entendu; l'Angleterre seule lança une

Digitized by Google

protestation. La Roumanie, demeurée vassale de la Turquie sous la garantie des cinq puissances (article 22 du même traité), fermait l'accès du territoire turc. La Russie réclama le passage et l'obtint par une convention du 16 avril 1877 qui garantissait l'intégrité du territoire de la principauté. Les Roumains s'allièrent même aux Russes et s'illustrèrent à leurs côtés sous Plewna. Quand la paix se fit en 1878 à Berlin, la Roumanie devint indépendante, mais au prix d'une mutilation. Ses protestations furent véhémentes, mais vaines. La Bessarabie, aux champs fertiles peuplés de Roumains, devint une province russe, et les steppes de la Dobroudscha, habités par des Tartares, durent compenser cette perte.

Ce sont les œuvres de la politique en face des conceptions du droit. Le monde n'est pas gouverné par des jurisconsultes ni par des philanthropes : il l'est par des intérêts, par des passions, par des impulsions nationales ou dynastiques qui se contiennent mal dans le cadre des transactions diplomatiques. C'est le travail de l'histoire qui se défait et refait sans cesse. Les deux exemples qui viennent d'être rappelés, sont certes peu encourageants pour les nations secondaires. Les Danois de 1864 comme les Roumains de 1877 ont fait leur devoir; ils méritaient un sort meilleur. Mais il ne faut pas oublier que si un État ne sauve pas toujours son existence en sauvant son honneur, il ne la sauve jamais en le perdant.

La Belgique ne doit évidemment pas renoncer à la garantie des traités qui demeurent sacrés; mais elle doit de plus en plus comprendre que sa vraie garantie est en elle-même. Une nation de six millions d'âmes, riche et prospère, pourvue de toutes les ressources d'une civilisation avancée, n'est pas réduite à vivre par la grâce d'autrui. Elle ne meurt que si elle souscrit d'avance à sa propre ruine. La Belgique sera respectée si elle sait se montrer forte et résolue. L'Europe ne méconnaîtrait pas ses obligations envers un pays qui accomplirait les siennes dans toute leur étendue.

Em. Banning.

Digitized by Google

LA GUERRE AUX MICROBES [1]

VI

De quelles armes disposons-nous donc pour repousser ces insaisissables ennemis? Quels sont les moyens défensifs et offensifs que la science a mis à la portée de l'homme pour l'aider à se préserver de leurs atteintes?

Tout d'abord, il est certaines circonstances liées à la constitution et aux habitudes des microbes qui paralysent dans une assez large mesure leurs tendances agressives. N'étant pas volatils, ils adhèrent plus ou moins aux surfaces sur lesquelles ils se sont déposés. Dans l'atmosphère elle-même, ils ne flottent pas à l'état de liberté : ils sont comme portés par les poussières solides qui s'y trouvent répandues et ne peuvent en être détachés que par une vive agitation de l'air. On sait aussi que la vie des bactéries est généralement courte, en sorte que parmi celles qui foisonnent dans les airs ou dans les eaux, il en est un très grand nombre qui ne sont plus que des cadavres inoffensifs.

Nous possédons d'ailleurs dans notre propre organisation des moyens de défense qui, dans les conditions ordinaires de la vie, nous protègent plus ou moins efficacement contre leurs déprédations. C'est un jeu pour les microbes que de s'introduire dans les cavités ouvertes du corps humain, notamment dans les voies digestives : mais dès qu'il s'agit pour eux de pénétrer dans le sein même de nos organes, la chose n'est plus aussi commode. Pour cela, il faut en général qu'il se soit produit une effraction préalable des membranes, une sorte de *brèche* entamant la peau ou les muqueuses. La

[1] Voir la *Revue* du 15 janvier 1887.

Digitized by Google

plupart du temps, c'est une excoriation, une plaie, une solution de continuité, une perte de substance quelconque qui ouvre ainsi la porte aux assiégeants, comme cela s'observe dans l'érysipèle chirurgical et même dans l'érysipèle ordinaire, dans les empoisonnements pyémiques des blessés, dans les infections puerpérales.

Et même alors, il ne faudrait pas croire que l'ennemi fût maître de la place. Entre ses défenseurs et le gros des assaillants, il s'établit une guerre des rues qui ne se termine pas toujours à l'avantage de ces derniers. Il arrive, en effet, que les globules blancs répandus en quantité dans notre sang et dans nos tissus prennent à leur tour l'offensive. Ils se portent au-devant des bactéries, les englobent dans leur masse, les tuent et les digèrent, à peu près comme le boa fait de sa proie. Enfin, bon nombre de microbes succombent sans même avoir affaire aux *cellules dévorantes*. Comme il arrive trop fréquemment aux troupes dont les connaissances topographiques sont insuffisantes ou dont l'intendance est mal organisée, ils s'égarent dans des régions où ils ne trouvent plus à se nourrir et où, faute de vivres, ils ne tardent pas à mourir de leur belle mort.

On aurait tort cependant de trop compter sur ces circonstances favorables. Elles éloignent ou atténuent le danger, mais ne le font pas disparaître. Aussi le soin de notre salut nous oblige-t-il souvent à marcher nous-mêmes à la rencontre de l'ennemi. Nos moyens d'attaque nous sont alors fournis par la connaissance que nous avons acquise des côtés faibles de nos adversaires.

On a vu qu'aucun d'eux n'était en état de supporter sans périr une *température* suffisamment élevée. Il est certain que l'on détruit la plupart des microbes soit en passant les objets contaminés par l'eau bouillante, soit en les exposant à l'action des vapeurs. Malheureusement, la température de l'ébullition n'est pas toujours assez considérable pour opérer la destruction des germes. Pour être tout à fait sûr du résultat, il faut, ou bien brûler les objets en question, — ce qui constitue, on l'avouera, un procédé trop radical pour être toujours pra-

Digitized by Google

tique, — ou bien les soumettre à l'action de l'air surchauffé en vase clos. Cette dernière condition est réalisée par les *étuves sous pression.*

Théoriquement, le moyen est infaillible. Néanmoins, l'application n'en est pas constamment efficace. Ainsi qu'en témoignent les expériences récentes de Grancher, il peut se faire que des tubes ensemencés de bactéries malfaisantes, introduits dans l'intérieur d'un matelas placé lui-même dans une étuve *sèche* dont la chambre de chauffe ne marque pas moins de 130°C., conservent en partie leurs germes vivants. Et cela parce que la chaleur intense développée dans l'appareil n'a pas pénétré jusqu'aux tubes. L'air *humide* seul peut assurer le succès de l'opération.

Pour anéantir les microbes incapables de résister à la *dessiccation*, il suffira de les soumettre à l'évaporation dans un air sec. Le bacille cholérique peut être détruit de cette façon. Celui de la tuberculose, par contre, se montre réfractaire à ce dernier moyen.

Les germes qui ne peuvent vivre sans *air*, on les enfouira dans la profondeur du sol ou bien on les noyera dans de grandes masses d'eau. Ceux, au contraire, qui redoutent le contact de l'atmosphère seront arrachés à leurs ténébreux repaires et traînés au grand jour, où ils ne tarderont pas à disparaître comme les vampires et les goules qui s'évanouissent aux premiers rayons du soleil. Le chirurgien ne fait point autre chose quand il débride largement une plaie anfractueuse.

Enfin, j'ai dit tantôt que certaines bactéries secrétaient des poisons incompatibles avec la vie de nos organes. A notre tour, par le droit du talion, nous leur administrons, quand elles nous gênent, des substances qui les paralysent et les tuent. Les émanations de chlore, d'acide sulfureux, d'acide phénique, de thymol, de térébenthine purgent en effet l'atmosphère des microbes qui l'infestent. Les eaux-vannes seront purifiées par le sulfate de fer et le sulfate de cuivre. Les vêtements et les objets contaminés seront dépouillés de leurs germes par les solutions phéniquées ou mercurielles.

Digitized by Google

Au lieu d'organiser ces sortes d'expéditions en pays ennemi, nous devrons parfois nous contenter de tenir à distance nos trop dangereux voisins. Qu'il s'agisse d'une eau plus ou moins suspecte, et nous parviendrons, par une filtration bien exécutée, à éloigner les germes qui la souillent. Si ténus qu'ils soient, ils ne le sont pas encore assez pour traverser les pores de la porcelaine, et le liquide recueilli, par exemple, à l'intérieur des bougies creuses de Chamberland sera absolument stérile. Le sol lui-même suffit, dans certains cas, pour accomplir cette épuration. A Gennevilliers, où le colmatage est pratiqué en grand, il a été constaté que les eaux filtrées par le terrain de la plaine ne renferment plus qu'une douzaine de microbes par centimètre cube, — et encore sont-ce des microbes absolument inoffensifs. On se rappelle enfin qu'un simple tampon d'ouate est en état de barrer la route aux germes les plus subtils, et la chirurgie moderne n'a pas manqué d'utiliser dans le pansement des plaies cette remarquable propriété.

A défaut de ces moyens, il restera toujours à l'homme, lorsqu'il pourra joindre les microbes, la ressource de les réduire par la *famine*. Eh quoi! dira-t-on, ces êtres imperdérables ont-ils donc besoin d'une copieuse alimentation? Ils sont, en vérité, si petits qu'un atome de nourriture, un rien de matière alibile devrait suffire, pour tout le cours de leur existence, à l'entretien de leurs organes. Mais ce rien lui-même, ils ne pourraient vivre s'ils en étaient privés. A tous, sans exception, il faut une certaine dose de substances qui ne se rencontrent que dans les milieux habités.

Or, il est au pouvoir de l'homme de tarir la source de ces produits. Les moyens dont il dispose pour cela sont ceux qui ressortissent à cette branche de la médecine que l'on pourrait appeler la *grande hygiène*. Ils consistent en une large aération, en une propreté aussi parfaite que possible et surtout dans la suppression de l'encombrement, c'est-à-dire dans le maintien d'une proportion normale entre les dimensions d'un lieu et le chiffre de ses occupants. Cette dernière règle, par malheur, n'est presque jamais observée. Aussi les germes

Digitized by Google

infectieux sont-ils répandus en bien plus grande abondance dans les villes que dans les campagnes, dans les maisons très peuplées que dans les édifices spacieux. C'est pour cela aussi qu'on les voit élire de préférence leur domicile dans les logis étroits, mal aérés, où gîtent des tribus entières de misérables. Ils s'y installent comme en pays conquis avec leur malsaine progéniture, et ces nids d'infection deviennent pour eux des retraites inexpugnables.

L'ensemble des mesures — préventives pour la plupart — qui viennent d'être énumérées sont de notoriété publique et de pratique courante. Bien qu'elles soient toujours trop négligemment appliquées, elles sont au moins connues de la généralité, et par les temps d'épidémie chacun se familiarise aisément avec leur emploi.

Mais à côté de ces moyens généraux qui se trouvent à la portée de tous, a surgi récemment un autre procédé né, lui, dans l'atmosphère même du laboratoire, au milieu des lapins, des chiens et des cochons d'Inde, entre les étuves et les ballons. Il consiste, on l'a deviné déjà, dans l'*atténuation des virus*. Cette atténuation n'est pas, à proprement parler, un simple affaiblissement des virus : c'est plutôt une involution toute particulière qui leur enlève une partie et même parfois la totalité de leur activité *spécifique*. Dans ces nouvelles conditions, ils ne déterminent plus, lorsqu'on vient à les introduire dans l'organisme, que des accidents bénins ou nuls. Ces virus, en apparence frappés d'inertie, n'ont pourtant rien perdu de leur *vitalité*. Et non seulement ils continuent à vivre sous leur forme nouvelle, mais il est encore possible de leur restituer, sans l'apport d'aucun germe étranger, toutes leurs qualités originelles.

Rien n'est plus facile à démontrer. Que l'on prenne, par exemple, un de ces virus devenus absolument inoffensifs pour un sujet de grande taille, et qu'on l'inocule d'abord, comme l'a fait Pasteur, à une série d'animaux très jeunes et de petite taille, puis à des individus de plus en plus grands et de plus en plus âgés, et l'on verra la matière infectieuse reprendre graduellement sa virulence par la vertu de ces

Digitized by Google

incubations successives ou, si l'on veut, de cette *culture ascendante*. Il arrivera ainsi un moment où la puissance toxique du produit sera développée à tel point qu'il tuera sans coup férir un animal dépassant de beaucoup en volume celui qui s'était montré réfractaire à la première inoculation. Au début de l'expérience, la virulence semblait réduite à zéro : les transplantations terminées, elle est remontée à son maximum.

On aurait tort de s'imaginer que dans le cours de ces pérégrinations le microbe ait changé de nature. Son mode de développement, sa forme, sa structure apparente sont demeurés les mêmes. Son activité seule s'est modifiée. Dans l'atténuation et la reconstitution des virus, il ne s'agirait pas, en effet, suivant la comparaison de Baumgarten, de vipères que l'on métamorphoserait en d'innocentes couleuvres, ni de couleuvres dont on referait ensuite des vipères, mais simplement de reptiles venimeux auxquels on enlèverait leurs crochets pour les regreffer ensuite, ou mieux encore chez qui l'on tarirait et stimulerait alternativement la sécrétion du venin.

On sera curieux sans doute d'apprendre par quelles manipulations l'on est parvenu à réaliser ces atténuations. Pour certains virus, il n'est besoin, si l'on veut leur faire perdre la plus grande partie de leurs qualités offensives, que de les exposer pendant un certain temps *au contact de l'air*. C'est de cette façon que Pasteur a traité le virus charbonneux.

Une autre méthode, la méthode lyonnaise, inaugurée par Toussaint, est basée sur l'emploi gradué de la *chaleur*.

Je passe sous silence le procédé de Ferran, qui consistait à délayer dans beaucoup de bouillon additionné d'un peu de bile une petite quantité de matière cholérique plus ou moins pure et à laisser mijoter un ou deux jours. Il obtenait ainsi, sans plus de frais, ce fameux mélange qu'il injectait sous la peau : pratique peut-être inoffensive, mais à coup sûr inefficace, puisque le bacille du choléra ne peut ni vivre ni se multiplier dans les organes externes du corps, pas plus que dans le sang.

La *dessiccation* constitue un troisième moyen employé par Pasteur dans ces tout derniers temps pour obtenir l'atténua-

Digitized by Google

tion du virus de la rage. Toutefois, cette méthode semble diminuer purement et simplement la quantité des germes sans modifier sensiblement leur activité individuelle.

Cette idée d'appliquer la dessiccation à la préparation des virus-vaccins n'est d'ailleurs pas nouvelle. De temps immémorial, les Chinois et les Arabes emploient les croûtes desséchées et pulvérisées de la variole comme un remède préventif contre cette maladie, et la coutume est répandue chez les Mamaquas, lorsque l'un d'eux est mordu par un serpent, d'introduire dans des incisions pratiquées autour de la plaie de petits fragments de glandes à venin desséchées au soleil. Au témoignage de Bolton, cette pratique jouirait d'une véritable efficacité. Il est vrai que ces mêmes indigènes croient se préserver tout aussi sûrement en buvant le contenu frais de la poche à venin.

On se trouve donc en possession d'assez nombreux moyens permettant de déprimer au degré voulu, *en dehors de l'organisme*, l'activité virulente des microbes. Il est plus facile encore, comme on l'a vu, de restituer au virus altéré toute sa malignité primitive en le faisant passer à travers une série déterminée d'organismes vivants.

Mais, ne manquera-t-on pas d'objecter, c'est précisémen le problème inverse qu'il eût fallu chercher à résoudre. Ce qu'il importe le plus de découvrir, n'est-ce pas, en effet, le secret d'annihiler l'infectiosité des virus introduits dans l'organisme, quitte à la laisser se reconstituer ensuite au dehors? Secret dont la connaissance serait d'autant plus précieuse que ce n'est pas à des microbes anémiques, à des virus énervés que nous avons affaire dans les conditions ordinaires de la vie, mais à des bactéries jouissant de toute leur activité et qui n'ont jamais été soumises à l'épreuve débilitante de la chaleur ou de l'évaporation.

Faut-il donc considérer comme infructueuses les recherches poursuivies avec tant de ténacité par des observateurs de premier ordre et croire que ces superbes travaux ont été accomplis en pure perte? N'auraient-ils, par hasard, d'autre valeur que celle qui s'attache à la découverte d'un fait scientifique nouveau?

Digitized by Google

Non, certes! En établissant les principes de l'atténuation des virus, les bactériologues ont rendu à l'humanité le plus grand, le plus réel service. Car ces virus atténués, on les a fait servir à la destruction des germes les plus vénéneux et l'on a réussi, avec d'aussi faibles auxiliaires, à vaincre un ennemi supérieur en nombre et beaucoup mieux armé pour la lutte. S'il est une chose étrange dans l'histoire des sciences modernes, c'est assurément celle-ci. Le fait est là pourtant, avéré, indéniable. Vous inoculez méthodiquement à un animal ou à un homme quelques gouttes d'un virus atténué, et le sujet devient, à partir de ce moment, inaccessible aux atteintes des microbes libres. On peut même, dans certains cas, le saturer de microbes infectieux sans que sa santé en soit le moins du monde compromise. Il y a plus : l'immunité acquise de cette façon peut se transmettre par hérédité!

N'est-ce pas là, en vérité, de l'homéopathie transcendante?

L'explication d'un phénomène aussi anormal est encore à trouver. Le problème est d'ailleurs plus complexe qu'on ne le supposerait de prime abord.

La première question qui se pose est celle-ci : le microbe du virus conférant l'immunité appartient-il à une espèce autre que celle du virus infectieux, — ou bien n'existe-t-il entre les deux qu'une différence de modalité? S'il s'agissait toujours de virus dissemblables, comme c'est le cas pour la vaccine par rapport à la variole, il serait permis de supposer qu'il existe entre les deux virus une incompatibilité absolue, résultant de cette circonstance que l'un absorberait toute la nourriture disponible et par là condamnerait l'autre à périr d'inanition. Il se pourrait aussi que le premier modifiât la composition des organes de telle façon que ces derniers ne fussent plus en état de produire les substances nécessaires à l'entretien du second.

Maisquand, au contraire, les deux virus en question sont de même nature, l'interprétation précédente cesse naturellement d'être admissible.

Y a-t-il donc lieu d'admettre qu'une faible proportion de virus peut rendre un organisme impropre à ressentir les effets du même virus administré en grande quantité? Quelque para-

Digitized by Google

doxale que soit cette supposition, elle a cependant pour elle certaines observations récentes. J'ai dit plus haut, on s'en souvient peut-être, que la dessiccation imposée par Pasteur à ses cultures rabiques ne faisait, dans sa propre opinion, que diminuer le *nombre* des germes sans modifier leur *qualité*. Et cependant une première injection pratiquée avec un liquide pauvre en virulence, et par conséquent très peu chargé de germes, réussit à prévenir les effets homicides d'une seconde injection sensiblement plus riche; celle-ci remplit le même rôle à l'égard d'une troisième injection plus active encore, et ainsi de suite jusqu'aux inoculations les plus virulentes.

Pasteur a proposé lui-même, sous une forme hypothétique, l'interprétation suivante du phénomène. Une foule de microbes, comme on le sait aujourd'hui, donnent naissance, dans leurs cultures, à des produits vénéneux. Ces *ptomaïnes*, car c'est d'elles qu'il s'agit, sont mortelles pour les microbes mêmes qui les ont élaborées. Le fait de cette *auto-intoxication* n'a d'ailleurs rien de spécial aux microbes. Non seulement ces plantes inférieures, telles que le champignon de la moisissure, mais aussi les organismes supérieurs, y compris le corps humain, fabriquent en pleine santé de véritables poisons, les *leucomaïnes* de Gautier. Ces substances sont assez actives pour tuer infailliblement les sujets chez lesquels elles viendraient à s'accumuler. D'après cela, rien n'empêche de supposer que les produits toxiques du premier virus, en se répandant partout, enrayent la multiplication des germes introduits par les inoculations ultérieures.

Il eût fallu toutefois, pour rendre cette explication pleinement satisfaisante, la faire suivre d'une hypothèse complémentaire : sans quoi on serait en droit de se demander comment il se fait que les ptomaïnes, en même temps qu'elles tuent les microbes, ne frappent pas mortellement aussi le sujet inoculé. Or, voici, à mon sens, de quelle façon il serait possible de comprendre cette immunité :

Les poisons nés de la *première* inoculation — celle qui se fait avec un virus très atténué — sont trop peu abondants pour détruire les microbes introduits dans l'organisme par

Digitized by Google

cette première opération; à plus forte raison leur quantité se trouvera-t-elle trop faible pour compromettre l'existence du malade. Ils ne sont cependant pas sans action sur lui : ils impressionnent sans aucun doute ses centres nerveux, d'autant plus que ces derniers sont le siège de prédilection des germes de la rage. Or, chacun sait que notre système nerveux s'accoutume aisément aux poisons. Sans remonter à Mithridate, on n'ignore pas que, de nos jours, certains paysans styriens contractent peu à peu l'habitude de consommer journellement des masses énormes d'arsenic et que des hypochondriaques en arrivent progressivement à absorber sans danger immédiat des doses considérables de morphine. Il est donc rationnel d'admettre que l'impression toxique initiale, si légère qu'elle soit, laisse après elle une modification persistante qui rend le système nerveux moins sensible aux absorptions subséquentes, et lui permet ainsi de supporter sans grand péril une dose de poison plus élevée.

Vienne maintenant une *seconde* injection plus concentrée que la précédente : elle va développer une nouvelle masse de ptomaïnes dépassant en quantité la première. Le système nerveux de l'animal, préparé à l'avance à ce violent assaut, saura le supporter sans faiblir, — tandis qu'une partie des microbes, privés du don de l'accoutumance, succombera cette fois à l'intoxication.

La tolérance du sujet augmentera ainsi à chaque injection et deviendra bientôt telle que l'agent vénéneux, même à dose excessive, n'aura plus de prise sur lui. Le chiffre des microbes, au contraire, baissera en raison directe du degré d'accumulation du toxique; et si même ils ne disparaissent pas tous, les survivants ne parviendront jamais à produire assez de poison pour amener la mort de l'hôte qui les héberge.

VII

Mais laissons le champ des hypothèses pour rentrer dans le domaine des faits.

Une des données les plus positives qu'ait fournies l'observation médicale est celle de l'*immunité* spontanée ou acquise.

Digitized by Google

L'immunité *spontanée* consiste en une absence de prédisposition, dont la raison, d'ailleurs, est la plupart du temps inconnue. Dans toutes les épidémies, il arrive que certains individus, exposés autant que d'autres, échappent aux dangers de la contagion. Les médecins et leurs aides, pour ne citer que ceux-là, ne succombent pas tous à des maladies infectieuses, et cependant personne n'est plus qu'eux en contact intime et fréquent avec les malades, qui sont les générateurs par excellence des virus.

L'immunité *acquise* est tout autre chose. C'est celle que confère à l'égard de cette maladie même une maladie dont on a été antérieurement atteint.

Restreint est le nombre des affections qui présentent cette particularité. Et pour la plupart, peut-être même pour l'universalité d'entre elles, la durée de l'immunité n'est pas indéfinie. Le typhus, la scarlatine, la variole appartiennent à ce groupe.

Mais la grande majorité des maux infligés à l'espèce humaine ne possède malheureusement pas cette faculté. Tel est le cas pour le choléra, la diphtérie, l'érysipèle, la malaria, la tuberculose et bien d'autres encore.

Il est enfin une troisième catégorie de maladies infectieuses dont on ne saurait dire si elles jouissent ou non d'une vertu préservatrice, à cause de leur rareté ou de la gravité mortelle de leur première attaque, qui fait qu'un sujet déterminé n'en est jamais affecté deux fois. Le charbon et la rage se rangent dans cette dernière catégorie.

Théoriquement, les affections du premier groupe, peut-être également celles du dernier, seraient les seules qui pussent jouir du bénéfice des inoculations préventives. Seules, elles pourraient être considérées comme des maladies *vaccinables*. Mais en fait, on n'a découvert jusqu'ici d'autre vaccin que celui des différentes espèces du *charbon*, du *rouget des porcs* et de quelques autres affections particulièrement propres à l'animal. Pour l'homme, on n'avait encore trouvé jusqu'ici qu'un seul vaccin : celui de la *variole*. On pouvait même craindre qu'en raison du préjugé qui s'oppose à l'expérimentation sur l'homme, le succès de Jenner demeurât à jamais

Digitized by Google

isolé, lorsque Pasteur, dans une séance mémorable de l'Institut, celle du 1er mars 1886, annonça au monde qu'il avait découvert, à son tour, le vaccin de la rage. — Et tandis que le vaccin de Jenner n'avait jamais eu d'autre pouvoir que de rendre réfractaire à la variole les sujets inoculés, Pasteur attribuait à son virus la faculté de tuer les germes de la rage *même après leur pénétration dans l'organisme*. C'était plus que de la prévention: c'était l'annulation de la rage. Sûr de ses résultats et confiant dans l'efficacité de sa méthode, il terminait sa communication par ces mots : « La prophylaxie de la rage après morsure est fondée. Il y a lieu de créer un établissement vaccinal contre la rage. »

Au moment où l'illustre savant formulait cette déclaration, elle ne reposait encore que sur un nombre restreint de cas de guérison, — un peu trop restreint même pour autoriser une affirmation aussi catégorique.

Mais depuis lors, les guérisons se sont multipliées dans de telles proportions que, nonobstant quelques insuccès, on peut accepter actuellement sans la moindre réserve les conclusions de Pasteur. Les échecs qu'il a fallu enregistrer et sur lesquels nous reviendrons tantôt ne prouvent rien, en effet, contre l'excellence de la méthode; ils n'atteignent que son infaillibilité.

Certes, parmi les sujets présentés à Pasteur et traités par lui, il s'en trouvait vraisemblablement plusieurs qui, abandonnés à eux-mêmes, n'eussent pas gagné la rage. Tels individus se croient menacés d'hydrophobie tout simplement parce qu'ils ont été mordus par un chien errant à allures plus ou moins suspectes. Le virus qu'ils se figurent avoir dans le sang n'existe que dans leur imagination. Et même parmi ceux qui ont subi, comme paraissent l'avoir fait presque tous les malades de Pasteur, l'attaque d'un chien véritablement enragé, un très grand nombre échappent à tout accident rabique : ce qui tient, soit à une immunité innée, soit à cette circonstance que la salive d'un chien enragé n'est pas toujours virulente. Les relevés dressés pour le département de la Seine ont, en effet, démontré que sur une centaine de personnes mordues, il n'en meurt pas plus d'une vingtaine.

Digitized by Google

Mais quel écart entre cette proportion et celle qui ressort des statistiques de Pasteur! Au 12 avril 1886, il avait été traité au laboratoire de la rue d'Ulm non moins de 726 personnes appartenant aux nationalités les plus diverses : Français, Allemands, Russes, Belges, Américains. De tous ces patients, aucun n'avait présenté avant son arrivée à Paris les symptômes de la rage, c'est-à-dire que le mal était encore chez tous à sa période d'incubation. La plupart avaient été mordus par des chiens; quelques-uns aussi par des loups. Au nombre de ces derniers figuraient 19 Russes, venus de Smolensk, qui avaient été mordus le même jour par le même animal.

Or, sur ces 726 individus, *trois* seulement ont succombé : une jeune fille dont les blessures, nombreuses et profondes, siégeaient à la tête, et deux des paysans russes appartenant à la série de tantôt. Chez ceux-ci, les morsures affectaient également un caractère de gravité exceptionnelle; de plus, il s'était écoulé près de trois semaines entre le jour de l'accident et leur arrivée à Paris: autant de circonstances fâcheuses qui pouvaient expliquer l'inefficacité du traitement. Il est d'observation, en effet, que le nombre et la gravité des lésions, d'une part, leur localisation à la tête, de l'autre, rendent les morsures plus particulièrement dangereuses. Plus venimeuses aussi, comparées à celles des chiens, sont les morsures produites par les loups. Quant à la longueur du délai écoulé entre l'accident et l'intervention du vaccinateur, nul doute non plus qu'il n'exerce une action funeste sur le développement de la rage : les germes ont trouvé, en effet, dans l'intervalle, le temps nécessaire pour se multiplier à l'aise.

D'un côté donc, sur 200 sujets mordus, on avait autrefois une quarantaine de morts; aujourd'hui, sur le même nombre d'individus soumis à la médication nouvelle, c'est à peine s'il en succomberait un seul! Le pouvoir du vaccin de Pasteur ne le céderait en rien, d'après cela, à celui du vaccin de Jenner.

Des statistiques plus récentes et portant par conséquent sur un plus grand nombre de cas sont venues confirmer l'efficacité du traitement. A la date du 1er octobre de l'année 1886, il avait été vacciné 1,583 personnes de nationalité

Digitized by Google

française. De ce nombre, 973 avaient été mordues par des animaux indiscutablement enragés. Et veut-on savoir combien de ceux-là ont succombé? Dix! dix seulement, — et encore deux de ces malheureux, arrivés très tard au laboratoire, ont été emportés par des accidents étrangers. En neuf mois, Pasteur aurait donc, rien que pour la France, arraché à la mort cent quarante-cinq personnes!

On s'étonnera peut-être de voir attacher une si grande importance *pratique* à la découverte de Pasteur. La rage est-elle une maladie réellement si redoutable que l'on doive ériger un Institut spécial pour permettre d'appliquer sur une large échelle la nouvelle méthode de traitement?

Assurément, la rage n'occasionne point les mêmes désastres que le typhus ou le choléra. Mais ce n'est pourtant pas un ennemi que l'on doive dédaigner. Sur les 726 cas dont j'ai parlé tantôt, plus de 600 avaient été authentiquement mordus par des animaux enragés et il n'a fallu que quelques semaines pour rassembler cette multitude de malades dans le laboratoire de Pasteur. Rien que pour le département de la Seine, 19 personnes sont mortes de la rage dans le courant de l'année dernière. En Autriche, si l'on en croit les documents officiels, il succomberait chaque année à la rage — chiffre moyen — une centaine d'individus.

Ce sont là des chiffres assez élevés pour qu'il faille en tenir compte : d'autant plus qu'ils paraissent être notablement en dessous de la réalité. Il est bien avéré, en effet, qu'un certain nombre de cas d'hydrophobie sont dissimulés, dans les tables de la mortalité, intentionnellement ou non, sous l'appellation de *méningite*. Autre chose encore rend cette maladie effrayante : c'est l'inéluctabilité d'un dénouement mortel, une fois que les accidents se sont déclarés. Toujours le patient succombe du moment où la maladie est confirmée, et toujours alors il meurt d'une mort affreuse. Une soif ardente, impossible à satisfaire à cause du spasme atroce qui lui saisit la gorge à l'idée seule de l'eau, une salivation incessante, une impressionnabilité intolérable de tous les sens, des hallucinations, des crampes musculaires généralisées, presque aussi

Digitized by Google

intenses et tout aussi douloureuses que celles du tétanos, et avec cela un délire aigu, souvent frénétique, entrecoupé de courts intervalles lucides qui ne font encore qu'aggraver la situation du malheureux patient en lui permettant de sentir toute l'horreur de son supplice : telle est la scène émouvante que l'on voit se dérouler dans la rage humaine, tels sont les symptômes de ce mal terrible contre lequel la science, jusqu'au commencement de l'année dernière, était restée impuissante. On avait bien, avant cela, les insectes *antirabiques*, notamment la *cétoine*, employée en Russie et que l'on fait manger en tartines ; le *mylabre*, administré en poudre par les indigènes tunisiens — en compagnie d'un pain sur lequel on a inscrit un verset du Coran ; le *meloé*, qui formait la base d'une préparation secrète achetée en 1777 par Frédéric le Grand à un paysan silésien et dont certains médecins russes disent avoir constaté l'efficacité préventive, le *hanneton* vanté par Weickhard, enfin les *cantharides*, préconisées déjà avant l'ère chrétienne par le médecin arabe Rhazès. Mais aucun de ces prétendus remèdes n'a subi jusqu'ici de contrôle méthodique et ne saurait par conséquent constituer une médication sérieuse.

Désire-t-on savoir maintenant comment l'auteur de la découverte procède dans ses inoculations ?

La moelle épinière d'un lapin, auquel on a communiqué la rage par des inoculations pratiquées au cerveau avec de la matière virulente puisée elle-même dans la moelle d'un autre lapin enragé, est d'abord découpée en tronçons et chacun des fragments est suspendu dans un flacon plein d'air sec et parfaitement clos. Pour bien faire, la moelle en question doit avoir atteint son plus haut degré d'infectivité, et ce maximum est acquis quand, inoculée à un animal sain, elle développe chez ce dernier les accidents de la rage juste au bout d'une semaine. Inutile d'ajouter que l'on a toujours de ces lapins enragés en provision : depuis plus de trois ans, le laboratoire de Pasteur n'en a jamais été dépourvu.

Ainsi exposés à l'évaporation, les fragments de moelle vont immédiatement commencer à se dessécher. Si l'on emploie l'un quelconque de ces tronçons dès le premier jour, avant qu'il ait subi d'altération bien sensible, il produira

Digitized by Google

naturellement des accidents rabiques après l'incubation réglementaire de sept jours; si, au contraire, on attend deux jours au lieu d'un, le fragment de moelle aura perdu, par un commencement de dessiccation, une partie de son activité, et la durée de l'incubation sera déjà plus longue: c'est-à-dire qu'au fur et à mesure que l'on tardera à faire usage des fragments, ils diminueront de virulence et, le dixième jour, celle-ci sera nulle ou presque nulle. De telle sorte que si l'on voulait pratiquer les inoculations dans un ordre inverse, — ce que l'on peut parfaitement réaliser en se ménageant une série de dix moelles recueillies pendant dix jours consécutifs, — on devrait inoculer d'abord la moelle de dix jours, puis celle de neuf, et ainsi de suite jusqu'à la moelle du jour même; on passerait ainsi graduellement d'une infection nulle, ou peu s'en faut, à une infection maxima.

Or, c'est précisément cette série d'inoculations ascendantes, expérimentées d'abord sur une quantité de chiens et de lapins, que Pasteur n'a pas craint de pratiquer sur l'homme en vue de prévenir le développement des accidents hydrophobiques chez les sujets mordus.

C'est en cela même — et uniquement en cela — que consiste son fameux traitement de la rage.

Pour procéder à ces inoculations, on prend une moelle de dix jours, sèche et racornie; on la découpe en très petits morceaux; puis on écrase et délaye ces derniers dans du bouillon stérilisé, de façon à obtenir un mélange liquide trouble et jaunâtre. On aspire de ce liquide plein une seringue de Pravaz — cet instrument qui sert aux injections de morphine — et on l'introduit directement sous la peau du tronc, ce qui ne cause ni irritation ni douleur. Le lendemain, c'est la moelle de neuf jours que l'on injecte au même sujet; le surlendemain et les jours suivants, on utilise successivement les autres moelles, de telle manière que le dixième jour, on se trouve avoir injecté la moelle extraite le jour même, c'est-à-dire celle dont la virulence n'a rien perdu de son intensité. Pasteur en est même arrivé, dans ces derniers temps, à parcourir en *deux* ou *trois* jours tous les termes de la série.

Seulement, que le vaccinateur prenne bien garde à ne point

Digitized by Google

se tromper, soit dans le choix du tronçon, soit dans le numéro du sujet! En rompant la gradation indispensable au succès du traitement, on inoculerait un virus trop actif et la moindre erreur coûterait la vie au patient. Aussi l'ordre des injections est-il réglé avec le plus grand soin. A l'appel de chaque nom, le sujet désigné se présente; on injecte sous sa peau le virus correspondant à sa journée de traitement; puis l'on passe à un autre, et les inoculations se font avec une précision si rapide que l'on peut opérer en une heure quelque chose comme 70 individus!

Après avoir reçu sa dernière injection, la dixième, celle donc qui développerait à peu près infailliblement la rage chez un sujet vierge, le patient sort guéri du laboratoire. Quelques piqûres légères, un peu de démangeaison, une rougeur insignifiante aux points des injections : ce sont là les seules épreuves par lesquelles il a dû passer pour être débarrassé à jamais de ses cruelles appréhensions!

C'est un professeur de la faculté de médecine de Paris, Grancher, qui s'est chargé d'effectuer personnellement ces inoculations journalières dans le laboratoire de la rue d'Ulm. Depuis la mise en pratique de la méthode, aucun accident n'est survenu, malgré le chiffre énorme des injections — plus de 10,000 — et malgré le péril mortel auquel expose le maniement d'un poison aussi énergique. On ne peut donc que s'associer à l'hommage public rendu par Pasteur lui-même au zèle de ce praticien, car il fallait assurément du courage et du dévouement pour accepter une aussi dangereuse mission.

Mais si l'assistant de Pasteur mérite déjà de si grands éloges, de quelle admiration ne devons-nous pas saluer la géniale initiative du maître! Quand Jenner chargeait sa lancette d'une goutte de *cow-pox*, et, ce que personne n'avait fait avant lui, portait ce virus sous la peau même de l'homme, il était à peu près sûr de ne provoquer par là aucun accident sérieux. Il savait au moins que les sujets contagionnés par les animaux malades ne mouraient jamais de cette infection; tandis que le virus de la rage, lui, est un virus mortel dont l'injection eût tué le patient si elle ne l'avait sauvé. Aussi,

Digitized by Google

malgré la fervente conviction du savant, malgré les garanties que lui donnaient ses expériences antérieures, sa main dut-elle se prendre à trembler quand, pour la première fois, il introduisit dans les veines de l'homme son redoutable mélange. Avec quelle anxiété il a dû suivre le résultat de son premier essai, et quelle n'aura pas été l'orgueilleuse intensité de sa joie quand il aura vu les jours s'écouler après les jours, les semaines succéder aux semaines sans qu'un seul insuccès vînt trahir son espoir!

Chance bien rare aussi, la proclamation de sa découverte n'a soulevé que d'unanimes applaudissements et, par une fortune plus exceptionnelle encore, le monde ne s'en est pas tenu à ces stériles acclamations. Le désintéressement de Pasteur ne permettant pas de lui offrir une récompense personnelle qui fût à la hauteur du service rendu, on a voulu au moins réaliser le vœu humanitaire qu'il avait lui-même exprimé. Grâce aux contributions volontaires des particuliers, des municipalités et des gouvernements eux-mêmes, on verra bientôt s'élever en l'honneur de sa découverte, non un monument inutile, mais un établissement hospitalier international qui portera son nom. Si vaste qu'il soit, il pourra suffire à peine à tous les malheureux qui viendront des quatre parties du monde y chercher leur salut!

Il faut espérer, au surplus, que le progrès immense qui vient d'être accompli ne sera pas le dernier. Cette fois, sans doute, il ne s'écoulera plus deux siècles avant que la conquête scientifique de Pasteur soit, comme celle de Jenner, suivie d'autres inventions du même ordre. Des obscurs laboratoires des savants — si parcimonieusement dotés jusqu'ici par les dispensateurs de la richesse publique — jailliront de lumineuses découvertes dont tirera profit l'humanité tout entière.

On imaginera des procédés merveilleux qui dépasseront en résultats pratiques ceux de Jenner et de Pasteur. Il arrivera sans nul doute un moment — et qu'on ne s'imagine pas que je fais ici du paradoxe — où la fabrication des vaccins, tombée dans le domaine public, s'effectuera d'après des méthodes accessibles à tous. A côté des pharmacies ordinaires s'instal-

Digitized by Google

leront, dans un avenir plus ou moins rapproché, de nombreuses officines où l'on emmagasinera des virus préventifs pour la plupart des maladies infectieuses. Les unes tiendront les microbes préservateurs du *typhus*, les autres, ceux de la *scarlatine;* chez d'autres encore, on achètera les vaccins de la *coqueluche* et de la *rougeole.* Et il n'étonnera personne de rencontrer au coin des rues ou sur la façade des maisons, inscrites en grandes lettres, des enseignes telles que celle-ci :

DÉPOT DE VIRUS PRÉVENTIFS

SPÉCIALITÉ DE VIRUS ANTITYPHIQUE

On trouvera dans ces magasins des cultures rangées avec ordre qui, au lieu des indications latines du quinquina et du séné, porteront sur leurs étiquettes dorées le nom, la provenance et la qualité d'un virus-vaccin. Pour quelques francs, on obtiendra, avec ou sans ordonnance du médecin, une dose garantie de matière vaccinale comme on achète aujourd'hui des granules d'arsenic ou des pilules écossaises. Seulement, bien plus encore qu'aujourd'hui, il importera de se méfier des contrefaçons et l'on devra plus que jamais se mettre en garde contre l'inexpérience du fabricant ou la négligence du dépositaire.

VIII

On vient de voir par quel ingénieux artifice l'homme a contraint ses ennemis à tourner contre eux leurs propres armes. Les microbes les plus malfaisants sont devenus, entre les mains des savants, des auxiliaires toujours prêts à marcher contre leurs anciens compagnons. Ces alliés d'aujourd'hui, il ne faut cependant pas l'oublier, portent encore en eux le germe latent de l'hostilité paternelle. Difficiles à conduire, dangereux à manier, il suffirait qu'on les abandonnât à eux-mêmes pour les voir reprendre à l'instant leurs habitudes héréditaires.

Mais en dehors de cette double catégorie de germes dangereux, — microbes *sauvages* et microbes *apprivoisés*, — il

Digitized by Google

en existe deux autres plus nombreuses encore, dont il n'a pas été fait mention jusqu'ici.

J'entends parler des microbes *neutres* et des microbes *amis*.

Les premiers ne manifestent à notre égard aucune velléité belliqueuse; ils ne demandent qu'à végéter en paix, et les bons rapports de voisinage que nous entretenons avec eux ne sont que très rarement troublés.

Les seconds ont contracté avec nous des relations beaucoup plus intimes. En échange des présents dont nous les gratifions, ils nous rendent d'inappréciables services. Soit qu'ils s'installent chez nous, soit qu'ils passent leur vie au dehors, ils travaillent sans cesse à notre profit. Ce sont eux qui font notre vin, notre bière et notre pain, lesquels ne pourraient se confectionner sans leur officieuse intervention. Ce sont eux encore qui accomplissent pour notre compte la digestion de nos aliments. Ce sont enfin les mêmes microbes qui font germer les plantes servant à notre nourriture. Partout ils interviennent dans la nutrition des êtres organisés; partout se fait sentir leur action bienfaisante.

Que l'on sème, comme l'a fait Duclaux, une graine de pois ou de haricot dans un terrain riche en matières organiques d'une composition très complexe, et cette graine ne germera jamais si le terrain a été préalablement stérilisé. Que l'on essaye d'obtenir du vin ou de la bière en vase clos sans la collaboration des microbes, et l'on n'y réussira point. La pâte destinée à la préparation du pain ne fermentera pas davantage s'il ne s'y trouve mélangé un bacille spécial que vient de découvrir un savant belge, le professeur Laurent.

Quant à l'assimilation digestive, Pasteur s'était déjà demandé naguère si, en essayant d'élever un jeune animal avec des aliments absolument stérilisés, cet animal ne mourrait pas bientôt d'inanition. Les travaux récents de Brieger tendent à confirmer cette présomption, car ils ont démontré qu'en l'absence de germes vivants, la transformation et, par suite, l'absorption des aliments ne parviendraient jamais à s'accomplir. Les microbes en question nous sont donc à ce point indispensables que, s'ils n'existaient pas, nous devrions les inventer.

Digitized by Google

La connaissance de ces derniers faits conduira sans aucun doute à de brillantes découvertes thérapeutiques. On peut entrevoir dès à présent la façon nouvelle dont seront traitées certaines affections dyspeptiques: au lieu de pepsine, de pancréatine ou d'autres ferments digestifs, on se contentera peut-être alors d'administrer au malade des bouillons ensemencés, des pilules de microbes, ou simplement quelques gouttes d'une culture bactéridienne concentrée.

Il n'est pas jusqu'aux microbes indifférents eux-mêmes qui ne trouveront plus tard leur emploi. Je n'en veux d'autre preuve que le curieux essai tenté par Cantani. Partant du principe de la concurrence vitale, il a pensé que l'on pourrait anéantir dans l'organisme même certains germes dangereux en plaçant à leurs côtés des microbes appartenant à une race inoffensive, mais plus avides et moins difficiles sur le choix de leurs aliments. Ces derniers auront bientôt fait table nette et ne laisseront aux autres que l'alternative de leur céder la place ou de périr d'inanition. La bactérie à laquelle s'est adressé Cantani est la bactérie commune de la putréfaction, le *bacterium termo;* le microbe qu'il a essayé de détruire n'était rien moins que le bacille tuberculeux. Chacun sait que ce bacille — cause essentielle de la phtisie — occupe particulièrement les poumons. C'était donc par les voies respiratoires que devait être introduite la bactérie médicamenteuse : ce qui fut fait au moyen de pulvérisations pratiquées avec une culture fortement chargée de *bacterium termo.* Au dire de l'expérimentateur italien, les effets en furent surprenants. Au bout de quelques jours, les bacilles tuberculeux avaient disparu de l'expectoration et s'y trouvaient remplacés par le *bacterium termo;* puis la sécrétion elle-même — qui avait, d'ailleurs, entretemps perdu sa virulence — ne tarda pas à se suspendre et les accidents généraux subirent un amendement considérable.

Salama, de Pise, a confirmé ultérieurement les résultats de Cantani.

Évidemment, ce succès n'a été que relatif : ce qui tient peut-être plus au choix des bactéries mises en présence qu'à l'insuffisance de la méthode. Le *bacterium termo,* en effet, n'a

Digitized by Google

pas le pouvoir de tuer le bacille tuberculeux en dehors de l'organisme, et l'odeur infecte des cultures ne permet pas, d'autre part, de les porter au degré voulu de concentration.

Quelque imparfait qu'il soit, le procédé de Cantani n'en est pas moins un jalon posé pour l'avenir. Il n'est nullement impossible qu'il ne devienne, par la suite, le point de départ d'un traitement nouveau des maladies infectieuses, lequel arriverait peut-être à guérir celles qui, de leur nature, sont réfractaires aux inoculations vaccinales. Ce que l'atténuation des virus ne sera pas en état d'obtenir, l'emploi des microbes *neutres* parviendrait ainsi à le réaliser.

Pourquoi aussi, s'enhardissant davantage, n'essayerait-on pas de combattre au moyen des microbes *malfaisants* eux-mêmes certaines maladies infectieuses graves causées par d'autres germes? Ne pourrait-on pas faire que des microbes venimeux, mais venimeux à des degrés différents, entrassent en conflit dans l'organisme, et que la lutte engagée entre eux se terminât par la déroute complète de l'un des combattants, celui précisément dont nous aurions le plus à craindre les atteintes? Au lieu d'un ennemi très dangereux, nous n'aurions plus à repousser alors qu'un adversaire facile à vaincre, et notre triomphe s'en trouverait à peu près assuré. Dans une communication toute récente présentée au dernier congrès de Berlin, Emmerich vient d'affirmer et de démontrer la possibilité du fait. Il a fait voir que le microcoque de l'érysipèle — affection relativement bénigne — avait la puissance de détruire dans l'intérieur même des organes le bacille du charbon, maladie des plus dangereuses, on peut même dire presque infailliblement mortelle.

Pourquoi n'irait-on pas plus loin encore? Quelle raison théorique y aurait-il de ne pas essayer de combattre par des préparations bactéridiennes très actives le développement de certains produits morbides nés en dehors de toute influence microbienne? Malheureusement, il faut compter ici avec les difficultés pratiques, et les dangers inhérents à de pareils essais en restreindront toujours le nombre. Je ne connais qu'une seule expérience de ce genre qui l'on ait osé tenter chez l'homme. Il s'agissait d'une femme atteinte d'un cancer in-

Digitized by Google

guérissable et qui n'avait plus que quelques jours à vivre. Fehleisen injecta dans la partie malade et étala sur la plaie une certaine quantité de virus provenant d'un sujet atteint d'érysipèle, mais purifié par la culture. Au bout d'un jour, le tissu cancéreux — et ce tissu seul — avait complètement disparu. Le cancer avait été dévoré par les microbes!

Dans sa guerre aux microbes, l'homme a donc remporté déjà plus d'une éclatante victoire. Une observance plus rationnelle des préceptes de l'hygiène, l'emploi mieux réglé des antiseptiques, une application plus étendue des virus-vaccins, une utilisation méthodique des bactéries indifférentes, sans compter les découvertes purement scientifiques relatives à la structure et aux fonctions des microbes, tels sont les progrès accomplis par la science bactériologique en l'espace de quelques années.

Si l'on fait abstraction de la poussée gigantesque qu'a provoquée l'éclosion de la théorie cellulaire de Schwann et de l'extension inouïe qu'ont prise les recherches embryologiques à la suite des travaux de Darwin, on ne trouvera guère dans l'histoire des sciences biologiques d'autre exemple d'un essor aussi rapide. On dirait qu'une fois sortie de sa torpeur séculaire, la science nouvelle a tenu à honneur de regagner le temps perdu. Courant droit devant elle sans s'arrêter un instant, elle a franchi tous les obstacles qui lui barraient la route, et malgré les nombreuses étapes qu'elle a parcourues, elle ne semble pas prête à ralentir son allure.

Qu'elle poursuive encore quelques années sa marche triomphale et l'on pourra, en parlant d'elle, répéter ce que Pasteur lui-même, dans une harangue académique, disait d'un de ses collègues : « Enfant prodige, elle promettait beaucoup, et, chose rare chez les enfants prodiges, elle a tenu toutes ses promesses! »

Dr C. VANLAIR.

Digitized by Google

LA PREMIÈRE FAUTE[1]

A Mme Louis Destrée.

Après le départ de M. le vicaire Sombreffe, ma vie s'écoulait calme et sans inquiétudes notables. Je recevais l'instruction chez les jésuites, où, compté bientôt parmi les bons élèves, j'étais fréquemment cité comme exemple à mes condisciples. Je n'en ressentais d'orgueil que pour ma mère, qui, lors des distributions de prix, ne savait contenir sa joie et m'embrassait devant tout le monde, fière de moi comme d'un prodige. Les livres et les couronnes renfermés avec mes beaux habits dans le coffre qui sentait le thym et la lavande, ma mère ayant à son tour remis en leur place son bonnet à grandes *liures* vertes, son mouchoir de cou à palmes noires et rouges sur fond brun et son tablier de soie noire, — toute corvée décidément finie pour moi, — mes vacances dès ce moment commençaient. Ma mère me donnait un grand verre de vin, un morceau de tarte et cinq francs; puis, debout devant moi, ne parvenant pas à rester assise à cause du grand besoin de mouvement qu'elle avait rapporté de la distribution :

« Et maintenant, disait-elle, comment vas-tu passer tes vacances? »

C'était tous les ans la même question, et c'était aussi la même réponse tous les ans :

« Je ne sais pas encore. »

Mon ambition de voir la campagne ayant été satisfaite un

[1] Voir *Le cloître*, du même auteur.

Digitized by Google

jour que nous étions allés, ma mère et moi, jusque chez le frère de mon père, jardinier des comtes de Villiers-Méricourt, je me considérais comme n'ayant plus rien à souhaiter. J'avais vu le parc avec ses allées sablées, ses chênes et ses hêtres énormes, ses pelouses au gazon fin et brillant; j'avais vu les cygnes sur les étangs limpides comme des miroirs, les serres où fleurissaient dans une chaleur lourde des fleurs surprenantes aux parfums violents; j'avais vu d'autres choses encore qu'il avait fallu m'expliquer et qui pour ce motif sont demeurées confuses et sans nom dans mon souvenir. Chaque fois que nous nous arrêtions pour admirer, mon oncle nous poussait un peu le coude pour nous mener devant d'autres merveilles, répétant : « Oui, c'est une idée que j'ai donnée à M. le comte Émile », ou bien : « M. le comte Léopold a fort approuvé mon arrangement ». Et ces paroles m'avaient inspiré presque autant de respect pour lui que pour M. le comte Émile et M. le comte Léopold, les maîtres d'un tel domaine et d'un tel jardinier.

En voyant revenir les vacances, j'avais une crainte, celle de m'entendre proposer par ma mère une nouvelle visite au château.

J'avais seize ans, je venais de recevoir plus de prix que mes bras débiles n'en avaient pu porter; cette fois, sans me demander d'abord mon avis, ainsi qu'elle faisait d'habitude, ma mère m'apprit qu'elle avait fait écrire à mon oncle que la réponse était arrivée et qu'il m'attendait chez lui pour toute la durée des vacances. Elle me montra la lettre qu'elle m'avait soigneusement cachée depuis quatre jours; elle me demanda d'en faire la lecture et, tandis que je lisais, je la voyais par ses sourires essayer de provoquer de ma part une marque de satisfaction à l'unisson de la sienne.

« Tu partiras demain, me dit-elle quand j'eus fini. J'ai fait des économies que je te donnerai. Tu feras le voyage seul, mais, à ton arrivée, tu m'écriras. Je serai bien contente. Au moins tu respireras l'air de la campagne, tu courras dans les champs, tu te donneras du mouvement et tu nous reviendras très fort, le visage tout rond, comme un gros paysan. »

Digitized by Google

Elle riait, mais avec des larmes dans les yeux, à l'idée que toute cette belle santé, nous devions l'acheter par un mois et demi de séparation.

Ce fut avec la ferme intention de veiller que ce soir-là je gagnai ma chambre.

Partir seul!... Je ne ressentais à cette pensée aucun de ces mouvements de fierté qui, dit-on, font tressaillir d'aise le cœur des jeunes hommes; je me comparais plus volontiers à l'oiseau tardif qui, sortant au bord du nid maternel au moment où ses plumes ont toutes poussé, regarde en hésitant l'étendue et doit être quelque peu bousculé par sa mère pour consentir à suivre par les airs sa libre carrière d'oiseau. J'étais gagné par ce même sentiment de tristesse que les vieilles gens ressentent à la veille d'un départ, et il se développait en moi comme les ombres de la nuit autour du chevet de l'église, sur lequel, de ma petite fenêtre, je promenais un regard désolé. Cette pâle clarté transparaissant à travers les vitraux, que de fois, avant d'aller dormir, je l'avais saluée d'une prière! c'était celle de la lampe placée devant le tabernacle, — la calme lumière que je me plaisais à croire répandue par mon âme même, lorsque je me prosternais aux pieds de Dieu pour l'adorer. — Et j'allais ne plus la voir? Ces cloches matinales qui, m'ayant tiré de mon sommeil brusquement, semblaient ensuite, pour bercer mon réveil, étouffer leurs vibrations dans le lointain, durant un mois et demi, je ne les entendrais plus? Les souffles du vent passeraient sur les grands toits d'ardoises en traînant leurs longues plaintes à travers les galeries, et je ne serais plus là? Le soleil viendrait caresser de ses rayons les pierres tombales du cloître, les pluies chaudes du mois d'août raviveraient les herbes de la cour intérieure, l'orage gronderait sur le clocher branlant au passage des lourdes nuées, et le soleil me chercherait en vain essayant de déchiffrer les inscriptions funèbres, la pluie tomberait sans que j'allasse lui porter mes pauvres géraniums étiolés, je n'aurais plus pour m'abriter de la foudre la maison du Seigneur? Pourquoi partir?... Ma mère me l'avait fait entendre. J'étais débile. J'avais besoin d'air, de forces, de santé. La

Digitized by Google

vile poussière dont j'étais formé courait le risque de manquer des principes vitaux. Qu'avais-je affaire de mon corps, quand mon âme était heureuse? Quand je jouissais pleinement de la vie spirituelle, qu'avais-je besoin de la vie charnelle? Ma religion ne me commandait-elle pas de mépriser les sens? Partir, alors que je connaissais la raison méprisable de ce départ, n'était-ce pas manquer à mon devoir? n'était-ce pas m'exposer aux plus terribles dangers?

La nuit était calme et le ciel, d'une pureté profonde, restait sourd à mes interrogations éplorées. Les étoiles blanches continuaient de scintiller; la lune, impassible, montait au loin derrière la cime bleuâtre d'un peuplier. Dieu m'abandonnerait-il lorsque je l'appelais ainsi? Ne me ferait-il pas connaître sa volonté par un signe? Rien que la nuit, le silence, la morne indifférence de la grandeur divine pour le misérable pécheur.

Eh bien! puisque tu restes muet, puisque tu laisses ma faiblesse sans guide et mon ignorance sans lumière, qu'il en soit fait selon ce que décidera le hasard! La voie que me désignera le sort sera peut-être celle que tu veux que je suive.

J'avais entendu raconter par un de mes condisciples qu'autrefois un jeune seigneur, voulant connaître sa destinée, ouvrait sa Bible avec son épée et que son avenir était inscrit dans le passage que la pointe lui désignait. Je pris ma Bible et mon canif à défaut d'épée, et, tremblant, détournant la tête, je piquai le livre. J'ouvris, plus tremblant encore, et voici ce que je lus à la douce clarté de la lune :

C'est pourquoi l'homme laissera son père et sa mère, et se joindra à sa femme, et ils seront une même chair.

Ma première idée fut : « Je dois partir », et, cette résolution une fois prise, je me mis enfin au lit; mais là, le sommeil me fuit. Invinciblement, mon esprit s'était arrêté sur les derniers mots du verset.

Je ne connaissais rien de l'amour et jamais ma pensée n'avait eu l'audace d'en vouloir rien deviner. Les élans instinctifs de mon être vers un autre être, l'appétit d'embrasser une femme que certains de mes camarades m'avaient

Digitized by Google

inspiré par leurs propos, le désir d'une compagne intime, je les avais facilement étouffés d'abord, puis, averti des périls qu'ils m'auraient fait courir si je les avais écoutés et redoublant d'attention, j'avais pris l'habitude de les refréner dès leur naissance. Comme les premiers chrétiens, j'aurais pu faire ma confession à haute voix devant les fidèles assemblés, et ma joie était grande à me sentir ainsi l'âme légère de toute faute et le corps pur de toute souillure. C'étaient mes heures les plus belles quand, appelé parfois par les sacristains pour les aider dans l'église déserte à ranger des fleurs sur les autels, à nettoyer les cuivres, à draper à la veille des grandes fêtes les tapisseries rares que possédait le trésor, je touchais aux choses consacrées avec la conviction que ma pureté doublait le mérite de mon travail.

Longtemps, je me laissai bercer par ces souvenirs. La lune, à cette heure au milieu du ciel, azurait la nuit et faisait pâlir à sa clarté confuse l'éclat des étoiles. Derrière le vitrail aux sombres couleurs, la lampe du saint Sacrement était seule à veiller encore.

C'est pourquoi l'homme laissera son père et sa mère, et se joindra à sa femme, et ils seront une même chair.

Je ne comprenais pas. Ce départ et ce séjour à la campagne allaient-ils enfin me dévoiler ce mystère? En m'ordonnant de partir, la Bible, du même coup, semblait m'en promettre la révélation, et j'avais peur. Cette soirée que j'avais passée à ma fenêtre, en ce qu'elle précédait un changement dans mes habitudes, m'apparaissait, aussi bien dans la sphère morale que dans la sphère matérielle, comme la dernière de ma tranquille enfance. C'est une faiblesse naturelle à l'orgueil de l'homme que de vouloir dater par des événements extraordinaires les diverses périodes de son existence, et j'y sacrifiais en ce moment : il me revenait quelque chose de mes terreurs d'autrefois durant la nuit de la Saint-Sylvestre, lorsque je m'imaginais qu'à minuit, il se ferait au ciel un grand déchirement entre l'année ancienne et l'année nouvelle.

Je partis. Ma mère, heureuse de penser que j'allais conquérir la santé, malheureuse de me voir m'éloigner d'elle,

Digitized by Google

ne savait auquel de ces deux sentiments s'arrêter. Elle resta silencieuse jusqu'au moment où le train se mit en marche. Lorsque mon wagon commença lentement à rouler, elle l'accompagna, serrant ma main, voulant parler, n'y parvenant pas. La locomotive siffla plus bruyamment et m'entraîna. Je dis à ma mère : « Prends garde! » — « Adieu! » répondit-elle. J'étais parti.

J'ai retrouvé la lettre où j'annonçais mon arrivée chez mon oncle. Elle l'avait mise avec les choses douces à sa mémoire qu'elle conservait dans un vieux *carreau* de bois peint en rouge, à pelote de drap vert fixée sur le couvercle ; — vous savez, une de ces boîtes à ouvrage comme on en voit en pays flamand à la fenêtre des maisons d'ouvriers; ma mère, en se mariant, l'avait apportée avec elle de là-bas, d'une de ces pauvres maisons toutes pareilles.

« Ma chère maman,

« J'ai été bien triste de partir tout seul et tu étais aussi triste que moi, mais nous devons penser que nous nous reverrons et ainsi notre tristesse sera moins grande. Il faut penser aussi que tu auras souvent de mes nouvelles et que je te dirai tout ce que je fais comme quand je suis à la maison, de manière que je serai pour ainsi dire toujours avec toi.

« Mon voyage s'est très bien passé. J'ai beaucoup regardé par la portière et un ouvrier m'a expliqué tout ce que je voyais. Il m'a demandé si je n'étais pas le fils d'un de ses voisins, je lui ai répondu que non, et il a été malgré cela aussi poli avec moi. Quand je suis sorti du train, il m'a tendu mon paquet parce que, n'étant pas habitué, je ne descendais pas facilement, et il m'a dit : « Au revoir » tout en regardant bien où j'allais; quand il a vu que mon oncle m'attendait à la station, il a paru content et il m'a dit de nouveau bonjour, bonjour. Je te raconte cela, ma chère maman, pour que tu voies par toi-même que je ne pouvais mal durant mon voyage, puisque j'avais un compagnon de route si plein de prévenance.

« Mon oncle a été content de me voir. M. le comte Léopold et M. le comte Émile sont encore à Paris, ce qui fait que le

Digitized by Google

grand château est vide et qu'il n'y a en fait de maître ici que M. l'intendant dont mon oncle se moque en l'appelant : «Gros soufflé ». Tous les légumes que l'on n'envoie pas au marché sont pour lui et pour sa famille ; il peut aussi cueillir dans les serres toutes les fleurs qu'il veut et c'est ce qui met mon oncle en colère contre lui, parce qu'il n'attend pas qu'il y en ait assez pour faire un bouquet et qu'il jette les feuilles sur les arbustes sans faire attention à la propreté. En arrivant au village, nous avons rencontré le maître d'école, et quand il a su que je venais de la ville, il m'a tout de suite demandé si je préférais la campagne. Je pensais à toi, ma chère maman, et j'ai répondu que je n'avais pas encore eu le temps de comparer. Cependant il comprit bien que je préférais la ville et il me parla des avantages de la campagne. Quand il fut rentré chez lui, mon oncle me dit qu'il faisait pourtant tout son possible pour être nommé à la ville, mais qu'il y avait comme cela beaucoup de gens qui disaient blanc et qui pensaient noir, que, quant à lui, il disait toujours ce qu'il pensait et qu'il n'aimait pas les hypocrites.

« Je l'ai bien vu pendant que nous soupions. Mon oncle a une servante qu'il a les moyens de payer avec ce que M. le comte Léopold lui donne. Il paraît qu'il lui avait dit d'aller chercher des pommes dans le verger. Il y en a déjà ici ; mon oncle les appelle des pommes-neige, et quand j'en ai goûté, il m'a semblé, en effet, qu'elles me fondaient dans la bouche. S'il y en a encore quand je partirai, j'oserai bien en demander à mon oncle pour toi. La servante a prétendu qu'il ne le lui avait pas dit ; mon oncle lui a rappelé qu'elle avait même répondu qu'elles n'étaient pas mûres et, après s'être fâché très fort, il a pris une échelle et nous sommes allés ensemble dans le verger où elles étaient. Mon oncle continuait à gronder contre la paresse de sa servante et, au moment où il ouvrit la barrière, il jura tout de bon en regardant au fond de l'enclos une jeune fille qui s'enfuyait. — « Ah ! que je t'attrape, toi ! » fit-il en jetant son échelle et en se mettant à courir. En cet instant, ma chère maman, bien que je fusse loin de toi, j'avais bien envie de rire. Tu aurais dû voir comme la

Digitized by Google

jeune fille, qui ne voulait pas lâcher le coin de son tablier où elle avait mis les pommes, parvenait avec peine à se glisser au travers d'un trou de la haie, et tu aurais dû voir comme mon oncle se pressait pour arriver avant qu'elle eût passé. Pourtant, il me semblait qu'à sa place j'aurais eu le temps d'arriver vingt fois, et j'avais raison, car, la jeune fille s'étant enfuie sans qu'il l'eût rejointe, je le vis revenir vers moi en riant. « Bah! ce n'est rien, dit-il, c'est la petite Odile Barniche; nous n'y faisons pas attention. » Il ramassa l'échelle, cueillit des pommes et nous revînmes continuer à souper. La chose faite, mon oncle alluma sa pipe et se mit à me raconter l'histoire de cette petite voleuse de pommes. Je te la dirais bien, ma chère maman, mais je n'ose répéter toutes les expressions dont se sert mon oncle, et puis elle est longue et me voici au bout de mon papier. Il me reste tout juste de la place pour t'embrasser et pour te dire que de près ou de loin je t'aime comme un bon fils. »

Si je passais sous silence le récit que m'avait fait mon oncle, c'était moins à cause des termes dont il s'était servi, que pour échapper à la nécessité de dire à ma mère que je l'avais moi-même provoqué par mes questions. Dès que je l'avais vue, blonde et frêle, pauvrement habillée d'un jupon sous lequel passaient ses jambes maigres et d'une sorte de lisière qui ne lui serrait que la taille, laissant à découvert la toile grossière de sa chemise, un attrait singulier m'avait enchaîné brusquement au souvenir de la jeune fille. Elle ressemblait à l'un de mes rêves peut-être, — du moins j'essayai de m'en convaincre pour m'expliquer le soudain intérêt qu'elle m'inspira, — peut-être aussi l'audace de venir voler les pommes de mon oncle provoquait-elle en moi cette admiration qu'ont volontiers, pour les mauvais sujets, les jeunes gens calmes et placides.

Lorsque mon oncle fut assis sur le banc devant sa maison et qu'il m'eut montré ma place à côté de lui : « Mon oncle, lui demandai-je, pourquoi disiez-vous tout à l'heure que vous ne faisiez pas attention aux maraudages de pommes de M^lle^ Odile Barniche?

Digitized by Google

— Mademoiselle? fit mon oncle en riant. C'est Odile Barniche que tu appelles mademoiselle ? C'est bien de l'honneur que tu lui fais! — quoiqu'à vrai dire, continua-t-il d'un air rêveur, si les choses étaient en leur place, je devrais peut-être bien l'appeler mademoiselle aussi.

— Alors, repris-je, son père et sa mère ne sont pas tout à fait des paysans ?

— Pas tout à fait, répondit mon oncle, — son père, tout au moins ; tu as dit le mot juste.

— Je ne comprends pas, mon oncle.

— Je le vois bien, mon garçon ; je vois bien que tu ne comprends pas. Est-ce que tu sais ce que c'est qu'un bâtard?

— Notre professeur nous a parlé une fois d'un bâtard de Charles-Quint, qui a été un homme célèbre dans l'histoire, mais il ne nous a pas dit ce que c'était.

— Quel âge as-tu?

— Seize ans, mon oncle.

— Je comprends que tes professeurs ne t'apprennent pas cela, mais à seize ans, tu devrais avoir appris cela tout seul. Enfin, la petite Barniche est la bâtarde de M. le comte Léopold et de la fille Barniche, là! Aussi, tu comprends, quand elle vient nous voler des pommes, nous y regardons à deux fois avant de taper sur la fille de notre maître. »

La bâtarde? La fille? J'ouvrais de grands yeux et la sueur perlait au creux de mes mains comme s'il s'était dit des choses terribles. Mon oncle me regardait à la dérobée.

« Si elle est la fille de M. le comte, hasardai-je enfin, d'où vient qu'elle n'habite pas au château et qu'elle soit vêtue comme une pauvresse?

— Écoute, mon garçon, me dit mon oncle en me donnant une tape amicale sur l'épaule. Tu me rappelles le gros soufflé quand il vient me voir travailler dans mes serres. — Pourquoi ceci? — Pourquoi cela? — Pourquoi cette autre chose ? Il faut bien lui répondre parce qu'il est quasiment notre maître, mais, en moi-même, je l'envoie où je crois qu'il ne voudrait pas se trouver. Quant à toi, m'est avis que tu es mon neveu et que tu ne m'interroges pas pour faire l'important.

Digitized by Google

Voyons donc par où je vas commencer mon histoire pour t'être agréable. »

Il débourra sa pipe en la frappant à petits coups sur l'ongle de son pouce, et l'ayant mise refroidir sur le banc, il se frotta vivement les mains, se caressa la barbe, puis, tout à coup, interrompant ces préparatifs, il me fit signe d'écouter au loin.

D'où nous étions, nous voyions la grille principale du parc et, tout au bout d'une allée d'ormes et de hêtres sombres, dans un coup de lumière enveloppant en même temps la pelouse et les viviers, le château dressait sa haute façade; on aurait pu compter les escaliers du perron, tant la lune y jetait de clarté. C'était d'un massif voisin que partait une sorte de mélopée sauvage, faite de notes ajoutées bout à bout sans souci de l'harmonie; parfois, elle avait la gravité du plain-chant, parfois, la douceur des rondes enfantines.

« Ça et les grenouilles des étangs... » dit mon oncle.

Je l'interrompis : « Qu'est-ce que c'est?

— Tu vas voir, fit-il.

— Mlle la comtesse, » murmurai-je bientôt en voyant passer au bas du perron Odile Barniche, toute blanche dans la blanche clarté de la lune. Elle semblait couverte des pieds à la tête d'une neige fine et diaphane qui noyait comme d'une vapeur le contour de ses formes. Je ne distinguai de son visage que son front haut où ses cheveux s'arrondissaient en bandeaux d'argent, car, pour préserver ses yeux du vif éclat des eaux, elle s'était fait un abat-jour de sa main droite, — et son bras était nu jusqu'au coude.

« Mon oncle! murmurai-je encore.

— Eh bien, quoi? fit mon oncle, as-tu peur? C'est Mlle la comtesse, comme tu dis dans ton langage; c'est Odile Barniche.

— Comme elle est belle!

— Veux-tu la voir de plus près? Je n'ai qu'à l'appeler. Elle viendra comme un chien auquel on offre sa pâtée. Mais si elle vient ici, plus d'histoire, tu comprends.

— Non, répondis-je, ne l'appelez pas aujourd'hui.

Digitized by Google

— Ah ça! décidément, elle t'a fait peur. Tu es pâle comme un mort. »

En parlant, mon oncle s'était levé.

« Ne l'appelez pas, je vous en prie mon oncle. »

Debout devant moi, mon oncle me regardait avec insistance, et moi, très effrayé, je lui tendais presque les bras.

« Sacrebleu! fit-il, a-t-on jamais vu un couard pareil? Tant que tu ne changeras pas, je te promets bien que tu ne sauras pas mon histoire! Allons! sois bon à quelque chose. Viens voir aux melonnières; tu m'aideras à couvrir les melons. »

Pour s'excuser sans doute à mes yeux de prendre soin d'autre chose que des serres, il m'expliqua longuement qu'autrefois, au château, on avait cultivé les melons sur couches, en recouvrant celles-ci de vitrages, — et c'était alors le jardinier des légumes qui s'occupait d'eux; — mais depuis une grêle qui vous avait brisé tous les vitrages en moins de temps qu'il n'en fallait pour le dire, — et cela par la faute du jardinier des légumes qui ne les avait pas couverts de leurs nattes de paille, — d'abord, on avait remplacé les vitrages par des cloches qui étaient plus solides, et puis, le gros soufflé ayant fait la réflexion que les serres et les cloches sont faites de verre pareillement, la culture des melons avait été mise dans les attributions de mon oncle.

« Après tout, concluait-il, dans notre pays, le melon est plutôt un fruit qu'un légume, puisque nous le mangeons avec du sucre. En France, où on le mange avec du sel, c'est plutôt un légume. »

J'écoutais tout ce qu'il disait : il ne me parlait plus d'Odile Barniche, c'était le principal. Cependant, comme nous traversions le parc, j'avais toujours un œil dans les massifs, de crainte d'en voir sortir brusquement la jeune fille.

Cette nuit-là, malgré ce qui venait de m'arriver, la fatigue et le grand air tout nouveau pour mes poumons eurent raison de mes étonnements et des interrogations que je voulais me poser à leur sujet. Vint le matin. Mes esprits, paisiblement réveillés par le son d'une cloche lointaine, cherchaient dans le vague, se demandaient sans insistance en quels lieux ils

Digitized by Google

avaient été transportés, croyaient reconnaître les sonneries du cloître et, tranquilles sur toutes choses, s'évaporaient mollement de mon front. Et pourtant je voyais et j'entendais. Je voyais sans regarder. Au-dessus de ma tête, un antique ciel-de-lit en papier peint, qu'on avait laissé là bien qu'on en eût décroché les rideaux, représentait une couronne de roses; sur la tapisserie, de grandes fleurs bleues alternaient avec de grandes fleurs blanches où le soleil, se coulant de biais entre la fenêtre et le store, étendait une belle tache de lumière. J'entendais sans écouter. Tout au loin, une église parlait de sa voix douce et, sur ses appels prolongés et reculés dans l'espace, les oiseaux, près de moi, brodaient leurs étincelantes fioritures. Et je rêvais ineffablement à des choses flottantes comme des voiles, qui se dessinaient sur mes paupières micloses, et s'effaçaient, et revenaient de plus en plus distinctes, de plus en plus visibles, de plus en plus vivantes. Tout à coup, je tendis les bras, un nom s'envola de mes lèvres avec un soupir : je m'éveillai tout à fait, et les murs vibrants de ma chambre, l'air tiède qui l'emplissait me parurent retentir encore de mes paroles : « Odile! Odile! »

Je m'assis sur mon lit, plein de honte et la main sur les yeux; mais l'apparition de la veille était en moi profondément, je ne parvins pas à la chasser. Je courus baigner mon front dans ma cuvette : la fraîcheur de l'eau me rasséréna. Vite, je passai mes habillements et je descendis auprès de mon oncle, certain que sa présence me délivrerait de mon obsession.

Tout me charma dans la chambre où j'étais attendu. Le soleil y pénétrant par les deux fenêtres ouvertes sur le jardin et gaîment encadrées de feuilles de vigne frissonnantes, poudroyait, dans deux grands carrés de lumière, le carrelage rouge du parquet; de légers reflets roses frappaient le bas des meubles. Aux murailles couvertes d'un papier brun, un calendrier et des spécimens lithographiés de fleurs couraient en notes de couleurs vives. Sur la table, le pain, le beurre et le fromage, dans l'ombre, me conviaient à faire honneur moins encore à ma faim qu'à leur bonne mine. Mon oncle, le tablier

Digitized by Google

bleu repris par un coin dans la ceinture, le chapeau de paille rejeté sur la nuque, le col de sa chemise ouvert, revenait déjà des serres.

Je levai les yeux sur l'horloge enfermée dans sa caisse de vieux noyer.

« Oui, regarde l'heure qu'il est, fit mon oncle, et dis-toi que tu as joliment bien dormi, hein, pour la première fois que tu couches dans mon lit? — Sans reproche, toutefois. Tu es ici pour te donner du bon temps : c'est à toi d'en prendre selon tes goûts. Si tu aimes dormir, dors; si tu aimes te lever matin, prie Catherine de toquer à la porte quand elle descend; si tu désires des choses que je ne sais pas, dis-le-moi et, tant que ce n'est pas la lune, je te les donnerai. En attendant, mange et bois : le café t'ouvrira les idées. »

Pendant que je déjeunais, mon oncle ouvrait une armoire-bureau, puis, s'étant assis, se mettait à copier dans un carnet des passages qu'il tirait d'un livre richement relié, bourré de signets. Ce travail, fait avec de grosses mains calleuses, marchait avec mille difficultés. Je regardais sans faire semblant de rien, et je voyais mon oncle frotter vingt fois pour une sa plume sur un chiffon; c'étaient ensuite des mots du livre qu'il ne parvenait pas à déchiffrer et qu'il regardait avec des airs d'indignation comme s'ils eussent fait exprès de ne pas se laisser lire. *Cra cra cra*, la plume finissait par grincer lentement : les obstacles étaient vaincus, la carrière ouverte... *pling!* la plume venait de s'empêtrer dans le papier en l'éclaboussant d'une tache d'encre en figure de comète!

« Ne puis-je faire quelque chose pour vous, mon oncle, pendant que je suis ici?

— Ah! fit-il, tu me regardais écrire?

— Un peu, mon oncle. »

Il posa la plume avec soin sur le bord de l'encrier, et feignant un complet détachement :

« Tu me diras, fit-il, que l'instruction n'est pas nécessaire pour faire un bon jardinier... »

Je voulus protester; il se hâta de rendre mes protestations inutiles.

Digitized by Google

« Ce n'est pas ce que je pense, ajouta-t-il; mais il est cependant vrai que, pour ma part, j'ai perdu l'habitude de coucher du noir sur du blanc et que je ne serais pas fâché de te voir faire l'ouvrage à ma place. D'ailleurs, puisque tu ne demandes pas mieux... »

Il m'expliqua minutieusement ce que j'avais à faire, pourquoi j'avais à le faire, que, dès que cela m'ennuierait, je pourrais laisser de le faire...

« Et maintenant, acheva-t-il, je retourne à mes serres. »

Je restai. Catherine vint desservir. C'était une femme d'une quarantaine d'années, d'aspect revêche, qui n'avait qu'un seul défaut, à ce que m'avait dit mon oncle la veille, celui de croire son maître trop honoré de se servir lui-même. Il la gardait cependant par habitude, tout en la menaçant tous les huit jours de lui donner son congé. Elle ne souffla mot jusqu'au moment de s'éloigner, sa besogne faite.

« Si vous sortiez, par hasard, me dit-elle avec autorité, vous saurez qu'on met la clef sous la pierre du seuil, où il y a un trou. On ne laisse jamais la porte ouverte quand il n'y a personne à la maison. C'est pour vous dire que moi je vas jusqu'au village, voir s'il y a quelque chose pour votre dîner. »

J'étais debout, prêt à m'asseoir au bureau de mon oncle. Quand elle eut fini de parler, je fis un signe de tête sans rien dire et je voulus m'asseoir.

« Il faut vous dire, reprit-elle, que votre oncle n'aime pas qu'on tripote dans ses papiers.

— J'ai la permission, répondis-je en rougissant.

— C'est que je ne l'ai pas, moi, la permission, et que, comme je le connais, votre oncle serait bien capable de dire que c'est moi qui mets le désordre là-dedans.

— Mon oncle n'est pas injuste.

— Pas injuste! pas injuste! D'abord tous les hommes sont injustes, et puis vous verrez cela un jour, si votre oncle n'est pas injuste. »

Ce court entretien me fit une impression pénible qui eut du moins pour effet de m'empêcher d'arrêter ma pensée sur

Digitized by Google

Odile. Je restai longtemps à me demander ce que j'avais bien pu faire à Catherine; néanmoins, tout en réfléchissant, je me mis à mon travail.

Je copiais de ma plus belle écriture. C'étaient des renseignements sur la culture de fleurs rares, aux noms latins, qui m'intéressèrent jusqu'au moment où, scandalisé tout à coup par un titre que je vis s'étaler au milieu d'une page, je fus sur le point de refermer le livre violemment : LES AMOURS DES FLEURS ! Et mon regard ayant porté, volontairement ou par hasard, sur le commencement du chapitre, j'avais lu cette première phrase : *Les poètes ont souvent parlé des amours de la rose et du papillon...* Je n'avais pas été plus loin, mais le livre restait ouvert; le titre du chapitre, en grosses lettres, dansait devant mes yeux, et la phrase de début s'allongeant jusqu'à moi comme un serpent et, posant sa tête sur mon épaule, prenait une voix pour me dire :

« Lis, lis plus loin, plus loin, et tu connaîtras...

— Qu'est-ce que je connaîtrai? »

Le serpent répondait :

« La nature ! »

Il ajoutait, se faisant plus humble et plus rampant :

« Il ne t'est pas défendu de la connaître; lis donc! »

... Je ne m'arrêtai qu'à la fin du chapitre...

L'écrivain n'avait pas failli d'établir au début d'aimables comparaisons entre les femmes et les fleurs. Dès lors averti, l'esprit toujours ému d'ailleurs par mon réveil et par l'image d'Odile que j'avais aussitôt évoquée, je ne pouvais manquer à mon tour de confondre et les amours des fleurs et les amours humaines. Mon livre même, en français galant, ne parlait-il pas d'adultère? Je me rappelle avec certitude que cette lecture me laissa profondément mais doucement troublé. Ce n'était déjà plus la honte que j'avais éprouvée le matin : l'abîme où je courais s'était littéralement dérobé sous les fleurs et j'acceptais déjà que l'amour n'était que la forme la plus belle de la poésie.

Je repris ma copie avec calme et, lorsque mon oncle revint de son travail, il me trouva souriant et fier de la science que

Digitized by Google

j'avais acquise. Je lui montrai son carnet, où j'avais copié deux cents lignes au moins. Il s'extasia sur ma célérité.

« Mais de ce train-là, tu auras fini tout de suite! dit-il.

— Si j'ai fini trop vite, vous me donnerez autre chose.

— Non, non, pas de cela! Cette après-midi, pour commencer, tu iras courir les champs. Je ne veux pas que tu te casses la poitrine à mon service. »

Dès que nous eûmes dîné, je vis mon oncle traîner une chaise dans le coin le plus ombreux de la chambre, s'asseoir et se disposer à sommeiller.

« Une petite demi-heure seulement, me dit-il, et je suis à toi. »

Je gagnai le jardin, que je n'avais encore vu qu'en partie par la fenêtre. Malgré la chaleur du soleil, je me promenai dans les allées. Elles étaient bordées de buis comme dans notre cimetière de la ville. Les plates-bandes étaient fort propres et pleines de reines-marguerites, de pourpier fleuri, de résédas et de pieds-d'alouette. Des cerisiers projetaient leur ombre par-ci par-là sur le gravier des chemins. Au bout, du côté du verger où la veille Odile était venue voler des pommes, une belle *gloriette*, toute couverte de clématites blanches, abritait une table et deux bancs. J'allai là me mettre à l'ombre et respirer les bonnes odeurs; puis, invinciblement, je regardai le verger, me disant que c'était sous ces ramées, sous ces arbres, que je l'avais vue pour la première fois. Elle était vêtue ainsi; tandis qu'elle faisait des efforts pour s'échapper au travers de la haie, les boucles blondes de ses cheveux se déroulaient ainsi sur sa nuque. De nouveau, je frémissais pour elle et, — peut-être n'ajoutais-je pas à la scène de la veille, — je respirais lorsque je la voyais s'enfuir sur la route du hameau. Je me rappelais avec moins de plaisir sa réapparition dans le parc, mais son bras nu se représentait à ma mémoire en la provoquant délicieusement, et je ne savais que penser de la couardise dont j'avais fait preuve. Si je l'avais revue en cet instant, je n'aurais plus fui, certes non!

Dans le verger, pas une feuille ne bougeait; les rayons du

Digitized by Google

soleil brillaient, immobiles, sur l'herbe haute; le silence était grand. Certes non, je n'aurais plus fui!

« Ho! holà! ho! »

Mon oncle m'appelait; je fus auprès de lui très vite, de peur d'avoir à constater peut-être qu'une feuille avait remué dans la haie du verger.

« J'ai une idée, me dit-il. C'est aujourd'hui jeudi; le maître d'école a congé. Veux-tu que je te confie à lui pour qu'il te fasse faire une promenade? Il connaît nos campagnes et te dira leur nom. »

J'avais vu M. Cormier la veille. Son visage rond d'homme bien portant, ses yeux très bleus, habituellement perdus dans le vague de méditations qui, selon mon oncle, n'excluaient pas des calculs très positifs, son menton et ses joues bleuis par sa barbe rasée de près chaque matin et repoussée chaque après-dîner, sa corpulence honnête pour sa petite taille, pas plus que son costume campagnard, n'étaient faits pour m'inspirer un respect qui, stimulant ses esprits magistraux et me fermant la bouche, eût fait de notre promenade une ennuyeuse déambulation dans les jardins d'Académus.

« Je veux bien », répondis-je. Et nous sortîmes.

Vers le milieu du hameau, sur une sorte de place interrompant tout à coup la ligne des maisons, s'élevaient, entre la pompe et l'abreuvoir qui se faisaient vis-à-vis, les bâtiments de l'école en briques rouges toutes neuves. D'un côté de la façade, les vitres étaient dépolies jusqu'à mi-hauteur et l'on apercevait, sur le mur d'une salle peinte en jaune clair, l'angle d'un tableau noir; de l'autre, les fenêtres étaient garnies de rideaux de mousseline et de pots de fleurs. M. Cormier logeait derrière les pots et les rideaux. On entrait chez lui comme dans un moulin, la porte étant toujours ouverte pour laisser toutes facilités aux ébats des trois petits Cormier. En approchant, je les avais vus tous trois fort occupés à brouetter de leur jardin à la route de petits tas de mauvaises herbes; Mme Cormier, assise sous une tonnelle entourée de roses trémières, présidait à leurs jeux en tricotant.

Nous entrâmes dans une chambre fraîche et d'aspect joyeux.

Digitized by Google

M. Cormier, digne, grave, sévère, important, était en fonction d'instruire, avec le décorum convenable, une fillette de mon âge, blonde et belle comme le jour. — C'est la plus belle que je verrai jamais! — J'osai la regarder, et cette audace me vint de ce qu'elle-même, honteuse sans doute d'être encore à son âge forcée de venir à l'école, tint ses yeux baissés sur son livre. Ses longs cils, lentement soulevés au battement de ses paupières, avaient gardé leur courbure enfantine; ils étaient noirs, légèrement espacés, et l'on eût dit, chaque fois qu'elle les abaissaient, qu'ils déposaient sur ses joues d'une blancheur rosée, une ombre couleur d'ambre. La peau de son front n'avait pas été brunie par le hâle, et je distinguais sur les tempes le réseau bleuâtre des veines. Comme elle était inclinée et que je la regardais de face, je ne voyais que l'arrête mince du nez et le relèvement délicat des narines; les lèvres étaient tendues, comme si la belle jeune fille eût réprimé son impatience de nous voir sortir. Elle était vêtue proprement d'un costume de paysanne en cotonnade bleue, et sa chevelure était serrée sur le haut de la tête par un lacet noir.

« Ah bien! dit mon oncle, interrompant son colloque avec M. Cormier et se tournant vers la jeune fille, qu'il eut l'air de remarquer seulement alors; ah bien, monsieur le maître, quand vous en aurez l'occasion, ne manquez pas de dire à celle-ci que les pommes de mon verger ne sont pas à tout le monde, hé? »

J'eus un éblouissement. Par un effort sur moi-même, je regardai mieux et, bien que mes paupières battissent sur mes yeux troubles, je reconnus Odile Barniche. Elle avait, de son côté, levé sur moi fugitivement les yeux, et ses joues et son front avaient rougi.

« Ce n'est ni méchanceté, ni gourmandise, répondait M. Cormier d'un ton de bonhomie; elle a cru vous faire une espièglerie, n'est-ce pas, Odile?

— Oui, monsieur Cormier. »

Sa voix avait, dans sa soumission, une gaîté malicieuse qui, tout en provoquant mon sourire, réveillait dans mon cœur les résonnances inquiétantes de la veille, mais déjà je ne savais plus si je devais avoir peur.

Digitized by Google

Mon oncle s'en alla.

« Nous sortirons ensemble, me dit M. Cormier; le temps d'achever ma leçon et je suis à vous.

— Nous en étions restés? fit-il en se tournant vers Odile. »

Oh! cette leçon!... La peur m'avait repris décidément. Je me tenais coi sur ma chaise, les yeux à terre ou, quand il me semblait que M. Cormier attendait l'approbation muette de mon regard, les tournant vers lui promptement en ayant soin de leur faire éviter Odile. Cette leçon!... Certes, c'en fut une, mais j'hésite à croire qu'elle ait été selon les vœux de M. Cormier. Celui de ses deux élèves qui l'écoutait le plus attentivement, — et c'était moi, — ne l'écoutait guère. Le soin que je prenais de si fort ignorer l'existence d'Odile; les angoisses où me précipitaient ses moindres mouvements, comme si je m'étais attendu constamment à la voir éclater de rire au nez de M. Cormier; mes efforts mêmes pour recueillir malgré tout quelque chose de ce flot ronronnant d'éloquence qui passait au-dessus de nous... C'était une leçon que je n'oublierai pas. L'amour vainqueur s'emparait de mon âme et m'habituait à subir son empire, grâce à ce rire ingénu qu'il avait sur les lèvres et qui me le faisait moins redouter. Un moment, comme M. Cormier faisait appel aux souvenirs d'Odile, elle et moi nous répondîmes ensemble : « Oui, monsieur! » et nous nous regardâmes, elle ayant l'air de me dire : « Qu'en sais-tu? » moi : « Je veux savoir tout ce que tu sais. » Nos regards se tutoyaient déjà.

M. Cormier instruisait Odile par charité pure, et ce n'était pas la douzaine d'œufs qu'elle venait lui porter de temps en temps qui le payait de ses leçons. Le maître d'école avait cette qualité d'être serviable, mais non sans y mêler un grain de vanité. Je m'en aperçus lorsque, la leçon finie, Odile voulut se retirer. Il la retint en lui disant que nous la reconduirions, qu'il comptait justement diriger la promenade du côté de la maison de sa mère. Nous sortîmes donc ensemble, et si les passants ne comprirent pas qu'il venait de donner une leçon à notre compagne, voire à moi, ce ne fut pas

Digitized by Google

sa faute. Odile portait ses livres et ses cahiers sous le bras, de l'air de réflexion d'une grande fille qui vient de s'abreuver aux sources intarissables de la science, et lui se penchait à son oreille, reprenant des explications, les développant et se faisant intarissable pour qu'on vît bien qu'il était la source. Il se tournait de même vers moi, levait le doigt et continuait pour moi des explications commencées pour Odile. Quant M. Cormier finissait de s'adresser à moi, je me tournais vivement vers elle et, par deux fois, je surpris son regard. Il n'avait plus rien de railleur; c'était l'expression continuée de cet appel à mon indulgence, peut-être à mon amitié, qui, tout à l'heure, dans la chambre, nous avait tout à coup rapprochés l'un de l'autre; seulement ici, dans cette rue ensoleillée, sur le chemin de nous rendre chez sa mère, au milieu de ces bonnes gens qui souvent interrompaient d'un bonjour les discours de M. Cormier, forts tous deux de notre droit de ne pas les écouter davantage, ce qu'elle me demandait de son doux œil bleu, c'était : « Que vas-tu dire en voyant notre pauvre maison? » et je lui répondais : « Si tu voyais comme la nôtre est pauvre aussi! »

Au bout du village, nous prîmes par un sentier étroit qui montait entre deux talus. Odile et moi, nous laissâmes M. Cormier marcher seul, le premier ; mais, avant de gravir, il s'arrêta, battant des mains et nous adressant un sourire pour nous faire entendre que la leçon était définitivement terminée, puis il nous dit : « Voici le sentier des Parasites! »

Odile, qui me précédait, se retourna sans rien me dire, mais en me regardant fixement. Lorsque M. Cormier se fut mis en marche, elle se retourna de nouveau pour me dire cette fois, à voix basse : « Non, non; c'est le sentier aux Poux. »

M. Cormier, d'ailleurs, ne débaptisait que les endroits qui portaient des noms inconvenants, mais il respectait ceux des fleurs et des arbres. Il nous montra dans la haie du bois-de-poule couvert de son écorce épaisse et chaude à la main; à la lisière d'un bosquet, du rosier béni dont les feuilles froissées ont une odeur de rose; puis, au bord d'une source, des

Digitized by Google

menthes et des lysimaques à petites fleurs jaunes vernissées sentant les pommes mûres. Pour voir, Odile et moi, nous cueillions en même temps aux mêmes plantes et nos doigts parfois se rencontraient.

Nous étions restés en arrière. J'avais froissé dans mes mains une feuille de rosier béni.

« Voulez-vous sentir, mademoiselle Odile, comme cela sent bon? »

J'étendais la main; elle se pencha, respira l'odeur très vite : « Je ne savais pas », murmura-t-elle.

Ensuite, ce fut elle qui, cassant à la haie une baguette de bois-de-poule, la prit par le milieu et me la tendit pour voir comme c'était chaud, et je murmurai de même : « Je ne savais pas », mais j'avais mis exprès ma main contre la sienne.

Brusquement, M. Cormier nous cria : « Et me voilà, moi, au sommet de Jolimont.

— Est-ce comme cela, mademoiselle Odile? » demandai-je.

Elle agita la tête : « C'est le mont aux... comme je vous ai dit tout à l'heure »; puis elle ajouta, plus hésitante encore : « C'est ici que nous demeurons. »

Que lui dire? Je cherchais, trouvant seulement que la manie de M. Cormier de changer les noms pouvait offrir des avantages.

Elle cependant avait continué de marcher; je me hâtai sur ses pas et nous rejoignîmes ensemble le maître d'école.

« Odile, te voilà chez toi, fit-il en marquant du geste une direction à laquelle par hasard je tournais le dos.

— Oui, monsieur, » répondit-elle doucement. En même temps, son regard suppliant se fixa sur le mien et, pour lui faire plaisir, je pris soin de ne pas me retourner.

Quand elle fut partie, M. Cormier me montra beaucoup de choses encore. Je regardais les plantes qu'il me nommait : chacune m'était nouvelle, mais je ne cessais de préférer les menthes et le rosier béni dont les feuilles froissées ont une odeur de rose. Lorsqu'il me faisait admirer l'aspect du pays, les champs de blé couvrant le plateau de blondes ondulations, les bois d'un vert sombre moutonnant au flanc des collines

Digitized by Google

ou bien, se profilant en un point de l'horizon lointain, le clocher pointu d'une église de village, malgré moi, je me retournais à demi vers la route que nous venions de parcourir, espérant que quelqu'un nous aurait suivis. Et, plus nous nous éloignions, plus je me tourmentais à l'idée que, si par hasard on s'était mis en route, la possibilité de nous rejoindre devenait de plus en plus improbable.

Je me sentais triste. A tout ce que je voyais, il me semblait qu'il manquait je ne sais quel charme que j'avais trouvé seulement au début de la promenade. Je ne disais plus rien et traînais au long des fossés, sur l'herbe poussiéreuse, mes pieds appesantis. M. Cormier m'ayant toujours trouvé jusqu'alors auprès de lui, prêt à recevoir une leçon d'admiration, finit par s'apercevoir de mon silence et de ma lenteur.

« Vous êtes fatigué? » me demanda-t-il.

J'étais fatigué, peut-être; — je n'en étais pas sûr.

Nous nous assîmes sur un talus.

« C'est dommage que vous soyez fatigué, me dit M. Cormier. Je comptais vous faire faire le tour du plateau, vous faire traverser les bois et vous ramener au village par le sentier que nous avons pris en commençant.

— Je ne suis pas fatigué, monsieur Cormier, répondis-je vivement. Je répétai doucement, avec une intention câline : Je ne vous ai pas dit que j'étais fatigué, n'est-ce pas? J'étais content de m'asseoir un instant, voilà tout. »

Je fus debout aussitôt.

A partir de cet instant, je regardai le paysage avec moins de distraction. Je tirai de moi-même des remarques qui plurent à M. Cormier; plus d'une fois même, je lui montrai des détails auxquels il n'avait pas encore fait attention. Et je marchais d'un si bon pas qu'il me dit tout à coup en riant : « Pas si vite! c'est moi qui tout à l'heure vais demander grâce! »

Nous entrâmes dans les bois en cet instant de sensations exquises où le soleil, sur le point de se coucher, s'allonge sur la terre comme pour l'envelopper tout entière une dernière fois. Les lointains s'éclairent dans leurs profondeurs. Sous le

Digitized by Google

fouillis des branches, on remarque des clairières dont les ombres lentement grandissantes des arbres environnants font valoir, en une minute suprême, les tapis d'herbe fraîche et de fougères; un rayon mourant rougit la cime d'un chêne et, dans un sentier, des feuilles frappées par un jet de lumière fugitive montrent leur transparence verte. Le chant d'un oiseau se fait entendre et va s'affaiblissant; il se tait, — le soleil s'est couché.

Voici l'heure à présent où le crépuscule étend sur la futaie ses molles écharpes brunes. Où brillaient la cime et la transparence des feuilles, où la clairière agitait ses fougères lumineuses, où l'oiseau chantait ses adieux au soleil, rien qu'un silence sourd et qu'une poussière grisâtre d'ombre qui, de plus en plus, s'accumule jusqu'à devenir la masse obscure de la nuit. Au bord du chemin, les sentiers de traverse ne sont plus que de vagues trouées noires, par où semblent vous regarder passer les choses des ténèbres.

Dès que j'avais vu venir la nuit, de nouveau j'avais essayé de presser le pas. M. Cormier m'avait retenu : « Votre oncle ne sera pas encore rentré, me dit-il, soyez tranquille. » Je marchai plus posément, mais l'assurance de ne pas faire attendre mon oncle n'y était pour rien. En me rapprochant de la demeure d'Odile, je me rappelais que je ne devais pas la regarder, que je l'avais promis, que c'était un pacte entre la jeune fille et moi.

Nous atteignions un endroit dépouillé d'arbres. Une lumière brillait dans l'ombre. Je vis la lumière et, d'un même coup d'œil, la masse confuse que formait au seuil du bois une humble maisonnette à peine élevée au-dessus du sol. Une force invincible me fit attacher mes regards sur la petite fenêtre éclairée. La lampe brûlait seule dans la chambre.

Nous passâmes et, quand nous commençâmes à descendre le sentier : « Tiens! me dit M. Cormier, j'ai oublié de vous montrer la maison de la mère Barniche. »

Je ne lui dis pas que je l'avais vue.

Le lendemain matin, je me remis à mon travail de copie. Il me restait de ma promenade cette bonne et saine fatigue

Digitized by Google

qui prête si facilement une excuse à de longues rêveries paresseuses. Je travaillais pourtant, mais, entre mon papier et moi, flottaient mes souvenirs, si pressants parfois que mon esprit abandonnait tout pour les suivre. Nous vivons deux fois certaines heures de notre vie et, pour les rêveurs, la plus douce manière de les vivre est peut-être de s'en souvenir. Odile, ce matin-là, me parut plus jolie, et plus charmants les instants que j'avais passés avec elle. Je la revoyais espiègle et décidée, lorsqu'elle m'avait dit le véritable nom du sentier des Parasites; puis, confuse et rougissante, en avouant que la chaumière de sa mère n'en était pas loin. Me revenait aussi l'appel qu'elle avait fait alors à ma confiance comme si son cœur, par un soudain éclair de sympathie, l'avait avertie que j'y répondrais.

J'écrivais, comme la veille, à la fenêtre ouverte sur le jardin riant au soleil et, le long de l'appui, les feuilles de la vigne grimpante dansaient en ombres légères. J'écrivais lentement, ayant l'air très occupé sans doute et regardant en moi plus qu'au dehors. A certain moment, j'eus la sensation nette que le carré de lumière s'échancrait par le bord inférieur. — Catherine qui venait m'épier probablement? Je continuai de copier, me gardant de tourner la tête. Cependant, sachant là deux yeux braqués sur moi, j'éprouvais une sorte de gêne que j'essayai d'abord de surmonter, mais en vain. Je regardai : c'était Odile.

Elle appuyait une main sur le rebord extérieur de la fenêtre et, de l'autre, reculait le feuillage de la vigne pour essayer de voir ce que je faisais. Je pouvais l'appeler curieuse et lui sourire; je pouvais lui demander ce qu'elle faisait là, comment elle était entrée; je pouvais au moins lui dire bonjour, tout simplement; je gardai le silence et, souriante, les joues rouges pourtant comme devaient être les miennes, elle dit la première :

« Cela vous gêne que je vous regarde écrire? — J'aimais tant.

— Oh! ce n'est rien, répondis-je en agitant mon papier avec dédain. Je copie. C'est pour mon oncle. » Et, dans le but de

Digitized by Google

sortir d'embarras, j'ajoutai : « Voulez-vous que je continue? »

J'allais me pencher vite sur mon papier, quand j'avisai qu'Odile, restant dehors, ne pouvait voir que difficilement. — La faire entrer? — Et Catherine, et mon oncle, qui pouvaient revenir?

Elle attendait, me regardant toujours et disant : « Oui! oh oui! je voudrais bien vous voir écrire. » En même temps, elle reculait de nouveau le feuillage et se dressait sur la pointe des pieds.

Que faire maintenant? Si du moins elle m'avait demandé de pouvoir entrer, j'aurais pu dire à l'oncle : « Voilà. Elle a voulu. Je n'ai pas pu dire non; » mais que cette proposition vînt de moi? Non, non. J'éprouvais à l'idée d'introduire une jeune fille dans une maison où j'étais seul, une insurmontable répugnance.

« Vous n'écrivez pas? fit-elle; je vois bien que je vous gêne. »

Elle s'éloignait et je restais sans faire un mouvement, voyant sur son visage toujours tourné vers moi se répandre le désappointement et la tristesse.

« Odile! m'écriai-je, Odile! Pourquoi n'entrez-vous pas? »

Elle se rapprocha de la fenêtre aussitôt : « Je puis entrer? » Je fis signe de la tête. Une seconde après, elle était dans la chambre, et moi, tremblant, je la regardais me sourire. Dans le grand silence, l'horloge battait lentement les secondes.

Après ce grand élan d'audace et de curiosité, soudain Odile se sentit remplie de crainte et de retenue. Elle me souriait des yeux, mais, au coin de ses lèvres, se marquait une certaine indécision. Lorsque, pour me donner une contenance, je me fus enfin rassis devant le bureau, je la vis faire du regard tout le tour de la chambre, puis elle me dit, avec l'apparence d'avoir réfléchi sérieusement :

« Il ne faut pas croire que je vole toujours des pommes.

— Je ne le crois pas, mademoiselle Odile.

— Mais votre oncle?

— Mon oncle ne le croit pas non plus, j'en suis bien sûr. »

Je fis mine de me mettre au travail.

Digitized by Google

« Alors, reprit-elle, vous croyez qu'il ne me dirait rien s'il me voyait ici? »

Du courage! du courage! Mon cœur battait si fort que je ne m'entendais plus penser. Je me souvins heureusement du peu d'empressement que mon oncle, lors de la scène du verger, avait mis à la surprendre et, baissant la voix, j'en fis la confidence.

« Mon oncle ne voudrait vous faire aucun mal, mademoiselle Odile. Il est plein d'amitié pour vous.

— Alors, fit-elle, pourquoi m'a-t-il fait honte devant M. Cormier des pommes que j'ai prises?

— Parce que c'est toujours mal, mademoiselle Odile, de prendre ce qui ne nous appartient pas. »

Elle continua de me regarder en réfléchissant, puis, changeant brusquement d'idée, elle me demanda : « Pourquoi m'appelez-vous mademoiselle?

— N'est-ce pas ce que l'on doit dire aux personnes auxquelles on veut faire une politesse? »

Elle battit des mains : « Moi, alors, je devrais vous appeler monsieur? » Essayant : « monsieur », reprit-elle; mais, se mettant à rire aussitôt : « Je ne saurais pas! »

J'aurais dû sourire à l'unisson; cela m'était impossible. Je pressentais qu'une question sérieuse s'agitait entre nous et que le moindre mot, le moindre indice de sympathie venant à nous familiariser tout à coup l'un à l'autre, nous eût entraîné dans quelque grave aventure. Depuis qu'elle était entrée, j'avais une inquiétude qu'en vain j'essayais de dominer et qui me relançait derrière tous les faux-fuyants où je cherchais une protection contre elle. La cause n'en était point tant la survenance possible de mon oncle, sa surprise et peut-être sa colère, que le peu de vraisemblance qu'auraient à ses yeux les motifs qui m'avaient fait introduire Odile chez lui. Il était bien vrai qu'elle avait désiré me voir écrire, mais, moi, l'avais-je fait entrer afin seulement qu'il lui fût possible de me voir? Était-ce admissible? Lorsque je rencontrais un jeune homme seul avec une jeune fille, ne me venait-il pas à moi-même certaines pensées coupables? D'un autre côté, pou-

Digitized by Google

vais-je prier Odile de sortir, surtout après l'avoir appelée auprès de moi?

Je fis toutes ces réflexions rapidement. Odile, cependant, ayant remarqué la gravité de mon visage, reprenait :

« Si cela vous fâche que je ne vous appelle pas Monsieur...

— Non, interrompis-je.

— C'est alors, fit-elle, que je vous gêne en restant ici?

— Eh bien oui, Odile! répondis-je. Voyez-vous, je ne devais pas vous faire venir. Pardonnez-moi... Je ne vous demande pas de sortir cependant... »

Et voilà qu'en parlant je sentais des larmes me monter aux yeux; ma voix tremblait, et j'étais malheureux comme je ne l'avais jamais été.

« Au revoir, me dit Odile, et la porte s'ouvrit.

— Odile! dites-moi que vous n'êtes pas fâchée! Je voudrais vous voir toujours rester ici... Si vous saviez! si vous saviez comme j'étais content d'être avec vous hier...

— Vrai? » fit-elle.

Elle se rapprocha, je lui pris la main. Une grande joie la faisait sourire, et moi je sentais mon cœur se fondre en un ravissement indicible.

« Je suis si heureuse maintenant! »

Tout bas, elle répéta : « si heureuse! » et, comme elle se rapprochait encore, attendant, avançant son frais visage sous le mien, ma bouche chercha sa bouche, et ce fut notre premier baiser.

. . . . . .

(*A continuer.*) ALFRED LAVACHERY.

Digitized by Google

UNE BIBLIOTHÈQUE DE STATISTIQUE

I

Les journaux annonçaient il y a trois mois la mort d'un polyglotte distingué, M. Guill. Adriaens, bibliothécaire de la Commission centrale de statistique du royaume. Les témoignages de considération que lui avait donnés le Gouvernement et l'estime que lui montra la presse, nous fournissent l'occasion de dire quelques mots de l'intéressante bibliothèque, unique en Belgique et presque inconnue, à la réorganisation de laquelle il avait consacré dix années. Si incomplet qu'il soit, cet aperçu ne manquera pas d'intérêt pour un grand nombre de publicistes et d'économistes, à qui les renseignements statistiques ne font si souvent défaut que parce qu'ils ignorent l'existence de ce dépôt. Au petit nombre de ses visiteurs, il rappellera les belles et nombreuses collections périodiques qu'ils y ont trouvées pour tous les pays du monde, et les précieux chiffres qu'ils y ont puisés.

C'est le 16 mars 1841, sur la proposition de M. Liedts, Ministre de l'Intérieur, qu'un arrêté royal institua, auprès de ce ministère, la Commission centrale de statistique, composée de : MM. Quetelet, président; Heuschling, secrétaire; L. Veydt, Aug. Visschers, Malou, Éd. Ducpétiaux, D. Sauveur, Éd. Smits, V. Misson, Schlim, C. Detournay et E. Perrot, membres.

Dès le début de ses travaux, cette commission sentit la nécessité d'avoir à sa disposition une bibliothèque appropriée à l'objet de sa mission. La création de cette bibliothèque fut décidée bientôt et son existence fut consacrée par l'article 11 de l'arrêté royal du 20 octobre 1841. Seize ans plus tard, M. De Decker, Ministre de l'Intérieur, qui avait suivi de près

Digitized by Google

les travaux de la Commission, obtint l'approbation royale pour condenser tous les renseignements statistiques déjà obtenus et en former des recueils annuels, qui furent intitulés : *Documents statistiques publiés par le Département de l'Intérieur, avec le concours de la Commission centrale de statistique*, jusqu'en 1870 et ensuite publiés sous le titre : *Annuaire statistique de la Belgique*. Le premier de ces volumes, qui devait être comme le certificat de vie d'une commission créée en 1841, ne parut donc qu'en 1857 [1]. Mais MM. Quetelet, président, Heuschling, secrétaire, et leurs confrères n'avaient pas attendu si longtemps pour créer des relations privées et administratives avec les administrateurs du pays et les savants belges et pour échanger une correspondance internationale des plus intéressantes. C'est ainsi que la jeune bibliothèque reçut beaucoup de rapports, d'études, d'ouvrages traitant de l'économie politique et de la statistique en général ou d'une question quelconque se rattachant à la science sociale.

A partir de 1841, le budget du ministère de l'intérieur consacrait à la Commission un revenu annuel de 60,000 francs, qui devait servir à payer tous les frais du service de la statistique générale. Une faible part de cette somme (un millier de francs) servit à se procurer les ouvrages que MM. Quetelet et Heuschling jugeaient capables de rendre un réel service.

Grâce aux dons nombreux et aux acquisitions, M. Heuschling pouvait écrire, en 1844, que nulle part, dans toute la Belgique, dans aucun ministère, dans aucune bibliothèque publique, une collection des ouvrages de fonds, indispensables, au dire de tous les bons économistes, ne pourrait se trouver aussi complète que celle-ci [2].

[1] Cette publication allait faire suite aux six premières publications officielles (Documents statistiques) publiées antérieurement par le Ministre de l'Intérieur et dont le dernier volume s'arrête à 1841. Toutefois, la Commission avait déjà publié six volumes de son *Bulletin* in-4°, de 1843 à 1853. Bruxelles, imp. Hayez; ainsi que l'*Exposé de la situation du royaume* (période décennale 1841-1850) publié en 1852. 1 fort vol. grand in-4°.

[2] A cette époque, dans une autre lettre privée, M. Casman, attaché au service de la statistique générale, estimait que la valeur de la bibliothèque s'élevait à 100,000 francs.

Digitized by Google

En 1853, l'idée d'un congrès de statistique, conçue à Londres, lors de la grande exposition de 1851, par MM. Quetelet et Visschers, approuvée en France, mûrie en Allemagne, reçut en Belgique sa pleine et entière exécution [1].

Là, on constata que la multiplicité toujours croissante des documents qui s'élaborent partout, dans les petits États comme dans les grands, en Amérique comme en Europe et en Belgique, rendait les comparaisons statistiques, si ce n'est impossibles, du moins difficiles, non seulement parce que ces documents n'étaient pas réunis, mais surtout à cause du défaut de méthode uniforme de constatation des faits sociaux. Et cela s'expliquait, si l'on se souvient qu'à cette époque l'objet, le but et l'essence de la statistique prêtaient encore à discussion.

M. Fallati, le célèbre professeur de l'université de Tubingue, désignait la Belgique comme point central où pourraient être réunis les documents statistiques officiels publiés dans tous les pays du monde [2]. Et M. Rondot disait dans un rapport à propos du congrès de statistique : « Les travaux économiques sont singulièrement entravés par la difficulté des recherches. Il n'existe aucun catalogue satisfaisant des principales publications officielles dans les différents pays... Je ne crois pas qu'il soit indigne des préoccupations d'une assemblée de savants de se concerter sur les moyens d'établir et de poursuivre une bibliographie raisonnée de la statistique, ou du moins d'en faciliter la formation [3]. »

Ce fut toutefois beaucoup plus tard que l'idée, ainsi émise presque simultanément en Allemagne et en France, trouva de l'écho en Belgique. A la suite d'un voyage qu'il fit en Danemark, en Suède, en Norvège et en Russie, M. Ed. Sève publiait, en 1862, un intéressant ouvrage [4], dont l'introduction s'exprimait ainsi : « Une institution particu-

[1] Voir *Bulletin*, t. V, 2e partie, p. 23 et 32.

[2] *Zeitschrift für die Gesammte Staats-Wissenschaft*, 1852, p. 693.

[3] *Journal des Économistes* 1853, numéro du 15 octobre.

[4] Ed. Sève, *Le Nord industriel et commercial*, Danemark. — Norvège. — Suède. — Russie. Paris, imp. Guillaumin. 1862, 3 vol. in-8°, t. I, p. 18 et 19 : Lettre à Messieurs les membres du Conseil supérieur du Commerce et de l'Industrie, etc., du royaume de Belgique.

Digitized by Google

lièrement précieuse au commerce m'a frappé à Hambourg dans le local de la Bourse : c'est la fondation d'une excellente bibliothèque...

« A côté de cet établissement, il en existe un autre non moins utile et précieux : c'est un cabinet de lecture où sont gratuitement admis les étrangers...

« Il serait à désirer que ces heureuses innovations fussent suivies chez nous, particulièrement à Bruxelles et à Anvers, car il est honteux de n'avoir à offrir aux négociants d'autres lieux de réunion qu'une place publique et un café. »

L'année suivante (1863), au 5e congrès international de statistique qui fut tenu dans la capitale de la Prusse, sous la direction du célèbre économiste, le Dr Engel, directeur du bureau royal de statistique de Berlin, on demanda qu'un bureau de statistique fût créé à Bruxelles, avec une bibliothèque internationale entretenue aux frais communs des nations représentées au congrès. M. Engel lui-même, dans son avant-projet adressé à la commission préparatoire de ce congrès, sur les matières à l'ordre du jour (Berlin, Imp. royale, 1863, 1 br. in-4v), avait déjà exprimé un vœu analogue.

Cette persistance d'idée entraînait la conviction. Aussitôt de retour, en février suivant (1864), MM. Visschers, Quetelet, Heuschling, etc., formulaient une proposition pour la création d'un local en rapport avec la bibliothèque si vantée; puis, un cabinet de lecture pour les visiteurs : « On réaliserait ainsi, dit le rapport, le vœu formé par la commission préparatoire du congrès international... » L'hôtel Trazegnies était proposé pour cette installation. Seulement, la dépense devait être grande, car M. Sève avait dit : « Malheureusement, ce n'est pas avec la faible somme que le Gouvernement accorde à la bibliothèque et au Bureau de statistique, que ce résultat favorable pourrait être atteint... »

En effet, jusqu'en 1848, le chapitre III du budget du ministère de l'intérieur, qui était en 1841 de 60,000 francs, dont 1,000 francs à peine pour achat et reliure de livres, avait été réduit peu à peu et était descendu à 15,000 francs en 1849.

Digitized by Google

Heureusement, une réaction allait se produire dans les esprits, et lorsqu'en 1850 la Chambre crut devoir demander une explication au sujet de cette bibliothèque inconnue et sans local, le ministre, M. Ch. Rogier, prit la parole : « Une bibliothèque spéciale pour les sciences économiques a été créée en 1841 au ministère de l'intérieur et annexée à la Commission centrale de statistique. Les livres qui la composent proviennent des différentes sources indiquées pour chaque ouvrage, dans un catalogue tenu à cet effet, et dont le dernier numéro d'inscription est 2844... »

Le ministre déposa sur le bureau de la Chambre le catalogue manuscrit et continua :

« Spécialement consacrée à la statistique et à l'économie politique, la bibliothèque possède déjà, dans cette dernière branche, les principaux organes des trois écoles, mercantile, physiocratique et industrielle, ainsi que quelques interprètes des idées connues sous la dénomination de socialistes. En matière de statistique, la bibliothèque, outre les publications nationales officielles ou privées, possède beaucoup d'ouvrages ou de documents publiés dans d'autres pays. Tous lui viennent, non seulement d'acquisitions, mais encore de dons ou d'échanges par suite des relations établies à l'intérieur et à l'étranger. »

Les échanges surtout devaient enrichir la bibliothèque, si bien qu'en 1869, dix-neuf ans après le rapport du Ministre à la Chambre, le dernier chiffre d'inscription était 5,105. Pendant cet intervalle, M. Heuschling avait dressé et fait imprimer le premier catalogue des livres qu'il avait classés par pays. Le premier fascicule, extrait du tome V du *Bulletin de la Commission centrale de statistique*, publié en 1853, (Bruxelles, imp. Hayez), s'arrête au n° 2418 et compte 5,300 volumes et brochures. Ce travail fut régulièrement continué en 1855, 1857, 1860, 1866 et 1869, époques où parurent successivement 6 suppléments, qui comprennent ensemble 2,687 numéros. Mais à partir de 1869, la publication du catalogue fut abandonnée jusqu'au jour où M. Adriaens, ayant classé à nouveau la bibliothèque, six fois bouleversée par des déménagements, commença la tenue de registres

Digitized by Google

d'entrées, indiquant jour par jour le titre, la source, le nombre des volumes, l'année et le pays de publication des ouvrages reçus, achetés ou échangés.

Ces registres, commencés au 22 août 1876 et tenus au courant encore à cette heure, indiquent 175 entrées en 1876, 373 en 1877, etc. Mais c'est surtout dans ces derniers temps que la proportion s'accentue ; car, du 8 juin 1883 à ce jour, le registre indique 4,500 entrées, pour 2,400 volumes et 6,070 brochures, ce qui ne représente rien moins que 8,470 publications diverses.

Où étaient cependant déposés et conservés ces livres dont le nombre croissait si rapidement? Primitivement, la bibliothèque de la Commission centrale de statistique avait été placée dans un local contigu au bureau de M. Heuschling, secrétaire de la Commission, au ministère de l'intérieur, rue de la Loi. Ils ne pouvaient être moins bien logés, vu l'exiguïté de la pièce qui ne permettait aucun classement, et surtout à cause de la difficulté de la surveillance et de la facilité d'emporter sans contrôle des livres qu'on ne se faisait aucun scrupule de ne pas rendre. Des ouvrages d'une certaine valeur furent ainsi enlevés ou égarés, et il en est même qu'on dut retrouver dans les ventes publiques.

Pour obvier à ces dangers, on alla jusqu'à vouloir fusionner la bibliothèque de statistique avec le fonds de la bibliothèque royale. La Commission rejeta cette idée à l'unanimité. « Déplacer la bibliothèque, c'est la supprimer »..., disait M. Visschers. Et il rappelait qu'elle était « considérée à l'étranger comme tellement précieuse que, plus d'une fois dans les congrès internationaux de statistique, il s'était agi de la constituer en bibliothèque internationale, aux frais communs des États, avec un conservateur spécial ».

Enfin, en 1872, la bibliothèque dispersée était recomposée par le bureau de la statistique et transférée au Palais ducal, et quatre ans s'écoulèrent encore avant que l'on comprît qu'à une bibliothèque pareille il fallait un bibliothécaire. En 1882, elle fut enfin définitivement installée en deux salles attenantes aux bureaux du service de la statistique générale,

Digitized by Google

rue de Louvain, n° 3, où elle se trouve encore aujourd'hui ouverte au public.

Aussitôt M. Adriaens fit opérer la rentrée des volumes prêtés au dehors ou répartis dans les bibliothèques du service; il en commença un nouveau classement, qui existe encore, et compléta, autant que possible, les collections d'une certaine importance. Il s'était, de plus, imposé un autre devoir : celui d'en rédiger un nouveau catalogue, ainsi qu'une bibliographie statistique belge, d'après les principes qui ont été développés en 1875 par M. J. Sauveur devant la Commission centrale de statistique et admis par celle-ci. Sa mort laisse cette œuvre inachevée [1].

II

Au mois d'août 1853, M. Hanssen, savant professeur de l'université de Gottingue, disait en parlant du premier congrès de statistique proposé : « La Belgique a tellement laissé les autres pays en arrière en matière de statistique officielle, que c'est avec toute raison que l'initiative des débats sur les intérêts généraux de la statistique lui appartient. »

Les résolutions du congrès de Bruxelles devaient être assez influentes pour faire adopter par toutes les puissances du monde civilisé sa manière de voir pour la formation des grands cadres statistiques et arriver ainsi à établir un niveau général dans les pays les plus arriérés en cette science. En effet, en 1853, la Belgique avait déjà publié de grands ouvrages : les *Documents statistiques recueillis et publiés par le ministère de l'intérieur*, 1re, 2e, 3e, 4e, 5e et 6e publication officielle, Bruxelles, 1832 à 1841; 6 vol. in-4°; — les *Statistiques du mouvement de l'état civil pendant les années* 1841 *à* 1850; 10 vol. in-4°, publiés par le ministère de l'intérieur; — le *Recensement général du* 15 *octobre* 1846, *Population*, Bruxelles, 1849; 1 fort vol. gr. in-4°; — le *Recensement*

[1] Ceux que cet historique intéresse pourront se rendre compte de l'importance que la Commission a toujours attachée à la possession, à la conservation et au développement de sa bibliothèque, en consultant les procès-verbaux imprimés de cette Commission, notamment dans les t. X, XII, XIII du *Bulletin de la Commission centrale de statistique, etc., etc.*

Digitized by Google

général du 15 *octobre* 1846, *Agriculture*, Bruxelles, 1850; 4 vol. in-4°; — les *Résumés par arrondissement et par province;* 1 vol. in-4°; — STATISTIQUE DE LA BELGIQUE : *Mines, usines minéralurgiques, machines à vapeur, années* 1839 *à* 1844 *et* 1845 *à* 1849, Bruxelles, 1846 et 1852; 2 vol. in-4°; — INDUSTRIE. Le *Recensement général du* 15 *octobre* 1846, Bruxelles, 1851; 1 vol. in-4°; — le *Tableau général du commerce de la Belgique avec les pays étrangers pendant les années* 1831 *à* 1851, Bruxelles, imp. Hayez, 1836-1852; 11 vol. in-4°; — CHEMIN DE FER : *Rapports présentés aux Chambres législatives. Comptes rendus des opérations pour les exercices* 1841 *à* 1851; 11 vol. in-folio; — *Statistique générale de la Belgique. Exposé de la situation du Royaume (période de* 1841 *à* 1850), publié par le ministère de l'intérieur, Bruxelles, 1852; 1 fort vol. gr. in-4°, etc., etc.

L'impulsion du congrès de Bruxelles se fit aussitôt ressentir chez les nations voisines, où les travaux statistiques se multipliaient, en même temps que s'y introduisait l'uniformité des cadres. La Belgique continuait à publier régulièrement ses comptes rendus, ses recensements, ses enquêtes, ses exposés, etc., dont les titres et le nombre se trouvent consignés dans l'intéressante brochure : *La statistique officielle en Belgique*, présentée par M. H. Leemans, directeur général de la statistique belge, à la Société de statistique de Paris [1], Nancy, imp. Berger-Levrault et C^ie^, 1886; broch. in-8°. Mais la Belgique ne devait pas tarder à être distancée par les grandes nations. Lors du recensement de la population, de l'agriculture et de l'industrie, au 31 décembre 1880, dont le compte rendu formera pour la Belgique 3 forts volumes, on voit que l'Angleterre en a publié autant pour sa population seule; que les États-Unis d'Amérique consacrent à leur recensement 20 forts volumes, ornés de plans, de cartes, de vues, de planches et de cartogrammes artistement exécutés; et que l'Italie utilise 15 volumes in-4° pour son enquête agricole, et envoie dans le monde entier les nombreuses publications

[1] Communication faite à la Société de statistique de Paris, à l'occasion de son 25e anniversaire.

Digitized by Google

périodiques très détaillées qu'elle imprime annuellement[1].

Ce serait un fort long travail d'énumérer les intéressantes et précieuses collections qui sont venues enrichir la bibliothèque. Il suffirait, pour en faire comprendre l'importance, de remarquer que le nombre des collections périodiques s'élève à près de 400 et que le précieux dépôt a nécessité la confection de 600 mètres courants de planches complètement utilisées, ce qui autorise à estimer sa richesse à 35,000 volumes et brochures.

On y remarque non seulement des éditions anciennes très estimées, mais aussi de grands ouvrages modernes sur la finance, sur le commerce, sur les prix, etc., etc., qui, quoique édités récemment, ne se trouvent presque pas, à cause de leur grande valeur en librairie. Citons : *A History of agriculture and prices in England*, etc., par J. et Th. Rogers, 1259-1400, 2 vol. Oxford, 1866, 55 francs. — *History of prices since the year* 1850, by Michael G. Mulhall; London, imp. Longmans, 1885; 1 vol. petit in-8°, prix: 8 francs; — *Mulhall's Dictionary of statistics*, par le même; London, imp. G. Routledge, 1884; 1 vol. petit in-8°, prix : 10 francs; — *History of British commerce*, Leone Levi, 2e édition. Londres, imp. J. Murray, 1880; 1 vol. in-8°; prix : 25 fr. — et les ouvrages du célèbre Dr William Farr, de Londres, dont les deux derniers volumes : *Vital statistics*, London, imp. Edw. Stanford, 1885, 1 vol. in-8°, et *Tables of life times annuitees and premiums*, id., id., 1886, in-8°, ne coûtent rien moins qu'une centaine de francs et dont néanmoins l'édition est complètement épuisée.

Pénétrons quelques instants dans cette mine statistique.

Au fond, à droite, on trouve une série de petits in-12 reliés. C'est l'*Esprit des journaux français et étrangers*, ouvrage périodique, publié à Liége, à Bruxelles, puis à Bouillon, par les encyclopédistes à la fin du XVIIIe siècle et

[1] Il faut considérer dans ce cas les sommes y consacrées : la Belgique accorde de 650,000 à 900,000 francs; l'Autriche, en 1857, 5,180,000 francs; l'Angleterre, en 1861, 6,202,500 francs; les États-Unis d'Amérique, 9,887,500 francs en 1860; la Prusse en 1871, population seule, 678,930 fr., etc. (*Annali di statistica*, série IIa, vol. 20, parte II, p. 113, etc. Roma, 1881, 1 vol. in-8°.)

Digitized by Google

fusionné plus tard avec le *Journal des Encyclopédistes*. Cette collection, dont M. Sainte-Beuve a dit dans la *Revue des Deux Mondes* [1] : « ... Il m'est arrivé ... de rencontrer et de pouvoir dépouiller à loisir plusieurs années de cette considérable et excellente collection... Je ne revenais pas de tout ce que j'y surprenais à chaque pas d'intéressant, d'imprévu, de neuf et de vieux à la fois, d'inventé par nous-mêmes hier... », est rarement complète, et cela parce que, le fonds d'imprimerie et le matériel de Pierre Rousseau ayant été brûlés et confisqués plusieurs fois, il devenait très difficile de trouver les quelques volumes qui échappaient à la destruction de certaines éditions. On en connaît une en Belgique, dit M. Ulysse Capitaine, chez M. le notaire Parmentier, de Liége. Celle de la bibliothèque de la Commission centrale de statistique comprend 464 volumes sur les 487 catalogués, les quelques livraisons manquantes lui ayant été dérobées. La bibliothèque royale en possède 495.

A la suite de cette publication, une seconde série de petits livres in-8°, in-12, in-18, in-32, forment un document plus précieux : ce sont les nombreux almanachs des Départements et de certaines localités, ainsi que les petits annuaires et calendriers. Ces publications, spécialement créées pour l'indication des fêtes et des pronostics, devinrent bientôt des recueils, uniques alors, de la statistique officielle, de vrais annuaires remplis de choses intéressant tout le monde, annuaires scientifiques, politiques, et même parfois des pamphlets, souvent saisis, condamnés, brûlés. M. A. Warzée les trouvait si utiles, qu'il y consacra une jolie étude : *Recherches bibliographiques sur les almanachs belges;* Bruxelles, imp. J. Heberlé, 1852; broch. in-8° de 180 pages. Almanachs des Départements de la Dyle, de l'Escaut, de la Meuse, des Deux-Nèthes, de l'Ourthe, de la Cour, du Clergé, de Bruxelles; *De Grooten Ghendschen Almanach*, annuaires et almanachs des étudiants; l'*Almanach belge*, impérial, royal et vingt autres; tous contiennent des notices, études, rapports, lettres inédites, discours, critiques, relevés statis-

[1] Édition de Bruxelles, t. VIII, p. 704.

Digitized by Google

tiques, etc., etc., et forment un ensemble des plus précieux pour le chercheur, des plus utiles pour l'historien, surtout ceux qui se rapportent aux périodes qui précèdent 1830. Plus d'une fois, MM. Quetelet et Heuschling y ont puisé des chiffres. Géographie, astronomie, topographie, histoire, sciences, arts et lettres tout à la fois, pendant le XVII^e^, le XVIII^e^ et le commencement du XIX^e^ siècle, en Belgique et à l'étranger, tel est l'intérêt offert par les 500 volumes que la bibliothèque en possède. Il est bon de savoir que, dans une certaine mesure, cette collection complète celle que possède la Bibliothèque royale.

Une lacune regrettable à laquelle fait penser cette publication, comme celle qui précède, c'est la bibliographie des almanachs. Mais que de difficultés, et qui oserait espérer d'y réussir ? L'almanach étant un des moyens populaires les plus propres à la propagation des sciences dans les familles, de la ville comme de la campagne, il serait hautement désirable de connaître non seulement leurs noms et leur nombre, mais surtout ce qu'ils contiennent. L'*Almanach de Gotha*, par exemple, jouit, surtout pour sa première série, d'une valeur d'antiquité et de rareté qui explique le prix élevé que ces petits volumes atteignent dans les ventes publiques. Le 2 juin de l'année dernière, le volume de 1791, qui faisait défaut à la collection de la bibliothèque de statistique, a été payé 10 francs en vente publique et cette valeur s'élève parfois jusqu'à 20 et 25 francs. Cette collection commence ici à 1785 et serait complète jusqu'en 1886 si l'on retrouvait ou pouvait acheter les almanachs des années 1786, 1787, 1795, 1796, 1797 et 1800.

La série des livres anciens se termine par un fort volume in-folio dont le sous-titre, que nous traduirons, fait connaître le contenu. C'est une œuvre spécialement statistico-géographique, remplie de gravures, plans et vignettes ornant le texte espagnol. Elle est intitulée : *Paises-Baxos, o Belgica.* Cet ouvrage, publié à Amsterdam en 1663, contient deux parties, dit le titre : « la première traitant des provinces qui se trouvent sous l'obéissance de Sa Majesté Catholique du royaume d'Espagne; la seconde offrant une description détaillée de toutes les contrées fédérées belges. »

Digitized by Google

A ce vieux volume se joint un autre, plus ancien encore et non moins intéressant au point de vue commercial. C'est un in-4° relié en parchemin, publié le 1er août 1641 et portant pour titre : *Johan. Angelii a Werdenhagen J. C. C. — De Rebuspublicis Hanseaticis. Tractatus cum Urbium earum Iconismis, descriptionibus, tabulis geographicis et nauticis, nec non Inductione generali Rom. Imper. Germ., noniter auctus et renisus; Francofurti, apud Matth. Merianum*, 1641; 1 vol., grand in-8° [1].

Comme pour le volume qui précède, nous devons appeler l'attention sur les magnifiques gravures de cet ouvrage, villes, golfes, ports, etc., gravures presque aussi nombreuses que les pages de texte. Ce don de M. Visschers est d'autant plus précieux que les collections Van Hulthem, ou Stassart, ni la Bibliothèque royale ne possède l'un ni l'autre. Le premier a été sauvé d'un violent incendie où il a perdu 3 pages de son introduction.

Enfin, nous trouvons les remarquables Elzéviers, dont le savant Vlitius prononçait le nom avec une admiration si passionnée : « *Suavissimos Elsevirios* ».

Quoique spécialement consacrées à la littérature ancienne, ces publications si recherchées contenaient un certain nombre d'ouvrages scientifiques, géographiques et en partie statistiques. Ce sont évidemment ces derniers que la bibliothèque avait intérêt à conserver. Elle en possède 40 volumes provenant en grande partie de dons faits par MM. Visschers et Quetelet. Tous sont renseignés dans l'ouvrage de M. Alph. Willems : *Les Elzévier, Histoire et annales typographiques;* Bruxelles, G. Van Trigt, 1880, 1 vol. in-8°.

La partie moderne de la bibliothèque de statistique concernant toutes les contrées des deux mondes offre un intérêt généralement plus grand, à cause de l'actualité des données statistiques qu'elle renferme. Nous y trouvons environ 1,200 forts volumes in-4° indiquant la situation commerciale, industrielle, le mouvement de la circulation par terre et par mer, le mouvement de la population et les statistiques géné-

[1] En 1668, ce volume avait été acheté pour la somme de 14 1/2 fl.

Digitized by Google

rales de la Belgique, de la Hollande, de l'Allemagne, de la France, de l'Angleterre, de l'Italie, de l'Autriche, de la Hongrie, de l'Espagne, du Portugal, de la Russie, de l'Amérique en général et de certaines contrées américaines en particulier, du Danemark, de la Suède et de la Norvège, etc., etc. Ils se rattachent surtout à la période de 1860 à 1886 [1].

Ces collections, les plus consultées par le petit nombre de visiteurs de la bibliothèque, suffiraient pour la classer au premier rang des bibliothèques spéciales.

Parmi ces nations, c'est la France qui nous offre la collection la plus remarquable, non seulement au point de vue du nombre, mais aussi parce qu'elle remonte aux trois volumes qui établissent la statistique du commerce général de la France avant 1824. Le premier volume : *Examen comparatif du commerce de la France avec tous les Pays du monde aux deux époques de paix les plus importantes qui ont précédé la Révolution, de* 1787 *à* 1789, *suivi de la Restauration de* 1819 *à* 1821, par M. César Moreau, consul d'Angleterre à Paris; Londres, 1 vol. in-4° [2], contient des tableaux qui font connaître, pour les époques précitées, le rang, l'espèce, la valeur des marchandises importées, exportées et en transit, indiquent les lieux de provenance et de destination et mettent en vue les données officielles, de façon que d'un coup d'œil on peut apprécier ou l'augmentation ou la diminution du chiffre d'affaires, ainsi que le rang d'importance qu'occupent les autres pays. Ce magnifique ouvrage, tout entier lithographié en caractères microscopiques, mais très nets, quoiqu'on ne puisse bien les lire qu'à la loupe, forme un vol. in-4° de 12 tableaux de double largeur. Ce qui ajoute considérablement à sa valeur, c'est que M. Moreau n'en a signé qu'une trentaine d'exemplaires. Cela eût suffit pour le rendre rare, après plus de trois quarts de siècle, s'il ne fallait pas tenir compte aussi des guerres, des incendies et des désastres que la France et Paris ont dû supporter à plusieurs reprises. Ces pertes ont été tellement grandes que le gouvernement fran-

[1] Non compris les recensements et les enquêtes.

[2] Lors de leur publication, ces tableaux statistiques se vendaient six francs.

Digitized by Google

çais se trouve dans l'impossibilité de compléter les lacunes de ces publications. Aussi trouve-t-on sur quelques-uns des volumes des *Documents statistiques sur le commerce de la France*, de petites étiquettes indiquant les pages qui manquent. Ce qui double encore la valeur de ce document.

Nous ne croyons pas pouvoir terminer cette notice sans une dernière remarque au sujet des *Annuaires statistiques* des principaux pays du monde, plus utiles aux économistes et aux statisticiens parce qu'ils condensent en quelques tableaux les données publiées tant dans les périodiques divers que dans les grandes collections de statistique générale. Trente pays différents contribuent à la formation de cette collection, qui peut être consultée avec tant de fruit et éviter bien des recherches, sinon infructueuses, toujours longues et fatigantes. Publiés en français, en hollandais, en italien, en allemand ou en anglais, tous offrent encore cet avantage de pouvoir être facilement compris, à cause du peu de texte exigé par ce genre de publications. Les annuaires russe et japonais seuls offrent plus de difficulté, quoique ce dernier pays, par une heureuse innovation, vienne de placer une traduction anglaise en regard de l'indéchiffrable écriture nationale. On comprendra l'importance de cette collection internationale si on remarque que pour les vingt-huit pays principaux le nombre des annuaires s'élève à 380 volumes reliés contenant plus de 450 brochures annuelles.

En ce qui concerne les autres ouvrages en langues étrangères renseignés dans le catalogue de 1853 et ses six suppléments, M. Adriaens, pendant ses moments de loisir, s'était imposé la tâche d'en traduire les titres avec la table des matières dans des registres spéciaux qu'il conservait pour son usage personnel. Il serait utile que cet intéressant travail fût acquis à la bibliothèque centrale de statistique.

Ce rapide coup d'œil suffit pour établir l'utilité d'une bibliothèque dont trop souvent certains journaux ont blâmé, sans connaissance de cause, l'entretien comme une dépense superflue. La Belgique — on peut le dire — serait heureuse de pouvoir utiliser beaucoup de gaspillages de cette nature.

FRÉD. BURNY.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

POÉSIE FLAMANDE

Ce n'est pas la première fois que l'on essaye de réunir une chrestomathie en vers français d'après les poètes flamands. En 1828, malgré le concours de 1810, dans les deux langues sur le même sujet, qui avait produit deux poèmes sur *Les Belges*, en français par Lesbroussart et en flamand par Borchgrave [1], quand Raoul publia ses *Leçons de littérature hollandaise*, il n'y fit entrer que des poésies d'un seul écrivain des Flandres. En 1870, l'idée fut reprise par M. A. Claus pour les Flamands seuls, et nous ne pouvions manquer de lui prêter notre concours. Nous avons publié une de ses plus belles imitations de Jan Van Ryswyck : *Le Diable en bouteille* [2]. Bon nombre de poésies flamandes avaient déjà été mises, alors, en vers français par Lebrocquy, Louwage, Schollaert, Clavareau, Van Soust de Borkenfels, M. Jules Guilliaume, et mon *Art flamand* en contenait une série d'environ quinze pièces. M. Claus voyait là « une preuve de l'esprit de fraternisation qui anime nos deux familles belges » et, voulant faire de son livre « une œuvre nationale tendant à rapprocher Flamands et Wallons davantage », il déclarait qu'il se ferait « un devoir, non seulement de citer ces écrivains, mais de joindre à ses traductions celles que leur talent avait le mieux rendues ». Le nouveau traducteur avait la plume leste ; pour rendre l'humour flamand, il n'hésitait pas devant le français populaire. Ce livre s'annonçait donc comme

[1] Deux accessits français avaient été décernés à Lemayeur et à P. Benau; un deuxième prix flamand à David de Simpel et un troisième à A.-E. Van den Poel.

[2] Voir *Revue de Belgique*, 15 décembre 1871.

Digitized by Google

devant être une anthologie complète, des plus intéressantes, où un bon choix de nos poésies flamandes serait interprété d'inspiration par de bons poètes français.

L'idée était trop large — trop belle — pour réussir d'emblée. L'ouvrage s'arrêta à un premier volume. Du train dont l'auteur avait commencé, il en eût fallu quatre.

Le nouveau recueil annoncé par M. De Seyn-Verhougstraete, de Roulers, ne formera qu'un volume. Dans les œuvres pareilles, il y a toujours des souvenirs qui s'imposent. Comment négliger les doyens, les précurseurs, les patriarches? Ils ont été traduits dans leur beau temps, dans le vers français d'alors, qui seul peut-être convenait au leur. En dehors de là, le volume empruntera à M. Claus, à ses devanciers et à ses continuateurs un choix restreint, mais aussi soigné que possible. Les traductions déjà faites ne pouvaient cependant suffire et on ne pouvait s'en remettre au hasard du goût ou des relations des traducteurs, sans que le livre présentât des lacunes historiquement et surtout littérairement regrettables. A ce compte, ni Vuylsteke, De Geyter, Dodd, De la Montagne, Bogaerts, ni M^lles^ V. et R. Loveling, n'auraient obtenu la place qu'ils méritent. MM. Gravrand, G. Eeckout, Stanislaus, Heuvelmans, Ch. Beltjens et Potvin ont réparé ces oublis, qui eussent été des injustices. Une table des traductions existantes, y compris celles qui n'auront pu entrer dans le volume, faute de place, complétera l'ouvrage ouvert par la vénérable M^me^ Van Acker et que fermeront de jeunes poètes.

Il fallait à l'œuvre un prologue qui en donnât aussitôt le ton. Il a été emprunté au premier grand concours de poésie ouvert après 1830. Là, Th. Van Ryswyck se fit remarquer parmi les trente-deux concurrents flamands, F.-J. Blieck obtint le second prix, et le poète byronien K.-L. Ledeganck obtint le premier. Il avait 28 ans. En français, c'est Pierre van Eschen qui eut le premier prix, et Raymond Mahauden le second. Voici cette poésie de Ledeganck, que nous ferons suivre de quelques autres traductions inédites, faites en vue de ce volume.

Digitized by Google

LEDEGANCK.

LES DESTINÉES DE LA PATRIE.

Dans notre cher flamand je chante la patrie,
J'entrerai dans la lice où se forment les chœurs,
Où la palme adorée attend d'heureux vainqueurs,
Et j'y disputerai la couronne fleurie.
Poésie, ô beauté qui sais nous enchanter,
Aussi chère à mon cœur que ce qu'il veut chanter,
Donne à mes vers l'accent dont l'âme est attendrie;
Qu'il y passe un rayon de cet ardent foyer
Qui pour toi me consume, et, bravant tout danger,
Me fait battre à jamais le cœur pour ma patrie.

Quel est donc ce vieillard qui marche à pas tremblants?
Il erre; le chagrin, sur sa tête, avant l'âge,
A neigé; dans ses yeux, quel sinistre langage!
Il couvre de haillons ses membres chancelants;
Au désordre du corps, on sent les maux de l'âme,
Il brave la misère, ayant perdu l'espoir;
Mais, au reste d'éclairs dont son regard s'enflamme,
A la virilité de ses traits, on peut voir
D'héroïques fiertés qui restent ses compagnes.
Quel est donc ce vieillard errant dans nos campagnes?

Aux bords de la Vistule, il naquit. — Triste sort!
Jeune, il ne voulut point subir de tyrannie.
Il vivait, en paix, fier, heureux, dans sa patrie,
Car la Pologne était alors la fleur du Nord.
Sa patrie, aujourd'hui, fléchit sous l'arbitraire,
Sa patrie, aujourd'hui, n'est plus à ses enfants;
Il la vit succomber aux viols triomphants,
Il la vit partager comme un butin de guerre;
Jadis, ses citoyens y marchaient dans leurs droits,
Ses vaincus, aujourd'hui, marquent le pas des rois.

Digitized by Google

. . . . . .

Mère, tel fut ton lot, avant qu'aux jours de gloire,
Dans l'accord d'héroïsme où les cœurs s'embrasaient,
Tes fils eussent brisé les fers qui te pesaient
Et que l'indépendance eût scellé leur victoire.
Des siècles, ils avaient plié sous l'étranger,
Des siècles, vu ton nom, tes vertus en danger,
Ton honneur insulté sans espoir de vengeance;
Tantôt, la dot d'un prince ou le legs d'un mourant,
Tantôt, les jeux guerriers, capricieuse chance,
Décidaient, malgré toi, du nom de ton tyran.

En vain, le grand soldat qui fit l'orgueil de Rome
Et vainquit l'univers pour le mettre en ses mains,
Exaltait ton courage ancien, lorsqu'il te nomme
Le peuple le plus fort d'entre tous les Germains ;
D'autres siècles en vain vantaient ta haute taille
Dans les luttes du beau comme aux champs de bataille ;
En vain brillait Rubens à l'égal de d'Egmont!
La liberté détruite, on altérait l'histoire,
Et ta part de vertus, de grandeurs et de gloire
Illustrait l'étranger qui te courbait le front.

Ce joug n'est plus; le jour vint d'être émancipée,
Ton heure a sonné : Dieu prit en pitié tes maux;
Du glaive des combats il ceignit tes héros
Et l'oppression fut de ton sol extirpée.
Maintenant, tu jouis de la tranquillité;
Pour la première fois, tu vis dans ton air libre,
Tu te complais aux biens de ton propre équilibre,
Tu suis tes propres lois, ta seule volonté;
Chacun selon ses mœurs vit, selon sa foi prie;
Tous possèdent le bien suprême : une patrie.

. . . . . .
. . . . . .

Imagination, franchis le cours du temps,
Que ton féerique vol devance les années
Et me transporte au loin parmi nos descendants,
Et des siècles futurs m'ouvre les destinées.

Digitized by Google

Il tombe, le brouillard qui pesait sur mes yeux!
O Dieu! quel paradis vient offrir à ma vue
Ses champêtres beautés, sa riante étendue,
Où souffle des édens le zéphyr gracieux;
Et les fleuves aux longs serpents capricieux,
Et les villes semant partout leur rive émue!

A ce large ruban déroulé vers le nord,
J'ai reconnu l'Escaut à la marche onduleuse;
Dans ce lointain bleui, ne vois-je pas la Meuse?
Sur leurs bords, en tout lieu, quelle mer de blés d'or
Sourit au laboureur dont elle est le trésor!
Ici, les fleurs, les fruits prodiguant leurs prémices,
La nature s'est fait un jardin de délices;
La culture, avec elle, en d'incessants travaux,
Conspire, et toutes deux versent, à pleins calices,
Au plus fertile sol des biens toujours nouveaux.

Dans la plaine où la Lys mêle à l'Escaut ses ondes,
S'étend, majestueuse, une grande cité;
Là, l'industrie a vu son art si haut porté
Que nul rêve n'atteint ses merveilles fécondes.
Plus loin, le fleuve trace un plus vaste contour,
Une autre ville élève au ciel sa haute tour :
Quels immenses bassins! C'est le marché des mondes!
Quels milliers de vaisseaux! quelle forêt de mâts!
On court au rendez-vous, là, de tous les climats;
Là, viennent du Levant les richesses profondes.

Et là-bas, où la Senne, aux vastes prés soyeux,
Épanche la fraîcheur qui se plaît aux grands arbres,
Un faste oriental fait surgir à mes yeux
D'innombrables palais, des monuments, des marbres!
Là, règne la richesse aux devoirs généreux.
Là, l'esprit se couronne et l'honneur se vénère,
L'art a son temple, où lyre et pinceau, tour à tour,
Illustrent la patrie et son chef populaire
Qui, semant des bienfaits, récolte de l'amour,
Respecté comme un prince et béni comme un père.

Digitized by Google

Que vois-je? Un large flot de joyeux citoyens,
Monte partout; le ciel d'automne, tiède encore,
S'emplit de cris de gloire et de gaîté sonore;
Tous les cœurs sont unis de fraternels liens.
Tel un grand peuple, après des siècles de puissance,
Fêterait, sage et fort, le jour de sa naissance.
On chante l'union, et l'hymne triomphal
Vante la sainte paix, la constance énergique,
Pendant que le canon, du tonnerre rival,
Sur les drapeaux salue un beau nom : La Belgique!

— Patrie, en l'avenir, voilà ce que j'ai lu.
Déjà, de l'abondance à ton ciel l'aube est née,
Mais quel éclat, après un siècle révolu!
Quelle riche moisson de biens t'est destinée!
Ainsi, l'astre du jour, qui monte à l'orient,
Annonce du midi le feu luxuriant.
Tel le printemps, de fleurs émaille la verdure :
L'ombre voile parfois sa naissante beauté ;
L'été vient, le brouillard fuit : toute la nature
Étale les splendeurs de sa fécondité.

Septembre 1834.

JULIUS DE GEYTER.

LES DEUX SŒURS.

Toutes deux, enfants, je les ai connues,
Quand je les voyais courir, jambes nues,
Dans la vaste lande aux genêts mouvants,
Près de la cabane où, pauvre, leur mère
Luttait vaillamment contre la misère
Et bénissait Dieu dans ses trois enfants.

Je les vis bientôt dans l'éclat de l'âge,
Lorsqu'elles faisaient l'orgueil du village,
Le rêve idéal des jeunes fermiers;
Le cœur innocent et la robe blanche,
Elles s'en allaient prier, le dimanche,
Et danser, au pré, sous les grands pommiers.

Digitized by Google

Je les vis plus tard : les excès du frère
Avaient au travail épuisé leur mère;
Elles, rougissant, le long du chemin,
Venaient nous offrir des fleurs, à la ville;
Puis, s'en revenaient vers le toit d'argile,
Avec quelques sous, la main dans la main.

Quand je les revis, sur la tombe close
Elles déposaient leur dernière rose,
Avant de quitter le hameau natal.
Amis, quel chagrin ! Mais, je vous le jure,
La blancheur des lis n'était pas plus pure,
Et leur rêve même était virginal.

Où sont maintenant ces sœurs admirées?
Le vent du malheur les a séparées :
L'une, pauvre enfant qui crut à l'amour,
Confiante au feu des belles années,
Son espoir trahi, ses mœurs profanées,
Noie au vin des nuits les remords du jour.

L'autre, pour sa sœur, dans un cloître expie;
Lorsque le repos fuit la couche impie,
Elle, au saint grabat, trouve un sommeil doux;
Mais souvent son œil veille et suit l'étoile;
Alors, d'une voix qu'un long sanglot voile :
« Mère, aurais-tu bien cru cela de nous? »

J. VUYLSTEKE.

TOAST AUX ÉTUDIANTS.

Un vétéran, large crinière,
Se lève, porte haut le verre
Et dit : « Messieurs, je bois à nous!
Être étudiant, qu'est-ce? Oh! je sais, l'on clabaude!
Mais l'étudiant, c'est, envers et contre tous,
Le cœur jeune et la tête chaude.

Digitized by Google

« Le cœur jeune, ce sont les nobles sentiments,
L'espoir dans son ardeur, l'amour dans sa droiture.
La tête chaude, oh! ce n'est pas l'étroit bon sens,
C'est la fière pensée et c'est la franche allure.

« Le cœur jeune, ce sont les haines sans détour,
Les admirations se montrant au grand jour
Dans leur nudité forte et belle.
La tête chaude, c'est la science affirmant
Le vrai, sans nul souci du préjugé rebelle,
Le bien dans son entier désintéressement.

« Oui, le cœur jeune, c'est l'âme heureuse d'éclore,
C'est la fleur qui prodigue, au moment de s'ouvrir,
L'éclat et le parfum ; confiante, elle adore
Le soleil qui la baise... et qui va la flétrir,
La terre, sa nourrice... et souvent sa marâtre.
La tête chaude, c'est l'esprit opiniâtre
Aux recherches sans fin que la raison poursuit,
Qui, s'il trouve une idée, aussitôt la produit
Et ne veut cacher rien du vrai qu'il idolâtre.

« Le cœur jeune! La tête ardente! En vérité,
Voilà l'étudiant et tout ce qu'il doit être.
Action ou parole, où le calcul pénètre,
C'est de l'hypocrisie ou de la lâcheté.
N'avoir pas son parler franc en toute rencontre,
C'est étouffer en soi l'étincelle d'en haut;
Celui qui pèse, avant d'agir, le pour, le contre,
Ne peut plus se montrer homme quand il le faut.
Esprit étincelant, cœur prompt à l'incendie,
Cratère dont la lave, éclatant coups sur coups,
Est la libre parole et l'action hardie,
Voilà l'étudiant! Hourra! Hourra pour nous!

« Être étudiant, qu'est-ce encore? Oui! qu'on m'en croie,
C'est la saine gaîté, l'insouciante joie,
La cascade de bruit qui sans cesse a jailli;
C'est la vive chanson, c'est la verve elle-même,
Qui n'en monte pas moins jusqu'à l'Être suprême
Que le psaume sévère et l'hymne recueilli.

Digitized by Google

« — Mais à l'étudiant il faut d'abord l'étude,
Direz-vous. — Je l'accorde. Entendons-nous pourtant :
N'y voir qu'un gagne-pain, c'est un métier bien rude;
On étudie alors sans être étudiant.
Jamais, en fait d'amour, étudiant ne jeûne,
Certes ; mais si la dot est tout ce qu'on attend,
On a beau n'avoir que vingt ans, on n'est pas jeune.
On ne l'est pas non plus si l'on voit seulement
Dans le vin un plaisir du palais qu'il caresse,
Au lieu du grandiose épanouissement
Que donne la divine ivresse.
Loin de nous cette prose! Eux, nos frères! jamais !
Rejetons tout ce lest qui jusqu'au sol rabaisse
Le ballon qui nous berce, heureux, dans les sommets.

« Étudiants pur sang, amis de bonne roche,
Nous, que la main se serre et le cœur se rapproche
Dans le culte du beau, dans le vouloir profond,
L'enthousiaste effort, l'étude prolongée!
Alors, hourra pour nous! Et tous, d'une gorgée,
Une, deux, trois! videz les verres jusqu'au fond. »

— Soudain, de tous les cœurs partit un cri sonore,
Et, quand on fit silence, il fallut boire encore.

G. DODD.

CE QUE DISENT LES ARBRES.

Sur la berge assis, je rêvais,
Et dans mon rêve j'observais
Le bois noyé dans les pénombres ;
Dans chaque arbre un bruit ondoyait,
Féerique et si doux qu'on croyait
Voir, en chantant, passer des ombres.

Digitized by Google

L'osier, aux chatoiements d'argent,
Dit d'abord, d'un cœur obligeant :
« Je sers l'homme dès sa naissance :
Mes branches, qu'un tiède zéphyr,
De ses baisers, vient assouplir,
Tressent le nid de son enfance... »

« Moi, — dit le sapin, se dressant
Sur le mont, panache géant,
Dans une attitude sévère., —
Quand, jeune, avide d'action,
Il veut avoir mainte nation,
Je le porte autour de la terre.

« Un navire, issu de mes flancs,
Lui fait braver les flots hurlants,
Du Nord de glace au Sud de lave;
Puis, j'apporte aux jours de repos,
Des paradis orientaux,
L'or précieux, le fruit suave. »

Mais, de la vigne aux jets touffus,
Enlaçant autour des hauts futs
Ses pampres où l'oiseau butine,
Un cri joyeux monte à son tour :
« Quand finit sa tâche du jour,
J'ai pour lui ma liqueur divine.

« Mon doux jus au reflet doré
Lui peint l'avenir à son gré,
Lui fait un ciel de cette terre.
Trahi du sort ou d'un ami,
Par mon élixir raffermi,
Il noie un chagrin dans son verre. »

Le chêne, inébranlable au vent,
Dit : « Je couronne le savant,
Je récompense la prouesse;
Les grands cœurs, les libres esprits,
Pour qui l'honneur seul a du prix,
M'estiment plus que la richesse.

Digitized by Google

« Mes palmes vont au citoyen
Qui de son sang ou de son bien
Servit la patrie adorée,
Et quand son destin s'accomplit,
Mes planches, dans son dernier lit,
Gardent sa dépouille honorée. »

Près de la source aux bords en fleurs,
Le saule, en y puisant ses pleurs,
Dit : « Quand vient son heure dernière
Et qu'on le délaisse au cercueil,
Moi, dernier monument de deuil,
Je reste penché sur sa pierre.

« Seul, avec le soupir des vents,
Je lui dis l'adieu des vivants,
Quand l'amitié s'est éloignée;
Seul, je jonche encor le granit
Quand la lettre d'or s'y ternit
Et lorsque la fleur s'est fanée. »

L'humble mousse à la fin parla :
« Moi, je m'étends sur tout cela,
L'arbre et ses fleurs, l'homme et sa tombe,
Quand tout devient cendre et néant;
Puis, à mon tour, me desséchant,
Sur tout, comme un linceul, je tombe ! »

Ces traductions donneront une première idée de la chrestomathie nouvelle, où figureront des poètes comme Ledeganck, Dautzenberg, les Van Ryswyck, Van Beers, Hiel et Pol de Mont.

Célestin Demblon, *Noël d'un démocrate*, in-16 de 92 pages. Bruxelles, Istace, 1886. — A propos de ces quelques pages, je serai un peu long. Se taire sur l'œuvre d'un homme qui aime l'art, je ne connais rien de plus triste, si ce n'est de faire de la camaraderie en cachant au public ce que l'on en pense.

Ici, il faut d'abord oublier certains traits où le lutteur politique

Digitized by Google

reparaît sous l'artiste, et qui arrêteront bien des lecteurs par leur crudité d'attaque ou leur esprit peu distingué. Sans trouver la politique *bête*, comme on dit dans certain camp littéraire, sauf à s'y caser, sans prendre garde dans quel parti, — ce que ne fera pas notre démocrate, — je pense qu'il n'y a rien de plus dangereux et souvent de plus indigne de l'art que l'intrusion des passions mesquines de l'heure qui passe en des choses dont le caractère est l'aspiration à la durée et à la beauté. Cela dit rapidement, il y aurait bien d'autres points à discuter, qui s'arrangeraient mieux d'une conversation entre amis du même âge et d'intimité ancienne, et je n'ai aucun de ces avantages auprès de l'auteur. Telle serait, par exemple, la vérité des assertions, et aussi la justesse du néologisme, où le pire des maîtres serait Ronsard, et le meilleur, Rabelais. Mais cela nous mènerait trop loin.

Ce que je dois signaler au public, c'est la haute idée que l'auteur a de l'art d'écrire; sa grande « tendresse filiale » pour son village, ses élans d'intimité vers la nature. Alors, il touche au lyrisme vrai, à la passion rêveuse ou débordante, au ton artistique et populaire. On lui reprochera tout cela, dit-il. Oh! non pas! Bien au contraire! Mais comment le louer de ces qualités, dès qu'elles se montrent, sans ajouter qu'à chaque page il y coupe court par toute sorte de traits étrangers ou dissonants, qui brisent le lyrisme, que la foule ne peut comprendre et qui jurent avec cette tendresse filiale pour nos belles vallées du pays de Liége?

Ainsi, sans compter une érudition de mots, étrangère au sentiment : Spinoza et Baudelaire, Villon et Héliogabale, Elephanta et Cythère, etc., etc., mêlés à un Noël en wallon liégeois, le voilà, au milieu du site adoré, disant : « Ouvre déjà Musset; moi, j'ai Ronsard en poche! » — un vers, s'il vous plaît, et il y en a souvent dans sa prose comme dans celle de Molière ou de Paul-Louis. — Et ailleurs encore, voici « la maison wallonne » qui « regrette les chants... de Ronsard »... (p. 31). Puis, ce sont des alliances de mots, impossibles comme sens ou comme convenance de ton. Je n'en citerai pas. On en conserve l'impression involontaire que tout cela est voulu plutôt que senti. On se demande ce qui peut bien, quand la nature palpite en lui, toute embrasée, souffler à l'auteur des paroles aussi glaciales. Quand visiblement c'est la politique, on est tenté de lui crier : « Que le démocrate serve sa patrie politique aux meetings et dans la presse, comme il l'entend, mais pas au beau milieu d'une page émue. » — C'est plus souvent l'artiste, et l'on accuserait volontiers cet amour de

Digitized by Google

l'art qui ne laisse pas l'homme à son émotion, le wallon à sa patrie champêtre, l'artiste vrai a un art moins cherché...

J'ai dû employer des mots qui répugnent à un amant de l'art, comme *voulu* et *cherché*. Ils ne s'appliquent qu'au livre, non à l'auteur. Ce procédé, en effet, doit sembler à l'artiste un sacrilège. Mais la grande difficulté est d'en arriver à ne rien subir inconsciemment qui soit étranger à son tempérament, à ses impressions, à son sujet. Être soi-même, quel problème! Mais être pris en flagrant délit de couper son émotion en pièces pour arrondir sa phrase, créer un mot qui, voulant sonner doux ou fort, détonne, rien n'est plus fait pour effrayer un écrivain de bonne foi et de franche nature..., s'il pouvait croire au reproche. M. Demblon n'a pas à tenir pour vrai ce que m'inspirent son intérêt et l'intérêt de notre littérature; mais ce qui pourrait lui arriver de plus heureux, ce serait d'être prémuni contre ces chutes en procédés d'école, afin de s'en affranchir et de devenir cet artiste qu'il rêve d'être, qu'il sera, et qui a « des souvenirs à sacrer vingt amours ».

Annuaire populaire de Belgique pour l'année 1887, préparé par J. C. Houzeau, ancien directeur de l'Observatoire royal de Bruxelles. 3e année. Mons, Manceaux, 1887. — S'il y avait la moindre utilité à comparer les annuaires des trois années, il faudrait donner la palme au dernier. Le plan est le même : après les indications scientifiques, chaque volume est composé de ce qu'on a appelé souvent une lecture par jour. Les sujets sont d'une grande variété et ils sont traités dans le ton de véracité sérieuse et simple qui fait penser à Franklin. Dans ce volume nouveau, depuis l'*Histoire pittoresque de la comète Biela*, qui ouvre le livre par une page d'astronomie que tout lecteur peut comprendre, jusqu'aux *Jouets du nouvel an*, qui le ferment par une scène navrante de la vie sociale moderne, tout est fait pour intéresser et instruire, avec une grande simplicité de moyens. Tantôt l'auteur rapporte sa propre expérience en des conseils utiles sur *la Manière de conserver la mémoire;* tantôt c'est au répertoire du moyen âge qu'il emprunte une scène qui montre jusqu'où a été *la Hardiesse au théâtre*. D'autres fois, il s'élève à des considérations générales sur la littérature, ou il arrive à tout ce que le genre Franklin peut atteindre de hauteur de pensée et de sentiment, comme dans sa « Lettre à La Place ».

Bien des lecteurs, peut-être, se croiront au-dessus de certains de ces sujets écrits pour un livre populaire. Mais il n'est savant, ni

Digitized by Google

lettré, ni artiste, qui ne doive y trouver cette jouissance intellectuelle et cette satisfaction morale qu'on éprouve en lisant des pages bien pensées et fortement écrites, dans un esprit scientifique complet.

Ch. Hegener, *Publications scolaires.* — Les publications de M. Hegener destinées à l'étude de l'allemand et surtout de l'anglais ont été nombreuses dans la dernière année. Pour les commençants, il y a un résumé du cours inférieur de langue anglaise: *Petite grammaire anglaise* (1887), — un Abécédaire et syllabaire allemand, exercices (menés de front) d'écriture, de prononciation et de lecture: *Deutsche schreib und lese-fibel* (1886), — des exercices pareils, plus développés, pour l'anglais : *English primer and first reading book* (1886); — puis, un *Cours méthodique et pratique de grammaire anglaise* (1887) et une édition d'un des plus charmants contes de Noël de Dickens : *Christmas Coral,* avec préface, commentaires et explications, le tout en anglais pour les cours où l'enseignement de la langue s'achève dans la langue elle-même.

Nos lecteurs n'ont pu oublier la collaboration de M. Hegener à notre *Revue.* C'est lui qui, pour exprimer le but que tout véritable enseignement doit poursuivre aussi bien dans la section professionnelle que dans l'autre, et autant dans les cours de langues vivantes que dans l'étude des langues mortes, trouva ce mot décisif : Les humanités modernes. C'est un de nos pédagogues les plus maîtres de la théorie et de la pratique de la science moderne. On a pu juger ici même, à plusieurs reprises, de sa théorie. Pour apprécier sa manière de l'appliquer, il faut le voir pour ainsi dire à l'œuvre dans ces petits livres. L'*Abécédaire allemand* n'a que 20 pages; c'est un cours, strictement, méthodiquement gradué, d'écriture, de lecture et de prononciation à l'usage des élèves français. L'*English primer Book* développe le même enseignement, en applique les principes pour l'anglais et se complète au moyen d'un *Livre de première lecture* en prose et en vers, *First english reading-book,* fait avec une rare entente de la graduation nécessaire à ces exercices. La lecture de l'anglais offrant de grandes difficultés de prononciation, l'auteur a donné à ce livre, qui doit servir d'auxiliaire au professeur, tous les soins désirables pour enseigner l'usage de la prononciation méthodiquement, en écartant des premiers exercices les anomalies, pour grouper dans les lectures les mots dont la prononciation assez analogue peut se présenter à l'esprit de l'élève comme une règle. Même soin a été pris quant à la construction, qui d'abord peut ressembler assez au fran-

Digitized by Google

çais pour que la phrase puisse être traduite mot à mot, et ainsi de suite jusqu'aux plus grandes difficultés, qui font comprendre à l'élève combien la langue anglaise est faite pour aborder ce que la pensée a de plus profond dans les sciences, de plus subtil dans la philosophie et de plus sublime ou de plus délicat dans la poésie.

A des principes aussi simples, comme aller du connu à l'inconnu, etc., il faut une application des plus sérieuses et, disons-le, des plus rares. M. Hegener y arrive sûrement.

Son édition du *Chœur de Noël* en est un exemple aussi remarquable. Sa préface est d'une netteté qui semble, quand on l'a lue, inséparable du texte, qu'on ne peut non plus comprendre tout à fait sans ses notes, plus nécessaires qu'ailleurs dans les œuvres où chaque détail de mœurs rappelle un usage qu'il faut connaître pour comprendre l'esprit du sujet, le comique du trait, le pittoresque de la peinture, la finesse de la psychologie. Les lecteurs qui aiment Dickens — qui n'aime pas Dickens? — et qui savent l'anglais feront bien de relire ce conte de Noël dans cette édition. Ils croiront le lire pour la première fois, et avec un double plaisir. Les traductions françaises, généralement si libres et si faibles — de vraies trahisons souvent — paraissent plus mauvaises encore après cette lecture, et l'on comprend que ce serait un travail bien utile et bien artistique de traduire dans ce sentiment quelques chefs-d'œuvre du maître qui a produit dans les deux mondes tant d'élèves, devenus célèbres sur ses traces.

M. Hegener remplit largement, pour sa part, dans ses cours et dans ses livres, le but qu'il a si bien nommé : *les humanités modernes*.

L'Enseignement des langues modernes, revue bi-mensuelle. Pour propager ces idées, le même professeur entreprend la publication d'une revue dont il a fixé le prix à 3 francs l'an, qu'il réduit à 2 francs pour ses collègues, les membres de l'Union des Professeurs de langues modernes. On comprendra l'utilité de ces études spéciales, et nous ne pouvons trop recommander cette petite revue, qui n'empêchera pas notre collaborateur de nous donner les études qui conviennent à la nôtre.

Encore la question des humanités, réponse à M. le commandant A. Wangermée, professeur à l'école militaire, par Jos. Keelhoff, docteur en philosophie et lettres. Bruxelles, Mayolez. — L'auteur, ayant déjà exposé dans la *Revue de Belgique* ses idées, opposées à celles

Digitized by Google

de M. Wangermée, qui lui a répondu dans notre livraison du 15 décembre, aurait pu réclamer de nous le droit de se défendre. Il a eu la délicatesse de ne pas répliquer sur le même terrain, et nous lui en savons gré, d'autant plus que ces débats ne peuvent manquer de prendre un caractère personnel et qu'il y coupe court ainsi dans nos livraisons. Comment, en effet, rétorquer des arguments présentés avec tout le piquant possible, sans ramener l'adversaire à l'exactitude, qui permet moins d'esprit? M. Keelhoff ne se fait pas faute de replacer la question sur son véritable domaine, et s'il se laisse aller à la raillerie, c'est évidemment en guise de représailles. Nous lui devons de constater qu'il parle en connaissance de cause de tous les points sur lesquels il croit devoir revenir. Il avait invoqué l'opinion de M. Hegener, et il avait eu raison. A-t-on cru diminuer son autorité en relevant une insignifiante erreur qui lui a fait donner le titre de professeur à l'école militaire, tandis qu'il est professeur à l'école de guerre, comme qui dirait l'école militaire supérieure? Il me semble que c'est la renforcer, au contraire. M. Keelhoff peut continuer à s'appuyer sur des écrivains comme lui, car M. Hegener est un pédagogue de premier ordre.

CH. POTVIN.

Digitized by Google

LES SCIENCES AU XX^{e} SIÈCLE

En présence de l'accumulation rapide des faits qui marque le mouvement scientifique de notre temps, beaucoup de personnes se demandent quel sera le sort des études de science dans le siècle prochain. Les uns s'effrayent de l'entassement toujours croissant des données, qui finira, si leurs craintes sont fondées, par produire une inextricable confusion. Ce sera une tâche impraticable de démêler, pour les considérer dans leur ensemble, tous les faits qui se rattachent à une question déterminée, et dès lors l'établissement de nouvelles théories et la découverte des lois des phénomènes deviendront impossibles. La science aura des milliers toujours croissants de faits acquis, au milieu desquels on se perdra pour ainsi dire, et dont on ne saura plus trouver le lien.

D'autres croient, au contraire, que la rapidité avec laquelle l'investigation procède, grâce aux travailleurs toujours plus nombreux qui y participent, épuisera, tôt ou tard, l'un après l'autre, les divers champs de recherche. Nous connaîtrons une par une toutes les productions de la terre et toutes les étoiles du ciel, avec une telle précision, qu'à partir d'un moment donné il ne restera plus rien à faire à nos successeurs. On nous montre déjà certains champs où l'on ne trouve plus rien, parce que tout ce qu'on y pouvait observer a été vu et décrit.

Dédale ou stérilité, tels sont les tableaux opposés qu'on nous fait de l'état futur des sciences expérimentales et d'observation. Il y a là de quoi préoccuper les esprits qui

Digitized by Google

s'intéressent au mouvement intellectuel de la race humaine. En quoi ces craintes diverses sont-elles fondées?

D'abord, il est constant que l'accumulation des faits s'opère aujourd'hui avec une rapidité prodigieuse, et qu'elle se fait dans une véritable confusion. On peut évaluer à quatre cents le nombre des publications des académies et sociétés savantes, qui paraissent avec plus ou moins de régularité dans les différentes parties du monde, et à quinze cents celui des revues et journaux qui s'occupent de science. Il est vrai que ceux-ci ont souvent un caractère exclusivement spécial; mais en se restreignant à une branche donnée, il y a encore trois à quatre cents périodiques qui enrichissent incessamment cette branche de remarques et d'observations. Le dépouillement de cette littérature, dont les développements vont en augmentant chaque année, est déjà une tâche immense, presque impossible. Les faits se perdent, si l'on peut parler ainsi, au milieu de l'abondance et du désordre dans lesquels ils sont publiés.

Dans le siècle dernier, une vingtaine de publications contenaient, à mesure de ses progrès, tout le travail d'investigation qui s'opérait. On ne comptait pas cinq cents chercheurs activement engagés à des expériences ou des observations scientifiques. Aujourd'hui, le nombre de ceux qui apportent leur contribution aux différentes sciences est de plus de dix mille. Les tables de matières des publications scientifiques en font foi. Dans une science donnée, il y a souvent plus de mille travailleurs.

Sans doute, ils ne sont pas tous également actifs : leurs communications ne sont pas toutes d'une égale fréquence ni d'une égale valeur. Ce sont souvent des miettes. Mais ces miettes, si petites qu'elles paraissent, sont des détails à considérer dans les théories, et quiconque veut faire avancer la science doit les connaître et en tenir compte. Que sera-ce, dans le siècle prochain, si le nombre des contributeurs est seulement doublé?

La confusion est déjà si grande maintenant, que l'on voit à chaque instant des auteurs publier comme des nouveautés

Digitized by Google

des observations qui ont déjà été faites et dont ils ignoraient l'existence. Beaucoup de travailleurs reprennent ainsi, à leur insu, des recherches réellement acquises. C'est une perte de temps et une perte de forces. Mais ce qui s'accumule chaque année de faits nouveaux n'en est pas moins prodigieux.

En présence de cet entassement confus des données, de bons esprits se prennent à désespérer, prévoyant le moment où la tâche de coordonner les observations deviendra matériellement impossible pour nos successeurs.

Il est à remarquer cependant que si l'arbre de la science pousse sans cesse des branches nouvelles, il est aussi des branches qui meurent. Ainsi, toutes les préoccupations de l'alchimie et de l'astrologie ont disparu. Au point de vue de la science proprement dite, il en est de même des hérésies médicales, si longuement discutées dans la première partie du siècle. Les cataclysmes n'absorbent plus l'attention des géologues, comme ils le faisaient autrefois. Les études relatives à la génération spontanée n'ont plus d'objet. La gnomonique, devenue sans utilité, ne figure plus que par quelques grands traits, à titre de souvenir, dans les traités de géométrie descriptive. Considérée dans tous ses détails, c'était autrefois une science d'une vaste étendue.

Si l'on ouvre des champs nouveaux, il y a donc en même temps des champs qui se rétrécissent ou même que l'on abandonne. Cet abandon ne suffit pas sans doute à ramener aux proportions anciennes les détails matériels des observations, mais il n'est pas sans influence pour diminuer les effets de l'accumulation.

Celle-ci, d'ailleurs, ne se présente si formidable qu'en raison du désordre dans lequel elle se produit. Ce qui manque dans nos publications scientifiques, c'est de la clarté et de la méthode. Au lieu de tout publier en confusion, il faudrait faire un classement, et attribuer à chaque revue ou journal un domaine limité et spécial. Il faudrait que tout ce qui se rattache à ce domaine vînt converger au même centre. Car nous avons bien des journaux de spécialité : il y en a un, par exemple, qui ne s'occupe que des taches de la lune. Mais

Digitized by Google

beaucoup d'études sur le même sujet vont prendre place dans une grande variété de revues différentes. La spécialisation est donc loin d'être complète, et le travailleur demeure en présence de toute la tâche du dépouillement.

Il nous paraît vraisemblable que le besoin commun conduira les hommes de science de la prochaine génération, ou au moins de l'une des générations suivantes, à organiser le classement absolu des matières publiées. On s'en préoccupe déjà dans le monde savant. En Angleterre, on a mis en avant un véritable plan d'organisation. D'après ces idées, les académies nationales ne publieraient plus que des travaux d'un caractère vraiment général. Tout ce qui est spécial serait imprimé par les sociétés savantes particulières : l'histoire naturelle, par les sociétés de zoologie et de botanique; les mémoires sur des points de physique ou de chimie, par les sociétés affectées à la culture de ces sciences; les recherches sur les mouvements célestes, par les sociétés d'astronomie; et ainsi des autres branches de connaissances. Enfin, tout ce qui a un caractère essentiellement local, comme la faune ou la flore d'un district, la géologie d'une région, l'ethnographie et les coutumes d'un groupe de population, serait exclusivement réservé aux sociétés provinciales intéressées. On trouverait ainsi, dans les publications et les collections locales, tout ce qui concerne la localité, et cela seulement. Ce premier classement serait déjà un immense progrès. Le fait seul qu'il a été proposé par un journal scientifique influent montre que la question préoccupe dès à présent les esprits; et l'on peut, par conséquent, entrevoir l'époque où l'inextricable désordre d'aujourd'hui fera place à un classement méthodique, qui allégera la tâche de l'homme d'études.

Quel n'était pas le dédale présenté par la chimie avant l'introduction de la nouvelle nomenclature! On se perdait au milieu du nombre des produits mal nommés et à noms multiples, dont les travailleurs n'étaient jamais sûrs. Aujourd'hui, nous connaissons quatre fois autant de composés qu'au temps de Lavoisier, et bien que la nomenclature n'en soit pas irréprochable, les chimistes cependant n'éprouvent pas de peine

Digitized by Google

à les identifier. On pourrait en dire autant de l'histoire naturelle descriptive, où grâce à Linné l'ordre est sorti un jour d'une confusion qui paraissait également faite pour désespérer.

Ce n'est donc pas le nombre des objets ou des faits qui doit effrayer. Lorsqu'on établit d'une manière sûre une classification de ces faits, on réunit immédiatement ceux qui ont des rapports entre eux. S'il fallait extraire ceux relatifs à un point donné, de l'accumulation informe de notices se comptant par dizaines de mille, la tâche paraîtrait, en effet, inabordable; mais quand une classification raisonnée réunira, à mesure de la publication, tout ce qui est en connexité, il n'y aura plus aux vues d'ensemble les obstacles qui existent aujourd'hui.

A nos yeux, l'encombrement dont on se plaint n'est que l'effet d'une négligence et d'un manque d'entente. Il doit disparaître par la volonté commune des travailleurs de l'avenir, et alors le danger qu'on signale n'existera plus.

La crainte de voir les champs d'étude s'épuiser les uns après les autres présente au premier abord un caractère plus sérieux. Est-il possible qu'en un temps donné les sciences parviennent à tout reconnaître, à tout analyser, et qu'il ne reste plus d'objets d'étude pour occuper dans l'avenir les recherches de l'homme? Il est certain qu'on peut concevoir un moment où toutes les espèces végétales, par exemple, seront décrites; où tous les insectes qui habitent le globe, si nombreux qu'ils soient, seront connus; où toutes les étoiles du ciel, photographiées et étudiées individuellement dans le télescope et le spectroscope, n'auront plus rien à nous apprendre. Ce moment, pensera-t-on, est encore loin. Il est éloigné sans doute pour les insectes, par exemple, dont il y a peut-être un million d'espèces. Mais il y a bien d'autres recherches dont le champ s'épuisera plus vite, et l'on n'aperçoit dans le résultat final qu'une question de temps.

Ainsi la géologie détaillée d'un canton ou même d'un pays entier peut être poussée d'une manière si complète, dans l'intervalle d'une génération, que la stratigraphie de

Digitized by Google

cette région soit dans ce temps absolument achevée. N'avons-nous pas, en chimie, nombre de corps simples dont l'histoire ne fournit plus rien à l'étude; et ne peut-on pas entrevoir le moment où il en sera de même pour tous? La topographie, au moins la topographie physique, des contrées de l'occident de l'Europe qui ont des cartes à grande échelle n'est-elle pas complète? Non seulement la disposition, mais le relief du sol ne sont-ils pas connus, pour ces contrées, dans leurs détails? Il y a donc des champs de connaissances auxquels il ne reste rien à ajouter. En continuant à travailler comme on le fait aujourd'hui, ou plutôt avec une activité toujours croissante, l'heure de l'achèvement viendra successivement pour les diverses matières scientifiques que nous avons à l'étude.

Cette crainte nous paraît cependant résulter d'une vue trop exclusive du domaine des sciences. Combien elle aurait été plus plausible, par exemple, dans le siècle qui nous a précédés, lorsque le nombre des objets auxquels s'appliquaient les recherches était plus borné qu'aujourd'hui! Il n'y avait alors ni géologie, ni biologie, ni archéologie préhistorique, ni spectroscopie, ni paléontologie, ni philologie comparée. Il est manifeste que le travail quotidien d'investigation, malgré les développements qu'il a pris, a difficilement tenu tête à cette multiplication des champs d'étude. La diversité toujours croissante de ces champs est un des caractères de la science moderne. Peut-on croire que ce caractère est épuisé, et qu'il ne s'ouvrira plus d'aspects nouveaux?

Toute l'histoire du développement scientifique durant les siècles passés repousse cette supposition. A mesure que les études ont marché, de nouveaux objets d'examen, jusque-là ignorés ou négligés, se sont présentés aux travailleurs. Mais il y a plus : le domaine de nos sens s'étend par le secours d'instruments nouveaux. Quelle révolution ne s'opéra point, par exemple, dans le domaine de l'astronomie, par la découverte du télescope! L'homme fut à même de voir dans le ciel ce que, pendant des milliers d'années, ses yeux avaient été impuissants à apercevoir. Il put pénétrer autour de lui à des profon-

Digitized by Google

deurs vingt ou trente fois plus grandes que celles dont il avait la vue directe. Dans cet espace immense, des millions de mondes attendaient et attendent encore en partie son examen.

Le microscope n'a-t-il pas étendu semblablement le domaine de nos investigations? Quelle imagination, si brillante et si féconde qu'elle fût, aurait prévu les révélations que cet instrument nous tenait en réserve? Là aussi, tout un monde de détails se présentait à l'étude, et devait occuper le temps et les forces de générations de travailleurs.

Nous citons ces transformations pour montrer que la science, en avançant, fait quelque chose de plus que reconnaître des champs battus : elle en ouvre de nouveaux. Cette initiative est dans sa nature. Il n'y a pas de raison de penser qu'à l'avenir ce caractère vienne à lui manquer. On ne fait qu'une fois, nous dit-on, l'invention du télescope et du microscope, qui augmentent d'une manière étonnante l'étendue de l'univers visible. Cette invention étant accomplie, il ne se produira plus rien de semblable dans l'avenir. Ce jugement est présomptueux : les découvertes de l'avenir nous sont cachées. Mais alors même que ces instruments seraient nos derniers moyens d'étendre la vue, leur perfectionnement n'augmente-t-il pas leur portée pour ainsi dire d'année en année? Et avec cette portée agrandie, de nouveaux objets jusque-là cachés ne viennent-ils pas sous notre perception?

D'ailleurs, si ce ne sont pas précisément des instruments pour renforcer la vue qui font l'objet des conquêtes de la science, ce sont des instruments propres à examiner les corps sous des aspects nouveaux. Tel est, par exemple, le spectroscope. Il y a vingt-cinq ans, qui aurait prévu les immenses développements que les études spectroscopiques devaient prendre, et les connaissances d'une nature inattendue que ces études nous réservaient? L'idée que la science ne s'enrichira plus à l'avenir de semblables instruments, s'appliquant à des aspects nouveaux, qu'il s'agira d'étudier et qui occuperont longtemps l'activité des chercheurs, est une supposition toute gratuite. Il est de l'essence de la science de produire de semblables moyens de secours.

Digitized by Google

L'univers visible a grandi constamment pour l'homme, depuis l'âge de la pierre et l'âge du bronze jusqu'à nos jours. Ce fait est palpable pour celui qui jette un coup d'œil sur l'histoire de la science. Non seulement cet univers a été en grandissant, mais la diversité des aspects sous lesquels nous le voyons s'est constamment accrue. Nous avons toujours avancé, toujours examiné de plus près, toujours connu davantage. C'étaient les moyens qui nous faisaient défaut, mais le fonds ne nous a jamais manqué. Celui-ci était toujours en réserve, avec toute la multiplicité, la variété, la richesse d'une nature inépuisable. Cet univers immense, merveilleux, indéfini, qui nous environne, offre-t-il aux chercheurs une tâche qu'ils pourront jamais épuiser? Il serait sans doute téméraire de répondre à cette question d'une manière péremptoire. Mais toutes les probabilités nous paraissent en faveur de ceux qui croient la nature plus inépuisable que les efforts de nos hommes de science et leurs travaux.

J. C. Houzeau.

Digitized by Google

CRI DE DEUIL

Je voudrais leur crier un adieu, je ne puis!
Je les vois là, tisons humains, au fond des puits,
Je vois leur cendre au vent qui flotte;
Je vois la mère en pleurs et l'enfant orphelin,
J'entends le pays qui se plaint
Et l'humanité qui sanglote.

Je dis qu'à ces horreurs il est temps de pourvoir,
Qu'il faut songer enfin à ce premier devoir,
Qu'il ne suffira point d'alléger des misères.
La science n'est pas si nulle dans nos mains
Que ces sacrifices humains
A nos prospérités soient encor nécessaires!

Jamais on n'eut ce droit! Mais ces obscurs lutteurs
Sont une part de nous, de nos bras, de nos cœurs!
De nos cœurs, de nos biens, nous leur devons la dîme
L'or n'est pas tout; il faut l'école, il faut la loi;
Il faut, puisque ce peuple est traqué par l'effroi,
Qu'il se sente autre chose enfin qu'une victime.

Digitized by Google

Aux entrailles du globe est son affreux bercail;
Il se fait le démon des enfers du travail
Et la femme l'y suit, loin des fleurs de la berge,
Et quand la foudre éclate au cratère profond,
Ce tronçon calciné, c'était un enfant blond,
Cette horrible scorie, hélas! fut une vierge.

Ah! le peuple est un frère! Et, s'il devient martyr,
L'écho de sa torture en nous doit retentir ;
Il faut, alors, il faut, à notre angoisse amère,
O de notre industrie éternel crucifix,
Que chacun, que le plus délaissé de tes fils
Sente en sa patrie une mère!

L'or n'y suffit! Donnons toujours! quêtons partout!
Il faut des lois: La loi de justice peut tout!
La science: On a bien désarmé le tonnerre!
Des lois! N'attendons plus un martyre nouveau
Pour savoir qu'on ne fait rien contre le fléau
Tant qu'il reste une chose à faire.

CH. POTVIN.

Digitized by Google

LA RÉGLEMENTATION DU TRAVAIL

EN ALLEMAGNE [1]

L'Alsace-Lorraine était à peine devenue pays de l'empire qu'une ordonnance du 18 avril 1871, sans toucher au fond de la législation sur le travail léguée par le régime français, y introduisit l'enseignement obligatoire.

C'est par l'introduction de l'enseignement obligatoire qu'il convient de débuter lorsqu'on entreprend de faire l'historique de la réglementation du travail dans les pays allemands. En Prusse, le code général (*Allgemeines Landrecht*), élaboré sur l'ordre de Frédéric le Grand et édicté en 1794, reproduisait encore toute la législation du servage féodal, mais il proclamait l'obligation de l'enseignement; les autres pays suivirent de bonne heure cet exemple, et les bienfaits de cette institution sociale se sont répandus, on le sait de reste, sur des générations entières [2]. Tous les habitants qui ne justifient

[1] LOHMANN, *Die Fabrikgesetzgebungen der Staaten des europäischen Continents*. Berlin, 1878, Fr. Kortkampf.

Amtliche Mitteilungen aus den Jahresberichten der mit der Beaufsichtigung der Fabriken betrauten Beamten. Berlin, Fr. Kortkampf. (Annuel.)

HOFMANN, *Die Gewerbeverfassung des deutschen Reiches*. Systematisch dargestellt. Erlangen, A. Deichert, 1886.

Graf HUE DE GRAIS, *Handbuch der Verfassung und Verwaltung im deutschen Reich und in Preussen*. 5e éd. Berlin, Springer, 1886.

[2] En 1884-1885, les miliciens incorporés dans l'armée et la marine qui ne savaient ni lire ni écrire ne formaient plus, en Prusse, que 1.91 p. c. du total. Depuis, cette proportion a diminué encore.

Digitized by Google

point avoir pourvu autrement à l'instruction de leurs enfants doivent les envoyer à l'école publique depuis l'âge de 5 ans révolus jusqu'à ce qu'ils aient acquis le degré d'instruction exigé. Les lois provinciales rendues en vertu de cette disposition du code général ont fixé la durée de l'obligation, laquelle va aujourd'hui, en Prusse et presque partout ailleurs en Allemagne, jusqu'à 14 ans. Mais l'État, non content de veiller à ce que chaque enfant reçoive l'instruction primaire, a fait créer des écoles de perfectionnement (*Fortbildungsschulen*) ou des écoles professionnelles dont la fréquentation est rendue obligatoire pour les enfants travaillant dans les ateliers.

Au commencement de ce siècle [1], la Prusse, considérablement amoindrie par la paix de Tilsitt, mais administrée par un homme éclairé, le baron von Stein, dont l'œuvre législative fut poursuivie à partir de 1810 par le baron von Hardenberg, inaugura l'ère des réformes sociales dont le prince de Bismarck se fait gloire d'être de nos jours le continuateur. « La période des Stein et des Hardenberg, dit M. Moritz Strœll [2], porte une double figure : d'un côté, embrassant du regard les formations traditionnelles du passé, elle essaye de les réconcilier avec le présent; de l'autre, prévoyant l'avenir, elle cherche à fixer les formes sociales destinées à sortir de l'évolution future. »

Les édits de Stein et de Hardenberg proclamèrent la liberté du travail. Cependant, ils ne comportèrent point encore une réglementation pour la protection de l'enfance, telle qu'en Angleterre elle avait été comprise par la loi du 22 juin 1802 sur l'emploi des apprentis dans les filatures de laine et de coton; en Prusse, pays peu industriel alors, l'application de l'instruction obligatoire suffisait encore.

En 1835, le gouvernement institua une commission chargée de préparer une loi de police du travail. A cette époque,

[1] MARTIN PHILIPPSON, *Geschichte des preussischen Staatswesens von Friedrich dem Grossen bis zu den Freiheitskriegen.* Leipzig, 1882.

[2] MORITZ STRŒLL, *Die staatssocialistische Bewegung in Deutschland.* Leipzig, Duncker und Humblot, 1886.

Digitized by Google

la Prusse, comme tous les États du continent, subissait l'influence de l'école de Manchester, adversaire de toute protection, quelque légitime qu'elle fût. Un projet de loi, élaboré par cette commission dès 1836, fut retenu pendant de longues années par le conseil d'État, et ce n'est que le 17 janvier 1845 que fut promulguée la loi, le premier code industriel édicté en Allemagne, proclamant et protégeant la liberté individuelle et la liberté de l'association industrielle, mais entourant aussi l'exercice de ces libertés de certaines garanties. C'est dans ce code que nous trouvons les premières dispositions sur le travail des enfants et sur la sécurité des ouvriers pendant le travail. En 1849, la réaction imposa à la Prusse deux ordonnances qui cherchèrent notamment à remédier aux prétendus dangers de la liberté laissée à chacun de s'établir comme artisan. La loi exigea de nouveau, pour les métiers, une préparation et une preuve de capacité. En même temps, elle institua les « conseillers de travail (*Arbeitsräte*) » chargés de veiller aux intérêts de l'industrie. Ce sont ces fonctionnaires qui ont actuellement, comme inspecteurs des fabriques, pour attribution essentielle de surveiller l'exécution des dispositions destinées à protéger les classes ouvrières.

Les autres États allemands s'engagèrent successivement dans les mêmes voies que la Prusse. Après la constitution de la Confédération du Nord, la nécessité se fit bientôt sentir d'établir une législation industrielle pour tout le domaine fédéré à la fois au point de vue politique, et, par l'union douanière et tributaire, au point de vue économique. Comme la Prusse avait mis à l'étude, en 1866, un projet de réforme de son code industriel, les travaux faits par elle servirent de base à la préparation d'un code fédéral qui fut promulgué le 8 juillet 1869, rendu applicable à l'empire, sauf l'Alsace-Lorraine, dès 1871, et amendé par dix lois spéciales rendues de 1874 à 1884, où il fut procédé à une nouvelle codification. Nous examinerons les dispositions de ce code en tant qu'elles ont trait à la protection des ouvriers.

Digitized by Google

I

Parmi les dispositions intéressant les ouvriers en général, il convient de citer en premier lieu celles qui ont trait au contrat du travail.

Le contrat de louage des services est arrêté librement entre parties ; il n'a que des effets civils et la jurisprudence repousse la possibilité de toute poursuite pénale du chef de la violation de ce contrat. Dans la plupart des cas, on se contente de soumettre l'ouvrier au règlement d'ordre intérieur de la fabrique. Aucun texte n'oblige les patrons à établir un règlement. Les inspecteurs rendent les industriels attentifs, le cas échéant, à l'illégalité des prescriptions de leurs règlements. Usant encore de la faculté qui leur est laissée de donner des conseils, et aux patrons et aux ouvriers, ces fonctionnaires ne manquent pas d'insister sur la nécessité d'édicter des mesures d'ordre intérieur, surtout afin de prévenir des accidents de travail. Les ouvriers, d'ailleurs, résistent tant qu'ils peuvent à ce qu'il soit établi de ces règlements, parce que les patrons y stipulent généralement des peines conventionnelles; les inspecteurs interviennent parfois pour que les peines ne soient pas trop élevées. Plusieurs inspecteurs constatent dans leurs derniers rapports annuels que les ouvriers se soumettent volontiers à des pénalités modérées, mais que les amendes par trop élevées manquent le but en causant du mécontentement, sans compter que très souvent la perception des amendes n'est pas possible. La loi porte que les ouvriers, compagnons et aides ne peuvent être contraints d'emporter de l'ouvrage à domicile que lorsqu'ils en ont pris l'engagement formel. Sauf convention contraire, les obligations des parties cessent après un préavis de quatorze jours, de part ou d'autre; il n'est pas tenu compte, sous ce rapport, des usages locaux. La loi énumère encore longuement les conditions résolutoires du contrat de travail; nous renonçons à les citer, elles sont conformes aux principes de droit commun.

Les ouvriers abandonnent fréquemment le travail, sans motif légitime, avant le terme conventionnel ou légal. La

Digitized by Google

plupart, sinon tous les industriels, renoncent à poursuivre les ouvriers au civil; armés d'un jugement, ils ne trouveraient rien de saisissable. On ne songe pas non plus à ramener un ouvrier de force, parce qu'alors il ne ferait jamais qu'un travail insuffisant. Il ne reste donc plus que le système des cautionnements: sur la première paye, on opère une retenue qui n'est restituée que lorsque l'ouvrier quitte l'établissement dans des conditions normales. Tel industriel verse le produit des retenues abandonnées dans une caisse d'excursions; d'autres, et c'est le grand nombre, les apportent plus sagement aux caisses de secours. Grâce à cette mesure, et peut-être plus encore à un meilleur mode de rémunération, les plaintes contre la rupture des contrats de travail sont devenues moins nombreuses dans les dernières années.

Nous en venons à parler de deux objets importants du contrat de travail pour lesquels la loi a tracé des limites.

D'abord, la loi allemande intervient pour réglementer le travail du dimanche. L'article 105 du code industriel porte que les ouvriers ne peuvent être forcés de travailler les dimanches et jours de fête. La loi anglaise va plus loin: dans l'industrie textile, il est défendu de travailler le jour de la Noël et le vendredi-saint; en outre, le patron doit accorder à ses ouvriers huit demi-journées de congé dans l'année; dans les autres fabriques, le travail du dimanche est interdit et pour le surplus on s'en tient aux mesures concernant l'industrie textile; enfin, le travail du dimanche est interdit dans les ateliers. La loi allemande a voulu simplement réserver à l'ouvrier la possibilité de s'assurer le repos du dimanche; les clauses du contrat de travail par lequel un ouvrier s'interdirait une fois pour toutes d'user de cette faculté n'auraient pas d'effet légal. Cependant, nous trouvons dans d'autres lois ou règlements des prescriptions visant le repos du dimanche. Les socialistes réclamant depuis quelques années, au Parlement, une loi interdisant formellement le travail du dimanche, le gouvernement, qui désire réserver la liberté de chacun d'observer ou de ne pas observer les jours de repos d'un culte, fait procéder sur ce point à une enquête, dans laquelle

Digitized by Google

il s'agit surtout de discerner les vœux et les intérêts de la majorité des ouvriers. L'enquête n'est pas encore terminée; mais on prévoit qu'elle aura pour résultat d'établir que l'interdiction du travail du dimanche n'est rien moins qu'un désidératum général. Au surplus, voici ce que le gouvernement a constaté jusqu'à présent.

Dans différents États allemands, il existe encore, pour la protection du service religieux, des dispositions législatives ou réglementaires qui comportent la défense de troubler les services par le travail dans le voisinage des édifices consacrés au culte, et la plupart aussi, défense pour les maîtres d'empêcher leurs ouvriers et domestiques d'assister au service du dimanche. Dans quelques parties de l'empire, on interdit d'une façon générale le travail pendant les heures consacrées aux pratiques du culte. Ailleurs, on défend tous les travaux bruyants dans la rue, laissant à chacun liberté pleine et entière de travailler chez soi. Enfin, il est encore des pays où les ouvriers eux-mêmes peuvent être punis pour avoir travaillé le dimanche. Mais ces anciennes dispositions sont tombées presque partout en désuétude; dans les rares endroits où elles sont encore appliquées, de nombreuses dispenses ont dû être prononcées dans l'intérêt de l'industrie.

Le gouvernement, en publiant ces indications, a fait remarquer que la diversité même de ces dispositions prouvait combien il serait difficile de trouver pour la question du dimanche une solution unique qui pût être appliquée dans tout l'empire.

Une autre limite opposée à la liberté du contrat concerne le payement des salaires. L'article 115 du code industriel prohibe le *truck system* : les maîtres sont obligés de payer les salaires de leurs ouvriers au comptant, en espèces sonnantes. Il n'est fait aucune distinction entre la nature de l'industrie, fabrique, mine ou métier. Doivent être assimilés aux maîtres les membres de leurs familles, leurs commis, mandataires, préposés, surveillants, gérants et facteurs, ainsi que les autres industriels indépendants dans les affaires desquelles l'une ou l'autre de ces personnes est intéressée

Digitized by Google

directement (un associé) ou indirectement (un créancier). Sont comprises sous la dénomination d'ouvriers les personnes qui exécutent des travaux industriels pour certains chefs d'industrie, hors des établissements de ceux-ci.

Il est permis de fournir des aliments à l'ouvrier, en déduction de sa créance, à condition que le prix de revient ne soit pas dépassé. Cependant, le maître doit fournir lui-même ces produits, et non des marques valables auprès d'un tiers. Par prix de revient, on entend le prix coûtant net, sans addition des frais généraux et des intérêts. On peut fournir à l'ouvrier le logement, le chauffage, l'usage d'un terrain, la pension alimentaire, des médicaments et l'assistance d'un médecin, des outils et des matières ouvrables. Il va de soi que cette rémunération ne peut se faire que du plein consentement des ouvriers.

Les ouvriers dont les créances ont été soldées contrairement à la loi peuvent en tout temps exiger le payement en argent comptant, sans qu'aucune exception fondée sur ce qu'ils ont reçu à titre de payement puisse leur être opposée. Les choses reçues en payement, si elles sont encore entre les mains de l'ouvrier, ou, à leur défaut, le profit qu'il en a retiré, seront attribuées à la caisse de secours dont il est membre. Sont nulles toutes conventions contraires à l'article 115; seront également frappées de nullité toutes conventions entre patrons et ouvriers qui obligeraient ceux-ci à se fournir dans des maisons déterminées ou à affecter leurs salaires à un emploi autre que la participation aux institutions de prévoyance. Les créances en raison des marchandises, portées en compte à un ouvrier contrairement à l'article 115, ne pourront donner lieu à aucune action en justice, ni être recouvrées sans qu'il y ait à désigner si elles sont nées directement au profit de celui qui exerce l'action ou le recouvrement, ou si elles lui ont été transmises; les créances sont attribuées à la caisse de secours à laquelle appartient l'ouvrier.

Ces dispositions ne paraissent plus guère être détournées.

L'habitude de fournir à l'ouvrier des aliments au prix coûtant se perd, d'ailleurs, au fur et à mesure des progrès de la

Digitized by Google

coopération et que les industriels s'appliquent davantage à attacher à leurs établissements des magasins libres. La *Consumanstalt* des ateliers de Fried. Krupp, à Essen, dont les institutions ouvrières, très complètes, jouissent d'une grande réputation, mérite une mention spéciale. Son établissement de consommation, travaillant depuis 1868 avec un capital de roulement fourni par la firme et administré par elle, répond à tous les besoins des ouvriers et des employés, qui forment presque toute la population d'Essen. En 1883, le chiffre d'affaires de la *Consumanstalt* s'est élevé à 3,781,000 marcs. La firme ne fait pas de bénéfice sur la *Consumanstalt;* elle se borne à procurer à son personnel de bonnes marchandises à des prix très modérés, afin de le soustraire aux manœuvres des usuriers, qui vivaient autrefois à ses dépens par le crédit; on ne vend donc qu'au comptant. De 71 en 1870, le nombre des petits débits de boissons alcooliques existant à Essen est descendu à 40 en 1881. Pour les ouvriers célibataires, la firme a créé un « ménage », où l'ouvrier reçoit un bon logement et une bonne nourriture pour 1.10 marc (1 fr. 37 c.) par jour; les pensionnaires sont généralement au nombre de 500, bien que chacun soit libre de profiter ou de ne pas profiter de ces diverses installations[1].

II

Nous abordons quelques prescriptions d'un autre ordre, intéressant également les ouvriers en général.

La question des livrets d'ouvriers est très controversée en Allemagne. Le code industriel de 1869 n'avait maintenu l'obligation du livret que pour les jeunes ouvriers jusqu'à l'âge de 16 ans. Mais la loi du 17 juillet 1878 a étendu cette obligation à tous les ouvriers âgés de moins de 21 ans, à l'exception seulement de ceux qui travaillent chez leurs parents ou en chambre. En 1883, le Reichstag écarta une proposition éma-

[1] On trouvera des détails complets dans la brochure : *Wohlfahrtseinrichtungen der Fried. Krupp'schen Gussstahlfabrik zu Essen zum Besten ihrer Arbeiter und Beamten*, 1883.

Digitized by Google

nant du parti conservateur, qui tendait à rendre le livret obligatoire pour tous les ouvriers.

En Allemagne, les ouvriers peuvent exiger du maître un certificat sur le genre et la durée de leur travail; s'ils en font la demande expresse, le maître peut aussi certifier de leur conduite et de leurs aptitudes. Le certificat doit être légalisé par la police locale, sans frais, sur la demande du titulaire.

Pour ce qui est des ouvriers âgés de moins de 21 ans, on ne peut les occuper, en général, que s'ils possèdent un livret, qui est fourni par la police sur la demande du père ou du tuteur. Le maître reçoit le livret à l'entrée de l'ouvrier, y consigne la date de celle-ci et le garde par devers lui jusqu'à l'expiration du contrat de travail, où il note la date de la sortie; il ne peut y faire d'autres observations.

Les précautions à prendre en vue de garantir, dans la mesure du possible, la vie et la santé des ouvriers occupent une large place dans la loi. Les industriels sont tenus de prendre dans ce but toutes les mesures commandées par la nature particulière de leur industrie et de leur établissement. Toutefois, ils ne sont punissables, en règle générale, que lorsque les accidents ou les causes de maladie se produisent à la suite ou en dépit d'un avertissement préalable des autorités. Il en serait autrement s'il s'agissait d'une industrie nécessitant, pour pouvoir être établie, l'autorisation de la police (*Concessionspflichtige Gewerbe*), car les installations exigées par la loi forment ici l'une des conditions de cette autorisation.

La loi oblige, enfin, tous les industriels qui occupent des ouvriers âgés de moins de 18 ans à prendre toutes les mesures commandées dans l'intérêt de l'hygiène et de la moralité.

Il faut rapprocher ces dispositions du code industriel des articles 78 et suivants de la loi du 6 juillet 1884 sur l'assurance des ouvriers contre les accidents [1]. Bien que les entrepreneurs assurés pour leurs ouvriers aient tout avantage à prendre des

[1] Nous avons exposé le mécanisme et le fonctionnement de cette loi dans la *Flandre libérale* des 8, 9 et 10 novembre 1886.

Digitized by Google

mesures pour prévenir les accidents dont ils ont à supporter les charges financières réparties annuellement, cette loi donne encore aux associations professionnelles le droit de prescrire directement à leurs membres et aux ouvriers des mesures destinées à prévenir les accidents. Les chefs d'industrie qui ne s'y conformeraient pas seront portés dans une classe de risques supérieure; les ouvriers qui y contreviendront seront passibles d'une amende dont le produit est versé dans la caisse de maladie à laquelle appartient le contrevenant. Les associations professionnelles sont consultées par l'administration publique chaque fois que celle-ci juge à propos d'édicter des règlements pour prévenir les accidents du travail. Les ouvriers ont une part d'intervention dans celles des opérations de l'association professionnelle qui les concernent directement. A cette fin, les administrateurs des caisses de maladie choisissent des délégués ouvriers qui prennent part à la constatation des accidents, aux délibérations des associations professionnelles sur les mesures préventives projetées par elles-mêmes ou par l'autorité publique, aux opérations des tribunaux d'arbitres et de l'office impérial des assurances; à tous ces actes, les ouvriers concourent en même nombre que les patrons.

Le pouvoir exécutif a fait de louables efforts pour augmenter la sécurité du travail. Nous n'examinerons pas les nombreux règlements publiés dans cette intention.

Des lois sont attendues qui assureront l'hygiène des ateliers et manufactures particulièrement dangereux pour la santé des ouvriers. Une loi spéciale du 13 mai 1884 limite déjà la durée du travail dans les fabriques de phosphore blanc. Enfin, dans les derniers temps, l'administration, dans les limites qui lui sont tracées par la loi, s'est attachée à ordonner, par voie de règlements, des mesures propres à assurer une bonne ventilation des ateliers.

Nous trouvons dans une brochure très intéressante d'un député national libéral, M. Œchelhaeuser [1], une série d'in-

[1] *Die Arbeiterfrage. Ein sociales Programm von Wilhelm Œchelhaeuser.* Berlin, Springer, 1886.

Digitized by Google

dications utiles sur les solutions données, projetées ou proposées, de questions ouvrières, et nous en ferons fruit. M. Oechelhaeuser nous apprend, entre autres, au sujet des mesures à prendre pour éviter les accidents du travail, que les ouvriers, sous la pression des meneurs socialistes, demandent plus que le droit de participer, avec voix délibérative, aux résolutions des associations professionnelles : ils veulent également concourir à l'application des règlements de sécurité au même titre que les industriels. Au premier abord, cette prétention n'offre rien d'extraordinaire, vu les intérêts engagés; mais quand on l'examine au point de vue des industriels, on en saisit aisément les graves inconvénients. En effet, il s'agirait d'autoriser les ouvriers à intervenir directement dans la discipline intérieure d'un établissement déterminé. Aussi, les industriels repoussent énergiquement pareille prétention. Cependant, il y aurait un moyen terme : les industriels pourraient consulter librement leurs ouvriers chaque fois qu'ils élaboreraient un règlement d'ordre intérieur ou qu'ils modifieraient leurs installations.

III

Les questions relatives au travail des enfants ne cessent de préoccuper l'attention publique en Allemagne.

Tous les industriels, quels qu'ils soient, qui occupent des ouvriers âgés de moins de 18 ans, doivent leur permettre de suivre une école de perfectionnement reconnue par l'État ou par la commune (*Fortbildungsschule*). Il faut que cette école soit la continuation de l'école primaire; l'élève y reçoit un enseignement qui le prépare à la vie pratique. N'est pas considéré comme école de perfectionnement un atelier d'apprentissage, où il ne se donne qu'un enseignement technique. La fréquentation de la *Fortbildungsschule* n'est pas obligatoire de par la loi. En règle générale, il est abandonné à l'autorité locale de décréter ou de ne pas décréter l'obligation jusqu'à l'âge de 18 ans; en Saxe, dans l'Oldenbourg, dans l'Anhalt et les pays de l'Allemagne du Sud, cette obligation

Digitized by Google

est générale, légale. (Il en est de même en Autriche ; mais, comme la fréquentation de l'école primaire, obligatoire de par la loi, n'est guère régulière, on peut se figurer ce qu'il en est de l'école de perfectionnement.) Ajoutons que les industriels qui ont perdu leurs droits politiques ne peuvent occuper des ouvriers âgés de moins de 18 ans.

Le fabricant qui désire employer des ouvriers âgés de moins de 16 ans doit en informer, au préalable, la police locale, en indiquant les jours et les heures du travail, ainsi que les heures de repos. Dans chaque fabrique où sont occupés de ces ouvriers, on doit afficher, en un endroit apparent, une liste indiquant leurs noms, avec les heures de travail et de repos de chacun en regard. On ne peut employer des adolescents de 14 à 16 ans obligés de suivre une école de perfectionnement que lorsque les enfants produisent une « carte de travail », laquelle remplace alors le livret. Cette distinction entre la carte et le livret a pour objet de désigner, par un signe extérieur, l'enfant qui a des obligations scolaires à accomplir ; on doit lui en laisser le temps, lors même que les heures de classe coïncident avec les heures de travail. Ceci s'entend également des enfants travaillant dans les métiers. Les jeunes ouvriers ne peuvent travailler le dimanche ; de plus, on doit leur laisser en tout temps la faculté de suivre les exercices religieux ou les cours d'instruction religieuse.

Au-dessous de 12 ans, nul enfant ne peut travailler dans une fabrique. De 12 à 14 ans, le travail des enfants ne peut dépasser 6 heures par jour ; des enfants de cet âge ne peuvent être admis à travailler dans une fabrique que lorsqu'ils suivent les classes de l'école primaire ou d'une école de fabrique. Quant aux adolescents de 14 à 16 ans, ils peuvent travailler pendant 10 heures par jour. Les uns et les autres ne peuvent travailler avant 5 1/2 heures du matin ni après 8 1/2 heures du soir ; tout travail de nuit leur est donc interdit. Les enfants ont droit à un repos d'une demi-heure ; les adolescents, à un repos d'une heure à midi, d'une demi-heure le matin et d'une demi-heure l'après-midi, avec faculté

Digitized by Google

de prendre de l'exercice en plein air. L'application de ces diverses prescriptions est laissée dans une très large mesure à la latitude des autorités administratives; des conditions spéciales peuvent fréquemment être substituées au régime normal, tantôt par la police locale, tantôt par l'administration supérieure, ou par le chancelier, selon la nature et la durée de ces exceptions. Enfin, les exceptions peuvent être rendues permanentes par décision du Conseil fédéral, sauf approbation du Reichstag dans sa prochaine session. Notons cependant que ces exceptions ne portent jamais sur les obligations scolaires.

Le nombre des enfants travaillant dans les fabriques a augmenté rapidement, pour diverses causes. D'une part, l'industrie qui emploie le plus d'enfants, celle du tissage, a pris un développement extraordinaire. En 1875, l'Allemagne comptait, dans ses filatures de laine, par exemple, 4,200,000 broches; en 1881, le nombre des broches dépassait déjà 4,800,000 et il n'a cessé d'augmenter depuis, malgré la crise commerciale, tandis qu'en Belgique le chiffre de 800,000 broches est resté à peu près stationnaire. Il faut compter, en second lieu, l'accroissement de la population : au lieu de 42,500,000 habitants en 1875, l'empire allemand en compte à présent 46,800,000. Enfin, là où le nombre des jeunes ouvriers augmente, c'est en proportion de la création de nouveaux établissements industriels et du nombre des ouvriers en général. Il arrive parfois que la hausse lente et continue des salaires engage les industriels à employer de préférence des enfants; mais on remarque aussi, et souvent dans le même arrondissement, une tendance à les remplacer par des femmes; enfin, dans les industries où la crise se fait sentir, notamment dans les mines, fiscales ou autres, on a renvoyé un grand nombre d'enfants.

C'est dans le grand-duché de Bade qu'on emploie relativement le plus d'enfants dans les fabriques. Le total relevé en 1885 est de 9,413, dont 1,734 enfants de 12 à 14 ans, contre 8,861 et 1,519 respectivement, en 1884; mais le nombre des établissements employant des enfants est monté en

Digitized by Google

même temps de 1,104 à 1,144. En 1874, il y avait encore 6,962 jeunes ouvriers de 14 à 16 ans et 2,883 enfants de 14 à 16 ans. Le nombre des jeunes ouvriers n'a jamais été aussi élevé qu'à présent; mais celui des enfants de 12 à 14 ans, malgré une forte augmentation dans les dernières années, ne représente que 18 1/2 p. c. de tous les ouvriers au-dessous de 16 ans, contre 17 p. c. en 1884 et 32 p. c. en 1874. Bien qu'il n'y ait pas eu de relevé statistique en 1885 pour tout l'empire, on peut admettre que le grand-duché de Bade, avec une population de 1,650,000 habitants, fournit un contingent de 11 p. c. de tous les enfants travaillant dans les fabriques en Allemagne. Cette proportion pourrait faire croire qu'on y est plus large qu'ailleurs dans l'application de la loi sur le travail. Il n'en est rien : l'augmentation est due à l'extension de la fabrication de cigares et des filatures.

La dernière statistique du travail des enfants, pour tout l'empire, a été dressée en 1884. Elle montre la situation suivante :

Établissements occupant des enfants, 22,353.

Enfants de 12 à 14 ans : 11,893 garçons, 7,002 filles; total : 18,895.

Adolescents de 14 à 16 ans : 86,581 garçons, 47,891 filles; total : 134,472.

Ainsi, on n'emploie que 19,000 enfants de moins de 14 ans dans les fabriques d'un pays de 47 millions d'habitants! Que deviennent, dès lors, les craintes de ceux qui redoutent la perte de l'industrie par la limitation du travail infantile? L'industrie allemande ne fait-elle pas, malgré la loi ou peut-être à cause de cette limitation qui tend à préserver les qualités physiques et morales d'une race, des progrès qui la rendent de plus en plus redoutable aux pays qui n'ont pas voulu d'une réglementation sévère ou qui n'appliquent point assez rigoureusement celle qu'ils se sont donnée[1]? Cependant, en 1874, les fabriques allemandes n'employaient que 88,000

[1] Le rapport final de la *Royal Commission of the depression of trade and industry* conteste, après enquête, que la crise actuelle soit due pour partie aux lois sur le travail.

Digitized by Google

enfants de moins de 16 ans; mais, dans ce total, les enfants de 12 à 14 ans étaient compris encore pour 24 p. c. ou 21,120. L'abaissement de la proportion est frappant et, selon nous, très heureux; il tient surtout à la difficulté, pour les industriels, d'observer les prescriptions restrictives, nous pourrions dire, prohibitives, du travail infantile. Nous verrons plus loin qu'on songe à interdire radicalement le travail dans les fabriques au-dessous de 14 ans, comme le fait la loi suisse. Et c'est au moment où des suggestions pareilles se produisent, avec les meilleures chances d'être accueillies, chez nos voisins, que la commission du travail, en Belgique, propose de laisser travailler les enfants à partir de l'âge de 10 ans! Ce serait à peu près maintenir le *statu quo!*

Beaucoup d'industriels se plaignent des difficultés qu'ils éprouvent, à cause de la législation, à recruter des apprentis. Il en est qui prennent, sous ce rapport, une initiative heureuse, en consacrant eux-mêmes les plus grands soins à former des apprentis, tels les fabricants de machines à coudre et de machines industrielles de Dresde; leurs efforts se rencontrent avec ceux de l'administration, qui multiplie ou perfectionne l'enseignement professionnel. Ailleurs, il arrive, au contraire, qu'on admet autant d'apprentis qu'on peut, dans la seule préoccupation de profiter de leur travail; c'est le cas surtout dans les petits établissements.

Une grande fabrique de bijouterie de Brême a créé, pour ses 29 apprentis, une école de dessin et de modelage, ouverte le dimanche; les jeunes gens ne s'étant pas montrés fort assidus d'abord, la firme a établi une amende de 15 ou 20 pfennigs pour chaque absence, ce qui a suffi pour que l'école soit bien suivie. Un bon exemple à imiter.

Le contrôle du travail infantile devient de plus en plus sévère. Cependant l'application des peines est par trop inégale encore.

Un arrêt récent de la cour de l'empire, à Leipzig, rendu en cause de deux industriels qui avaient employé des enfants âgés de moins de 12 ans, est venu éclaircir le sens de l'expression « fabrique ». Les prévenus argumentaient de ce que

Digitized by Google

leurs établissements, ne comptant que de 7 à 9 ouvriers, n'étaient pas à considérer comme des fabriques. Le tribunal de première instance admit cette manière de voir et les deux prévenus furent acquittés, parce qu'en raison du peu d'extension de leur industrie et du petit nombre des personnes par eux occupées, leurs établissements n'étaient pas à considérer comme des fabriques, et les prévenus, eu égard à leur situation sociale, comme des fabricants, mais comme des « colons ». Cette dernière définition, qui ne manquait pas d'une certaine originalité, fut renversée par la cour de Leipzig : elle cassa pour le motif que « le nombre de 9 ouvriers ne suffit point pour enlever à un établissement industriel le caractère d'une fabrique; que, pour déterminer ce caractère, il faut considérer l'organisation spéciale de l'exploitation et notamment l'extension des locaux, la manière de diviser le travail, la collaboration plus ou moins mécanique ou plus ou moins intellectuelle des ouvriers, le fait que la production se fait sur stock ou sur commande, pour la consommation ou pour le commerce ».

Il nous reste à parler, dans ce chapitre, de la réglementation du travail infantile dans quelques industries particulières. Le Conseil fédéral a interdit le travail des enfants au-dessous de 14 ans dans les laminoirs; le travail effectif des enfants de 14 à 16 ans n'y peut dépasser 10 heures par jour et 60 heures par semaine, sans qu'on puisse les faire travailler pendant le repos des adultes. Il est permis de les employer la nuit pendant la moitié au plus des 120 heures de travail d'une quinzaine. Enfin, nul enfant ne peut être admis au travail que sur la production d'un certificat de médecin attestant que ses forces physiques lui permettent de se livrer au travail dans le laminoir sans danger pour sa santé. Dans les verreries, les garçons au-dessous de 14 ans ne peuvent être employés à certains travaux, tels que le polissage ; leur travail de nuit d'une quinzaine ne peut dépasser la moitié des heures de travail permises par la loi; on ne peut, du reste, faire travailler les enfants pendant que les adolescents sont au repos, ni les adolescents pendant le repos des adultes. Dans

Digitized by Google

les filatures, par exception à la règle, les adolescents de 14 à 16 ans et jouissant d'une bonne santé peuvent travailler comme aides aux machines pendant 11 heures par jour. Dans les mines, enfin, où les enfants et les femmes ne travaillaient plus au fond longtemps avant la promulgation du code industriel qui assimile les jeunes mineurs, pour le surplus, aux dispositions régissant le travail dans les fabriques, il est défendu d'employer des enfants de moins de 14 ans à tout travail quelconque; de 14 à 16 ans, les garçons seuls peuvent travailler 8 heures par brigade, avec repos d'une heure au moins, à la condition qu'un certificat de médecin constate leur bon état de santé.

Un mot sur la situation des apprentis de fabrique ou de métier. Le code industriel (art. 126 et suivants) proclame que le maître a des devoirs professionnels et des devoirs moraux à l'égard de l'apprenti. Celui-ci est soumis à la discipline paternelle du maître. Le contrat d'apprentissage peut être résolu de part et d'autre pendant les quatre premières semaines; on peut convenir cependant d'un essai plus long. Lorsqu'un apprenti quitte l'établissement avant l'expiration du contrat, le maître, si le contrat est écrit, peut le faire ramener par la police, qui peut, elle, le frapper d'une amende jusqu'à 50 marcs ou d'un emprisonnement de cinq jours au plus; le maître peut aussi résilier le contrat et réclamer des dommages et intérêts au père ou au concurrent qui a détourné l'apprenti de ses obligations. Les corporations libres de métiers (*Innungen*), constituées dans les formes prescrites par le code, sont chargées de veiller à l'instruction générale et technique et à l'éducation morale des apprentis. Elles sont appelées également à trancher les contestations survenant entre leurs membres et les apprentis; à défaut de corporations, cette mission incombe à l'autorité communale. L'autorité supérieure peut, dans des conditions déterminées, étendre la compétence des corporations aux contestations entre apprentis et patrons non affiliés. Depuis 1884, les corporations peuvent faire interdire aux maîtres non affiliés d'avoir des apprentis. Elles peuvent organiser des examens

Digitized by Google

et délivrer des diplômes aux apprentis à la fin de leur éducation professionnelle, peu importe que les apprentis dépendent ou non de leurs membres. Toutes ces dispositions sont d'application trop récente pour qu'il soit possible d'en apprécier les résultats pratiques. Loin de nous la pensée de vouloir prôner en Belgique une réglementation de l'apprentissage sur la base des corporations obligatoires en fait, sinon en droit, telles qu'elles existent en Allemagne. Sous ce rapport, nous nous plaçons entièrement sur le terrain de la liberté, comme l'a fait à la commission du travail le savant auteur du rapport sur les unions professionnelles, M. Adolphe Prins.

L'Allemagne est entrée la première dans la voie de la réglementation du travail des enfants employés dans les professions ambulantes, par le code industriel de 1869, complété par un arrêté du chancelier du 9 mars 1877 : défense est faite aux industriels ambulants d'emmener, en dehors de leurs familles, des enfants de moins de 14 ans. On sait que l'exercice d'une profession ambulante est subordonné à une autorisation administrative, qui doit être refusée, entre autres, lorsque les enfants n'ont pas reçu une instruction suffisante, lorsqu'ils souffrent d'une maladie contagieuse, lorsque le maître est placé sous la surveillance de la police, etc. L'autorisation peut être refusée lorsqu'il s'agit d'emmener des enfants des deux sexes. Les saltimbanques et acrobates étrangers ne peuvent emmener avec eux des enfants ou des adolescents de moins de 21 ans, en dehors de leurs familles.

IV

Si le travail des enfants est réglementé, comme nous venons de le montrer, assez efficacement pour qu'il ne reste plus guère à décréter au législateur que la défense d'employer des enfants au-dessous de 14 ans, il s'en faut beaucoup que le travail des femmes soit contenu dans les limites imposées par des considérations d'humanité et de moralité et par la raison d'État, intéressée à la santé des procréatrices de jeunes générations. On comprend qu'il en soit

Digitized by Google

ainsi. L'idéal serait, certes, que la mère de famille ne fût pas distraite de son ménage; que le mari, en rentrant de l'ouvrage, trouvât chez lui les satisfactions de bien-être qui l'attachent à la famille, et les enfants, l'éducation maternelle à laquelle les soins les plus dévoués de personnes étrangères à la famille ne sauraient suppléer parfaitement. Mais la nécessité est impérieuse. Qu'on établisse des budgets d'ouvriers et l'on trouvera en Allemagne, comme ailleurs, que le travail d'un ouvrier manufacturier, père d'une nombreuse famille, produit rarement de quoi suffire aux besoins les plus modestes de celle-ci. Dès lors, le législateur, ayant prohibé, ou peu s'en faut, le travail des enfants, devait laisser à la femme la plus grande latitude possible pour gagner un appoint aux ressources du ménage; son intervention est au rebours de la règle bien connue de l'obstétrique qui impose au médecin, dans des circonstances critiques, de sauver la mère plutôt que l'enfant.

Mais il y a des limites à observer. D'après la loi, les femmes ne peuvent être employées à fond dans les mines, salines, carrières et minières, ainsi que dans les établissements où l'on soumet les minerais à une préparation; aucune exception ne peut être faite à cette règle.

Le Conseil fédéral peut interdire l'emploi des femmes dans certaines fabriques ou à certains travaux, particulièrement dangereux au point de vue de la santé et de la moralité. Il a défendu, d'une façon absolue, le travail des femmes dans les laminoirs, aux fours et au polissage dans les verreries; défense est faite aussi d'occuper dans ces dernières des ouvrières de moins de 16 ans, dans les locaux où il règne une forte chaleur. Le Conseil fédéral peut encore interdire le travail de nuit aux femmes; mais, jusqu'à présent, aucune interdiction de cette nature n'a été prononcée et seules les jeunes personnes sont soumises aux règles édictées pour le travail des enfants.

On emploie de plus en plus les femmes dans l'industrie textile, à la confection des vêtements, la fabrication de papiers et de cuirs, la fabrication de produits alimentaires,

Digitized by Google

partout enfin où elles peuvent rendre des services appréciables. Dans quelques circonscriptions de la Bavière, on commence à les occuper de préférence aux hommes; non pas tant à cause de la différence dans les frais de main-d'œuvre, puisqu'il s'agit dans ces contrées, très souvent, de travaux rémunérés à la tâche, mais parce qu'il devient de plus en plus difficile de trouver chez les hommes l'esprit de soumission indispensable. Effet de l'agitation socialiste, sans doute, trop bien organisée en Bavière.

Il n'existe pas de statistique détaillée du travail des femmes. Le dernier relevé, fait en 1874 pour les besoins des réformes projetées alors au code industriel, a donné le total de 226,000 ouvrières au-dessus de 16 ans, dont plus de la moitié, 128,500, employées dans l'industrie textile. Dans le total de 226,000, la Prusse entrait à raison de 53 p. c., la Saxe à raison de 18 p. c. et la Bavière à raison de 8 p. c. Le salaire des ouvrières variait en général entre 5 et 8 marcs par semaine; exceptionnellement il atteignait 19 marcs. On peut supposer que le taux des salaires des femmes a augmenté depuis, puisqu'aussi bien les salaires subissent une progression lente, arrêtée temporairement en Allemagne, dans quelques industries seulement, par la crise commerciale actuelle. Nous avons sous les yeux une statistique spéciale à l'arrondissement d'inspection de Berlin et Charlottenburg. Sur 111,055 ouvriers occupés en 1884, il y avait 26,791 femmes au-dessus de 16 ans et 5,275 enfants des deux sexes. Il y a un accroissement assez notable pour les femmes : en 1879, la proportion des femmes et jeunes filles était de 20.8 p. c. du total; elle s'est élevée à 22 p. c. en 1884.

L'emploi des femmes amène moins d'abus, moins de condamnations que l'emploi des enfants. Un inspecteur signale l'inconvénient de l'emploi des femmes dans la fabrication de briquettes et agglomérés de houille, laquelle se poursuit jour et nuit dans l'arrondissement de Potsdam-Francfort s/O.; les ouvrières insuffisamment vêtues travaillent aux fours, le sang à la tête et le corps exposé aux intempéries de la saison, dans des hangars insuffisamment clôturés. Cela rappelle l'ou-

Digitized by Google

vrier puddleur, dans *Happe-Chair*, de M. Camille Lemonnier; mais ici, il s'agit de femmes! Dans les sucreries, les femmes se livrent à un travail parfois répugnant, que les hommes ne sont guère prêts à entreprendre, qui ne fait d'ailleurs aucun tort à la santé et qui est bien salarié. On recherche les femmes dans les fabriques de cartouches; elles ne portent pas d'allumettes sur elles, gage de sécurité. On les demande de moins en moins dans l'industrie sidérurgique et dans les verreries, où, du reste, leur tâche est généralement proportionnée à leurs forces. A Leipzig, des femmes d'un certain âge trouvent de l'ouvrage dans les tuileries, mais c'est au détriment de leur santé; elles y vont à la dernière extrémité.

Les femmes sont astreintes au travail de nuit dans les sucreries, les imprimeries (pour l'édition des journaux du matin) et dans la fabrication du papier; moins souvent dans l'industrie textile et rarement dans d'autres industries. Parfois on leur demande de fournir plus d'heures supplémentaires que cela n'est compatible avec les bons soins du ménage.

Si le travail en commun avec les hommes donne lieu à des plaintes, ce n'est pas tant à cause du séjour dans l'atelier qu'en raison du chemin fait en commun au retour de l'ouvrage. Les industriels séparent les deux sexes lorsque cela est possible; en tout cas, ils veillent à ce que les femmes changent de vêtements dans des chambres spéciales. Des essais en vue de faire surveiller les ouvrières par des femmes ont été tentés dans quelques établissements; sans grand succès, les surveillantes n'ayant pas assez d'énergie et d'autorité. Il arrive rarement qu'on fait coucher les femmes dans les ateliers; là où cela se pratique, les abus sont très peu nombreux, les industriels s'étant habitués peu à peu à prendre toutes les précautions commandées par la moralité. Le cas se produit le plus fréquemment dans l'industrie sucrière; les ouvrières, n'étant pas intéressées à changer de résidence en vue de l'ouvrage pendant la campagne, couchent à la fabrique. A Stuttgart et ailleurs, des auberges établies pour les ouvrières fonctionnent à la satisfaction générale. La création d'écoles ménagères est en grande faveur.

Digitized by Google

La loi défend d'employer les femmes trois semaines après les couches. Aucun abus à signaler. Mais l'assurance obligatoire contre la maladie comprend des secours aux femmes en couches; il en est déjà résulté, dans quelques contrées, que les ouvrières non mariées se montrent moins anxieuses de devenir enceintes, parce qu'elles ont droit aux secours au même titre que les femmes mariées. Question délicate à trancher. On a voulu étendre à dix semaines le délai de chômage pour les femmes en couches. Cette proposition n'a pas été accueillie favorablement par le Reichstag.

V

Nous pourrions continuer l'exposé du code industriel. Mais, n'ayant en vue que de présenter les mesures législatives et réglementaires pour la protection des faibles, nous avons hâte de conclure. Nous ajouterons seulement que la loi et des règlements détaillés obligent les industriels à prendre, pour la sécurité des établissements voisins, toutes les précautions commandées par les circonstances; les ouvriers sont intéressés à ce qu'il en soit ainsi, pour leur vie et leur santé comme aussi pour le maintien des établissements où ils trouvent leur gagne-pain.

La surveillance des fabriques est confiée à des fonctionnaires spéciaux. Le ressort de chacun d'eux est délimité par l'administration, d'après les besoins de l'industrie. Les inspecteurs de fabriques sont nommés par l'administration de chaque pays, qui règle leur compétence de manière à éviter des conflits d'attribution avec la police judiciaire. Les inspecteurs doivent s'occuper des intérêts de tous les ouvriers industriels indistinctement. Ils peuvent visiter les fabriques et les ateliers en tout temps. Chaque établissement doit être visité au moins une fois par an. Les inspecteurs sont tenus d'observer un secret absolu sur l'exploitation industrielle et commerciale des établissements de leur ressort.

Il y a actuellement 48 ressorts d'inspection; les petits États se réunissent parfois de manière à ne former qu'un ressort

Digitized by Google

unique. Le mode d'inspection ne soulève pas la moindre réclamation. Les industriels ne sont pas importunés par les inspecteurs, les visites de ceux-ci ne se répétant pas trop souvent; leurs conseils sont généralement bien accueillis. Les ouvriers, eux, ont trouvé auprès de ces fonctionnaires, choisis dans toutes les classes de la société d'après leurs aptitudes personnelles, un appui qu'ils apprécient hautement aujourd'hui. L'inspecteur tend de plus en plus à devenir l'avocat de l'ouvrier, et si, dans un avenir prochain, la loi règle l'arbitrage professionnel, nul mieux qu'un inspecteur, jouissant de la confiance absolue des patrons et des ouvriers, ne saurait remplir les fonctions d'arbitre départiteur.

Rien de surprenant, dès lors, à ce que la proposition de circonscrire plus étroitement le ressort de chaque inspecteur et d'augmenter le nombre de ces fonctionnaires ait été faite au Reichstag et accueillie favorablement par la commission du travail, dans la dernière session.

Les socialistes allemands se plaisent à représenter la loi de leur pays comme moins sévère que celle des autres pays industriels. Cela n'est pas exact. La loi allemande est la plus sévère de toutes, si l'on fait abstraction de la loi fédérale suisse, du 23 mars 1877, laquelle interdit tout travail des enfants dans les fabriques au-dessous de 14 ans, tandis que la loi allemande ne va que jusqu'à 12 ans. Elle va plus loin que la loi anglaise du 27 mai 1878, qui permet d'employer des enfants dans les industries textiles à partir de l'âge de 10 ans; plus loin aussi que la loi française du 19 mai 1874, qui établit la règle qu'aucun enfant ne peut être employé avant l'âge de 12 ans ailleurs que chez ses parents, mais qui admet de nombreuses exceptions; c'est ainsi que dans les industries textiles, les papeteries et les verreries, les enfants de 10 à 12 ans peuvent être admis, à la condition de ne travailler que 6 heures par jour [1].

[1] La Chambre des députés de France vient d'être saisie, par le gouvernement, d'un projet de loi qui a pour objet de codifier les dispositions de la loi du 9 septembre 1848 sur la durée du travail et celles de la loi du 19 mai 1874 sur la protection des femmes et filles travaillant dans les

Digitized by Google

En Allemagne, le travail des enfants de 12 à 14 ans ne peut dépasser 6 heures par jour, celui des adolescents jusqu'à 16 ans, 10 heures; tandis qu'en France on peut demander 12heures de travail dès l'âge de 12 ans et, en Angleterre, 10 à 10 1/2 heures aux enfants de 12 à 14 ans et le travail plein au delà de cet âge.

A d'autres points de vue encore, la loi allemande est la plus rigoureuse. A part quelques exceptions, elle n'admet pas de modifications à la règle générale, quant aux heures de travail, au profit de quelques industries déterminées ou pour des circonstances données. Elle ne prévoit pas d'exceptions à la règle que les enfants et les jeunes personnes ne doivent pas travailler le dimanche et la nuit, tandis que les lois française et anglaise permettent de nombreuses exceptions, la loi française surtout en ce qui concerne le travail du dimanche.

Mais la loi allemande est moins sévère, quant au travail des femmes, que la loi anglaise, qui place les femmes à peu près sur la même ligne que les enfants et défend, spécialement dans l'industrie textile, de les occuper plus de 10 heures par jour et 6 1/2 heures le dimanche.

Au point de vue de l'instruction publique combinée avec la réglementation du travail, quel est le pays qui puisse se dire au niveau de l'Allemagne? Et cependant, tout n'est pas fait encore sous ce rapport. Il y a dans le fait que l'instruction est obligatoire dans les pays allemands jusqu'à l'âge de 14 ans, et l'autorisation pour les industriels d'occuper des

usines et manufactures. D'après le nouveau projet, cette protection est étendue désormais aux établissements qui avaient pris la forme d'écoles industrielles ou professionnelles ou d'institutions charitables, et échappaient ainsi à la surveillance. Dorénavant, les enfants ne doivent plus travailler dans les fabriques avant l'âge de 13 ans, sans exception pour des industries déterminées. Le travail de nuit n'est pas seulement interdit aux enfants et jeunes filles, mais aussi aux femmes en général ; il peut y avoir des exceptions pour les cas de nécessité, à reconnaître par arrêté ministériel. La durée du travail des femmes ne peut dépasser 11 heures par jour. Enfin, une série de dispositions nouvelles est projetée dans l'intérêt de la sécurité et de la salubrité des établissements industriels de tout genre.

Digitized by Google

enfants à partir de l'âge de 12 ans, une contradiction qui est justement critiquée. Demander à ces enfants de fréquenter l'école pendant 3 heures au moins par jour, lorsqu'ils travaillent 6 heures par jour dans l'atelier, est trop exiger. Du reste, les pédagogues affirment que l'éducation morale devient impossible lorsque l'enfant travaille dans les fabriques; il serait cruel d'astreindre à des travaux scolaires sérieux et suivis les enfants ouvriers, en leur imposant des devoirs écrits à faire à domicile. C'est pendant les deux dernières années que l'école primaire produit ses résultats les plus manifestes, que la surveillance du maître est le plus nécessaire au point de vue de l'éducation, que l'élève doit se pénétrer de ce qu'il a appris afin qu'il n'oublie pas, qu'il doit s'habituer encore à penser par lui-même. Actuellement, ces deux années, les plus précieuses de l'école, sont perdues pour l'enfant travaillant dans les fabriques. Pour des motifs d'hygiène, le congrès des médecins allemands, réuni à Strasbourg il y a quelques années, s'est prononcé contre le travail industriel des enfants avant l'âge de 14 ans : l'avenir de l'enfant, corps et esprit, est sérieusement compromis pour le maigre avantage du salaire qu'avant cet âge il peut apporter à ses parents. Il ne faut pas que l'intérêt des parents. prime d'aussi grands intérêts de la génération future. Certes, les industriels supporteront avec regret la disparition des enfants de leurs établissements, surtout dans l'industrie textile; mais cette considération est d'ordre secondaire [1]. D'ailleurs, nous avons vu plus haut que les clauses presque prohibitives du travail infantile font qu'on s'en passe peu à peu.

En 1885, le Reichstag était saisi de plusieurs projets de loi émanant de l'initiative parlementaire et tendant, entre autres, à interdire le travail des enfants dans les fabriques avant l'âge de 14 ans. Toutes ces propositions furent renvoyées devant une commission; un rapport fut présenté, mais il ne fut pas discuté. La commission propose que les enfants de moins de 12 ans ne peuvent être employés moyennant salaire,

[1] *Œchelhaeuser*, p. 33.

Digitized by Google

visant ainsi, pour la première fois, le travail en chambre et les travaux agricoles. Pour le surplus, elle demande le maintien des dispositions légales qui limitent le travail des enfants et des adolescents, et l'interdisent les jours de fête. Il doit encore être stipulé que le travail des adolescents (de 14 à 16 et, le cas échéant, à 18 ans) ne peut dépasser 11 heures par jour en y comprenant le temps consacré à l'instruction religieuse ou à la fréquentation des écoles de perfectionnement là où ces écoles sont obligatoires. Enfin, la commission demande que le gouvernement soit invité à élaborer un projet de loi pour réglementer le travail des enfants ailleurs que dans les fabriques; cette loi tiendrait compte des besoins physiques, moraux et intellectuels de l'enfance.

Lorsqu'on demande des sacrifices aussi notables aux parents que la renonciation au produit du travail de leurs enfants jusqu'à la 14e année, il est nécessaire que les deux années qu'on veut gagner pour les enfants soient bien utilisées. Les réformateurs doivent prévoir que les enfants ainsi libérés de la fabrique soient soumis à une occupation utile et à une surveillance efficace en dehors des heures de classe. A cette fin, on recommande la gymnastique manuelle et l'aménagement de lieux de récréation placés sous la surveillance du maître d'école ou d'une autre personne. A la campagne, il reste beaucoup à faire dans cette direction, mais on ne pourra aller de l'avant que lorsque l'État aura dégagé les communes d'une forte partie des charges de l'instruction publique qui leur incombent aujourd'hui presque exclusivement.

Pour les écoles professionnelles, on veut laisser la plus grande liberté d'action aux autorités locales et aux industriels. C'est dans le Wurtemberg qu'on a atteint le résultat le plus satisfaisant, grâce à une combinaison d'après laquelle l'État et la commune supportent par moitié les frais des écoles professionnelles.

Est-il besoin encore de parler des effets de l'éducation militaire? Quiconque entre dans une fabrique distingue au premier coup d'œil les ouvriers qui ont été sous les drapeaux

Digitized by Google

d'avec ceux qui n'ont pas été soumis à la discipline [1].

D'autres mesures sont proposées par la commission du Reichstag. Elle est d'avis que la journée maxima pour les ménagères travaillant dans les fabriques ne doit pas dépasser 9 heures; toutefois, des exceptions pourraient être permises par les autorités locales en faveur des femmes indigentes. Ensuite, les ouvrières ayant des enfants âgés de moins de 12 ans ne devraient être admises à travailler dans les fabriques qu'à la condition que les enfants fussent surveillés par des personnes adultes pendant la durée du travail de la mère dans la fabrique. La commission veut qu'il ne soit plus permis d'employer dans les fabriques des ouvrières, les dimanches et jours de fête, ainsi que la nuit, de 8 1/2 heures du soir à 5 heures du matin; il faut encore qu'elles soient libres le samedi, à partir de 5 heures du soir. Ces différents points se retrouvent dans les législations anglaise et suisse.

Le législateur allemand est en butte aux sollicitations continuelles des démocrates socialistes, qui réclament la fixation d'une journée normale de 10 heures pour les ouvriers adultes; il en est qui vont jusqu'à l'interdiction absolue du travail du dimanche. La loi suisse fixe la journée maxima à 8 heures, mais on sait de reste qu'on a dû renoncer à l'appliquer rigoureusement; la loi autrichienne du 5 mai 1885 contient une disposition semblable, mais suivie de tant d'exceptions que M. Œchelhaeuser dit avec raison qu'elle a été faite d'après la maxime : *Wasch mir den Pelz, aber mach mich nicht nass.* (Tu peux me laver, à condition de ne pas me mouiller.)

L'an dernier, la proposition présentée par un député clérical, M. Hertling, et appuyée par les démocrates socialistes, de fixer un maximum d'heures de travail faisait, au Reichstag, l'objet d'un débat très intéressant. Le prince de Bismarck intervint dans la discussion pour faire valoir les arguments du bon sens. Tout d'abord, il fit remarquer que si l'on fixait un maximum d'heures, chaque industriel se croirait autorisé d'aller jusque-là, même celui qui à présent fait travailler

[1] Œchelhaeuser, p. 35.

Digitized by Google

ses ouvriers pendant un temps moindre. « Certes, poursuivit le chancelier, il serait fort désirable d'avoir une journée normale de travail, s'il était possible de la décréter. Mais comment y arriver ? J'espère que lorsque nous en serons là, les auteurs de la proposition voudront bien se charger en cette circonstance de la mission du gouvernement; ils doivent évidemment connaître le moyen d'arriver à leurs fins, sinon ils n'eussent point présenté leur proposition. Ils rendraient un grand service au gouvernement s'ils voulaient bien l'éclairer à cet égard. » Mais les auteurs de la proposition crurent devoir imiter la réserve de Fontenelle: « Si j'avais la main pleine de vérités, écrivit ce savant, heureusement sans tenir parole, je me garderais bien de l'ouvrir. »

Le chancelier expliqua encore qu'avec la journée normale il faudrait nécessairement décréter un salaire normal, car il est dans l'ordre des choses que lorsqu'on abaisse de 20 p. c. la durée du travail, le salaire doit diminuer à proportion, sans qu'aucun gouvernement puisse s'y opposer. « Et qui supportera la différence? demanda le ministre. Voulez-vous faire restituer par la caisse de l'État ce que l'ouvrier gagnera en moins? Mais, la plupart du temps, l'ouvrier a juste de quoi vivre; que le salaire baisse, il ne pourra plus subsister. Il faut cependant bien que, d'une manière ou d'une autre, il trouve une compensation. Voulez-vous en imposer la charge au maître? Il est possible qu'un certain nombre d'industriels puissent la supporter; quant à savoir s'ils voudront le faire, s'ils ne cesseront pas plutôt l'exploitation, si l'on ne tuera pas la poule aux œufs d'or, si le travail ne disparaîtra pas tout à fait, c'est une autre question qu'on peut résoudre au moyen d'une enquête. L'affaire se présente un peu comme dans la situation où le souverain de l'ancien régime déclarait: « Ma volonté est que chacun soit heureux, content, libre et obéissant dans mes États. Quant à savoir comment on y arrivera, c'est affaire à mes clercs les ministres; en ma qualité de souverain, je n'ai pas à m'en préoccuper. »

En fait, étant donnée la possibilité de limiter le travail des adultes, la nécessité ne s'en ferait pas grandement sentir en

Digitized by Google

Allemagne. La plupart des établissements industriels ne demandent que 10 ou 11 heures de travail effectif à leurs ouvriers; rarement on dépasse 12 heures. Dans les mines, la journée est de 8 heures, presque sans exception. On peut dire que les ouvriers ne travaillent au delà de 12 heures que dans des circonstances extraordinaires, ou tout au moins dans les branches de l'industrie du tissage, qui demandent peu d'efforts matériels à l'ouvrier.

Voici, du reste, quelques chiffres relatifs à la circonscription de Berlin-Charlottenburg :

Durée du travail.	Établissements.	Ouvriers. Hommes.	Femmes.
Mo is de 10 heures. . .	3,070	71,465	23,116
Plus de 10 heures . . .	806	14,425	4,537
Moins de 11 heures. . .	3,710	82,883	26,417
Plus de 11 heures . . .	166	3,007	1,236

Certes, on peut réduire la journée à 10 heures dans la plupart des cas; mais c'est à l'initiative privée qu'il appartient de le faire. Nombre d'industriels reconnaissent à présent qu'ils n'ont rien à gagner à faire travailler leur personnel pendant des heures supplémentaires; l'ouvrier fatigué ne fournit plus qu'un travail très imparfait. Les filateurs du ressort de la chambre de commerce de M'Gladbach viennent de prendre une mesure très heureuse : 34 firmes sur 40 viennent de décider qu'elles ne feront plus travailler au delà de 12 heures par jour. Le gouvernement provincial a publié les noms de ces établissements, en exprimant l'espoir que leur exemple sera suivi. Il le sera, nous n'en doutons pas.

Deux industriels de l'arrondissement de Plauen, en Saxe, réduisirent la journée de travail de 12 à 10 heures, l'année dernière; quelques jours après, ils purent déjà constater que leur personnel fournissait autant de travail qu'auparavant. Ces faits sont assez éloquents pour que nous n'ayons pas besoin d'y insister. Du reste, un grand pas dans cette question sera fait lorsque les ouvriers allemands pourront constituer des conseils de conciliation. Une loi devra être faite, sans doute, pour leur permettre de grouper leurs intérêts. Le droit de

Digitized by Google

coalition et de grève existe en Allemagne, comme dans tous les pays; seulement, ce droit a souffert quelques atteintes par suite de l'application trop rigoureuse de la loi sur les socialistes. Il est donc urgent de chercher à grouper les ouvriers à côté de l'agitation socialiste, dans un but positif; pour le moment, en dehors des corporations de maîtres artisans (*Innungen*), le gouvernement ne veut pas favoriser les unions professionnelles; il changera sans doute sa ligne de conduite lorsqu'il aura trouvé le moyen d'écarter de ces unions les agitateurs socialistes.

Les réformes proposées en Allemagne seront bientôt accomplies sans doute. La voie y est préparée par la législation aussi bien que par les mœurs. Le principe d'intervention de l'État n'est plus contesté que par quelques politiciens qui, se trouvant en opposition avec le gouvernement, lui font une résistance heureusement inutile dans ses visées humanitaires. Ceux-là seuls se prévalent encore du principe de liberté; la liberté de mal faire ne les effraye pas lorsqu'il s'agit de sauver l'enfance, de sauver l'esprit de famille dans ce tourbillon nerveux provoqué par l'industrie moderne. Mais l'expérience prouve que le législateur ne doit pas se reposer sur la générosité des industriels dans cette question vitale pour une nation. Et l'on peut dire que jamais, peut-être, l'industrie allemande n'en serait venue à prendre quelques-unes de ces initiatives heureuses que nous avons signalées, si elle n'avait ressenti les effets bienfaisants de la législation imposée par le principe d'autorité. Quels sont, en Belgique, les industriels qui peuvent le mieux lutter contre la concurrence étrangère? Ce sont ceux qui, rares exceptions, ont appliqué dans leurs établissements, de leur propre gré, des réformes qui avaient pour elles l'expérience légale dans un pays voisin. Si ces industriels avaient été plus nombreux, si les règles introduites dans leurs établissements avaient été celles du pays entier depuis une génération ou deux, la commission du travail n'eût pas eu à constater tant d'abus, tant d'inhumanités, tant de malheurs dus à d'autres causes que la crise industrielle ou l'épuisement des ressources naturelles du sol et du sous-sol.

PROSPER MÜLLENDORFF.

Digitized by Google

LA PREMIÈRE FAUTE[1]

Les jours qui suivirent, nous nous revîmes encore ainsi, le matin; puis vint le dimanche.

Le dimanche 15 août, jour de l'Assomption!... Ce jour-là, dans la petite église blanche, l'autel de la Vierge était couvert de fleurs et, sur l'ordre des comtes de Villiers, mon oncle avait donné ses plus belles. Par les fenêtres, les grands rais d'un soleil pur descendaient sur la foule des paysans et des paysannes; la fête était célébrée dans le ciel comme sur la terre. Odile était parmi les femmes; je ne la voyais que par moments, lorsqu'une vieille paysanne, agenouillée derrière elle, inclinait la tête.

Le curé fit un sermon sur la solennité du jour. C'était un vieillard grave et pensif, n'ayant de joie qu'à se plonger dans ses livres grecs et latins, quand toutefois les fonctions de son ministère lui laissaient ce loisir. Mon oncle, peu dévotieux pourtant, m'avait parlé de lui comme d'un homme très bon pour les pauvres et pour les malades. Durant le sermon, Odile et moi nous pûmes nous regarder davantage.

La messe finit. Mon oncle, ayant rencontré des amis, alla prendre la goutte avec eux dans un cabaret voisin de l'église; je lui demandai de ne pas l'accompagner et, n'ayant pas quitté des yeux Odile qui nous avait précédés à la sortie, je la vis prendre par un sentier isolé derrière le cimetière et l'y suivis de loin.

[1] Voir la livraison du 15 février 1887.

Digitized by Google

Elle marchait de son pas gracieux de fille svelte et parfois se retournait; alors, je me jetais vite dans la haie pour qu'elle ne me vît pas. Le doux soleil des claires matinées d'août semait de la joie sur le sentier. Je savais qu'en haut nous devions aboutir à des taillis, et j'attendais pour aborder Odile; mais, tout à coup, je ne la vis plus, sans pouvoir deviner ce qu'elle était devenue. Je hâtai le pas, fouillant des yeux les haies, appelant : « Odile! » inquiet, curieux, souriant, espérant la trouver bientôt cachée aussi derrière quelque buisson. Ce ne fut qu'au moment où j'arrivais au sommet du sentier que j'entendis derrière moi son frais éclat de rire.

« Hou! Il a passé sans me voir, fit-elle.

— Je t'ai vue, mais j'ai fait comme si je ne te voyais pas.

— Le menteur!

— Et toi aussi, depuis que tu es dans le sentier, tu as fait semblant de ne pas me voir.

— Oh! moi, j'étais dans mon droit : tu te cachais!

— Et toi maintenant, tu ne te cachais pas?

— C'est vrai, » fit-elle.

Et, la main dans la main, assis côte à côte dans les fougères, nous riions. Rires délicieux de l'amour, fugitives caresses de la voix aimée à mon oreille, je ne vous ai jamais oubliés et, bien que vous vous soyez perdus aussitôt dans l'immense étendue sans échos, vous n'aurez point disparu tout à fait de ce monde aussi longtemps que battra mon cœur qui vous a recueillis.

Je lui disais :

« Tiens, écoute, si tu veux savoir depuis quand je suis heureux. C'est depuis le soir où je t'ai vue passer dans le parc; depuis lors, je pensais à toi. »

Elle me disait :

« Moi, je savais que tu allais venir. Ton oncle l'avait dit au château. Il n'y a ici que des jeunes gens qui ne sont pas doux comme toi. Je me disais : « Je voudrais bien le voir, » et alors je t'ai vu quand tu es arrivé; tu ne me voyais pas. »

Je n'osais plus l'embrasser, et cette crainte m'était venue après le premier baiser. Comme je venais pourtant de lui

Digitized by Google

baiser les mains, elle m'entoura le cou de ses deux bras et j'entendis comme un murmure :

« Oh ! sur mes lèvres... »

Je lui dis :

« Nous ne nous embrasserons plus.

— Pourquoi ?

— On ne peut pas s'embrasser quand on n'est pas mari et femme.

— Nous avons donc mal fait l'autre jour? Mais alors nous ne pourrons plus nous voir non plus, car, chaque fois que je te verrai, je ne serai heureuse que lorsque tu m'auras embrassée.

— Ne plus nous voir? murmurai-je.

— Ne plus nous voir, oui.

— Qui a dit cela? repris-je.

— Personne ne l'a dit, répondit-elle. C'est nous qui l'avons pensé, et tu avais dit d'abord que nous ne nous embrasserions plus.

— Écoute, Odile, nous faisons mal, puisque nous nous cachons. Nous nous sommes cachés le premier jour, et je t'ai dit de partir de la maison avant le retour de mon oncle; nous nous sommes cachés le second jour, car tu n'es venue que lorsque je t'ai fait signe à la fenêtre que Catherine était sortie, et tu es partie cette fois encore avant que mon oncle revînt. Maintenant que faisons-nous, sinon nous cacher de mon oncle, de tout le monde? »

Odile m'écoutait les yeux baissés. Après un long silence, elle répondit :

« Nous ne devons plus nous voir, plus jamais. »

Elle se leva; je ne cherchai pas à la retenir.

« Je suis une pauvre fille, murmura-t-elle, et je ne quitterai plus ma mère qui a besoin de moi. Nous pouvons nous donner la main, n'est-ce pas?

— Oui, cela nous est permis, du moins je le pense, dis-je d'une voix étranglée ; et je voulus prendre la main qu'Odile me tendait.

— Oh non! dit-elle en la retirant, si vous n'êtes pas sûr que ce n'est pas mal faire... »

Digitized by Google

Troublé jusqu'au fond de mon être par les larmes qu'elle essayait avec peine de retenir au bord de ses paupières, plus encore par l'éveil d'un sentiment violent et farouche dont je ne me rendais pas compte, je me levai vivement à mon tour et, prenant de force la main qu'elle voulait soustraire à mon étreinte, j'y collai mes lèvres ardentes :

« Non, Odile, non! ce n'est pas mal faire que de s'aimer comme nous nous aimons, m'écriai-je; mais il faut que nous puissions avouer notre amour à tous, et pour cela... »

Dans ma pensée, c'était bien simple : je n'avais qu'à demander à mes parents leur consentement pour épouser Odile; ils ne me le refuseraient pas. Pourtant, éclairé tout à coup sur l'inouï d'un mariage à mon âge, il me parut convenable de laisser Odile dans l'ignorance de mon projet.

« Pour cela, continuai-je, je ferai tout ce que je puis; ne m'interroge pas. »

Oh! oui, c'était, dans ma pensée, le plus simple des aveux qu'un fils pût faire à sa mère; il n'y avait certes pas, ainsi que pour lui confesser une faute, à rougir, à baisser les yeux, à se sentir honteux et tremblant; les mots devaient venir d'eux-mêmes; pas une hésitation, pas un trouble, et je n'avais qu'à laisser parler mon cœur débordant. D'ailleurs, en quittant ma mère, n'avais-je pas promis de lui faire parvenir un journal exact de ma vie? En lui confiant mon amour pour Odile, je tenais ma promesse, et jamais aucune de mes promesses ne m'avait paru difficile à tenir.

Mon oncle m'ayant laissé seul après le dîner, je me mets à son bureau. J'ai tiré d'un des tiroirs une feuille de papier qui s'étale blanche sous mes yeux. — Le plus simple des aveux... Allons! j'écris : *Ma chère maman.* — Pas une hésitation. Je relis, j'ajoute une virgule. — Pas un trouble. Seulement, je ne sais comment débuter et je regarde par la fenêtre les feuilles des arbustes brillant au soleil.

— Mon cœur débordant?... Ma promesse?...

Je laisse tomber ma plume et me mets à songer. — Dirai-je à ma mère qui est Odile? La fille de M. le comte Léopold? Cela n'est pas, puisqu'elle est pauvre et que M. le comte est

Digitized by Google

si riche. — Lui dirai-je du moins qu'elle est pauvre? Non, puisque je l'aime malgré sa pauvreté. — Lui dirai-je dans quelles circonstances je l'ai vue pour la première fois, volant des pommes dans le verger de mon oncle? Non plus, car ce n'était assurément qu'une espièglerie. — Dirai-je que je connais sa mère? Je ne la connais pas.

Mais si je n'ai rien à dire, pourquoi donc écrirais-je?

Il est vrai, j'aime Odile; c'est avec elle que j'ai causé tous les jours, c'est avec elle que j'ai passé mon temps, c'est d'elle que je suis occupé, c'est elle qui remplit ma vie. Ne fût-ce que pour tenir ma promesse, je dois parler à ma mère. Et si je veux la revoir, avec plus de force encore s'imposent mes aveux.

Je reprends ma plume.

Dans le jardin, d'une fleur à l'autre, des papillons volent insoucieux et des bouffées de vent m'envoient la grande chaleur du dehors. Ils sont heureux, les papillons, de n'avoir pas à faire l'aveu de leurs amours avec les roses!

J'ai repris ma plume.

Ai-je dit à ma mère, autrefois, que j'aimais la jeune fille qui ressemblait à l'archange Gabriel? Non; pourquoi maintenant lui dirais-je que j'aime Odile? Ni Paul ni Virginie n'ont fait la confidence de leur amour à leur mère. Ils s'aimaient dans le profond mystère des bois sans en rien dire à personne. C'est aux parents à découvrir le secret que gardent ensemble les amoureux. Il me semble que si je vais le dévoiler moi-même, ma mère ne pourra s'empêcher de rire...

Et ma lettre ne fut pas écrite.

Quand mon oncle revint du village à la soirée, il avait je ne sais quelle gaîté singulière. Son rire était plus bruyant, son visage plus animé, ses yeux plus brillants, et lui qui gardait habituellement dans ses gestes et dans sa marche une sorte de lenteur grave, il se dissipait en mouvements d'une vivacité comique.

« Nous avons joué aux quilles toute l'après-midi, me dit-il. Ç'a été amusant! Avec M. Cormier. Et chaud qu'il avait, le maître d'école! chaud! C'est à ne pas croire combien un

Digitized by Google

homme peut avoir chaud. Moi, la chaleur me laisse froid, si je puis dire. Tu as eu tort de ne pas venir avec moi.

— Vous ne me l'avez pas demandé, mon oncle.

— Ah! il faut que je te demande à présent? Voyez-vous ça, le petit monsieur qui veut qu'on le prie! Tu es libre. Liberté! On s'est battu pour elle en 1830; faudra-t-il qu'on recommence pour toi, petit navet? Sans doute que le jour où tu voudras embrasser une fille, tu m'en demanderas la permission, hein?

— Je ne veux embrasser personne.

— Té, pardi! tu ne me l'apprends pas. Tu es sage comme un saint de bois, on le sait. Je voudrais bien tout de même te voir en présence d'une bonne grosse fille bien rouge et bien appétissante... credine! Ça ne te donnerait pas envie de mordre dedans? »

Ma gêne était grande, mais, voyant que mon oncle ne lâcherait pas prise de sitôt à cause de la gaîté qu'il y trouvait, essayant de faire le courageux, je lui renvoyai la balle, fort irrespectueusement, j'en conviens.

« Et vous, mon oncle? lui dis-je en riant.

— Hé! cela ne te regarde pas, fit-il; tu es encore un peu trop petit pour ces choses. Viens prendre l'air. »

Nous avions fini de souper, et nous allâmes comme d'habitude nous asseoir à la porte. Mon oncle paraissait avoir pris la résolution de me laisser tranquille; il fumait sa pipe et ne s'interrompait dans son occupation somnifère que pour me dire de loin en loin un mot sur le temps qui changeait.

« Le vent tourne à l'ouest; nous aurons de l'orage, » faisait-il.

Le ciel avait été, durant tout le jour, d'un bleu doux gazé de mousselines diaphanes; avec le soir, celles-ci s'étaient repliées, laissant dans la profondeur de l'azur obscurci librement scintiller les premières étoiles. Le vent de nuit, effleurant la terre échauffée, s'alourdissait et, loin d'apporter de la fraîcheur, promenait dans les endroits demeurés à l'ombre pendant la journée d'épaisses ondes de chaleur. Des voiles roux s'étendaient à l'horizon, poussières soulevées ou ténèbres

Digitized by Google

surgissantes, qui noyaient les divers plans du paysage et ne laissaient plus paraître que des contours indécis. On ne voyait cependant aucun nuage menaçant dans toute l'étendue du ciel. Les mouvements mêmes du vent se perdaient dans l'énorme silence qui pesait sur la campagne, et rien ne pouvait aviver davantage l'impression de l'attente où j'étais, que le contraste entre ce solennel mutisme de l'espace et l'agitation que révélaient ces poussières amassées au bas du ciel. Quelque chose approchait que je ne savais pas, que j'avais à craindre peut-être ou qui peut-être ne serait rien. J'écoutais au loin si le tonnerre ne grondait pas : les profondeurs du silence se prolongeaient mornes dans les profondeurs du ciel et de la campagne.

« Ha! ha! fit mon oncle tout à coup, il me paraissait bien que j'allais l'entendre.

— Quoi? demandai-je en pâlissant, est-ce qu'il arrive, mon oncle? »

Mon oncle me regarda :

« Tu en as peur décidément. »

J'allais m'excuser, lorsque j'entendis dans le parc le même chant qu'Odile avait fait entendre le soir de mon arrivée. Pour montrer à mon oncle que je n'avais pas peur : « Voulez-vous, lui dis-je, que nous allions l'écouter de plus près?

— Ah! pardi! fit-il, je suis curieux de voir si tu en auras le courage.

— Alors, suivez-moi, » dis-je en me levant.

Il se leva. La voix d'Odile avait de pures résonnances qui triomphaient de la lourdeur de l'atmosphère; bien que la jeune fille fût à quelque distance, apparemment près des massifs où je l'avais aperçue le premier soir, ses chants nous parvenaient clairs et distincts. Comme la première fois, c'était une succession de notes sans autre lien entre elles que sa fantaisie, mais il s'y mêlait une tendresse plus grande et l'on eût dit, à les entendre monter en vibrant vers l'étendue pleine d'étoiles, la prière d'une âme à son créateur. Parfois, elles n'étaient plus qu'un soupir dans le souffle fugitif du vent qui nous les apportait; parfois, elles dominaient de leur

Digitized by Google

envolée frémissante le bruit des feuillages agités sous lesquels nous avancions.

Nous parvînmes devant le perron du château. Là, sur une des marches de l'escalier, je distinguai Odile. En nous voyant venir, elle se leva; je l'appelai, mon oncle fit de même avec sa grosse voix, et tout aussitôt elle fut auprès de moi, me serrant la main sans que mon oncle s'en aperçût.

« Ha! ha! s'écria-t-il. Tout n'est pas fini entre nous, Odile de la Barniche! Tout n'est pas fini! Vous m'avez volé des pommes, il faut les payer. Voilà mon neveu qui aime entendre des chansons, vous allez lui en chanter pour mon argent.

— Je ne pourrais chanter quand je vois qu'on m'écoute, répondit Odile en cherchant mes yeux. »

J'intervins, et, malicieusement : « C'est vrai, mon oncle, lui dis-je; vous non plus vous ne pourriez écrire si quelqu'un vous regardait.

— Ah! vipère! fit-il d'un ton mi-sérieux, mi-fâché, mais va! je te rattraperai sans courir. » Et se tournant de nouveau vers Odile : « Si vous ne voulez pas chanter, vous embrasserez alors ce neveu à moi et je vous tiendrai quitte.

— Volontiers, » répondit Odile, et je sentis la chaleur de son baiser sur ma joue, tandis que mon oncle s'écriait : « Ah mais! cela ne comptera que si mon neveu te donne l'acquit en t'embrassant à son tour.

— Qu'à cela ne tienne! » m'écriai-je, et j'acquittai la note en bonne forme.

Cette petite scène avait ceci de sérieux pour moi qu'elle me débarrassait définitivement de l'obligation d'avouer mon amour à ma mère. Mon oncle, pensais-je, la représente suffisamment, et s'il ne voit pas que j'aime Odile, c'est qu'il ne veut pas. Je n'ai jamais trouvé ma conscience aussi calme qu'après ce baiser. Mon oncle était abasourdi. De penser qu'Odile et moi nous nous étions déjà vus, il n'avait ni raison ni prétexte. Il devait croire que je venais d'avoir un courage qui ne durerait pas et, pour me mettre à l'épreuve sans doute, il ne trouva rien de mieux que de dire à Odile de nous suivre.

Digitized by Google

La nuit s'était faite, mais, comme il arrive lorsque le ciel demeure clair, on y voyait assez pour surprendre les jeux de physionomie d'une personne marchant à côté de vous. Mon oncle m'avait dit de prendre le bras d'Odile, et nous avancions, lui le premier, dans le chemin bordé d'arbustes qui conduisait à la melonnière. Arrivé là, mon oncle se mit à longer les plantations, couvrant au fur et à mesure les melons de leurs cloches. Il nous avait oubliés, et nous causions comme s'il n'eût pas été là.

Odile me dit : « J'ai réfléchi à ce que tu m'as dit ce matin, — que nous ne pourrions plus nous voir parce que nous faisions mal de nous cacher de nos parents. Mais c'est ainsi pour tous les jeunes gens du village qui recherchent des jeunes filles. Le long de la lisière des bois, que j'en ai vus qui s'embrassaient et qui ne l'allaient pas dire après à tout le monde!

— Moi aussi, répondis-je, j'en ai rencontré à la ville qui s'étaient donné des rendez-vous sous les portes, le soir, et j'aurais dû m'approcher de tout près pour les reconnaître.

— C'est ainsi que les amoureux se font la cour, reprit-elle.

— Oui, c'est ainsi qu'ils font tous, repris-je, et ce n'est pas mal faire, puisque nos parents ont fait de même dans le temps. »

Mon oncle était dans la melonnière, au point le plus éloigné de nous. J'attirai les lèvres d'Odile contre mes lèvres et les baisai doucement à plusieurs reprises... Mon oncle était là, peut-être un peu loin, et j'étais de plus en plus rassuré. Je ne songeais plus à ma mère; je ne voyais qu'Odile, qu'elle seule, auprès de moi, belle de cette beauté mystérieuse que donne la nuit, et je sentais la chaleur de son bras contre mon bras et ma poitrine...

Maintenant nous nous laissions emporter au cours de cette rêverie charmante des amoureux ensemble, faite d'images d'eux-mêmes idéalisés, d'espoirs vagues réalisés plus vaguement encore, de pensées qui passent et se perdent dans l'infini, plus fugitives et plus insaisissables qu'un parfum; — courses de l'âme au bord d'un abîme éclairé de rayons et

Digitized by Google

jonché de fleurs, dont elle revient avec le regret ardent des horizons plus lointains qui lui sont restés fermés...

Je rompis le silence.

« Demain, reviendras-tu?

— Oui. »

Mon oncle revenait, et nous n'en dîmes pas davantage.

« A cette heure, Odile de la Barniche, fit-il, tu t'en vas par là; nous, par ici! Bonsoir! »

Mon oncle en même temps ouvrit une porte dans le mur du potager. Odile en franchit le seuil et disparut.

Nous revînmes par l'intérieur du parc, et quand nous fûmes sous l'allée de hêtres, mon oncle me dit à brûle-pourpoint:

« Ah ça, mon garçon, tu en avais assez à la fin de la compagnie de la petite Barniche? Voyons, ne fais pas le courageux par amour-propre et avoue que tu as été bien content quand je suis venu te reprendre.

— Pourquoi, mon oncle?

— Ben? Elle ne te fait donc plus peur?

— Je n'ai jamais eu peur d'elle.

— Ce que je te demande alors, mon garçon, c'est de me prévenir quand tu joues la comédie, hein? Est-ce le premier soir où il ne s'en est pas fallu d'une tête d'épingle que mon offre de t'emmener auprès d'elle te fît tomber en syncope, ou bien est-ce maintenant que te voilà aussi fier qu'un avale-tout-cru?

— Je ne suis pas fier, mon oncle.

— Et tu as raison. Je t'ai dit qui était la fille à la Barniche, tu t'en souviens?

— La fille de M. le comte Léopold.

— Ne parle pas si haut. Oui, la fille... de la main gauche, la fille qui censément n'est pas sa fille, une bâtarde enfin, comme je t'ai déjà dit, en te promettant, si j'ai bonne souvenance, de te conter un jour ou l'autre l'histoire de sa naissance, — pas vrai?

— Oui, mon oncle, vous me l'avez promis. »

Nous étions de retour devant la maison. Il regarda longuement le ciel.

Digitized by Google

« Bon ! L'orage ne sera pas pour nous, dit-il; il a passé sur la droite. Attendons pourtant quelques minutes. C'est plus de temps qu'il ne m'en faut pour te conter la chose avant d'aller dormir. »

Il s'assit sur le banc, et je pris place à côté de lui. Ma curiosité surexcitée était comme à l'affût; je m'apprêtais à ne laisser passer aucun des gestes de mon oncle, aucune des intonations de sa voix sans en pénétrer le sens intime.

« M. le comte Léopold et M. le comte Émile, dit-il, n'habitent le château que pendant la saison de la chasse; ils nous reviennent alors de Paris, des bords de la mer, de l'Italie, d'un pays ou de l'autre, où ils s'en retournent le plus communément à l'approche de l'hiver. C'est le seul temps de l'année où le château soit habité, mais il l'est pour tout le temps durant lequel il reste vide. Ce sont des amis de France ou bien des amis des grandes villes du pays qui viennent pour une semaine, un mois, — une procession continuelle d'arrivants qui se rencontrent souvent à la station avec la procession des partants. Il y a au château une douzaine de chambres qui ne désemplissent pas et les voitures restent quasiment toujours attelées pour aller chercher des gens ou en reconduire. Et tu comprends si, dans tout ce monde-là, les fêtes vont leur train. Le jour, on chasse; le soir, on boit, on mange, on joue au billard. Ces grandes fenêtres que tu vois là restent éclairées jusqu'à des deux ou trois heures du matin. »

J'ignore quelles étaient les réflexions de mon oncle en me parlant de la sorte. Sa figure impassible ne trahissait aucune réprobation. Il semblait assez convaincu du droit qu'avaient ses maîtres de s'amuser comme il s'amusait lui-même au cabaret certains dimanches. Cependant, lorsqu'il me montra les fenêtres qui demeuraient parfois éclairées si tard dans la nuit, ses lèvres faisaient la moue. Peut-être, lui qui n'allumait que rarement une lampe en hiver, trouvait-il qu'on brûlait trop d'huile et de bougie.

« Une année, comme cela se faisait d'habitude, reprit mon oncle, la fille au vieux Barniche, le facteur d'ici, qui est

Digitized by Google

mort il y a beau temps, la fille au vieux Barniche avait été prise au château avec une ou deux autres du village, pour servir, non pas les maîtres, mais les domestiques, des espèces de messieurs qui, après avoir servi en haut, se faisaient servir à leur tour en bas, dans les cuisines. La fille au vieux Barniche était fière, et les autres, qui se laissaient très bien embrasser dans les coins quand le vin commençait à faire son effet, se mirent en tête de lui dire par plaisanterie qu'elle avait peur des hommes ou bien qu'elle en tenait probablement pour le comte Léopold. Elle haussait les épaules et continuait comme par le passé à se garer des embrassades. Une nuit, son ouvrage terminé, elle avait quitté le château toute seule et elle s'en revenait par l'allée que tu vois là, mon garçon, — une allée sombre, hein ? où l'on n'y voit pas plus clair que maintenant quand il y a de la lumière à toutes les fenêtres du château. Des fois, M. le comte Léopold, son frère, les invités venaient y fumer un cigare entre deux parties de cartes ; mais, cette nuit-là, elle n'y rencontra que M. le comte Léopold. On dirait que ces jeunes gens sentent quand il y a une belle fille à leur portée; il faisait sombre, la fille au vieux Barniche ne s'arrêta pas pour sûr à lui demander son chemin... Je parierais plutôt que, dès qu'elle l'eut reconnu, elle dut marcher plus vite... »

La voix de mon oncle s'était assourdie; il me regarda longuement avant de reprendre.

« Il y a des choses injustes ! fit-il avec force; mais, se calmant vite : « M. le comte Léopold était jeune; il avait bu; ce n'était pas la première fois sans doute qu'il arrêtait après dîner la première femme dont il faisait rencontre sur sa route, et, de cette nuit-là, la fille au vieux Barniche perdit sa bonne réputation.

— Et Odile, mon oncle ?

— Eh bien quoi ? répondit-il brusquement, elle est née de cette nuit-là et des autres, neuf ou dix mois après, et la Barniche est restée pauvre parce qu'elle n'a jamais rien voulu recevoir du père de son enfant. »

Et se levant, il se découvrit et s'essuya le front du revers

Digitized by Google

de sa manche : « Motus maintenant. Dans trois jours, tu verras M. le comte Léopold. On a reçu la nouvelle de son arrivée pour mercredi, sur les deux heures. »

Nous nous souhaitâmes le bonsoir et je gagnai ma chambre, l'esprit hanté par ce récit. Je me mis au lit assez paisiblement, mais, à peine couché, les visions s'accumulèrent sous mes yeux, à les éblouir. Je voyais d'abord M. le comte Léopold, jeune, les yeux pétillants, les lèvres entr'ouvertes par un demi-sourire, je le voyais s'avancer avec assurance vers la fille du vieux facteur, puis il s'emparait de son bras, il lui parlait doucement à l'oreille dans l'ombre des hêtres, et l'entraînait vers le château. Le lendemain encore, à la même heure sombre, M. le comte Léopold venait à la rencontre de la jeune fille, et celle-ci, tandis qu'il l'embrassait, murmurait comme Odile : « Oh ! sur mes lèvres !... » Ce comte Léopold me faisait peur et, me rappelant tout à coup que j'allais le voir, je sentis à cette idée une profonde répugnance. J'approuvais la fille du facteur de refuser les secours de cet homme et, sans savoir pourquoi, je partageais son mépris. J'étais sûr maintenant qu'ils n'étaient pas mariés ensemble ; mais pourquoi, puisqu'ils avaient un enfant ?

Je m'interrogeais avidement ; avidement, je rassemblais mes souvenirs, — ce qu'autrefois j'avais entendu dire par mes camarades de collège ou par des femmes qui venaient voir ma mère ; — ce que j'avais vu : les jeunes gens riches attendant le soir les ouvrières à la sortie des ateliers, les soldats causant sous les portes avec les servantes ; je me rappelais aussi des mots qui m'avaient frappé naguère sans que, par une crainte instinctive, j'en eusse voulu pénétrer le sens : *amant*, *maîtresse*, et, comparant, dans une rapide succession d'images, les hésitations des gens qui les prononçaient au calme de ceux qui prononçaient les mots de *mari*, de *femme*, d'*épouse*, confrontant les allures mystérieuses de tous ces chercheurs d'ombre avec les promenades au grand jour de ceux que je savais être mariés ensemble, j'entrevis la triste vérité qui jusqu'alors m'avait été cachée : — l'inutilité du mariage pour être mari et femme. Je tressaillis comme pris

Digitized by Google

de vertige. — Quoi? Dieu permettait à des enfants de naître sans qu'un lien sacré unît ceux qui les avaient créés? Quoi! Personne ne s'opposait à ce rapprochement de l'homme et de la femme? Et, de plus en plus, je maudissais M. le comte Léopold, le sentant coupable au fond de mon cœur.

Je m'endormis enfin lourdement. Quand je me réveillai le matin, je vis qu'un jour grisâtre emplissait ma chambre; des gouttes de pluie rayaient mes vitres. Le temps était triste, je fus triste aussi. Au déjeuner, Catherine me dit que mon oncle m'attendait dans les serres; je partis bientôt à sa recherche.

J'entrais dans le parc par la grande allée où l'épaisseur des feuilles pouvait m'abriter contre la pluie, lorsque je vis venir Odile. Ses pauvres vêtements étaient souillés de terre; sur ses pieds enfermés dans des sabots, de larges mouillures marbraient la laine grossière des bas; elle s'était jeté son tablier sur la tête en manière de capuchon et s'en était noué les lacets sous le menton. La légère cotonnade pendait en plis humides de chaque côté de son visage d'un rose plus vif encore, comme celui d'une églantine mouillée. Pourtant, je m'efforçai de ne pas la regarder.

« Je suis venue comme je l'avais promis, dit-elle; mais je ne savais pas que je te rencontrerais ici.

— Je n'écris pas aujourd'hui; je vais retrouver mon oncle dans les serres.

— Ha! Il est dans la plus grande; je l'y ai vu en passant. »

Nous nous étions donné la main et nous restions ainsi.

« Comme tu as froid! lui dis-je.

— Ce n'est rien, répondit-elle.

— Et c'est qu'il pleut toujours, dis-je encore.

— Nous attendrons ici, murmura-t-elle; ta main dans la mienne me réchauffe; je suis heureuse. N'ai-je pas bien fait de venir? »

Elle suppliait, voulant que mon regard plongeât dans ses yeux, et j'essayais de résister.

L'eau qui couvrait les feuilles commençait à s'épandre en grosses gouttes sur le sable de l'allée.

Digitized by Google

« C'est que bientôt nous devrons nous en aller, repris-je, et mon oncle m'attend, Odile.

— Allons ensemble auprès de lui, fit-elle; veux-tu? »

Cette proposition ne me prit pas à l'improviste; je la débattais en moi-même depuis notre rencontre, mais, lorsqu'elle me fut faite, je n'étais pas encore parvenu à lui donner une solution. Amener Odile à mon oncle me paraissait plus grave que de l'introduire dans sa maison, et puis semblable initiative marquait entre elle et moi une entente qui valait presque des fiançailles, et j'hésitais beaucoup à les contracter dès à présent. Pourquoi? Je ne le comprenais que trop depuis le récit que mon oncle m'avait fait des amours de M. le comte Léopold. Je continuais à les blâmer, cependant je voyais clairement qu'il était des amours qui ne finissaient point par le mariage, et j'acceptais confusément que mon amour pour Odile pouvait être de ceux-là. Qu'avais-je dès lors besoin d'en parler à mon oncle et de me fiancer devant lui? N'était-ce pas tout d'aimer et d'être aimé?

« Il n'est pas possible, Odile, que tu viennes avec moi trouver mon oncle.

— Je le pense aussi, répondit-elle doucement, mais en te demandant de t'accompagner auprès de lui, je croyais devancer ton désir.

— Tu as froid cependant, m'écriai-je en la voyant tout à coup remuée par un frisson. La chaleur des serres sécherait tes vêtements; viens, quoi que puisse dire mon oncle.

— Ne t'inquiète pas; je marcherai vite pour retourner à la maison.

— Non, suis-moi; je ne puis penser que tu vas de nouveau t'exposer à cette pluie ».

Elle céda d'un sourire caressant et nous prîmes notre course vers les serres. Mon oncle nous vit arriver avec surprise.

« Qu'est-ce que cela? fit-il.

— J'ai rencontré Odile dans la grande allée, lui dis-je, et vous voyez comme ses vêtements sont mouillés.

— Pourquoi court-elle les chemins quand il pleut, hein? »

Digitized by Google

Mon oncle regardait Odile d'un air de mauvaise humeur; elle l'écoutait sans montrer aucune gêne et ne lui répondait que par un sourire espiègle. Je voulus l'excuser, mais elle, me devinant : « On sait bien que c'est une de mes idées de sortir quand il pleut, dit-elle, et j'ai la permission de venir me mettre à l'abri dans les serres. On sait bien cela, reprit-elle en riant. Et si je voulais des fleurs, je pourrais en cueillir ici tant que je voudrais! Celles-ci! celles-là! Les plus belles, si je voulais! »

Elle les montrait les unes après les autres et mon oncle suivait en silence, d'un regard effrayé, les désignations successives d'Odile. Après un moment, il crut devoir reprendre quelque peu de son autorité que l'on méconnaissait ainsi devant moi.

« Vous savez que vous ne pouvez entrer que quand j'y suis, dit-il, et c'est moi seul qui puis cueillir les fleurs.

— Parce que je ne suis pas assez grande pour atteindre à toutes, répondit-elle.

— Celles-là et les autres, riposta mon oncle vivement.

— Eh bien, demanda-t-elle, que me feriez-vous si j'en cueillais moi-même? »

Mon oncle hésita : « Nous verrions! » fit-il.

Odile chercha des yeux autour d'elle. Je la prévins et, d'un regard, je la suppliai de ne pas froisser davantage l'amour-propre de mon oncle. Elle m'obéit en souriant et, venant à moi : « Je n'en ai jamais cueilli, dit-elle. N'est-ce pas? » continua-t-elle en se tournant vers mon oncle.

« Non, cela est vrai, répondit-il, et je dois avouer que tu es une brave fille. »

Cette scène me charmait. Odile grandissait à mes yeux en grâce mutine et, de ses tristes vêtements qui doublaient mon impression par le contraste, je voyais se dégager son âme adorable, toute baignée de cette lumière qui semble répandre la gaîté. Le rire que je connaissais à peine! Oh! le bon rire qui, d'un coup d'aile, élève notre âme aux cieux! Le bon rire qui secoue de notre esprit, comme d'un arbre, les lourds

Digitized by Google

soucis et les moroses réflexions!... Je le connus pour la première fois, et les échos en demeurèrent en moi, faisant évanouir les inquiétudes que me donnait mon amour naissant. Ce fut une émotion violente dont les secousses, gagnant de proche en proche, ébranlèrent mes convictions et qui ruina l'idée que je me faisais de mon devoir vis-à-vis d'Odile. Nous nous aimions : l'amour n'était-il pas toute la gaîté de la vie? A quoi bon dès lors élever entre nous des obstacles et des barrières? Je sentis se réveiller en moi le sentiment farouche qui m'avait fait lui donner le premier baiser et, sans plus réfléchir, je me laissai mener par lui. Mon oncle avait repris ses travaux; nous étions fréquemment cachés à sa vue par les épais massifs de verdure et, durant ces instants, mes mains se portaient autour de la taille d'Odile et mes lèvres se rapprochaient des siennes. Parfois, je tremblais, puis, tout à coup raffermi, je recommençais mes caresses; parfois, c'était elle dont le corps frissonnait rapidement et bientôt retrouvait sous mes baisers la force nouvelle de m'étreindre à son tour. Nous nous parlions à peine. Des mots entrecoupés, des soupirs, nos regards brûlants, nos serrements de mains et nos baisers disaient assez notre amour, et lorsque mon oncle, dans le va-et-vient de son travail, reparaissait à nos yeux, nous ne savions pas même feindre une occupation pour le tromper. Nous nous étions assis sur un banc, où nous restions perdus dans l'infini de nos sensations, attendant avec impatience qu'il disparût de nouveau. Les heures s'envolèrent. Quand nous nous quittâmes, mon oncle était revenu auprès de nous et ce fut d'un regard que nous nous dîmes adieu. Je vis Odile s'éloigner à travers le parc d'un côté, tandis que mon oncle et moi nous avions pris de l'autre : elle se retourna jusqu'au moment où nous descendîmes le sentier qui conduisait à la grande allée.

Mon oncle était silencieux; pourtant certains de ses regards m'avertirent qu'il réfléchissait et que j'étais le sujet très sérieux de ses réflexions. A l'ordinaire impassibilité de son visage s'ajoutait une gravité voulue que j'aurais pu con-

Digitized by Google

fondre l'une avec l'autre, si j'avais eu la conscience tranquille, mais on sait quelle est la clairvoyance du remords. Nous dînâmes, sans qu'il me parlât d'autre chose que du retour de M. le comte Léopold. Enfin, le dîner terminé, ses sourcils se froncèrent et, d'une voix lente, il me dit : « Tu t'attends bien un peu à ce que je vais te demander, hein, relativement à la petite Barniche? Ce n'est pas à ton âge qu'on fait la cour aux filles pour les épouser et, si ce n'est pas pour cela, je voudrais bien savoir ce que tu comptes faire à te rencontrer avec elle dans le parc ou ailleurs?

— Pourquoi ne pourrais-je pas me marier avec elle? demandai-je.

— Te marier avec elle? A ton âge? Tu es sot, mon garçon. »

Il haussa les épaules : « Laisse-donc la barbe te venir au menton avant de songer à prendre femme. Le beau ménage que ce serait : une gamine de dix-huit ans et un gamin de seize! Voyons! Autre chose. Tu te moques de moi quand tu dis que tu veux l'épouser.

— Je ne me moque pas, mon oncle. Si je ne puis l'épouser maintenant, ce sera pour dans un an, pour dans deux ans, lorsque je serai dans l'âge où l'on se marie d'habitude.

— Mille diables! C'est donc sérieux dans ta tête, cette bêtise-là, que tu parviens à me donner des raisons? Eh bien, je te félicite! Te voilà encore plus drôle que je ne croyais. Et tu penses que ta mère, que ton père te laisseront courir au mariage de cette façon-là? Tu penses qu'on te donnera toutes les jolies filles qui passeront, parce que tu diras : « Maman, maman, je veux me marier? » Ah ça! tu ne sais donc rien de rien?

— Qu'est-ce que je dois savoir?

— Ce que tu dois savoir? fit mon oncle, qui me regarda. Voyons! la petite Barniche, hein? la petite Barniche... Mais non, c'est trop sot! Enfin, as-tu déjà embrassé une fille seulement?

— Oui, mon oncle.

— Qui ça?

Digitized by Google

— Odile.

— Tu as déjà embrassé Odile ?

— Oui, mon oncle.

— Et alors, tu crois que tu dois l'épouser, parce que tu l'as embrassée une fois et qu'elle t'a peut-être embrassé aussi?

— Je ne sais pas, mon oncle. Tantôt, il me semble que oui; tantôt, il me semble que non. Tout ce que vous m'avez dit de M. le comte Léopold me fait penser une chose; ce que j'ai appris m'en fait penser une autre. Je voudrais bien savoir la vérité.

— Et, dans tout cela, qu'est-ce qu'elle te dit, la petite Barniche?

— Elle ne me dit rien, mon oncle, sinon qu'elle a rencontré plus d'une fois des amoureux du village qui s'embrassaient et qui n'étaient pas mariés.

— Qu'est-ce que tu réponds, toi?

— Je réponds que j'en ai vu aussi, à la ville.

— Et après?

— J'ai pensé que nous pouvions nous embrasser ; mais pourtant je n'en étais pas sûr, parce que ces amoureux se cachaient et nous nous cachions aussi. C'était donc que nous faisions mal?

— Que vous faisiez mal? Que vous faisiez mal? Tout le monde a mal fait dans sa vie alors? Mais — je me souviens que notre curé prêche quelquefois là-dessus — il vaut mieux s'en passer, quand on peut, et, pour ce qui est de M. le comte Léopold, certainement il aurait mieux fait de laisser passer tranquillement son chemin à la fille au vieux facteur, il me semble. Pourtant, si la fille Barniche a consenti, hein? Ce n'est peut-être plus la même chose. Et puis, c'est permis par la loi. Enfin, tout cela n'est pas clair.

— Si, mon oncle; c'est défendu par la religion.

— Je sais bien; mais M. le comte Léopold a de la religion pourtant. »

Mon oncle, levant la main droite, la laissa retomber sur ses jambes croisées, avec un geste plus accentué d'ignorance,

Digitized by Google

puis, après un silence : « Enfin, dit-il, le certain dans tout cela, c'est que vos embrassades, à la petite Barniche et à toi, sont dangereuses, mon garçon, et qu'à jouer avec le feu, on finit par se brûler. Tu me feras le plaisir de la laisser où tu la rencontreras encore, c'est plus prudent.

— Mais si je puis l'épouser cependant, mon oncle?

— Ça, c'est comme si tu chantais. Vous n'êtes en âge de vous marier ni l'un ni l'autre; pour cela, il n'y a pas de doute.

— Et si mes parents consentaient?

— Inutile de le leur demander! »

Mon oncle se leva, haussant les épaules, et se dirigea vers la porte de la chambre. En ce moment, nous entendîmes dans le corridor la voix de M. Cormier, auquel mon oncle ouvrit immédiatement.

« Ah! mon enfant », me dit le maître d'école d'un ton de reproche; puis il serra la main de mon oncle qui, lui prenant son parapluie, alla l'ouvrir dans le corridor.

« Mon enfant! mon enfant! » répéta M. Cormier.

Mon oncle rentra. Sur un geste de M. Cormier, nous nous rassîmes; il prit lui-même une chaise et, s'adressant tour à tour à chacun de nous, il dit d'un ton posé : « Je viens de recevoir la visite de la mère de la petite Odile et elle m'a appris que ce matin, sa fille, malgré tout ce qu'elle avait fait pour la retenir, avait voulu aller courir les champs. Ce n'est pas la première fois que la jeune fille a de ces lubies, paraît-il; toutefois, l'idée de s'exposer à la pluie contrairement au désir de sa mère ne lui était plus venue depuis longtemps et c'est ce qui a intrigué celle-ci dans la présente occurrence. Vous savez l'un et l'autre où Odile a passé sa matinée et c'était très vraisemblablement pour se rendre là qu'elle avait voulu sortir à tout prix.

— Mon neveu m'a tout dit, interrompit mon oncle.

— Ah! je suis content! S'il ne s'est pas caché de vous, c'est qu'il n'est pas bien coupable. C'est ce que je me suis d'ailleurs empressé de déclarer à la mère d'Odile. On lui avait

Digitized by Google

appris l'arrivée de notre jeune garçon au village; on lui avait dit que sa fille et lui s'étaient rencontrés deux ou trois jours de suite, qu'ils s'étaient même parlé seul à seule dimanche dans les taillis de Jolimont; naturellement, ces propos l'avaient émue et, ce matin, elle avait suivi sa fille pour l'épier. Voilà, mon enfant, comment ce matin, malgré la certitude que vous croyiez avoir de n'être vus de personne, quelqu'un a vu tout ce qui s'est passé dans la serre entre Odile et vous. Rien de grave, à coup sûr, mais c'est ainsi que le mal se présente d'abord à nous sous des couleurs qui charment nos yeux, pour nous attirer ensuite plus sûrement dans ses pièges. Vous voilà averti, mon enfant, acheva M. Cormier; j'ose espérer que vous saurez ce que vous avez à faire.

— On y veillera », fit mon oncle.

M. Cormier, qui devait aller faire sa classe, se leva; malgré ma confusion et mes yeux baissés, je vis parfaitement qu'il fit signe à mon oncle de le suivre dans le corridor et, tous deux étant sortis en effet, je concentrai toute mon attention pour tâcher de saisir un mot de ce qu'ils se disaient. M. Cormier parlait à voix basse, mais la fenêtre de la chambre étant ouverte ainsi que la porte du jardin, je n'eus qu'à pencher la tête au dehors pour entendre cette phrase, qui m'éclaira pleinement sur le sujet de la conversation : « Écrivez à sa mère pour qu'elle vienne le reprendre. » La porte de la rue se ferma bientôt et mon oncle rentra dans la chambre.

« Voilà, mon garçon, fit-il en secouant la tête; voilà ce que c'est. »

Il ne m'en dit pas plus long, et moi, pour lui permettre d'écrire à son aise, je me hâtai de sortir dans le jardin. Il pleuvait encore et j'allai chercher un abri sous une sorte de hangar où mon oncle remisait ses outils de jardinage. Là, m'étant assis sur une botte d'osiers, je regardai longtemps tomber la pluie, presque sans penser; je sentais seulement un vide dans mon âme jusqu'alors tout entière occupée de rêveries et d'espérances. Ces rêves avaient fui, ces espoirs avaient été brisés, me laissant seul, attristé, sans force pour réagir

Digitized by Google

contre la sensation d'isolement complet que doublait la vue de ce hangar poussiéreux et plein de toiles d'araignées. Je n'imaginais pas que je n'allais plus voir Odile et que dans le cloître où j'allais certainement être rappelé, je serais loin d'elle pour longtemps, pour toujours. J'étais sans ressort pour la douleur ou pour les regrets, morne comme la pluie qui tombait sur la terre déjà boueuse. Je n'avais pas peur de reparaître devant ma mère : je savais qu'elle m'aimait trop pour me tenir longtemps rigueur; je n'avais aucun remords d'avoir laissé mon cœur se prendre presque malgré moi, par une force inconnue, au-dessus de moi, dont j'avais subi fatalement l'empire. Ce n'était à rien de précis que je pouvais imputer ma tristesse et l'on eût dit que la cause en était les pleurs mêmes qu'elle me faisait répandre, tant ils l'augmentaient.

L'idée que je devrais partir finit pourtant par se dégager de la vague désespérance où j'étais plongé, mais, au lieu de l'accuser davantage, elle la diminua brusquement par un coup de magie et, autant j'avais essayé tout à l'heure de connaître la raison pour laquelle j'étais triste, autant je me mis à chercher maintenant pourquoi je l'étais moins.

Ce n'était pas au plaisir de revoir ma mère que je songeais; pourtant, me représentant son paisible visage, il me parut que je trouverais auprès d'elle, sous son calme regard, une tranquillité plus grande et que ses baisers me seraient plus doux. Tout à coup, je me figurai plus vivement ce que j'allais quitter et, dans ma rêverie, Odile apparut, me faisant signe en souriant.

« Ah! voilà quelle était la cause de ma tristesse vague de tout à l'heure. La quitter!...

— Non, puisque maintenant, bien que tu l'envisages en pleine conscience, cette cause n'agit pas et que tu n'es pas triste.

— Suis-je donc content de la quitter?... »

J'avais l'âge où l'on ne sait pas encore se tromper soi-même. Je m'avouai bien vite qu'en partant, j'emporterais un

Digitized by Google

souvenir qui, plus d'une fois, dans le cloître, attristerait de mélancoliques regrets ma vie solitaire ; mais je compris aussi qu'en m'éloignant, je mettrais un terme à des épreuves auxquelles je sentais que ma jeunesse aurait fini par me faire succomber. J'aimais Odile de toutes les forces de mon cœur, mais entre elle et mes désirs, j'apercevais maintenant le pâle fantôme de la faute possible. Je devais partir et partir sans la revoir, sans lui parler, sans l'embrasser, car, à cette idée que mes lèvres pouvaient encore toucher les siennes, le sang me montait au cerveau, des frissons me couraient dans les veines et une angoisse délicieuse me serrait le cœur.

Tandis que je rêvais, la pluie avait cessé. Comme je levais les yeux pour jeter un regard d'adieu sur le jardin, le verger, la maison, un humide rayon de soleil glissa sous le nuage gris dont le ciel était enveloppé ; il fit scintiller les arbrisseaux mouillés ; le tronc des arbres, au long duquel achevait de s'écouler l'eau tombée sur les branches, parut entouré de reflets d'argent ; les fleurs, séchant leur calice, se dressèrent doucement sur leurs tiges et, dans les haies, un bruit plein de charme s'éleva d'oiseaux chantant, secouant leurs ailes et se remettant les uns après les autres à la poursuite des insectes sortis de leurs refuges. Retour joyeux du soleil sur la terre longtemps assombrie ! On eût dit les regards bienveillants d'un père à son fils attristé, dont les pleurs semblaient se sécher sous leur influence.

J'essuyai sur mes joues toute trace de larmes et, me levant, je retournai dans la maison.

Mon oncle travaillait encore à sa lettre, mais, en me voyant entrer, il fit mine de l'avoir terminée et ferma son bureau. — Si je la rendais inutile en lui demandant la permission de le quitter le jour même ? — Si vite ? — Oh non ! Et je rejetai cette idée aussitôt.

« Je venais vous demander, mon oncle, murmurai-je, je venais vous demander si vous alliez cette après-midi travailler dans les serres et si vous me permettriez de vous y suivre ?

— Ah ! c'est juste ! fit mon oncle en réfléchissant ; c'est, ma

Digitized by Google

foi, juste! J'ai promis de veiller sur toi relativement à... Mille diables! fit-il en s'interrompant, qu'avais-tu besoin d'aller t'amouracher de la petite Barniche, hein? Avec ton petit air de ne pas y toucher, qui aurait dit ça, bon Dieu!

— Je vous en demande pardon, mon oncle.

— Pardon de quoi? Pardon d'avoir fait la cour à une fille, hé?... »

Il s'interrompit une seconde fois : « C'est juste! reprit-il en essayant de froncer les sourcils. Tu es dans ton tort, tu... Écoute, tu expliqueras tout cela à ta mère, à M. Cormier, à ton curé; moi, je te tiens quitte, mon garçon, et je te recommande seulement de ne pas faire de bêtise.

— Allez-vous dans les serres, mon oncle? demandai-je de nouveau.

— Dans les serres? Oui, tout à l'heure. Retourne au jardin; au moment de partir, je t'appellerai. »

Ayant obéi, j'allai m'asseoir sous le berceau de clématites. L'eau glissait de leurs feuilles et tombait sur moi. Je restai, prenant un plaisir singulier à frémir d'horreur au contact de ces gouttes froides rôdant sur mes joues et dans mon cou, comme des bêtes. Voulais-je dès lors me punir? Espérais-je que cette souffrance rachèterait ma faute aux yeux du Seigneur? De temps en temps, je jetais un regard vers le verger, mais aussitôt je me le reprochais. Mon oncle vint enfin qui me fit me secouer et m'essuyer, en grommelant que cela n'avait pas le sens commun d'aller s'asseoir sous des berceaux après la pluie.

Le surlendemain, mon oncle reçut une lettre qui me rappelait chez nous.

Il était quatre heures de l'après-midi.

« Quand partirai-je, mon oncle?

— Hé! me dit-il, tu étais ici pour un mois et demi. Y a-t-il huit jours que tu y es? Ne comptons pas. Toujours est-il que tu prenais le bon air et que tu gagnais meilleure mine. Quant à moi, — je te le dis comme je le pense, — cela m'allait de t'avoir; tu es un brave garçon, bien doux, bien gentil, un

Digitized by Google

peu drôle quelquefois, mais cela changera avec l'âge; et puis tu me rendais service en copiant ce gros livre. — Tu veux retourner? Le veux-tu absolument, bien entendu? Car, sans cela, tiens! en disant, par exemple, à ta mère que tu ne penses plus du tout à la petite Barniche...

— Puisque ma mère me rappelle, je retournerai, — je retournerai ce soir même, mon oncle, si vous le voulez bien.

— Il ne s'agit pas de moi, fit-il comme importuné. Laisse même de côté ta mère. Je te dis que c'est par rapport à la petite Barniche qu'on te rappelle à la maison. Eh bien, si tu veux promettre de ne plus la voir, de ne plus lui parler, de ne plus l'embrasser, qui est-ce qui songera jamais à exiger que tu retournes quand même?

— Moi, mon oncle; c'est mon devoir de retourner. »

Mon oncle me regarda fixement pour pénétrer à fond ma pensée, et me voyant arrêté dans ma résolution :

« Soit! » fit-il d'un ton brusque.

Ce mouvement d'humeur me fit croire que je l'avais blessé. Je voulus le rasséréner en le remerciant de m'avoir appelé chez lui, mais il ne me laissa pas commencer.

« Pars, allons! Pars, me dit-il assez doucement, puisqu'aussi bien c'est ton idée; mais n'oublie pas que c'est toi qui as voulu partir. »

Je fus pris de l'envie de rester; je fis pourtant un effort sur moi-même et je répondis :

« Je partirai tout à l'heure, mon oncle.

— Oui, fit-il.

— Maintenant, je vais préparer mes effets.

— Oui, oui. »

Je ne vis jamais si bien qu'en cet instant combien mon oncle avait d'affection pour moi; mais j'étais résolu. Je me raidis contre mon émotion et je montai dans ma chambre préparer tout pour mon départ. Quand ce fut fini, je redescendis auprès de mon oncle. Pendant mon absence, il était allé cueillir de ses pommes-neige qu'il mit dans mon paquet sans rien dire. J'aurais voulu lui prouver ma reconnaissance.

Digitized by Google

« Mon oncle? lui dis-je.

— Eh bien, mon garçon?

— Puis-je emporter le gros livre de botanique et continuer à le copier? »

Il m'interrompit d'un geste d'épaules :

« Tu auras autre chose à faire, dit-il.

— Non, mon oncle, je vous assure...

— Encore une fois, pourquoi pars-tu alors? »

Mais il n'insista pas et, me montrant l'horloge :

« Nous n'avons plus que le temps, ajouta-t-il; si tu es prêt, en route! »

J'allai dire au revoir à Catherine et, mon oncle ayant pris mon paquet malgré ma prière, nous nous mîmes en route pour la gare.

Il était cinq heures, et les champs dépouillés de leurs moissons avaient cet aspect tranquille que leur donne l'approche du soir; des bouquets d'arbres isolés allongeaient de grandes ombres noires sur l'or des chaumes; dans les grosses haies, des moineaux bataillaient pour leur coucher. Tout au loin, vers le Mont-aux-Poux, une fumée montait vers le ciel, lentement, sans qu'un souffle de brise en dérangeât les spirales. Voilà les doux spectacles que j'allais quitter, alors que rien ne m'empêchait d'en jouir longtemps encore!... Le long de la route, à la lisière des champs, les étoiles bleues des chicorées sur leurs tiges aux ramifications bizarres, puis des gazons ras et poussiéreux bordant les fossés, puis des habitations de plus en plus nombreuses, et la gare avec son entourage de cabarets.

Quand je fus dans le train, une dernière fois je regardai vers la fumée du Mont-aux-Poux. Le train s'ébranla. Mon oncle, à la portière de mon wagon, me serra la main, et je partis. Mon oncle, la fumée lointaine, la route que je venais de parcourir, — ce fut comme si une main brutale les eût tirés hors de ma vue, — ils disparurent et je ne vis plus que des campagnes et des bois auxquels je ne voulus prêter aucune attention. Dans une gare où le train fit un arrêt, je tressaillis

Digitized by Google

en croyant voir, rose, blonde et gentille, telle que je l'avais toujours vue, Odile que je fuyais et qui peut-être avait voulu me suivre. Imagination vaine! Le train s'éloigna. La petite paysanne un instant l'accompagna de son regard paisible. Ce n'était pas Odile; elle ne lui ressemblait même pas et, lorsque je la vis disparaître, ce fut pourtant comme si je quittais Odile une seconde fois.

J'arrivai. Sur la place de l'Église, en revoyant le grand édifice où le soleil, à son déclin, répandait obliquement une large nappe de lumière, je m'arrêtai, le cœur serré. Qu'allais-je retrouver à l'ombre de ces murs? Quel accueil? quel chagrin encore? J'avançai jusqu'à la porte du cloître : elle était ouverte. Les premières ombres du soir flottaient sous la galerie; quelqu'un marchait sur les dalles, de ce pas traînant des personnes habituées à respecter le silence sacré des églises. Je franchis le seuil et je reconnus ma mère qui, se retournant au bruit, m'aperçut et m'ouvrit ses bras.

« Eh bien, pourquoi pleures-tu? me disait-elle, tandis que de gros sanglots soulevaient ma poitrine.

— Oh! je suis content d'être de retour, mère...

— Oui, faisait-elle à voix basse, j'avais bien pensé que, puisque tu ne m'écrivais plus, il se passait quelque chose.

— Tu ne m'en veux pas, mère?

— Pourquoi t'en voudrais-je? C'est tout, c'est tout. Tu as bien fait de revenir. »

Mes larmes coulaient plus facilement, et je n'avais plus sur la poitrine ce poids que j'essayais vainement de soulever tout à l'heure.

« Tu sais bien, continuait ma mère, qu'on ne se marie pas à ton âge et qu'il ne faut pas non plus devenir un mauvais sujet; tu sais tout cela. Pourquoi t'en voudrais-je, puisque tu n'as pas oublié ton devoir? Ne pleure pas. C'est une épreuve que tu as eu à subir; elle est passée, ne t'en occupe plus. »

Elle m'avait conduit dans notre logis en m'entourant le cou d'un de ses bras, ainsi qu'elle faisait lorsque j'étais plus petit, et, quand je fus assis dans notre chambre, où, par la

Digitized by Google

fenêtre ouverte, entraient, avec la lumière du jour mourant, les odeurs pénétrantes des jardins :

« Il ne faut aimer que la jeune fille que tu épouseras, me dit-elle, et ce sera plus tard, beaucoup plus tard, lorsque tu seras fait à supporter les charges de la vie. »

Hélas! c'est ainsi que nous parla notre mère! . . . . .

. . . . . .

ALFRED LAVACHERY.

Digitized by Google

CHRONIQUE DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE [1]

Un nouveau roman de F. Spielhagen est toujours un événement littéraire. On l'attend avec impatience, on en dévore la première lecture et on y revient plus d'une fois. C'est qu'on est sûr d'y trouver, avec un style élégant et une diction de maître, une étude de mœurs intéressante et des caractères bien tracés. Tous les personnages ne sont pas de ceux avec lesquels on aimerait à vivre, il en est même qu'on voudrait ne rencontrer jamais; mais la société moderne en est remplie; ils sont peints d'après nature, et il vaut mieux s'habituer dans le roman à les reconnaître, à se tenir en réserve avec eux, que d'être surpris de les rencontrer dans la vie pour la première fois, au risque d'être séduit par des apparences trompeuses. Tous les personnages du romancier, d'ailleurs, ni de son nouveau roman, ne sont des coquins, des escrocs, des lâches, des femmes du demi-monde. Il y a aussi partout de braves gens qui souffrent, d'honnêtes femmes qui luttent, des esprits de bonne trempe et des âmes dévouées. Ceux-là ne sont ni sans travers, ni sans défaillances, ni sans chagrins : le monde est ainsi fait; mais le bon cœur suffit à tout et repose du reste. L'auteur peut paraître parfois pessimiste, et qui ne le serait pas? Mais la société repose sur un fond inéluctable d'idéalisme, il le sait et il nous en laisse entrevoir des éclaircies qui vengent l'humanité.

Tel est : *Aux eaux* [2]. Quel théâtre plus propre que la ville de Baden-

[1] L'abondance des matières nous a fait ajourner de mois en mois cette chronique, qui paraîtra en retard pour bien des livres, mais qui ne manquera pas d'intérêt, nous l'espérons, pour des ouvrages dont nous aurions pu parler quatre mois plus tôt.

[2] SPIELHAGEN, *An der Heilquelle*. Leipzig, Staackmann.

Digitized by Google

Baden, pour rapprocher la société la plus brillante de la race la plus dangereuse d'aventuriers? Les intrigues galantes dont se voit assaillie une jeune femme, qui y prête par sa position d'épouse fraîchement séparée de son mari, y sont rendues en maître. La clairvoyance d'une sœur qui a aimé en secret l'homme que son aînée a épousé et le dévouement d'un jeune professeur qui l'a aimée avant son mariage, écartent tous les dangers, rapprochent les époux et amènent les sauveteurs à s'aimer et à s'épouser. Telle est la donnée. Mais il y a dans l'œuvre quelque chose de plus heureux que ce « tout est bien qui finit bien », c'est la mise en scène des mœurs et des caractères et c'est surtout la figure de la jeune fille qui, du premier jour, a été réputée, dans sa naïveté et son émotion, un chef-d'œuvre d'invention poétique.

La génération nouvelle a produit une romancière qui est en train de prendre une place éminente parmi nos écrivains, heureux d'ouvrir les rangs à l'originalité du talent. Le nouveau roman d'Ida Boy-Ed : *Couronnes d'épines*[1], mérite de nous arrêter un instant. Il y a toujours un peu d'autobiographie dans les premières œuvres des romanciers. Comment ne pas se rappeler ce qu'on a souffert et ne pas laisser passer un écho de son âme dans ses personnages? Née en 1853, près de Hambourg, mariée à 17 ans, mère coup sur coup de quatre enfants, née artiste et élevée de même, puis destinée à vivre dans un milieu de marchands, forcée à cacher sa poésie comme ses tendances morales, une rupture seule pouvait la rendre à sa nature et à sa vocation. Un nouveau mariage et une nouvelle famille l'attendaient à Berlin, avec le succès littéraire. De là un style serré et agressif, contracté en des luttes secrètes, et un besoin de venger celles qui portent aussi la couronne d'épines. Il y en a deux dans le roman, comme si ce n'était pas trop de deux femmes et de deux situations — une artiste dramatique et une peintre — pour analyser les souffrances d'un pareil déclassement. Les épreuves de la femme artiste sont ainsi représentées sous deux faces qui leur donnent du relief. L'une aime, mais comment croire à l'amour d'une femme dont l'art consiste à feindre sur la scène les plus beaux sentiments et les plus grandes passions? Pourquoi ne s'en servirait-elle pas pour son compte, inconsciemment sans doute, en se trompant elle-même sur ce qu'elle éprouve, mais exposée à jouer plus tard et aussi

[1] Ida Boy-Ed, *Dornenkronen*. Berlin, Waldern.

Digitized by Google

bien un autre rôle? Plus elle montrera de passion, plus son art apparaîtra, avertissant l'homme aimé que ce doute a envahi. On comprend à quels développements prête cette situation et quelle connaissance du cœur de la femme l'auteur a pu montrer, en même temps qu'elle analysait les préjugés bourgeois — ou hambourgeois — contre tout ce qui est art et artiste.

L'autre femme est aussi résignée que la première est passionnée. Aimant aussi, elle a promis tout ce qu'attendent d'une artiste les familles qui daignent les admettre dans leur sein. Être épouse aimée et devenir heureuse mère, que pouvait-elle désirer de plus? Elle a cru sincèrement pouvoir tenir sa promesse et renoncer à peindre! Mais le renoncement n'est pas le bonheur et l'abandon de sa vocation n'est pas la vie; le contraste entre la position de la jeune comédienne dont l'amour est suspecté et l'épouse qui se sent encore peintre, est plein d'animation et de force. L'auteur pourra trouver d'autres situations, aussi vraies, aussi poignantes, pour combattre l'étroitesse d'idées qui empêche trop souvent chez la femme moderne cette noble éclosion de l'être qu'on appelle la vocation artistique. C'est un sujet qui n'est pas près d'être épuisé, non plus que le droit d'aimer à son choix et de n'épouser que l'homme aimé; la liberté de la vocation est aussi sainte que la liberté du cœur.

Émile Franzos, qui n'est plus jeune, continue son œuvre avec le même art de détails réels et profonds qui émeut le lecteur pour les petits. *Moschko de Parma*[1], dont il vient de paraître une nouvelle édition, montre son talent. Le héros est un des êtres les plus chétifs qui aient porté le nom d'homme. Il a tout contre lui : il est né juif, dans un coin écarté, dans une société à part, aussi pauvre que suspecte; né pour la misère et le malheur, entièrement inutile au monde. S'il a un nom, il le sait à peine; car tantôt il s'appelle Moïse, tantôt Moschè; puis le voilà Maurice, ou redevenant Moschè et restant toujours le misérable petit homme dont la vie semble ne pas vouloir. Le travail, il y aspire; mais quel métier choisir qui soit juif et où il ne se heurtera pas aux préjugés des ouvriers chrétiens? L'armée? il y craint le même sort. L'amour? s'il trouve une pauvre servante qui consente à l'aimer, elle est chrétienne, leur mariage est impossible, et le fils qni leur naîtra n'aura point de père. Quand il

[1] Franzos, *Moschko von Parma*. Stuttgart, Bonz et Cie.

Digitized by Google

reviendra de l'armée, éclopé, sa consolation suprême serait de donner un mari à celle qu'il a aimée, un père et un peu d'éducation à son fils; il n'ose leur être utile que sous l'anonyme et meurt avec cette dernière joie, qui ne lui appartient qu'en cachette, sous un nom d'emprunt. Petit bonheur suffit aux misérables; cette satisfaction prise à la dérobée embaume les dernières heures du petit juif, mendiant et invalide. Mais tous les milieux où le paria s'est risqué, l'auteur les a rendus avec une telle originalité de réalisme tranquille, il y a fait passer la modeste victime avec tant de vérité, qu'on s'émeut petit à petit pour ce néant qui a un cœur. Sans phrase aucune, rien que par la vie qu'il sait mettre dans ce corps misérable, on sent — et c'est la victoire suprême de l'art démocratique — que dans ce rebut des hommes palpite toute l'humanité.

Je ne puis cependant analyser tous les romans qui se publient et qui, lorsque ces pages paraîtront dans la *Revue de Belgique*, auront été envahis dans les librairies par une fournée nouvelle.

Enlevons rapidement l'examen d'œuvres dont la quantité est telle qu'on a le temps à peine d'y faire son choix. C'est au point que le critique est menacé d'être réduit au rôle de certains lecteurs qui dévorent tout sans pouvoir goûter rien. Ce sont naturellement les romans qui abondent ainsi; ni la poésie ni le théâtre ne peuvent lutter avec cette armée qui jette ses masses dans la carrière littéraire.

Après *Prusias* et *Aphrodite*, Ernest Eckstein nous donne dans *Violanta*[1] une nouvelle psychologie de la conscience. La belle épousée que le comte Alessandro amène en triomphe dans sa villa près de Bologne, le père du comte l'accueille par de nobles paroles, en fêtant le premier amour de son fils qui sera son unique amour; mais comment entendrait-elle ces mots sans frissonner? Certes, elle est innocente. Mais, étant presque encore une enfant, elle a aimé, a cru aimer, et elle ne peut faire le même retour sur son passé sans une émotion, sans un regret peut-être, elle qui aime cette fois et voudrait offrir aussi à son époux ses premiers battements de cœur.

Ce premier frisson est un pressentiment, car celui qui a osé

[1] Ernest Eckstein, *Prusias*. Leipzig, Reissner. — *Aphrodite*, Leipzig, Reissner. — *Violanta*, Leipzig, Reissner.

Digitized by Google

porter les yeux sur elle, à un âge où le respect de l'innocence s'impose, n'est pas un honnête homme, et, si elle a compris depuis bien longtemps que ce rêve d'enfant n'était qu'une vaine erreur, une surprise d'imagination, lui ne tarde pas à vouloir abuser de son secret. De là tout un drame intime qui ne finit pas toujours aussi bien dans la vie, mais qui se termine dans le roman au gré de la justice et de l'amour conjugal.

La leçon, certes, serait utile aux toutes jeunes filles; mais comment les prémunir par des romans qu'on ne leur permet guère de lire à l'âge où elles sont exposées à se tromper ainsi? C'est là une grave question. Pour apprendre à l'innocence à se défendre, faudrait-il attirer prématurément ses réflexions sur des dangers dont l'ignorance fait la majeure partie de cette innocence? Le plus sûr est encore de s'en remettre aux bonnes mœurs générales, au milieu honnête d'une nation, sauf à flétrir ceux qui y font brèche, et on ne peut douter que le roman ne concoure activement à former cette atmosphère morale, la meilleure protectrice de l'honneur des femmes.

Faire des jeunes filles des *Virago?*[1] C'est une solution qu'un roman qui prend ce mot pour titre ne répudierait pas, à la condition toutefois qu'elles gardassent la mesure en des libertés qui consistent d'abord à rompre la mesure. Cette courte nouvelle de Levin Schücking fait partie d'un volume qui en contient deux. (La seconde est intitulée : *Dans l'obscurité.*) Richesse de pensées, finesse d'observation, spirituelles causeries, conception originale, rien n'y manque pour le succès de *Virago.* La jeune Diane (lisez : une baronnesse) manie le fusil, tire le pistolet, ce qui ne l'empêche pas d'être belle et ce qui fait sans doute qu'elle plaît plus vite à un homme moderne (pour le contraste, l'auteur en fait un magistrat). Mais de cette vertu, moins que de toutes les autres, pas trop n'en faut. Quand l'excès apparaît, l'amoureux hésite. Passe pour le tir! mais il ne veut pas de la chasse, et le duel surtout l'effarouche. Or, il n'y a pas à se le dissimuler : la belle Violanta avoue avoir été témoin d'un duel. A quoi lui eût servi son sang-froid à manier les armes, son habitude des choses viriles, si elle n'avait dû y voir que de vains jeux? Une explication devient nécessaire, et l'imagination des romanciers n'est jamais en défaut pour dénouer des trames

[1] LEVIN SCHUCKING, *Virago.* Berlin, Goldschmidt.

Digitized by Google

pareilles. Il y allait de l'honneur d'un homme. L'un des combattants connaissait un secret que ce duel eût compromis s'il avait eu des témoins. Et la chance veut que le magistrat sache intact l'honneurde la famille en question. Mais un duel sans témoin est réputé meurtre. Quand sa belle adorée avoue y avoir assisté, c'est un mensonge qui sauve à la fois une honnête famille d'un scandale et un homme d'honneur d'une accusation d'assassinat. Ainsi les romans dissipent les nuages. La dose de modestie exigée de l'idéal-virago n'a pas été dépassée, et tout encore est bien qui finit bien.

Deux autres nouvellistes recourent aux extrêmes contraires. N'allez pas *Dans la grande ville*[1], semble nous dire l'un d'eux, M. Hopp, dès son titre. Paris, Londres ou Berlin, il n'importe, la thèse est générale et traitée en couleurs sombres, en vue d'effaroucher les braves gens des campagnes et des provinces, pour qu'ils n'aillent pas se brûler à la chandelle des capitales.

Ne cherchez *La pierre philosophale* que dans la modération de la vie, dit l'autre, M. Rethwisch[2]. La poésie, l'amour, la gloire, ces grands rêves ne valent pas l'humble bonheur de contenter sa mère en vivant modestement chez elle. A preuve tous ces autres qui passent, abandonnant tout, famille, patrie, Dieu, pour ne trouver que le malheur au bout de leur ambition. Les détails seuls sauvent ces thèses, et il n'en manque ici ni là, ni de charmants ni d'attristants.

Le dégoût de la vie n'est pas un titre à expliquer : c'est une Histoire *berlinoise*, par M. Ch. Trempel (Minden, chez Bruns). Deux suicides encadrent ce tableau pessimiste, qui met en jeu des caractères et se distingue du commun en ce qu'il ne finit pas au gré des personnes sensibles.

Voir tout sous de belles couleurs ne vaut guère, en vérité, et c'est courir à des déceptions qu'espérer vivre *Sous les roses* — encore un titre significatif de M. Martin Daner (Berlin, chez Schottlaender). Une comtesse russe — personnage bien choisi — se charge de nous prouver cela dans un milieu de société bigarrée comme il en fallait pour fond du tableau, et avec une surprise à la fin comme il convient à un spirituel romancier.

L'homme aussi a des prétentions pareilles. Pour une comtesse, russe

[1] Hopp, *In der grossen Stadt*. Berlin, Werther.
[2] Rethwisch, *Schattenbilder*. Norden, Fischer.

Digitized by Google

ou autre — et il ne faut pas être si comtesse que cela — qui se croit descendue du ciel pour vivre au milieu des fleurs, sans que sa couche connaisse même un pli de roses, on peut citer au moins un homme né *Infaillible*. L'auteur, M. Ernest de Waldow[1] (Berlin, chez Alb. Goldschmidt), nous en présente un exemple frappant. Celui-ci, honnête, riche, bien élevé, probe, ayant tout ce que la naissance et la fortune peuvent donner, n'a guère que le défaut de se croire sans défaut. Mais il en cuit à tout ce qui l'entoure. Sa sœur, sa femme, son fils, tout y passe, comme l'herbe disparaît au pied des grands conifères. Bien en prend à une vieille fille qu'il a aimée et délaissée d'en croire autre chose, une toute petite chose, que sa fière raison, à lui, ne met pas en compte. Une maladie, venue à point, montre à ce colosse, qui sent son pied d'argile, que le cœur d'une bonne femme en sait plus que l'imperturbable rigidité du maître. L'infaillible en est quitte pour la peur. Il y a au dénouement un Dieu pour ces gens-là ! Ses victimes ont assez souffert pour lui pardonner : qu'on s'embrasse et que ça finisse.

Sortons un instant des tendances, nous ne devrons y rentrer que trop tôt. *Trois nouvelles*, par Émile Taubert[2]. On dit ces nouvelles, et du moins les deux dernières, des chefs-d'œuvre. Si prompts que soient les lecteurs au jour le jour à prononcer ce mot, il faut bien tenir compte de la première impression du public des romans. *La Niobide*, une fantaisie artistique où un jeune couple, enfermé par hasard, la nuit, au musée, devant le groupe statuaire des enfants de Niobé, finit par s'aimer, ouvre le volume. Le seconde nouvelle nous conduit du musée au théâtre. Le médecin de ce théâtre, qui prend vraiment trop à la lettre les mœurs des coulisses, a épousé une cantatrice et en enlève une autre. Sa femme se coupe la veine et va mourir, lorsqu'il revient, la sauve, aidé par celle qu'il enlevait et qui se déguise en sœur de charité pour réparer sa faute, et l'on s'embrasserait encore, dans la joie du retour au devoir, n'était l'amour qui reste au cœur et qui ronge la poitrine de celle qui se laissait enlever et qui meurt dans des circonstances pathétiques pour laisser son amie à celui qui l'a épousée.

[1] E. von Waldow, *Ohne Fehl*. Berlin, Goldschmidt.
[2] Emil Taubert, *Drei Novellen*. Leipzig, 1886. Krüger.

Digitized by Google

La passion religieuse nous ramène aussitôt aux tendances dans les romans. En voici deux. *Ave Maria, roman d'un protestant*, par Max Ulrich de Bohn (Mayence, chez Kirchheim). Ce roman d'un protestant, écrit par un catholique, ne peut être que l'histoire d'une conversion. Il va de soi que le jeune protestant est vaincu : il est si aisé de battre un adversaire quand on le fabrique soi-même! C'est là le défaut d'armure de toutes ces thèses pour ou contre. La conversion est récompensée par un amour, bénie par un mariage, et l'art du romancier est satisfait. Un autre auteur, dans *Regis Wondis*, histoire d'une sainte des temps carlovingiens, par Paul Sang, illustré par Th. Schmidt[1] (Stuttgart, chez Bonz et Cie) — emploie l'histoire au même but et remonte bien haut dans les siècles pour édifier ses lecteurs.

Nous touchons à l'histoire, et cette fois nous nous trouvons devant des œuvres en trois volumes. Le premier roman historique que j'ai sous la main se place dans l'histoire moderne. L'auteur imite trop Dickens — mais combien d'écrivains réussissent, se font même de grandes réputations, qui en somme doivent presque tout à Dickens! — Mais il connaît son sujet, va avec la même aisance du Londres de Dickens à l'Amérique de Cooper, chez les Péruviens et les Chiliens, qui sont en guerre. Paysages, combats de guérillas, portraits de marins, croquis d'aventuriers, rien n'y manque, et on le lit jusqu'au bout sans trop lui reprocher de suivre un maître. J'allais oublier de nommer l'œuvre et l'auteur : c'est *Lié et séparé*, par Rich. Frendenberg (Berlin, chez O. Janke).

Nous voici en présence de la première des trois parties annoncées d'un roman national de culture historique, laquelle a déjà 3 volumes. Donnons-en les titres : 1re partie : *Hodica*, par Fred. Pflug[2]; — 2e partie : *Le héros baptisé*; — 3e partie : *Ettiko*. On croit assez volontiers le roman historique oublié; il fleurit chez nous, vous le voyez. Car, après tant d'écrivains, dont Freitag est le meilleur sans être le dernier, voici une nouvelle encyclopédie romanesque de notre histoire nationale. Les études préparatoires sont ce qu'il y a de

[1] Paul Sang, *Regis Wondis*. Stuttgart, 1886. Bonz et Cie.
[2] F. Pflug, *Hodica*, 3 vol. Rostok, 1886. Hinstorff.

Digitized by Google

plus facile dans ces entreprises. La peinture des costumes, des mœurs, des époques, est préparée à point et la synthèse peut s'y trouver sans trop d'effort. L'esprit politique qui les anime n'est guère non plus douteux; c'est presque toujours un patriotisme à la portée des lecteurs de romans. L'invention offre moins de facilité, même dans ce genre populaire, moins exigeant. Mais n'y a-t-il pas à craindre qu'on ne nous forme ainsi cet esprit national étroit que Gœthe trouvait si opposé au sentiment humain? Je reste volontiers sur ce point d'interrogation, qui s'applique plutôt à ce genre de romans qu'au mérite de l'auteur.

Je préférerai toujours des croquis historiques qui ne cherchent qu'à rendre un coin des mœurs d'une époque, sans viser à la glorification d'un patriotisme qui remonte trop loin pour que notre sentiment national ait besoin de cette sorte de renaissance avant terme.

Le mime Pâris, roman historico-réaliste, par Wallroth[1] est de ce genre. Le héros comique à qui Martial a consacré une épigramme sert à peindre les mœurs de l'Empire, du temps de Domitien, et la décadence y apparaît dans tout son relief, avec des traits de vérité et un réalisme que l'auteur peut annoncer dans son titre sans craindre d'être démenti.

Les filles du bourgmestre, par Émile Feglmayer[2], nous transportent à Brême au temps de la guerre de Trente ans, pour glorifier la défense de la ville contre les Suédois, avec un talent qui se fait lire.

Les dernières statues de sainte Marie, par Otho Rudiger[3], sont empruntées à l'histoire de l'art. On y trouvera un sentiment un peu exalté, mais juste, de l'art au moyen âge.

Les parjures, par Schmidt-Weissenfels[4], se placent en pleine révolution de 1848. Les parjures s'y suivent, sans se ressembler; car celui de la jeune Italienne est inspiré par un dévouement qui brave jusqu'à la pudeur, puisque, pour sauver le peintre

[1] W. Wallroth, *Paris der Mime*. Leipzig, 1886. Friedrich.

[2] Feglmayer, *Die Töchter des Bürgermeisters*. Bremen, 1886. Schünemann.

[3] Rudiger, *Die letzten Statuen der heiligen Maria*. Hambourg, 1886. Voss.

[4] Schmidt-Weissenfels, *Die Eidbrüchigen*. Berlin, Behrend.

Digitized by Google

qu'elle aime, elle prouve son alibi en s'accusant d'avoir passé avec lui toute la nuit de la conspiration dans le jardin de son père. Le peintre la paye d'une autre monnaie : à peine sauvé et exilé, c'est à son amour qu'il est parjure. Ainsi commencé, le roman ne pouvait s'arrêter en si beau chemin. Il ne s'arrête qu'à la mort de l'infidèle, marié, que foudroient les reproches de celle qui s'est calomniée pour lui. Un procès venge l'innocence, un mariage récompense tant de dévouement, et le roman finit comme il convient.

L'avidité des lecteurs est si grande que ces publications y suffisent à peine. Il leur faut des recueils de nouvelles, paraissant à date fixe. Un libraire de Cologne en publie une série très intéressante qui en est à son 21e volume. Le prix est modique, 1 marc le volume. Le format est joli. Le choix est recommandable. Citons seulement ce 21e volume, le *Papillon*, d'Élise Polko[1], où les mœurs des paysans sont prises sur le vif.

J'aurais à signaler un autre roman en trois volumes : ***En plein soleil***, par Ludw. Habicht[2]. Mais la poésie et l'histoire réclament bien quelques mots. Voici une traduction des odes d'Horace avec commentaire par Walter Gebhardi (Paderborn, chez Schoeningh). L'auteur ne croit pas suffisante la traduction littérale, si facile dans une langue qui permet de suivre mot à mot les inversions du grec ou du latin. Il cherche le ton, l'accent, le rhytme, la poésie, et cela exige une création qu'il essaye avec succès et grâce à des commentaires ingénieux.

Amour et Psyché, poème en six parties, par Rob. Hammerling[3], est une création d'un poète des amours qui nous a habitués à son ardente fantaisie, à son laisser-aller d'épisodes poétiques ou de digressions pittoresques. Cette fois, il s'en prend à une des plus belles créations de l'antiquité, et je me demande si, avant de l'entreprendre, il a bien consulté ses forces : *quid valeant humeri*, comme dit Horace. Rajeunir le sujet par de petits anachronismes, on le tolérerait sur un ton railleur; mais puisque j'ai risqué une citation latine, je m'en réfère à cet autre mot passé en pro-

[1] El. Polko, *Schmetterling*. Cöln, 1886. Bachem.
[2] Habicht, *Im Sonnenschein*. Breslau, Schottländer.
[3] Hammerling, *Amor und Psyche*. Hamburg, Richter.

Digitized by Google

verbe : *In magnis voluisse sat est.* Vous préférerez sans doute la *Psyché* de Lafontaine, et bien des Allemands ne vous contrediront pas.

En fait d'histoire, il faut citer l'*Histoire de la littérature scandinave* depuis les premiers temps jusqu'à nos jours, par Ph. Schweitzer, dont la 1re partie a paru et s'arrête à la Réforme [1]. On comprend l'intérêt d'un sujet qui commence aux origines de l'Edda — l'auteur remonte aux âges préhistoriques. Bien classer les documents, en faire ressortir l'esprit, en tirer le relief des mœurs et du culte, méritait une consciencieuse étude pour laquelle l'auteur n'a rien négligé. Ce livre devrait être traduit en français. Il ajouterait bien des traits au tableau d'une littérature souvent esquissée. Je ne crois pas qu'on ait jamais cité ou traduit en français la saga islandaise qui couronne une réconciliation de ces pirates farouches du Nord par l'imprécation que voici contre celui qui rompra le pacte :

« Qu'il soit traqué au loin comme un loup, aussi loin que l'on poursuit le loup enragé ; aussi loin qu'il y a des chrétiens bâtissant leurs églises ou des païens faisant leurs sacrifices ; aussi loin que le feu brûle, que le pré verdit, que les enfants cherchent leur mère, que les mères allaitent leur nourrisson ; aussi loin que les vaisseaux échouent, que le soleil luit, que la neige tombe ; aussi loin que les Finlandais peuvent aller ; aussi loin qu'il y a des arbres ; aussi loin que le faucon vole dans la plus longue des journées ; aussi loin que l'univers roule et que la terre est habitable. »

Deux livres se rattachent intimement à l'histoire. L'un est une série de seize monographies bien choisies et bien traitées depuis Marie Tudor jusqu'à Louis Napoléon et l'impératrice Eugénie, depuis Beethoven jusqu'à Mazzini et les acteurs Devriendt. Aucun autre lien ne les rattache que l'art de l'auteur d'esquisser une figure en quelques pages. Le titre est : *Esquisses et portraits*, par Jules Muhlfeld [2]. L'autre, sous un titre étrange qui rappelle la danse macabre d'Holbein : *La gloire devant la mort*, par Féodor Wehl [3], contient, après

[1] Ph. Schweitzer, *Geschichte der skandinavischen Literatur.* I. Leipzig, Friedrich.

[2] Julius Muhlfels, *Skizzen und Portraits.* Norden, Fischer.

[3] Feodor Wehl, *Der Ruhm im Sterben.* Hamburg, Richter.

Digitized by Google

une introduction philosophique sur la mort, son utilité, son mystère, un recueil des paroles dernières de divers hommes célèbres : 42 penseurs, poètes et artistes, 13 généraux, 9 hommes d'État, 9 monarques et 11 femmes. Swingle ouvre la série des penseurs, que ferme le poète Grillparzer. Walter Raleigh et Talleyrand sont les deux extrêmes de la seconde catégorie ; les monarques vont de Charles-Quint à Frédéric le Grand, les généraux, de Montmorency à Blücher, et les femmes, de la belle Marie Stuart à l'infortunée et non moins belle Charlotte Slieglitz. Tous et toutes répètent, assez en vain : Ne craignons pas la mort. Et l'auteur s'arrête-là.

Dr Cosmann.

Digitized by Google

ESSAIS ET NOTICES

PUBLICATIONS FOLKLORISTES FRANÇAISES.— Le livre que M. J.-B. Weckerlin vient de publier sur la chanson populaire [1] nous prouve une fois de plus la généralité de l'intérêt que peuvent inspirer les créations populaires. Le folk-lore rentre dans les sciences les plus spéciales; ainsi, la chanson populaire peut être l'objet des recherches de l'historien de la littérature ou de l'ethnographe, aussi bien que du musicien.

Nous reprocherons à M. Weckerlin le caractère trop vague de son titre. C'est dans la préface seulement que nous apprenons qu'il se propose d'envisager le *côté musical* de la chanson populaire, le plus attrayant pour lui, qui est musicien. Les recherches, jusqu'ici, n'ont porté que sur les sujets, et les mélodies sont restées complètement dans l'ombre. Dans l'avant-propos, l'une des parties les plus intéressantes du livre, M. Weckerlin donne quelques considérations excellentes sur la nature de la *vraie* chanson populaire. Il établit dans plusieurs chapitres de son ouvrage la différence entre celle-ci et la chanson artistique. On ne saurait assez appuyer sur ce point : la chanson artistique naît dans une classe qui ne participe point à la vie populaire; réciproquement, le peuple ne la connaît pas.

La chanson populaire a cependant considérablement influé sur la chanson artistique; et rechercher la part qui revient à chacun de ces deux éléments, est une tâche pleine d'attraits pour le musicien; mais n'en dissimulons point la difficulté. M. Weckerlin l'avoue lorsqu'il dit : « Chercher la paternité d'un air ou d'un timbre est une chose des moins aisées. » L'exemple qu'il donne prouve bien combien peu les documents écrits nous aident dans ses recherches.

Les anciennes chansons manuscrites ou imprimées ont générale-

[1] J.-B. WECKERLIN, *La chanson populaire*. Paris, F. Didot, 1886.

Digitized by Google

ment l'indication du *timbre* (air), sur lequel elles ont été composées; parfois il y a même plusieurs timbres au choix, ce qui déroute le chercheur, car ces thèmes indiqués n'ont pas toujours la même mesure rhytmique ou la même coupe de vers.

Il y a encore une autre difficulté pour retrouver un ancien air, c'est que cet air ou mélodie originale, après avoir vécu pendant des années avec un texte primitif, de nouvelles paroles écrites sur ce même air, et ayant eu le bonheur de plaire, viennent rompre cette ancienne liaison; les nouvelles paroles remplacent les anciennes, qui disparaissent complètement. L'air ayant survécu est désigné par le premier vers du texte nouveau, qui devient son *timbre*.

En admettant le cas de la complète disparition des paroles originales (et ce n'est pas rare), il nous reste naturellement un certain nombre d'anciens airs dont nous ne savons pas l'origine, et nous la savons d'autant moins que cet air, voyageant à travers les siècles sur des poésies différentes, a subi lui-même des altérations, des rajeunissements.

Le recueil de chansons populaires le plus ancien qui nous ait été conservé est celui de Petrucci : *Harmonici musices Odhecaton* (Venise, 1501-1503). Encore présente-t-il le grave défaut de ne donner comme texte des chansons que le premier vers, et même l'air populaire se trouve rarement transcrit en entier, d'après l'habitude des compositeurs de ces temps-là. Dans sa préface, M. Weckerlin nous donne le contenu de cet ouvrage.

Il est regrettable que l'auteur ne suive pas de plus près les transformations que la chanson populaire a subies. Il pose la règle, et se borne à comparer deux versions de l'air populaire de l'*Échelle du Temple* de 1717 et 1760. C'était là un sujet des plus attrayants et l'on aurait certes préféré encore quelques exemples, plutôt que des considérations sur la présence simultanée des mêmes chansons dans des pays de langue différente (p. 185). M. Weckerlin le constate avec étonnement; cependant, c'est un fait qui ne surprend nullement celui qui est plus ou moins versé dans la littérature populaire. Il s'explique très aisément, si l'on songe à la communauté des sujets littéraires au moyen âge et aux pérégrinations qu'ils ont subies.

Une partie qui sera jugée intéressante, ce sont les notes, un peu éparses, au sujet de l'influence exercée par la chanson populaire sur le développement de la musique artistique en général. Dès le XIV^e^ siècle, les compositeurs reprenaient des thèmes populaires; souvent les chansons populaires étaient harmonisées à quatre

Digitized by Google

voix au XVIe. La musique religieuse aussi eut recours aux mélodies populaires, soit sous la forme d'*épître farcie* (mélange de latin et de langue vulgaire), soit comme *noël* ou chanson pieuse, qui a longtemps joui d'une grande popularité. Les noëls se chantaient fréquemment sur des airs connus, les psaumes sur d'anciens airs dérangés ou quelques chorals nouvellement composés à l'imitation des anciens. On faisait même des messes sur des timbres profanes, que le compositeur modifiait à son gré.

On ne saurait nier l'intérêt de ces questions, mais le lecteur trouvera peut-être qu'elles sont plus ou moins noyées dans beaucoup de considérations étrangères au sujet. Ainsi, l'auteur se laisse aller à son ressentiment contre les « Prussiens » (p. 173), à propos d'une composition satirique qui a vu le jour en Allemagne lors de la guerre de 1870. Le pendant ne se trouverait-il pas en France? D'un autre côté, on sera, sans aucun doute, agréablement surpris de revoir beaucoup d'airs connus, et M. Weckerlin sera encore pleinement approuvé lorsqu'il dit dans sa préface :

« Arrivés à l'âge mûr, où nos illusions commencent à s'évanouir, nous passons volontiers en revue nos souvenirs d'enfance. Eh bien, que retrouvons-nous d'abord dans notre mémoire, si ce n'est quelques bribes de vieilles chansons, avec lesquelles nous ont bercés nos mères, nos grand'mères ou quelque vieille tante ou quelque nourrice? C'est à ces chants lointains que s'est éveillée notre jeune intelligence, et l'impression a été si forte, qu'après quarante ou cinquante ans ces refrains nous reviennent encore dans toute leur fraîcheur, dans toute leur naïveté. »

L'explorateur de la haute Bretagne, M. Paul Sébillot, vient de publier un nouvel ouvrage [2]. En 1883, il avait composé un questionnaire qui s'occupait de tous les sujets relatifs au folk-lore de la mer. Déjà au mois d'août 1885, l'auteur commença la publication des documents qu'il avait recueillis sur ce sujet hautement intéressant. Nous savons, en effet, tous, pour peu que nous ayons observé les marins dans quelque port commercial, ou les pêcheurs dans une de nos charmantes villes de bains, que les gens de mer ont un ordre d'idées particulier; leur civilisation porte un autre caractère que la

[2] P. SÉBILLOT, *Légendes, croyances et superstitions de la mer*. Paris, Charpentier, 1886.

Digitized by Google

nôtre. Ils ont leur langage à eux, avec ses métaphores et ses figures propres, que les non-initiés ne parviennent à comprendre qu'après un apprentissage assidu. Une enquête sur le folk-lore de la mer, on le conçoit sans peine, doit nous révéler tout un monde nouveau.

C'est ainsi aussi que M. Sébillot a jugé et, grâce à son activité connue, nous avons devant nous deux séries de son ouvrage. Dans ses études antérieures, il s'était borné à sa patrie. Il a cette fois élargi le cercle de ses observations : il envisage dans son nouveau livre le monde maritime tout entier. Après avoir enregistré les croyances des Européens, il a recherché et comparé celles des peuplades peu avancées en évolution, « qui sont pour nous une sorte d'antiquité contemporaine ». Il a dépouillé tous les écrits qu'il a pu réunir à ce sujet, en subordonnant la classification des renseignements recueillis au moyen de vastes lectures et de nombreux correspondants, à l'idée d'une évolution successive des différents peuples.

Il suit la marche indiquée dans son questionnaire. Dans la première série, il considère la mer et ses mouvements, le rivage et les îles; la seconde, qui a paru en novembre, a pour objet la météorologie, les vents et les tempêtes.

Chacun de ces sujets est traité d'une manière détaillée : nous y trouvons les contes et légendes qui expliquent l'existence de la mer, de la marée, de la salaison de l'eau de mer; des îles, des golfes, les aventures attribuées aux esprits qui hantent l'élément liquide. L'auteur annote également une foule de choses appartenant au langage des marins : les noms, surnoms et épithètes qu'ils donnent à tout ce qui est en rapport avec la mer, les proverbes, devinettes et facéties. Les croyances relatives au temps, aux vents et tempêtes, y trouvent leur place également, avec les présages nombreux tirés des circonstances les plus diverses : le bruit de la mer, les poissons, les oiseaux de mer, les animaux, les objets inanimés.

La croyance à la sorcellerie est profondément enracinée dans l'esprit des populations de la mer. Aussi connaissent-elles une foule d'incantations qui doivent les protéger, par exemple : contre la brume, le feu, les trombes, etc. L'animisme du vent, notamment, a donné naissance à une quantité de formulettes qui doivent avoir pour effet de le calmer, de le produire ou de le lier.

M. Sébillot a été heureusement inspiré d'attirer dans le cercle de ses études le folk-lore déjà annoté sur la mer; il a rendu service au folkloriste en réunissant ces notes éparses de manière à en faire un

Digitized by Google

tableau d'ensemble. Il nous permet ainsi d'envisager d'un seul coup d'œil tout ce qui a rapport à un point donné. Il est une autre considération qui doit ressortir de la comparaison de ces documents bretons et étrangers, modernes et antiques, tirés des peuples civilisés et sauvages : c'est l'uniformité de l'esprit humain ; ces survivances ont la vie si dure que le cours des siècles n'a bien souvent pu changer que leur *forme*. « Les traditions maritimes des primitifs se rapprochent, en les considérant par grandes lignes, de celles des civilisés ; avec une variété infinie dans les détails, celles du monde entier donnent une espèce d'unité de conception, au moins quant aux grands phénomènes de la mer. Partout son aspect émeut, ses colères terrifient, sa puissance étonne, et elle éveille chez les hommes, à des degrés bien différents d'évolution, des conceptions qui sont presque semblables : les marins des deux grands pays de la Manche parlent des états de la mer, des vagues, du vent en des termes analogues à ceux que le même spectacle suggère aux peuplades de la Polynésie ou du Groenland, et on peut constater, dans les documents assez rares qui nous viennent de l'antiquité, que les Grecs et les Romains s'exprimaient à son sujet comme on le fait au XIX^e^ siècle sur nos rivages. Bien des croyances encore vivantes parmi le peuple de la mer remontent aux premiers âges de la navigation, et se sont transmises jusqu'à nous avec bien peu de changements. »

Si nous parlons ici de l'*Histoire de la littérature russe* de M. Léon Sichler [1] au point de vue spécial où nous nous plaçons, c'est qu'elle fournit un témoignage des progrès que fait l'étude du folk-lore. M. Sichler, qui s'est fait connaître, il y a un an à peine, par ses *Contes russes*, aussi remarquables par eux-mêmes que par les illustrations ajoutées par l'auteur-artiste, nous retrace maintenant l'histoire de la littérature russe, en y tenant compte de la part qui revient à la tradition orale dans le développement littéraire de cette jeune nation. C'est, je crois, le premier essai de ce genre. Dans notre siècle de critique, qui s'occupe particulièrement de la recherche des facteurs multiples, par l'influence desquels le présent devient une déduction naturelle du passé, il est de toute nécessité d'ap-

[1] L. SICHLER, *Histoire de la littérature russe*, depuis ses origines jusqu'à nos jours. Paris, A. Dupret, 1886.

Digitized by Google

pliquer cette théorie également à la littérature. Celle-ci n'est évidemment pas tombée toute faite du ciel, mais repose sur un fond primitif d'idées, qui se sont peu à peu transformées. Même, après qu'elles se sont adaptées au développement ultérieur de la nation, nous les retrouvons dans les contes, légendes, chansons, proverbes, dans tout ce qui constitue, en un mot, la tradition orale. Ces éléments sont, comme dit fort bien M. Sichler, les annales intimes du peuple. « En Russie, cette littérature première n'est pas encore un objet de mépris comme chez les nations occidentales. Le peuple russe a le bonheur de conserver encore ce trésor de résignation, de jeunesse, de force et de gaieté, puisqu'il vient du cœur, et d'esprit bon enfant. Le moujik, alors même qu'il ne croit pas tout à fait à ce merveilleux, s'y plaît et s'y arrête. Les paysans peuvent redire entre eux les contes de fées : le respect humain, l'idée de paraître ridicule ou arriéré ne s'en mêle pas. En Russie, le jardin de la Belle au Bois dormant est encore ouvert. » C'est ce qui explique le caractère particulier du merveilleux dans le conte russe, qui possède une saveur et une fraîcheur remarquables. Pour en convaincre le lecteur, je voudrais communiquer le conte que l'auteur traduit à la page 32, comme spécimen de la forme et du style de ce genre de compositions. A cette cause, il faut également rapporter l'abondance du folk-lore en Russie, malheureusement peu connu, la connaissance de la langue étant peu répandue. En fait d'ouvrages français, nous ne possédons guère que les *Contes russes* de Ralston, traduits par M. Loys Brueyre, et *La Russie épique* de M. A. Rambaud. M. Sichler se propose de nous faire connaître cette littérature traditionnelle : il annonce la publication de différents autres ouvrages sur des sujets folkloristes. L'idée d'expliquer le présent par les origines, qu'il vient de mettre à exécution dans le livre dont nous parlons, appelle l'attention sur un côté de l'histoire littéraire négligé jusqu'ici, et mérite d'être appliquée également à des littératures qui nous sont plus familières.

AUG. GITTÉE.

Digitized by Google

LE COMTE DE BEUST.

Aus drei Viertel-Jahrhunderten. Erinnerungen und Aufzeichnungen von Friedrich-Ferdinand Graf von Beust. 2 vol. 8°. Stuttg., 1887 [1].

« Paix à ses cendres, justice à sa mémoire », voilà ce que, par son testament, l'ancien chancelier de l'empire austro-hongrois réclame de la postérité. Si légitime que ce soit, il aura de la peine à l'obtenir. On ne peut impunément se dire libéral et agir le plus souvent en réactionnaire à tous crins; on ne peut davantage s'attendre à être traité de grand citoyen, quand, par ambition ou par rancune, on a tourné le dos à sa patrie, et qu'après cela on a eu le malheur de devenir le rival, quelquefois redouté mais toujours vaincu, de l'homme de génie qui a fait de cette patrie dédaignée l'arbitre des destinées du monde. Beust contre Bismarck est le titre d'un livre à faire, d'un livre qui se fera et que tout le monde voudra lire, parce que de la victoire définitive de la Prusse sur l'Autriche découle quelque chose de plus grand, de plus sérieux qu'une simple revanche de la guerre de Trente ans. On en a le soupçon; il faut qu'on en ait la certitude, qu'on nous montre clairement dans la lutte entre Beust et Bismarck l'intervention de cette loi mystérieuse qui gouverne les choses de ce bas monde. Qu'on le veuille ou non, il est certain que la terre a ses comètes tout comme le ciel; seulement, on les connaît moins bien. Euripide nous a dépeint Hercule tout autrement que ne l'a fait Demoustier, et la différence entre eux correspond exactement à celle qui sépare un disciple de Socrate d'un courtisan de Louis XVI. Il s'ensuit que les hommes, voyant différemment suivant les temps et les lieux, se contredisent volontiers, et qu'il est aussi impossible d'ad-

[1] *Hors de trois quarts de siècle.* Souvenirs et annotations de Frédéric-Ferdinand comte de Beust. 2 vol. in-8°. Stuttgart. Cotta, 1887.

Digitized by Google

mettre que de repousser la théorie des météores traversant l'histoire et y revenant périodiquement. Qui me dira pourquoi Moïse apparaît quinze siècles avant Jésus-Christ et Martin Luther tout juste quinze siècles après, pourquoi, entre mille autres exemples non moins frappants, la fondation du royaume de Sidon dans l'antiquité correspond exactement à la fondation du royaume de Prusse dans les temps modernes? Est-ce un simple hasard? Sont-ce là des coïncidences fortuites dont il serait puéril de vouloir s'occuper?

Heeren, le savant professeur de Gœttingue, ne le pensait point. Il faut croire cependant qu'il ne s'occupa pas de ces questions pendant l'année académique où il compta Beust parmi ses auditeurs les plus assidus. C'est dommage, car l'étude du rôle providentiel de la Prusse eût peut-être détourné le futur homme d'État de son rôle, aussi ingrat que stérile en somme, de défenseur quand même de la politique traditionnelle de la branche albertine de la maison de Saxe. Comme il ne dit nulle part dans ses « Souvenirs et annotations » en quoi consiste cette politique, peu familière sans doute aux lecteurs de la *Revue de Belgique*, je veux essayer de leur en donner une idée.

On sait qu'au XVI^e^ siècle, à la fameuse journée de Mühlberg, l'électeur Jean-Frédéric de Saxe perdit ses États et sa liberté. L'empereur Charles-Quint installa en son lieu et place son cousin, le duc Maurice de Saxe, de la branche cadette dite albertine, qui l'avait aidé à le vaincre. C'est cette substitution, servant à récompenser une trahison entre proches parents, qui fut le point de départ de la politique traditionnelle de la branche albertine de la maison de Saxe, c'est-à-dire de son dévouement intéressé à l'Autriche. Si la cause dynastique y trouvait son compte, ce n'était certes pas, comme nous allons le voir, le cas des intérêts moraux et matériels des pays saxons le plus souvent méconnus et foulés aux pieds. Tandis que la maison dépossédée de Weimar pouvait se vanter d'avoir produit une suite d'hommes remarquables, la branche albertine, déjà à partir de l'électeur

Digitized by Google

Auguste, frère et successeur de Maurice de Saxe, n'en comptait plus. Quels tristes sires, en effet, ses deux Christian et ses quatre Jean-Georges, et combien une revanche de la bataille de Mühlberg eût été facilement obtenue, si les Weimariens avaient été moins scrupuleux, si Wallenstein n'avait pas été assassiné mal à propos et l'illustre Bernard de Saxe empoisonné, à ce que l'on croit!

Sous l'électeur Jean-Georges Ier, son chapelain luthérien, — un certain Hoe de Hoehenegg, — vendu à l'empereur Ferdinand II et aux jésuites, empêcha son maître d'accepter la couronne de Bohême, qu'il avait cent fois plus de chance de garder que le malheureux électeur palatin, et cela, non seulement pour sa plus grande gloire, mais pour le salut de l'Allemagne et le triomphe certain du protestantisme jusqu'au delà du Danube. Le châtiment ne se fit pas attendre. La Saxe devint et resta, durant toute la guerre de Trente ans, le champ de bataille préféré des Suédois, celui où le roi Gustave-Adolphe fonda sa réputation militaire et rencontra la mort d'un héros.

Mais les choses n'en demeurèrent point là; la Saxe ayant signé, en 1635, la paix de Prague qui lui liait les mains, qui faisait d'elle l'humble satellite de l'Autriche, les Suédois y rentrèrent en vengeurs pour y mettre tout à feu et à sang. On se releva lentement, d'autant plus lentement que l'Autriche, toujours en guerre avec les Turcs, réclamait sans cesse de nouveaux sacrifices en hommes et en argent. Les électeurs de Saxe cependant n'avaient point toujours auprès d'eux un chapelain intéressé à leur ôter l'envie d'une couronne royale. C'est ainsi, qu'en 1697, l'électeur Auguste le Fort se convertit au catholicisme pour devenir roi de Pologne. Si, par là, il permettait à la parcimonieuse Autriche — qui avait jésuitiquement préparé sa conversion — de remporter, sans bourse délier, une importante victoire sur l'hérésie, il désespéra, par contre, ses sujets restés protestants, et les soumit à de nouvelles et bien douloureuses épreuves. C'était inévitable. Quand on ne brille que par la force du

Digitized by Google

bras, on ne prend pas la place d'un homme tel que Jean Sobieski, et l'on ne va point sottement provoquer un Charles XII de Suède!

Le roi de Suède fit tomber la couronne royale de Pologne du front de l'électeur, et celui-ci se vit obligé d'attendre que son vainqueur fût mort pour la ramasser et la payer fort cher une seconde fois. Il la légua à son fils Frédéric-Auguste II qui, lui aussi, préféra le séjour de Varsovie à celui de Dresde et laissa à ses ministres saxons le soin de se battre avec les Prussiens ou contre eux suivant les circonstances ou, pour mieux dire, suivant qu'ils étaient payés pour cela. Le partage de la Pologne, en 1772, ramena définitivement les princes saxons dans leurs États héréditaires, mais sans les corriger. Ce qu'ils avaient fait du temps de Frédéric le Grand, ils le firent sous Napoléon Ier. Leurs gens, battus à Iéna, devinrent les alliés de la France, ce qui valut à l'électeur Frédéric-Auguste III le titre de roi et, ce qui pourrait bien passer pour une cruelle épigramme, le don du grand-duché de Varsovie. Quand l'épopée napoléonienne toucha à sa fin, les troupes saxonnes, qui combattaient à Leipzig du côté des Français, firent défection et contribuèrent par là largement à précipiter l'événement attendu. Le *Mémorial de Sainte-Hélène* constate qu'ici le contingent saxon avait suivi ses instincts, qu'il avait agi contre la volonté de son roi.

M. de Beust ne blâme pas la défection des troupes saxonnes, il dit seulement qu'elle se fit trop tard pour le Roi et trop tôt pour elles. C'est exact; une trahison doit se négocier par avance, si l'on veut qu'elle rapporte.

Or, le roi de Saxe, que Napoléon a déclaré lui être resté « fidèle jusqu'à extinction », fut châtié pour ce motif par le congrès de Vienne, qui lui enleva les trois quarts de ses États pour les donner à la Prusse. Ce démembrement, qui porte dans l'histoire la date du 18 mai 1815, me fait l'effet d'une souveraine injustice.

Il m'a toujours semblé qu'il eût été bien suffisant d'enlever à Frédéric-Auguste sa couronne royale et son grand-duché

Digitized by Google

de Varsovie, ses pauvres sujets n'ayant péché vis-à-vis de la patrie allemande que par excès de soumission et de fidélité traditionnelle envers lui. Mais on était à ce moment-là dans la crise aiguë des Cent jours, et l'Europe n'avait point sa tête à elle. Depuis, l'injustice est restée debout et la rancune des Saxons date de 1815 également. Le comte de Beust appartient à cette génération presque disparue, dont le premier jouet a été un casse-noisettes ou un pantin portant l'uniforme d'un hussard prussien ; il a beau se défendre d'être antiprussien par principe, il n'est pas moins vrai qu'à ses yeux une vive sympathie pour l'Autriche s'accorde, on ne peut mieux, avec la conviction d'être et de demeurer « Saxon d'outre en outre ». L'expression lui plaît ; il la répète à plusieurs reprises dans ses « Souvenirs », il ne manque point de la justifier à sa façon par ses actes, et cependant il ne parvient à convaincre personne, par la bonne raison que les générations qui le suivent, qui n'ont point gémi et souffert avec lui, ont accepté, provisoirement et par patriotisme bien entendu, en ce qui concerne la Saxe, les faits accomplis et ne veulent point y revenir.

Or, on gouverne avec ceux qui arrivent et non pas avec ceux qui s'en vont, qui n'ont plus qu'une seule énergie, celle des regrets. De là les mécomptes, les accusations souvent injustes qui, en 1866, décidèrent le ministre saxon à passer au service de l'Autriche. La manière dont il s'y prit pour effectuer cette évolution est certes originale. Comme il jalousait Bismarck et ne voulait à aucun prix lui être subordonné, il décida le roi de Saxe à réclamer à Nikolsbourg l'intégrité de son territoire et le droit de faire partie de la Confédération des États du midi de l'Allemagne. Le premier point fut accordé sans difficulté ; quant au second, il fit bondir Bismarck, qui déclara que, si l'on insistait sur une prétention aussi exorbitante, il romprait sur l'heure les négociations. C'était prévu autant que légitime ; aussi Beust, justifiant le mot du vieux Metternich, qui avait deviné en lui un disciple et l'espérance du prince de Schwarzenberg, qui l'appelait volontiers son

Digitized by Google

meilleur lieutenant, donna au roi de Saxe sa démission de ministre et accepta aussitôt après de l'empereur d'Autriche le portefeuille de ministre des affaires étrangères. On n'agit pas avec plus de désinvolture, on ne montre pas plus de tact et plus de promptitude dans le choix du terrain le plus favorable pour désespérer son adversaire, le contrarier et le harceler sans cesse, le vaincre peut-être à la fin des fins.

Ici, il faut admirer, et j'admire d'autant plus volontiers que, parmi les diplomates de la vieille école pour lesquels, en politique, le prince qu'on sert est tout et la nation qui en dépend rien ou peu de chose, il n'en est peut-être pas deux dans notre siècle qui eussent montré autant de souplesse, de résolution et de prévoyance que Beust dans cette circonstance. C'est un Titan foudroyé et méritant de l'être, mais, à côté de cela, c'est un homme de grand talent dont l'idée fixe, mauvaise pour l'Allemagne, s'est trouvée, dans l'application, être excellente pour l'Autriche, qui n'est qu'un agglomérat de races et de nationalités différentes qui se jalousent. L'idée fixe de Beust, c'est la triade, c'est-à-dire une Allemagne du Nord vouée à Bismarck, une Allemagne du Sud dans la dépendance de l'Autriche et une Allemagne du centre qu'il eût dominée, dirigée à son gré, comme premier ministre saxon. Quand son idée est morte et enterrée, il la caresse encore en ces termes :

« Est-ce que la Confédération germanique avait été vraiment quelque chose d'aussi insupportable? Elle a donné à l'Allemagne cinquante années de paix intérieure; elle a préservé pendant le même espace de temps l'Europe de toute conflagration; l'Allemagne lui doit, à elle seule, de n'avoir point dû prendre part à la première des grandes guerres européennes, celle de Crimée, et la guerre d'Italie, qui prépara le choc de 1866, eût été évitée, si, à Vienne, on avait apprécié la Confédération à sa juste valeur, et si, à Berlin, on l'avait respectée davantage. Que n'a-t-on point fait pour démonétiser l'idée de la triade, dont j'ai été le premier champion, et ne faut-il point s'étonner que cette combinaison,

Digitized by Google

qu'on a été jusqu'à confondre avec le rétablissement d'une confédération du Rhin, n'ait jamais été à l'étranger, et particulièrement en France, l'objet d'une parole de sympathie? Cependant, on y reconnaissait fort bien ce qu'en Allemagne on était assez aveugle pour ne point voir, à savoir qu'avec le troisième groupe de la triade il n'y avait rien à faire, parce qu'il était le meilleur boulevard contre toute alliance particulariste avec l'étranger, comme c'eût été le cas contre l'alliance prusso-italienne, parce qu'alors le troisième groupe se serait mis du côté de l'autre grande puissance. »

Certes, les deux volumes des *Souvenirs et annotations* du comte de Beust contiennent bien des révélations, bien des documents nouveaux, curieux à plus d'un titre, mais certainement rien qui m'ait frappé aussi vivement que le passage que je viens de transcrire.

C'est bien là la vieille politique traditionnelle de la maison de Saxe, mais remise à neuf, bien plus au profit d'un homme d'État désireux de jouer un grand rôle avec de petits moyens matériels, qu'au profit de l'Allemagne condamnée par cela même à l'immobilisme et à l'impuissance.

Neutraliser la Prusse au moyen de l'Autriche, qu'on n'a point lieu de redouter par soi-même, c'est déjà très joli; mais vouloir faire, en outre, après 1866, de Dresde le centre politique et l'arbitre des destinées de l'Allemagne, c'est d'une audace touchant à la démence, surtout quand on considère qu'à ce moment-là, à Berlin, le roi, ses généraux et ses ministres, l'un surtout, succombaient presque sous le poids des lauriers fraîchement conquis. Beust n'en convient pas; il se vante cependant avec raison de la merveilleuse élasticité de sa nature : jamais chez lui une heure de faiblesse, de découragement. Le lendemain même de l'effondrement de ses plus chères espérances, il sourit à l'effarement de ceux qui l'entourent; il hausse les épaules de pitié quand son nouveau collègue en Autriche, le comte Belcredi, lui prédit qu'il sera impopulaire dans le pays comme Allemand, comme protestant et surtout comme étranger; il reste impassible quand

Digitized by Google

la presse viennoise l'accuse d'être seul responsable de la guerre malheureuse qui vient de finir et annonce qu'il poussera l'Autriche à de nouveaux hasards pour satisfaire sa haine contre Bismarck.

C'est qu'il a son plan. Cette fois, il réussit; le dualisme autrichien est son chef-d'œuvre et son triomphe. Son nouveau maître le récompense en faisant de lui son chancelier, c'est-à-dire l'égal de Bismarck au point de vue de la hiérarchie, et en le nommant comte du Saint-Empire. Il l'avait bien mérité, et nul ne soupçonna sans doute le comte Andrassy de flatterie pour lui avoir dit, à propos de la nouvelle organisation politique de la Hongrie : « C'est bien heureux que vous soyez venu à notre secours, car sans vous nous n'en serions jamais sorti. » Il y a cependant ici une remarque qu'il importe de faire, c'est que Beust, en passant de la triade germanique au dualisme autrichien, répudiait son passé; lui, qui se disait si volontiers Allemand avant tout et Saxon d'outre en outre, avait mis sans façon comme sans remords l'élément allemand, jusque-là dominant, à la discrétion des autres nationalités de l'empire beaucoup plus fortes numériquement. On le lui fit cruellement sentir. Il perdit du coup en Allemagne de précieuses sympathies et ne fut plus soutenu en Autriche que par les Hongrois et les autres populations d'origine slave.

Ce n'était point là, à coup sûr, le résultat sur lequel il avait compté. Il s'en attriste, et c'est ce moment-là que choisit Bismarck, à qui le comte Wimpffen, ambassadeur d'Autriche s'en allant en congé, était venu faire une visite d'adieu, pour dire à ce personnage : « Saluez bien cordialement le baron de Beust de ma part. » La cordialité du chancelier prussien s'explique tout aussi bien que le mécontentement des Viennois, puisque le dualisme autrichien, il le croyait du moins, allait servir sa politique. La lutte entre les deux hommes d'État, le Prussien et le Saxon, reprend de plus belle. « Ha, ha! dit Beust, Bismarck s'imagine qu'il va pouvoir exercer une espèce de protectorat sur les sujets allemands de mon

Digitized by Google

empereur, nous allons voir cela » ; il profite de l'entrevue de Salzbourg avec Napoléon III pour poser les bases d'une alliance avec la France, et bientôt après, par ses vues libérales enmatière constitutionnelle et surtout par son attitude dans la question du concordat, où il jouait gros jeu en sa qualité de protestant, il regagne tout le terrain perdu dans l'opinion publique.

Soixante-dix villes, y compris la capitale de l'empire, lui remirent des diplômes lui donnant la qualité de bourgeois d'honneur, et cent quarante communes rurales lui envoyèrent des adresses de félicitation. On ne s'attendait pas à cela dans le monde officiel de Berlin. Beust avait d'ailleurs une qualité naturelle qu'un Prussien parvient difficilement à acquérir, même à force d'étude: il était un charmeur dans toute la force du terme. Ses premiers compatriotes — les Saxons — s'en étaient déjà aperçus. Ils disaient de lui, à l'époque où il était à Dresde ministre de l'intérieur et des affaires étrangères: L'intérieur ne vaut pas le diable, mais l'extérieur est de toute première qualité. Il faut ajouter, pour compléter le portrait, une répartie vive et spirituelle. Beust le savait bien; il a collectionné ses bons mots et les fait défiler par ordre chronologique dans ses *Souvenirs*.

On est très démonstratif à Vienne. Un jour, c'était après le vote des Chambres sur le concordat, on le reconnaît en rue, on l'entoure, on l'acclame, et un bon bourgeois lui embrasse les genoux en criant : « C'est vous qui nous avez délivrés des liens du concordat! » — « S'il en est ainsi », lui répliqua Beust, « commencez donc par délivrer mes jambes. »

Le roi détrôné de Hanovre, réfugié aux environs de Vienne, assistait à une soirée dramatique que donnait le chancelier austro-hongrois; l'ambassadeur de Prusse entre, aperçoit le souverain, et s'écrie inconsidérément: « Il paraît, Excellence, qu'il faut venir chez vous pour voir le roi de Hanovre! » — « A qui la faute? » lui répond sèchement Beust. Cette réponse fut faite en français, langue que le célèbre ministre possédait si bien que souvent il ne savait point résister à la

Digitized by Google

tentation d'exprimer sa pensée en vers; c'est ce qui lui arriva notamment quand il apprit la mort tragique du sultan Abdul-Aziz. Voici le premier quatrain de cette élégie d'un nouveau genre :

Honneur à sa mémoire; son trépas fut beau,
Car il est mort en grand seigneur;
Et, si on lui a donné des ciseaux,
C'est qu'on voulait qu'il fût ailleurs.

Les derniers mots cachent, peut-être, un atroce calembour; en tout cas, le lecteur me saura gré d'arrêter là ma citation.

Mon but n'est nullement de faire passer M. de Beust pour un méchant homme.

Décocher une épigramme bonne ou mauvaise était pour lui, à certains moments, un besoin irrésistible. C'est ainsi qu'à Vienne, ce même sultan Abdul-Aziz, qu'il plaisante après sa mort, l'ayant fait appeler auprès de lui pour lui dire combien il était ennuyé de ne pouvoir, à cause de sa rotondité vraiment phénoménale, porter le grand cordon de l'ordre de Saint-Étienne que l'empereur François-Joseph venait de lui donner, Beust, au lieu de le tirer d'embarras, lui répondit sérieusement: « Que Votre Hautesse se rassure; ce ruban est la meilleure preuve de l'étroitesse des liens qui nous unissent à Elle. »

L'homme est tout entier dans ces paroles.

Nous le retrouvons dans une disposition d'esprit bien différente à la veille de la guerre franco-prussienne de 1870. Au fur et à mesure que l'horizon politique se rembrunit, il voudrait bien n'avoir jamais été à Salzbourg avec Napoléon III.

Sa position est terrible en effet. Allemand de naissance et Allemand de cœur malgré son changement de nationalité, il est pour ainsi dire engagé d'honneur à épouser la querelle de la France dans la question de la candidature d'un prince de Hohenzollern au trône d'Espagne, et, d'un autre côté, à ne laisser échapper aucune occasion de donner à l'Autriche une

Digitized by Google

revanche de Sadowa. Il envisagea froidement cette double obligation, crut avoir trouvé le joint de la situation et se mit tout aussitôt à adresser à Paris, à Berlin, à Madrid, des dépêches pour la plupart admirables de logique et de bon sens.

Quelques-unes sont imprimées pour la première fois dans le second volume de ses *Souvenirs*. C'est le cas pour sa dépêche du 11 juillet 1870 adressée au prince de Metternich à Paris, et le motif, d'après Beust, c'est que cette dépêche, publiée pendant le siège de Paris, eût pu paraître inconvenante parce qu'elle justifiait les vainqueurs et condamnait les vaincus. Ces scrupules ont le droit de nous étonner, puisque le chancelier se gêna fort peu pour retirer son épingle du jeu.

Le chargé d'affaires de France, le marquis de Cazeaux, le lui reprocha. « Vous me faites l'effet, » dit-il, « de gens qui perdent leur argent à petit jeu. » A quoi Beust, jamais à court, répondit : « Si c'est notre argent que nous perdons, c'est nous seuls que cela regarde. »

Beust — la chose est à noter — n'est jamais parvenu à se dépêtrer de la politique traditionnelle de la maison de Saxe, qu'il a si longtemps pratiquée; c'est elle encore qu'il applique en 1870, qu'il défend avec des bons mots en passant, avec un sans-gêne superbe, du camp français dans le camp allemand, tout juste comme ses chers compatriotes à Leipzig en 1813.

Faut-il ici crier à la trahison? Le mot serait trop dur. D'ailleurs, s'il y avait eu entre la France et l'Autriche projet d'alliance offensive et défensive, celui-ci n'avait jamais été signé et, depuis l'entrevue de Salzbourg, les deux grandes puissances, tout en poursuivant les négociations, n'avaient pu tomber d'accord sur des points essentiels. A qui la faute? Avant tout au duc de Grammont, qui traitait dédaigneusement de « scènes d'opéra comique » les bons conseils du chancelier autrichien. D'ailleurs, et ceci, à mon avis, coupe court à tout reproche, à toute récrimination, l'Autriche, en se renfermant en 1870 dans une stricte neutralité, répétait à

Digitized by Google

l'égard de la France l'attitude de celle-ci vis-à-vis d'elle, à la veille et au lendemain de Sadowa.

Le chancelier autrichien, dont la conscience n'était peut-être pas tranquille, profita de sa réconciliation avec Bismarck, qui se fit à Gastein en août 1871, pour connaître son avis sur son attitude vis-à-vis de la France avant et pendant la guerre franco-allemande.

Son illustre ami lui affirma qu'à sa place il n'aurait pas agi autrement. Était-ce bien là le fond de sa pensée? On peut en douter. Chez lui, la franchise n'est jamais doucereuse; elle est toujours brutale, parce qu'elle est alors en quelque sorte involontaire. « Il ne faut pas, nous dit ici Beust, le diplomate calme, correct et souriant par habitude, juger Bismarck trop sévèrement. Il n'est point de compagnon plus agréable quand on est avec lui sur un bon pied. L'originalité de sa pensée n'est alors dépassée que par l'originalité de l'expression. Même quand il lâche son mot familier : *Celui-là est un animal fini*, il n'a point l'intention de blesser la personne à laquelle s'adresse le compliment. Un jour, il me demanda : « Que faites-vous quand vous êtes bien en « colère? Je parie bien que vous ne vous fâchez pas autant « que moi. — Ma foi, répondis-je, je sais m'emporter contre « la stupidité des autres, jamais contre leur méchanceté. — « Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, dit-il; je voudrais savoir si « vous ne trouvez pas que c'est parfois une grande satisfac- « tion de casser quelque chose.

« Eh bien, m'écriai-je, c'est heureux au moins que vous « ne soyez pas à ma place, car rien ne resterait debout ni « entier à la maison. — Voyez-vous, reprit-il, — et ce récit « termina l'entretien, — l'autre jour, je me trouvais là-bas, « — et du doigt il me montrait les fenêtres de l'appartement « du Badeschloss occupé par l'empereur Guillaume, — je « m'y suis fâché tout rouge; en sortant, je frappai violem- « ment la porte; la clé me resta dans la main. Là-dessus, « j'entre chez Lehndorf et je lance la clé dans un bassin qui « vole en éclats. — Mon Dieu ! cria Lehndorf, êtes-vous

Digitized by Google

« malade? — Je l'ai été, répliquai-je, mais maintenant cela « va tout à fait bien. »

Comme les deux chanceliers restèrent à Gastein trois semaines ensemble, se voyant tous les jours, dînant ou déjeunant tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, ils eurent l'occasion d'effleurer bien des sujets, de se mieux renseigner et certainement de se connaître davantage. Le comte de Beust note avec le plus grand soin tout ce qui arrive et tout ce qui se dit, puis il arrange son récit avec un art si consommé, il évite avec tant de soin tout commentaire que, sans avoir l'air d'y toucher, il nous apprend comment, la plupart du temps, le hasard se charge d'infliger à son triomphant et tout-puissant collègue de cruels démentis.

Ainsi, quand Bismarck approuve sa politique de non-intervention en 1870, un général, qui n'a rien entendu, lui apprend que pendant le siège de Paris tout le monde, dans l'état-major allemand, s'était attendu à voir les Autrichiens leur tomber sur le dos.

Une autre fois, Bismarck déclare qu'il songe d'autant moins à annexer un jour les populations allemandes de l'empire d'Autriche que, celles-ci étant catholiques, ne pourraient lui donner qu'un surcroît d'ennuis et de soucis. « Croyez-le bien », ajouta-t-il, « nous songerions plutôt à la Hollande. » Par malheur, six mois plus tard, étant à Londres, Beust rencontra le nouveau ministre plénipotentiaire des Pays-Bas, qui arrivait en droite ligne de Berlin. Bismarck lui avait dit, à son audience de congé, d'être désormais bien tranquille sur le sort de sa patrie, car avant de s'occuper de la Hollande on songerait aux provinces allemandes de l'Autriche. Évidemment, le chancelier impérial allemand ne se souvenait plus à Berlin de ce qu'il avait dit à Gastein. Sous ce rapport, les confessions des hommes politiques en vue sont bien terribles, mais aussi bien utiles à ceux qui ont la mauvaise habitude de dormir tranquilles sur la foi des traités.

L'annexion est à l'heure présente le cauchemar des faibles et des petits. Leur seule égide est la liberté, leur seule espé-

Digitized by Google

rance, le réveil de la conscience chez leurs grands voisins. Ce réveil peut être attendu avec confiance. Quand Dieu a permis aux grands et aux forts de s'élever, c'était évidemment afin que les hommes fussent à la fois plus libres et plus heureux. Nous avons vu tout ce qu'on a souffert pour en arriver à la force, à la puissance; ce que nous n'avons pas vu, ce sont des compensations suffisantes offertes en échange de tant d'efforts et de tant de sacrifices. Il faut qu'elles viennent, que cette injustice soit réparée. Ce jour-là, les petits et les faibles n'auront plus à craindre les grands et les forts. C'est sur quoi le comte de Beust, réactionnaire corrigé par sa propre expérience, a dû compter comme nous à son heure dernière. Sa fin a été triste; elle date, politiquement parlant, de son séjour à Gastein.

L'enfant prodigue étant rentré repentant au bercail germanique, qu'il avait quitté avec tant d'éclat, ne pouvait garder ses hautes fonctions dans l'empire des Habsbourg où, par sa faute, l'élément allemand s'amoindrissait de jour en jour et n'était plus capable de le soutenir. Sa chute fut amortie par l'extrême bienveillance de l'empereur François-Joseph, qui l'envoya à Londres en qualité d'ambassadeur, tandis que son obligé, le comte Andrassy, qu'il avait aidé à se mettre à la tête des affaires en Hongrie, devenait son successeur.

Si Beust a beaucoup péché, il a aussi beaucoup fait, et si l'absolution lui est refusée par ses anciens compatriotes, il convient, à l'étranger, qu'on lui pardonne. Sa droiture, son honnêteté native ont toujours triomphé en lui de ses idées de gloriole, des conseils de son ambition. Il était bon et généreux. Quand on lui disait : Que vous êtes heureux d'avoir pu si souvent rendre service! Il répondait : « Je ne sais si j'ai beaucoup servi les autres, mais je sais pertinemment qu'on s'est beaucoup servi de moi. »

Ses *Souvenirs* confirment cette réponse.

Est-ce là un livre inutile? Je crois avoir prouvé le contraire. Il paraît le lendemain de la mort de son auteur. Sa mémoire ne peut qu'y gagner. Il faut aussi se féliciter de cette publi-

Digitized by Google

cation à un autre point de vue. Le contrôle des faits contemporains appartient avant tout à ceux qui en ont été les témoins attentifs ; or, le nombre de ceux-ci s'en allant en diminuant de jour en jour, il est presque certain que des mémoires personnels publiés un quart ou un demi-siècle après la mort de leurs auteurs ne sont point soumis à un contrôle suffisant et perdent par conséquent en autorité ce qu'ils perdent en certitude.

C.-A. RAHLENBECK.

UNE NOUVELLE BIOGRAPHIE DE CHARLES-QUINT.

Nous avons rendu compte, dans cette même Revue[1], du premier volume de l'importante biographie de Charles-Quint publiée par M. Herm. Baumgarten, professeur à l'université de Strasbourg. La première partie du second volume, qui vient de paraître [2], ne le cède en rien à celui qui l'a précédé, quant à ses qualités et à son intérêt. Au contraire, l'auteur y a fait une part plus grande encore aux recherches originales. En effet, les lacunes qui, malgré les innombrables publications antérieures, existaient encore sur bien des points de l'histoire des années 1521 à 1525, que comprend le volume actuel, nécessitaient des études nouvelles aux dépôts de Venise, de Vienne, de Weimar, de Nuremberg, de Francfort et d'ailleurs. L'auteur n'a pas réussi à combler tous les vides, à trancher toutes les questions : il est le premier à en convenir; mais il a fait faire des progrès considérables à l'état de nos connaissances sur l'activité multiple, sur l'influence immense de l'empereur. Il se laisse même séduire quelquefois par l'intérêt de ses trouvailles à faire des digressions qui, en nous éloignant entièrement de la personne de son héros, donnent plutôt l'histoire de son époque que sa

[1] Numéro du 15 juin 1885.

[2] *Geschichte Karls V*, t. II, I. Stuttgart, 1886.

Digitized by Google

biographie elle-même. Nous serions cependant mal venus de nous plaindre de ces escapades, dont chacune nous procure une riche récolte de renseignements précieux et intéressants.

Entre autres, M. Baumgarten continue dans ce volume l'historique de la politique papale pendant les premières années de la réforme religieuse. De même qu'il avait exposé pour la première fois sous son véritable jour la conduite de Léon X, il jette maintenant une lumière nouvelle sur les faits d'Adrien VI et de Clément VII. Rien n'est plus saisissant que l'histoire du malheureux pontife néerlandais qui, malgré sa grande honnêteté et son entier dévouement aux intérêts de l'Église, échoue partout, ne fait que jeter le trouble dans les rangs de son propre parti et est forcé, par les exigences de sa situation au milieu d'une lutte politique acharnée, de négliger le terrible danger qui, de l'Allemagne, menace Rome et son troupeau. Clément VII, au contraire, un Médicis comme Léon X, se montre égoïste, toujours guidé par ses craintes personnelles, se cramponnant au parti qui prévaut pour le moment, sans aucun souci soit de la morale publique, soit des intérêts religieux. C'est seulement après cet exposé lucide de la politique pontificale que l'on comprend la rapide extension du mouvement provoqué et dirigé par Luther.

M. Baumgarten nous donne des progrès de cette grande révolution une tout autre idée que celle que nous nous en faisions jusqu'à présent. M. Ranke nous avait fait croire qu'ils étaient avant tout dus aux princes allemands représentés par le *Reichsregiment*, gouvernement princier qui fonctionnait pendant l'absence de l'empereur. Mais l'auteur prouve, en se fondant sur des documents irréfutables, que jusqu'en 1525 ils résultaient beaucoup plus des sympathies populaires, et que les *États de l'empire* laissaient faire seulement ce qu'ils ne pouvaient empêcher. Cette démonstration est une partie fort remarquable du volume dont nous parlons.

Comme les Pays-Bas formaient l'une des bases principales de la puissance de Charles-Quint et qu'ils étaient souvent le théâtre de ses guerres avec la France, il est évident qu'ils devaient également jouer un rôle important dans le livre de M. Baumgarten. En qui

Digitized by Google

Charles aurait-il dû placer une plus grande confiance qu'en sa tante Marguerite d'Autriche, qui avait déjà veillé sur son enfance et administré les dix-sept provinces pendant sa minorité? En effet, par son instruction du 15 avril 1522, il semblait lui avoir abandonné le gouvernement intérieur de ces pays. Mais tel était son besoin de domination, tel était son désir de tout décider lui-même, qu'il se mêla sans cesse des moindres détails des affaires néerlandaises. Marguerite se plaignit à différentes reprises de ce contrôle perpétuel et des résolutions de l'empereur, souvent contraires aux siennes. Rien n'y fit. Les ministres de Charles répondaient aux doléances de la gouvernante que leur maître ne demandait l'avis de personne, « qu'il n'y a si grand, ni si sage en son royaume qui lui fasse changer son opinion ».

La misère produite par les interminables exactions de son neveu pousse Marguerite à lui adresser de temps en temps de vives remontrances. « Ils ont fait de leur mieux, écrit-elle, mais ils n'en peuvent plus. » Elle l'exhorte à avoir plus de souci du bien-être de ces pauvres sujets de ses États héréditaires. Mais Charles n'y prête aucune attention, occupé qu'il est de ses vastes desseins politiques et militaires. Quelquefois, le peuple commence à s'opposer à ses mesures violentes; ce peuple qui, d'après la remarque du diplomate anglais Wingfield, « semble ici plutôt être maître que sujet ». Cependant Charles, comme originaire des Pays-Bas, y était toujours assez populaire pour que l'on n'y vînt point encore à des troubles graves et dangereux.

Une des plus grandes qualités de M. Baumgarten est qu'il s'efforce, autant que ses matériaux le lui permettent, de pénétrer dans la vie intérieure de Charles-Quint, dans l'essence même de son caractère et de son intelligence, dans ses préoccupations et ses véritables intentions. C'est un côté que la plupart des historiens antérieurs n'ont que trop négligé. Il nous le montre, ainsi que son frère, rempli d'une ambition effrénée, agissant toujours selon sa devise : *plus ultra*, même dans des moments où il ne sait point comment maintenir sa position déjà acquise. Autant par principe que

Digitized by Google

par désir, ce prince déploie une activité incroyable, ne voulant rien abandonner à la décision de ses ministres. Nous avons vu déjà qu'il en était de même en ce qui concerne les Pays-Bas. M. Baumgarten prouve qu'il s'occupait avec le même zèle des affaires d'Allemagne quand on pouvait le croire absorbé par sa guerre avec la France ou qu'il se trouvait au fond de l'Espagne. Nous arrivons ainsi à nous faire une idée toute nouvelle de Charles-Quint. C'est la même activité absorbante et exagérée qui a animé son fils Philippe II, dont elle fit souvent le malheur. Il n'y a presque pas de page dans ce livre qui ne nous donne des renseignements précieux et ne nous ouvre des horizons nouveaux.

Le style, quoique partout attrayant, n'a pas toujours la même perfection. Ce sont là des inégalités qu'il serait facile de faire disparaître à une seconde édition.

Espérons que M. Baumgarten, qui, soit dit en passant, est un ferme libéral, un historien éclairé et sagement progressiste, pourra continuer avec la même vigueur et mener à bonne fin l'œuvre importante qu'il a si dignement commencée.

M. Philippson.

Digitized by Google

LE GRISOU

Il y a cinq ans, à pareille époque, nous exposions ici ce que l'on savait du grisou, de sa nature, de ses dégagements, de ses effets. L'opinion publique était surexcitée à la suite de la catastrophe de Seraing; c'était de toutes parts l'annonce de découvertes nouvelles destinées à prévenir, sinon à préserver le houilleur; c'étaient aussi des récriminations violentes, des accusations même, et, d'autre part, des promesses d'enquête scientifique à provoquer et de mesures rigoureuses à prendre pour éviter de nouvelles catastrophes.

Puis, le temps s'est passé, d'autres préoccupations sont venues, et il a fallu l'hécatombe des ouvriers de la Boule pour attirer de nouveau l'attention des hommes de science et des législateurs sur ce terrible gaz qui frappe tout un peuple de travailleurs et atteint dans son existence l'une des principales industries qui font vivre le pays.

Il nous a paru qu'en ces circonstances il ne serait pas inutile de jeter un coup d'œil sur les recherches pratiquées depuis nos derniers articles, d'en constater les résultats, d'apprécier ce que dit la science, ce qu'elle promet; ce qu'ordonne la loi, ce qu'elle devrait imposer de plus.

La commission du grisou, nommée en 1879, avait déterminé le programme des études auxquelles il y avait lieu de procéder pour constater les circonstances qui accompagnent les explosions, en rechercher les causes et indiquer les moyens d'empêcher le retour de ces malheurs ou d'en atténuer au moins la gravité.

Digitized by Google

Elle conseillait tout d'abord de créer dans chaque charbonnage un registre spécial destiné à recevoir les observations journalières et périodiques du baromètre et du thermomètre. L'emploi de ce dernier instrument était conseillé pour le fond des mines, ainsi que l'installation d'appareils enregistrant automatiquement les variations de la dépression du ventilateur.

Arrivant un accident, la commission pensait qu'il y avait utilité à publier, aussitôt l'action judiciaire terminée, un résumé de l'enquête relative aux causes et aux effets du sinistre.

Enfin, abordant le problème scientifique, la commission conseillait: au point de vue chimique, l'étude des gaz contenus dans les couches de houille; au point de vue physique, la détermination de l'état de ces gaz et de leur pression.

Parmi les causes d'inflammation du grisou, il y avait lieu de rechercher l'influence de la lampe et celle du milieu où elle est placée, ainsi que les propriétés du gaz résultant des mélanges grisouteux, en tenant compte des différents éléments qu'ils peuvent renfermer : poussière de charbon, vapeur d'eau, etc.

Pour exécuter ce programme très vaste, la commission du grisou demandait le secours du gouvernement.

L'État seul pouvait se charger d'établir ces laboratoires, d'ordonner ces enquêtes, de procéder à ces multiples expériences, absolument indispensables pour élucider ce terrible problème.

Il semblait qu'en présence des catastrophes répétées dont nos bassins houillers avaient été les victimes et qué devant les cadavres de 56 travailleurs que nous enlève, en pleine vie, chaque année, ce fléau du mineur, l'État n'hésiterait pas à prendre toutes les mesures nécessaires réclamées de lui.

L'administration des chemins de fer n'a-t-elle pas eu à sa disposition des millions pour assurer la sécurité des voyageurs? N'a-t-elle pas consacré des sommes énormes à établir ces signaux, ces blocks, ces saxby? Quel était pourtant le nombre des victimes d'accidents de chemin de fer il y a dix

Digitized by Google

ans? De 1835 à 1875, on ne compte que 44 victimes de collisions ou de déraillements, soit 1 mort par an pour 102,800 train-kilomètres. Aujourd'hui, ce chiffre est tombé à 1 mort par 282,000 train-kilomètres. Certes, on ne peut que louer toutes les mesures de prudence décrétées et appliquées qui nous permettent de constater que 3 voyageurs seulement perdent la vie sur 50 millions de personnes transportées. Mais pourquoi hésiter à consacrer à l'étude des explosions du grisou la même somme d'argent, d'efforts et de persévérance?

Ne s'agit-il pas de sauvegarder annuellement la vie à plus de 50 travailleurs?

C'est, diront les mécontents du régime social dont nous jouissons, que le tamponnage des wagons de première classe peut priver le pays de quelque sénateur, tandis que les galeries de mine ne peuvent écraser que de pauvres mineurs.

Que répondre à ce raisonnement, et quels arguments opposer à ces récriminations ?

Quoi qu'il en soit, l'État ne fit rien ; la commission permanente, réclamée par les membres de la commission de 1879, ne fut pas nommée et les quelques renseignements que nous possédons de plus sur cette question sont exclusivement dus à l'initiative et aux travaux supplémentaires de nos ingénieurs du corps des mines.

La seule mesure à signaler est la promulgation d'un nouveau règlement des mines, paru, le 28 avril 1884, au moniteur officiel.

Nous rappellerons que le *grisou* est un composé d'hydrogène et de carbone, que l'on croyait absolument semblable au gaz qui s'échappe en bulles venant crever à la surface de l'eau lorsqu'on remue la boue d'un marais. Asphyxiant quand il est en quantité suffisante, il détone violemment à une source de chaleur atteignant 780 degrés.

Le mineur est prévenu de la présence de son ennemi par l'inflammation de ce gaz à l'intérieur de sa lampe. Celle-ci est munie d'une toile métallique qui permet au grisou de pénétrer à l'intérieur et de brûler à la flamme de la mèche,

Digitized by Google

mais qui refroidit en même temps les produits de cette combustion au point d'empêcher sa propagation à l'extérieur.

On admettait jusque dans ces derniers temps les principes suivants, basés sur la pratique, la tradition, peut-être même certaines expériences tentées dans un milieu de gaz des marais. En dessous de 3 p. c. de grisou dans l'atmosphère de la mine, l'auréole bleue est à peine visible ; à partir de 3 p. c., l'auréole apparaît et devient de plus en plus large; avec 7 p.c., l'inflammation commence; avec 10 ou 12 p. c., l'explosion est instantanée et violente; puis, au delà de cette proportion, l'oxygène manquant, les phénomènes se représentent en sens inverse : à 20 p. c., la détonation est moins forte; au delà de 50 p. c., la lampe s'éteint.

Mais depuis les analyses exécutées par M. Abel, membre de la commission anglaise du grisou; par M. Schondorf, au laboratoire spécial établi par le gouvernement prussien à Bochum, et M. Kreischer, de la commission saxonne, il faut reconnaître que c'étaient là de fausses et dangereuses affirmations.

M. Abel a reconnu deux espèces de grisou : l'un qui répondait bien à la composition du gaz des marais, dont il produisait les effets; mais l'autre, beaucoup plus dangereux, qu'il appelle *quick* ou *scharp*, grisou vif, qui détone avec plus de violence, est beaucoup plus redoutable. Avec le grisou ordinaire, il fallait au moins 6 p. c. de gaz dans l'air de la mine pour produire l'explosion ; avec le grisou vif, la proportion de 2 1/2 p. c. détermine un mélange détonant et l'inflammation générale se produit.

Le grisou ordinaire, lorsqu'il entre pour 6 p.c. dans l'air de la mine, se décèle au houilleur par l'auréole bleue qui apparaît autour de la flamme et qui peut atteindre jusque 3 centimètres : le danger est donc signalé et le travailleur sait que la moindre imprudence peut menacer sa vie. Au contraire, le grisou vif ne donne qu'une indication imperceptible : il frappe plus fort et il frappe en traître, le danger est donc doublé !

MM. Kreischer et Winkler, de la commission saxonne, ont démontré que l'explosion maxima du gaz des marais ou

Digitized by Google

méthane est obtenue avec une proportion de 9.38 p. c. de ce gaz dans l'atmosphère. Mais d'autres hydrocarbures, d'autres gaz, se rapprochant beaucoup, par leur nature et leur composition, du méthane, donnent des effets explosifs maxima avec des proportions beaucoup moindres. C'est ainsi que l'éthylène fait explosion à la proportion de 6.45 p. c. et l'éthane à 5.58 p. c. seulement.

Or, dans le grisou de la mine Kœnig, près Saarbrück, M. Schondorf trouvait 1.62 p. c. d'éthane et il constatait, par l'analyse, que ce fluide si dangereux entrait pour 37 p. c. dans la composition du grisou de la mine d'Obernkirchen!

Malgré donc les indications de la flamme de la lampe de sûreté, le danger, dans un tel milieu, serait imminent et les mesures les plus minutieuses devraient être prises alors que rien, qu'aucun indice ne décèle cette situation critique.

Parfois cependant, le contraire se présente et la violence du grisou est tempérée par la présence de l'azote et de l'acide carbonique. C'est ainsi que M. Monseu, directeur de la glacerie de Roux, trouvait que le grisou du Trieu-Kaisin se compose de 5.75 p. c. d'acide carbonique, de 34.41 de grisou pur et de 55.84 d'azote. Mais les effets n'en sont pas moins terribles, car M. Monseu prouve que ce grisou, tout impur qu'il est, développe, en détonant, une température de 2,818 degrés et produit alors une pression subite de 106,366 kilogrammes par mètre carré! Ainsi s'expliquent facilement, dans les cas d'explosion, ces corps horriblement brûlés, ces cadavres atrocement calcinés et ces éboulements de masses colossales de rochers.

Ce n'est pas, malheureusement, la seule cause d'augmentation de danger que le houilleur doive entrevoir, que ces mélanges chimiques de gaz divers ; une autre cause physique est tout aussi redoutable : la présence de poussières de charbon.

Dès 1876, l'éminent ingénieur anglais Galloway attirait l'attention des exploitants sur ce point, nous le disions il y a cinq ans. Depuis, les travaux récents de la commission allemande du grisou sont venus démontrer jusqu'à l'évidence

Digitized by Google

cette aggravation de danger due aux poussières sèches qui tapissent les parois des galeries et sont soulevées et entraînées en suspension dans le courant d'air.

Les expériences furent multiples et eurent un caractère absolument pratique. Elles avaient lieu dans une véritable galerie et l'on opérait avec du grisou venant des couches en exploitation à la mine Kœnig. Les poussières des divers charbons gras et maigres furent recueillies, analysées et expérimentées, afin que leur influence particulière fût étudiée et déterminée avec soin.

Dans une galerie sans poussière ni grisou, deux mines furent creusées en veine : l'une fut bourrée avec de l'argile et des matières terreuses, et l'autre avec de la poussière de charbon. La mine bourrée d'argile donna une flamme de 2 à 4 mètres de longueur; pour l'autre, bourrée avec la poussière de charbon, la longueur de la flamme atteignit 9 à 10 mètres.

Mais il fallait de plus constater que la poussière de charbon propageait réellement la flamme et portait le danger au loin. C'est ce que l'expérience suivante démontra. La poussière fut répandue sur les parois et le sol de la galerie, d'abord sur 10 mètres de longueur, puis sur 20 mètres et ainsi de suite, et l'on releva la longueur de la flamme de diverses mines chargées de la même quantité de poudre et disposées de la même façon. La poussière tapissant 10 mètres de galerie, la flamme atteignit $34^{m}60$; la poussière couvrant 20 mètres de galerie, c'est une longueur de 42 mètres qui fut constatée; avec 30 mètres de galerie poussiéreuse, c'est 54 mètres, et avec 40 mètres, la longueur de flamme s'étendit à 58 mètres du point de départ!

La flamme peut donc ainsi s'allonger à plus de 50 mètres du fourneau de la mine et, si l'ouvrier mineur a mis le feu à la mèche, convaincu de l'absence de grisou au point où il travaillait, il peut cependant, par ce fait même, causer la catastrophe la plus grave en provoquant, sans s'en rendre compte, l'inflammation du grisou se dégageant d'un soufflard ou d'une taille quelconque située à plus de 50 mètres de distance.

Ce n'est pas tout encore : il s'agit ici d'explosion produite

Digitized by Google

par la flamme de la mine dans une galerie saine; mais quand le grisou se constate, le mélange de ce gaz et de poussière devient explosif! Avec 2 p. c. de grisou, et nous savons que l'on ne peut constater cette quantité minime, la flamme du coup de mine mesure 36 mètres; avec 4 p. c., elle s'étend sur 55 mètres de longueur et les effets mécaniques de l'explosion sont trois fois plus considérables!

Aussi, la commission allemande est formelle dans ses conclusions : elle affirme qu'avec 3 p. c. seulement de grisou dans l'atmosphère d'une mine, toutes les poussières présentent le danger d'explosion.

Ces essais furent répétés en faisant usage de divers explosifs et de divers bourrages.

Des faits constatés, il résulte que la poudre ordinaire donne la plus longue flamme et offre le plus de danger.

La dynamite-gomme serait l'explosif le plus sûr; employé avec un bourrage d'eau, il permettrait d'éviter toute explosion dans les atmosphères renfermant jusque 5 p. c. de grisou. Ajoutons toutefois que l'odeur des vapeurs produites par cet explosif est insupportable.

Mais au-dessus d'une teneur de 5 p. c. de grisou, l'explosion serait inévitable avec n'importe quelle poudre, et quel que soit le bourrage employé. Ce n'en serait pas moins une constatation d'un ordre capital que cette diminution relative du danger avec l'emploi de la dynamite-gomme, et il est à souhaiter que ce point, sur lequel la commission allemande n'a pas assez insisté et que M. Galloway ne peut pas admettre, soit contrôlé à nouveau : une série d'expériences, en démontrant nettement le bien ou le mal fondé, est nécessaire et indispensable.

M. Galloway est persuadé que l'humidité est un obstacle suffisant à la propagation de la flamme. Il a enregistré de très grandes différences dans des expériences tentées dans d'égales conditions par un temps sec ou par un temps humide. Dans un accident survenu aux mines d'Abercarne, cet ingénieur a constaté que la flamme de l'explosion fut arrêtée rien qu'en passant dans une galerie humide, ce qui sauva la vie à 70 per-

Digitized by Google

sonnes qui se trouvaient à 180 mètres du point de déflagration.

Il suffirait donc, d'après cela, d'entretenir simplement l'atmosphère de la mine dans un état d'hygrométrie suffisante pour empêcher l'existence de poussières sèches : des jets de vapeur, des pulvérisations d'eau ou un arrosage dans les galeries poussiéreuses sont les moyens tout indiqués pour obtenir ce résultat important dans les mines où les charbons gras exploités sont si poussiéreux et en même temps si grisouteux.

Rappelons-nous que trois causes sont dominantes dans les catastrophes de nos mines belges. Sur 100 explosions, 46 sont dues à un coup de mine, 19 aux lampes, 3 aux dégagements instantanés. Supprimons les dangers du tirage à la poudre et de l'éclairage, et nous aurons réduit les dangers d'explosion de 65 p. c. Nous aurons en même temps réduit le nombre des victimes frappées par le grisou de plus de 90 p. c. !

La question du tirage à la poudre est donc des plus importantes et il faut qu'à bref délai tous les efforts s'unissent pour élucider les divers points qui restent encore obscurs, tant sur le rôle des poussières de charbon sèches et humides que sur les effets de la dynamite-gomme ou du fulmicoton.

Vient la seconde grande cause des coups de grisou : l'éclairage et les systèmes de lampes employés. La commission allemande n'a pas moins approfondi cette question que la précédente. Trois lampes ont été classées comme réunissant les qualités voulues de sécurité et de pouvoir éclairant.

La lampe Boty, qui est la Davy avec verre et que l'on appelle en Belgique la lampe de porion, indique de 2 à 4 1/2 p. c. de grisou et est estimée suffisamment sûre.

La lampe Mueseler, qui est obligatoire dans nos mines, n'indique le grisou qu'à partir d'une teneur de 2 1/2 à 3 p. c. de ce gaz dans l'atmosphère. La flamme ne sort pas facilement à l'extérieur, même dans un courant d'air assez vif, et la cheminée est une cause de sécurité de plus.

Digitized by Google

Toutefois, on lui fait un reproche dont il serait nécessaire de rechercher le bien fondé : il paraîtrait que l'on a constaté que le grisou, s'enflammant à la mèche sous la toile diaphragme, brise le verre et supprime ainsi complètement toutes les garanties de sécurité.

La lampe Pieler est une Davy, mais alimentée par de l'alcool. De plus, un cône métallique entoure la mèche et cache la plus grande partie de la flamme. Le mineur peut ainsi observer plus facilement l'allongement de l'auréole. Dans un milieu où le grisou entre pour 1/4 à 2 1/2 p. c., l'auréole s'allonge de 30 millimètres. Puis, à 2 1/2 p. c. elle grandit encore et avec 5 p. c. de grisou elle atteint 92 millimètres.

C'est donc un indicateur précieux de grisou. Toutefois, la lampe Pieler n'éclaire pas suffisamment ; elle présente encore cet inconvénient grave de consommer de l'alcool, liquide très volatile, très facilement vaporisable et inflammable et par conséquent dangereux à introduire dans des milieux détonants.

Il en est de même de la lampe de Wolff, dont le rallumage se pratique sans ouvrir le corps de la lampe, la mèche s'enflammant grâce à une bande de papier garnie d'amorces qu'un choc fait allumer. Cette qualité n'est cependant pas compensée par l'emploi nécessaire de la benzine, huile trop volatile pour être maniée sans danger.

La lampe permet de constater le grisou quand il existe en quantité suffisante ; mais n'y a-t-il pas des indications précédant ce dégagement ? N'a-t-on pas constaté certains phénomènes toujours précurseurs de l'irruption du grisou dans les mines ? Le baromètre ne peut-il pas servir d'indicateur ? Les observations que nous citions ici en 1882 ont été poursuivies sur la marche de cet instrument comparée au dégagement de grisou. L'on sait que la baisse du mercure indique une diminution de la pression atmosphérique. Elle doit donc coïncider avec des effluves plus considérables de grisou, car celui-ci, étant alors moins comprimé dans la roche, peut s'échapper plus librement.

Digitized by Google

Une coïncidence frappante constatée entre les dégagements plus considérables de grisou et les baisses profondes et rapides du baromètre n'avait donc rien d'extraordinaire. Mais ce parallélisme des deux phénomènes ne peut réellement se démontrer que dans les mines déjà en exploitation depuis un certain temps, surtout lorsque les remblais sont peu soignés et peu serrés. En effet, si la couche en exploitation est de puissance considérable, 1^{m}20, par exemple, d'épaisseur, il ne sera pas nécessaire d'entamer profondément la roche pour assurer le roulage et le service de la mine. Les déblais seront alors peu compacts, les vides entre les pierres dans les massifs déhouillés seront considérables. De plus, pour éviter la déperdition du courant d'air dans toutes les directions et pour assurer la ventilation énergique des chantiers, on établira de véritables murs aux limites des voies de roulage. Ces murs forceront le courant à suivre la galerie qu'il doit aérer, mais derrière eux il existera ainsi un réservoir immense de grisou se dégageant peu à peu des débris de la couche, des havries, du charbon de mauvaise qualité, souvent le plus grisouteux, et que l'on a abandonné avec les déblais. En temps normal, la pression du courant d'air produit par le ventilateur, dont la vitesse est réglée, suffira pour tenir ce grisou emprisonné; mais qu'une baisse rapide de la pression atmosphérique vienne à se produire, ou bien que la colonne du baromètre descende même un peu après s'être tenue très haut pendant plusieurs jours, le régime qui s'était établi n'existera plus; l'équilibre sera détruit et le grisou s'échappera par toutes les ouvertures des remblais : en un instant, la mine sera envahie, le mélange détonant qui n'existait pas il y a quelques heures atteindra la composition d'effet destructif maximum et le péril de l'explosion deviendra imminent.

L'influence de la variation de la pression atmosphérique sur les dégagements de grisou dans les mines où les remblais sont peu compacts est donc indiscutable et les observations pratiquées en septembre 1885 à la mine d'Ath Gouley par M. Hilt mettent cette coïncidence hors de doute.

Mais il n'en est pas de même s'il s'agit du dégagement du

Digitized by Google

grisou sortant de la veine où il est emprisonné à de trop fortes pressions pour qu'une différence de quelques millimètres de mercure puisse influencer son débit. En d'autres termes, les observations du baromètre seront utiles, indispensables même et nécessaires dans un charbonnage dont les travaux seront étendus et les couches d'épaisseur moyenne. Dans de telles conditions, la marche du ventilateur devra absolument être assujettie à celle du baromètre, car de l'allure de cet instrument pourra se déduire catégoriquement un état de sécurité ou de danger pour la mine en exploitation. Comme conséquence, il faudra donc obéir au baromètre lorsqu'il indiquera par sa baisse que l'atmosphère de la mine devient plus grisouteuse, qu'il est donc urgent d'ordonner plus de prudence encore, de recommander l'examen minutieux des lampes et d'interdire le tirage des coups de mine pour l'abatage de la roche ou de la veine.

Mais quant au dégagement du grisou s'échappant de la houille vierge, l'on peut dire qu'il ne sera certainement pas influencé par la variation de la pression atmosphérique.

Le grisou restera confiné dans les remblais par une pression de quelques centimètres d'eau ; mais il n'y a pas de force mécanique qui pourrait empêcher le dégagement dans les couches grisouteuses de nos charbonnages réputés les plus dangereux. Et si l'on peut redoubler de précautions à l'annonce de la baisse barométrique pour éviter les accidents causés par la lampe ou les coups de mine, si l'on a ainsi quelques indices du danger qui peut provenir de ces deux causes, par contre, on peut affirmer que la constatation de ce phénomène ne peut être d'aucun secours et ne peut aucunement précéder ou influencer les dégagements continus ou instantanés des couches vierges.

Les expériences de MM. les ingénieurs belges Jacquet, Legrand, Macquet, Soupart et Watteyne, exécutées dans les charbonnages du Couchant de Mons et du bassin du Centre, viennent, en effet, démontrer combien l'exploitation des couches sujettes à des dégagements instantanés est périlleuse, tant la pression du grisou dans la houille est formidable.

Digitized by Google

Les résultats constatés sont réellement effrayants et doivent faire craindre chaque jour des catastrophes aussi terribles que celle de l'Agrappe en 1879.

On se rappelle ce dégagement d'un volume énorme de grisou se produisant subitement à l'étage de 610 mètres, retournant le courant d'air, s'échappant par le puits d'extraction, entraînant jusqu'à la surface des morceaux de charbon gros comme des noisettes, puis s'enflammant au foyer des mécaniciens et donnant le spectacle terrible d'un véritable volcan, avec sa flamme énorme haute de 40 mètres et ses explosions multiples.

A quelle pression devait donc être comprimé ce grisou qui avait produit de tels effets, qui avait transporté des blocs de rocher à 62 mètres de distance du point de dégagement, qui avait broyé des tuyaux en tôle et des wagonnets lancés à 50 mètres du front du chantier, qui avait enfin pulvérisé et lancé dans la galerie, dans le puits et jusqu'au jour, plus de 40 wagons de dix tonnes de charbon pulvérisé?

Les expériences pratiquées aux charbonnages de Crachet-Picquery à Frameries, par MM. Durant et Soupart, avaient bien démontré que la pression du grisou dans la houille atteignait 16 et 20 atmosphères. Mais cette pression était-elle uniforme? Pouvait-elle être constatée par des sondages et ses effets pouvaient-ils être atténués par quelque mesure préventive?

C'est pour répondre à ces questions qu'ont été entreprises par nos ingénieurs du corps des mines, sous la direction de MM. Schorn et Van Scherpenzeel-Thim, les recherches sur la pression du grisou dans les couches de houille.

Nous n'en citerons que deux qui suffiront à démontrer l'importance de ces expériences et leur grand intérêt.

Un bouveau ou galerie à travers bancs allait atteindre, aux Charbonnages-Unis de l'ouest de Mons, la couche Petite Chevalière, et l'on était à $2^{m}50$ de la veine, la stampe étant composée de roches bien compactes et bien naturelles. Trois trous de sonde furent creusés à travers la roche pour atteindre la veine : celle-ci reconnue, les trous furent bouchés et un

Digitized by Google

manomètre installé sur chacun d'eux indiqua la pression du grisou.

Les trois trous étaient distants de 2 mètres à 2m50. Si donc la pression était uniforme dans la couche, les manomètres devaient donner la même indication :

Trous.	N° 1. Atmosph.	N° 2. Atmosph.	N° 3. Atmosph.
Pression constatée le 15 mars.	10	20	8
— le 16 —	19	25	20
— le 18 —	16	29	16
— le 22 —	16	34	35
— le 26 —	11	33	36
— le 30 —	10	33	37

Dans la couche Mouton, la pression constatée fut plus élevée encore :

Le 28 mai, on constate . . .	16	atmosphères.
Le 29 —	32	—
Le 1er juin —	39	—
Le 10 juin —	42.5	—

Le 12 juin, la pression restant stationnaire, on enlève le manomètre, on laisse dégager le grisou et, pendant 10 jours, le trou reste libre, le gaz se dégageant librement avec abondance.

Le 22 juin, on replace le manomètre et, malgré cette saignée qui a duré dix fois 24 heures, on constate encore :

Le 22 juin	22	atmosphères.
Le 23	27	—
Et le 28	35	—

qui ont persisté jusqu'à la fin de l'expérience, arrêtée le 9 juillet.

Ainsi donc, il est constaté que le grisou se trouve comprimé dans la houille à une pression qui atteint 430,000 kilogrammes par mètre carré; que cette pression n'est pas uni-

Digitized by Google

forme, qu'elle varie d'un point à un autre et que la différence peut atteindre plus de 200,000 kilogrammes par mètre carré à une distance de moins de 3 mètres! que les trous de sonde peuvent donc révéler certains points dangereux, mais pas tous; que ces trous de sonde, enfin, ne peuvent saigner la veine de son grisou, dont la pression reste tout aussi élevée jusqu'au jour de l'abatage! En un mot, dans certaines couches en exploitation, des catastrophes comme celle de l'Agrappe sont à redouter à chaque instant, et si l'on peut prévoir ce danger dans une certaine mesure, on ne saurait ni se prémunir ni se défendre contre les effets de ces terribles dégagements instantanés.

Mais peut-on, en interprétant les résultats des expériences tentées, entrevoir des conséquences pratiques?

De l'analyse des phénomènes qu'il a observés et étudiés de près, M. Macquet tire les conclusions suivantes : il existe des pressions locales, des centres de pression en équilibre instable et sources de grisou. Or, les couches sont élastiques et les gaz qu'elles renferment dans leurs pores doivent transmettre un choc ou une détente qui se produit en quelque point par n'importe quelle cause. Il s'établirait alors, dans la masse, des ondulations de pression concentrique au point frappé et en rapport avec la nature du choc. Si celui-ci est brusque et énergique, l'expansion sera rapide et violente : ce sera le cas d'un déhouillement trop rapide ou encore d'un éboulement. Au contraire, si la propagation se fait insensiblement avec une vitesse uniforme dans toutes les directions, la pression du gaz ne subira pas d'*acoup*, mais diminuera insensiblement. Il faudra donc imposer une méthode d'abatage bien régulière, précédée d'une entaille dans la veine qui permettra à celle-ci de se détendre, et accompagnée d'un boisage très solide pour parer à tout éboulement.

Enfin, des trous de sonde de grande longueur et munis de manomètre permettront de se rendre compte du travail qui s'opère dans la veine et de l'imminence du fort dégagement instantané, celui-ci étant *précédé*, on l'a constaté, d'une *baisse manométrique*.

Digitized by Google

Mais que de causes d'accidents et que de victimes encore en perspective dans ces exploitations cent fois plus périlleuses que les mines de Sibérie!

Et quels règlements nouveaux réclamer?

Faut-il encore modifier la loi récente et pourrait-on lui demander davantage alors qu'elle ne date que de deux ans?

C'est ce que nous allons examiner.

La loi du 28 avril 1884 s'occupe d'abord des plans de mines. La vérification de l'observation de la loi sur ce point est facile à l'ingénieur des mines : un simple parcours des travaux lui permet de juger si les plans sont tenus au courant.

L'article 6 est-il toujours bien observé et en a-t-on exigé partout l'application? « Chaque siège d'exploitation, dit cet article, aura au moins deux issues distinctes accessibles, en tout temps, aux ouvriers occupés dans les divers chantiers de la mine. »

Qu'entend-on par issue? Est-ce un puits, un touret, ou une simple voie d'aérage? Quelles dimensions doit-elle avoir cette issue? Quelles conditions doit-elle réunir pour être accessible en tout temps?

A-t-on voulu dire que le puits de retour d'air sera poussé à égale profondeur que le puits d'extraction et sera mis en communication avec chaque chantier par des voies suffisamment larges pour assurer le passage facile des ouvriers?

Nous lisons, article 13, § 6° : « Les dispositions nécessaires devront être prises par la direction de la mine pour pouvoir, en cas d'accident à l'appareil d'extraction, retirer les personnes qui se trouveraient dans les cages ou dans les cuffats. » Ces dispositions sont-elles bien généralement prises?

Dans tous les cas, nous pensons qu'il serait utile de voir l'État organiser, dans chaque grand centre industriel, un service de sauvetage. Une locomobile et un treuil à vapeur facilement transportables, un appareil Denayrouze pour pénétrer

Digitized by Google

dans les milieux asphyxiants, des lampes électriques : tels seraient les principaux éléments de la station de sauvetage qu'il serait utile d'établir par groupe de charbonnages. N'organise-t-on pas l'éclairage des côtes et ne dispose-t-on pas des canots de sauvetage de l'État en cas de tempête?

La formule qui détermine les dispositions à prendre pour assurer l'aérage est assez vague :

« ART. 17. Dans toute exploitation souterraine, l'assainissement de tous les points accessibles aux ouvriers sera assuré par *un courant suffisant* d'air pur.

« ART. 21. Les remblais seront avancés en tout temps à une *distance convenable* des fronts de travail, afin que le courant d'air soit toujours *suffisamment* actif pour empêcher les gaz nuisibles de s'y accumuler : on évitera toutefois une accélération *trop grande* de la vitesse du courant. »

Qu'entend-on par courant d'air *suffisant?*

Quelle est la distance qui est *convenable?* A quelle vitesse le courant d'air est-il *suffisamment* actif et à quelle autre l'est-il *trop?*

Comment l'exploitant peut-il savoir s'il est en défaut et s'il viole le règlement ?

N'était-il pas plus simple et plus net de dire : Il passera par seconde, dans les galeries qui auront telles dimensions, un volume d'air d'autant de litres, à telle vitesse, par tant d'hectolitres de houille extraite. L'ingénieur connaissant le coefficient imposé pourrait contrôler son aérage. Actuellement et avec les formules vagues employées par le règlement, il ne peut savoir s'il reste dans les limites que l'administration des mines a voulu prévoir.

Les mines à grisou sont divisées en trois catégories : les mines *peu grisouteuses*, les mines *grisouteuses* et les mines *à dégagement instantané*. Ce classement est rationnel : il permet de mesurer pour chaque catégorie la sévérité des mesures à suivre, celles-ci variant énormément de la première à la troisième classe.

Digitized by Google

Les mesures nouvelles prescrites visent surtout les mines à dégagement instantané.

« ART. 37. Toute galerie en percement vers des couches réputées sujettes à dégagements instantanés de grisou sera aérée par un courant d'air soufflant venant directement du puits d'extraction et retournant ensuite à la bure d'appel le plus directement possible, sans passer, toutefois, sur d'autres ateliers en activité. La galerie qui servira de retour sera solidement construite et entretenue en bon état. »

Les articles 35 et 36 obligent à pousser le puits d'aérage à la profondeur des travaux à exécuter; le grisou se dégageant subitement en grande abondance trouve ainsi le passage libre et n'envahit plus les travaux supérieurs.

L'article 38 impose l'obligation, lorsqu'on présume la proximité d'une couche à dégagement instantané, de faire des trous de sonde traversant complètement la couche et d'attendre ensuite au moins deux jours avant de la mettre entièrement à découvert.

De même, tout travail en œuvre de veine dans une couche à dégagement instantané doit être précédé d'un sondage régulier pour faciliter l'évacuation du grisou.

Nous avons vu que ces sondages ne seront pas toujours capables d'assurer la sécurité du travailleur; néanmoins, ils permettront certainement, dans bien des cas, aux ouvriers de battre en retraite à temps. C'est ainsi qu'au puits n° 2 de l'Agrappe, un accident a encore été évité, le 11 juin 1885, dans la même couche Épuisoire, source du dégagement violent de la catastrophe du 17 avril 1879.

Quatre trous de sonde y avaient été forés et les ouvriers, en arrivant à la besogne, à 5 heures du matin, s'étaient assurés qu'ils ne donnaient pas de grisou, puis s'étaient mis au travail. Vers 8 1/2 heures, un des trous se mit tout à coup à siffler bruyamment : un jet de grisou et de poussière de charbon s'en échappait avec une violence qui allait toujours en croissant. Ce que voyant, les ouvriers prirent la fuite. Ils étaient à peine à 14 mètres du front de taille qu'ils venaient de quitter, qu'un bruit sourd, qui se répéta trois fois,

Digitized by Google

semblable à trois coups de tonnerre, se fit entendre. En même temps, leurs lampes s'éteignaient et ils étaient atteints dans le dos par des fragments de charbon projetés avec force et un volume énorme de grisou envahissait la galerie.

Grâce à la disposition des travaux et aux trous de sonde creusés, on évita certainement une catastrophe de plus.

Citons enfin, comme dernière mesure relative aux mines à dégagements instantanés, l'interdiction d'emploi des feux nus, tant à l'intérieur des bâtiments abritant les différents puits du siège d'exploitation qu'aux abords des puits.

L'administration a eu en vue d'éviter ainsi des catastrophes comme celle de l'Agrappe. On sait que le grisou s'était enflammé au foyer du mécanicien. Jusqu'alors, quoi qu'on ait dit et imprimé, les feux nus n'étaient nullement interdits aux abords des puits.

Mais le foyer de l'Agrappe a-t-il donc été la cause de la catastrophe et doit-on attribuer à sa présence ce grand nombre de victimes? Au contraire. Le grisou, s'enflammant, flamba à la gueule du puits d'extraction, retournant ainsi le courant d'air et produisant un appel énergique par le puits de retour et contre la force même du ventilateur. M. Bouchez, directeur de l'Agrappe, eut la présence d'esprit, dans ce moment effroyable, de se rendre compte de l'effet contraire du ventilateur, qui ne pouvait lutter contre ce bec de gaz immense transformant le puits en une vaste cheminée d'appel. Il fit arrêter le ventilateur et, grâce à cette mesure, l'air frais put descendre par le puits de retour d'air; les ouvriers qui étaient restés dans les travaux suivirent le courant d'air pur renversé et c'est ainsi que 88 personnes eurent la vie sauve. Si le grisou n'avait pas flambé, s'il avait envahi les travaux, en suivant la marche habituelle du courant d'air, nul doute que le torrent de gaz n'eût balayé toutes les galeries et que l'on n'eût compté 209 victimes au lieu de 121.

Ce qui ne veut pas dire, toutefois, que l'interdiction des feux nus à la surface ne soit pas une mesure de prudence et de sécurité : ce qui s'est produit à l'Agrappe peut se présenter dans

Digitized by Google

de tout autres conditions ailleurs, et le danger d'explosion doit toujours être évité. L'article 41 du nouveau règlement est donc à approuver tout comme l'article 42, qui prescrit que nulle toiture ne peut exister au-dessus des châssis à molettes des puits d'extraction, ces châssis devant être construits en matériaux incombustibles.

Pour l'éclairage des mines à grisou, l'emploi des lampes de sûreté alimentées à l'huile végétale pure est obligatoire. Elles sont du type Mueseler. Elles doivent être fermées à clef.

Si elles s'éteignent dans les travaux, elles peuvent être rallumées au fond, à proximité du puits d'entrée de l'air, dans les mines peu grisouteuses et grisouteuses, et elles doivent être rallumées à la surface dans les charbonnages sujets aux dégagements instantanés.

Nous avons dit, il y a cinq ans, ce que nous pensions de la lampe électrique : elle ne prévient pas le danger, elle ne donne au mineur aucune indication sur l'atmosphère de la mine, elle est fragile, cause l'explosion si elle se brise, et enfin nécessiterait de forts courants électriques qui, en cas de bris des fils et de contact, feraient également exploser le grisou. Les essais de la commission allemande ont prouvé que les fils de fer et de cuivre produisent l'explosion du grisou avant d'être amenés à leur point de fusion.

La lampe électrique n'est donc pas le meilleur moyen à proposer et mieux vaudrait s'efforcer de perfectionner la Mueseler, si on peut lui reprocher encore quelque défaut.

La fermeture à clef ne nous paraît pas suffisante, l'ouverture des lampes est trop facile à obtenir avec ce système : un morceau de bois taillé a vite remplacé la clef. Quoique les cas d'imprudence de cette espèce soient devenus excessivement rares, il faudrait cependant rechercher si d'autres moyens — à l'aide d'un scellé en plomb, ou de l'électro-aimant, deux systèmes employés chez nos voisins, — sont suffisamment pratiques et plus sûrs.

Enfin, n'y a-t-il pas lieu d'ordonner le rallumage des lampes au fond par l'électricité? L'établissement de lampe-

Digitized by Google

ries même à proximité des puits d'air dans les mines grisouteuses n'est pas toujours à conseiller, il y a ainsi une cause de danger de plus. Tandis qu'avec le rallumage électrique, rien n'est à craindre. MM. Durant et Hubert avaient imaginé de faire passer au-dessus de la mèche un fil de platine qui recevait le courant électrique d'un accumulateur installé à l'entrée du bouveau d'entrée d'air et rallumait ainsi la lampe éteinte. La modification coûtait par lampe 40 ou 50 centimes et le rallumage se faisait rapidement, facilement et sans aucun danger.

Y a-t-on trouvé quelque inconvénient, ou la routine est-elle la seule coupable?

Quant à l'emploi des explosifs, voici ce que le règlement impose :

« Art. 57. L'introduction des cartouches dans les fourneaux et le bourrage ne pourront se faire qu'à l'aide de bourroirs en bois, en zinc ou en cuivre rouge, en évitant les chocs autant que possible.

« On n'emploiera pour le bourrage que des substances non susceptibles de produire des étincelles.

« Art. 58. Toute mine ratée ne pourra être débourrée.

« Art. 59. *Sans une autorisation préalable*, l'emploi des explosifs est interdit :

« 1° Dans toutes les mines à grisou, pour l'abatage de la houille;

« 2° Dans les mines grisouteuses et à dégagements instantanés, pour l'ouverture de la galerie supérieure de retour d'air; pour les travaux préparatoires en veine, aérés par un courant d'air descendant; pour tous les travaux à la pierre lorsqu'il est à présumer que ces travaux sont sur le point de rencontrer une couche de houille exploitée et, en général, une excavation dans laquelle le grisou pourrait s'être accumulé;

« 3° Dans les mines à dégagements instantanés : pour le creusement des galeries lorsqu'elles sont sur le point de rencontrer une couche à dégagements instantanés de grisou; dans ces mêmes couches pour le coupage des voies et autres

Digitized by Google

travaux à la pierre qui ne sont pas ventilés par un courant d'air frais n'ayant passé sur aucun atelier d'abatage en activité. »

Il résulte donc de cet article 59 que l'emploi des explosifs est interdit *en principe* dans les mines à grisou.

De fait, l'autorisation préalable est toujours demandée et souvent accordée.

Aurait-on pu et dû se montrer plus sévère et interdire toujours et dans tous les cas l'emploi de la poudre? Ici, la divergence des opinions est grande. Pour les uns, la suppression du travail à la poudre entraînerait la ruine et la fermeture de la majorité de nos exploitations déjà si peu prospères; pour les autres, au contraire, le travail mécanique bien conduit ne coûterait pas plus cher et donnerait les mêmes avancements. Pour ceux-ci, le travail à la bosseyeuse ne supprime aucunement le danger, et la nappe d'étincelles produite constamment par le choc des outils est tout aussi redoutable que la flamme du coup de mine. Pour ceux-là, ces étincelles sont inoffensives et ils citent à l'appui l'usage de la bosseyeuse à Marihaye, où on l'emploie sans accident depuis cinq ou six ans.

L'expérience doit donc encore ici prononcer, comme elle doit dire si tels explosifs, la dynamite-gomme ou le fulmicoton, par exemple, sont maniables plus sûrement et de sécurité plus grande que la poudre ordinaire.

Pour le travail en veine, il paraît prouvé aujourd'hui que l'aide de la poudre n'est nullement nécessaire.

Aux houillères de Shipley (Angleterre), l'abatage se faisait à l'aide de cartouches de chaux et l'on obtenait, pour une durée de travail de cent heures, une production supérieure de 140 tonnes à celle de l'abatage ordinaire.

Dans plus d'un charbonnage belge, le travail à l'aiguille-coin en veine a été également reconnu tout aussi rapide et tout aussi économique.

Tenant compte de ces faits, on pourrait donc aujourd'hui demander que l'emploi de la poudre pour l'abatage soit totalement interdit dans les mines grisouteuses.

Digitized by Google

De plus, considérant les résultats importants constatés par les expériences de la commission allemande, le règlement pourrait exiger aujourd'hui l'arrosage des galeries de mines et l'emploi des bourrages à l'eau.

Nous avons vu leurs résultats si favorables et si formellement énoncés. Mais, fussent-ils même mis en doute, comme ils ne peuvent qu'augmenter la sécurité des travailleurs sans entraîner aucune difficulté ni aucune entrave à l'exploitation, il nous paraît que leur application serait nécessaire et urgente et ne pourrait rencontrer aucune opposition ; ce serait toujours une mesure de précaution de plus.

Constatons cependant que de cet examen rapide de la question du grisou, ce qui résulte jusqu'à l'évidence, c'est notre ignorance des causes et des effets.

Quelle composition le grisou a-t-il dans telle couche et quelle autre dans telle veine? Comment distinguer la force et le danger de tel et tel mélange détonant? Comment s'éclairer dans ces atmosphères explosives? Comment travailler la roche et comment attaquer la veine qui compriment le gaz asphyxiant et meurtrier? Comment prévoir ces amas de grisou à ces pressions si redoutablement élevées? Comment arriver sans danger à exploiter ces veines explosant d'elles-mêmes?

En notant toute cette impuissance de la science, toutes ces constatations redoutables de la violence d'un péril constamment menaçant, ne doit-on pas admirer l'héroïsme de ces pauvres travailleurs qui tous les jours vont braver la mort pour gagner un peu de pain?

Héroïsme ou nécessité? Sont-ils libres d'accepter ou de refuser ce travail des mines? Peuvent-ils entreprendre autre chose? Ont-ils l'instruction nécessaire? A-t-on songé à eux? A-t-on travaillé pour eux qui peinent pour les autres? Le péril grandissant à mesure que les puits s'enfoncent et les idées des masses s'élargissant et devant, tôt ou tard, s'imposer, n'est-il pas à prévoir qu'un jour, peut-être proche, viendra où l'existence des mines à dégagements instantanés

Digitized by Google

sera discutée? Que faire alors de cette population? A côté de la question scientifique se posera la question sociale. Est-il donc problème plus intéressant pour la nation et dont la solution s'impose avec plus d'énergie? Non! et il serait à souhaiter de voir l'opinion publique s'émouvoir enfin et notifier, s'il le faut, aux législateurs qu'il est urgent et indispensable de décréter toutes les mesures nécessaires pour entreprendre les expériences réclamées, poursuivre les essais entamés, élaborer les lois indispensables, élucider enfin la question du grisou!

Des millions sont demandés pour élever des machines de guerre et préserver notre nationalité contre une attaque éventuelle : le grisou est un autre ennemi qui tue, lui aussi, nos travailleurs, qui menace, lui aussi, la nation dans sa production. Pourquoi la législature refuserait-elle de s'en préoccuper?

J. Scloneux.

Digitized by Google

DEUX PROFILS

ESQUISSE

I

Un gros chat gris, tout rond dans sa fourrure d'hiver, dormait à plat ventre, les pattes en avant, le museau allongé, accompagnant de son ronron sourd le pétillement sec du feu de bois.

La vieille fille le poussa du pied avec un brusque mouvement d'impatience :

« Tais-toi, Minet ! »

Cette attaque insolite et brutale fit entr'ouvrir deux yeux verts étonnés ; puis, avec un miaulement surpris, la bête se tourna de l'autre côté et se rendormit.

M^lle^ Louise lui tourna le dos et elle regarda par la fenêtre.

L'idée ne lui était jamais venue qu'il manquât quelque chose à son bonheur. Blottie dans le modeste nid que la destinée lui avait bâti, elle regardait passer les choses du dehors avec un frisson d'aise, sans songer qu'il y eût au monde d'autres gîtes, ni de plus chauds abris.

Tous les soirs, à la même heure, l'escalier de bois craquait sous un pas bien connu ; bientôt, une figure fanée, mais rubiconde et ensoleillée de bonne humeur, glissait son rayonnement dans l'intervalle de la porte entr'ouverte, et Marthe disait, d'une voix gaie, sur un ton d'interrogation badine :

« On entre? »

L'été, on poussait les deux fauteuils près de la fenêtre, d'où l'on voyait le ciel bleu s'empourprer des feux rouges du

Digitized by Google

couchant. L'hiver, on s'asseyait auprès de l'âtre, d'où un clair feu de bois lançait à la ronde sa flamme haletante.

Alors, dans cette demi-obscurité, discrète et encourageante, beaucoup de choses passées sortaient de l'ombre et une à une renaissaient. On tissait à nouveau les deux trames jusqu'au point où elles en étaient venues à se confondre, renouant par un effort de mémoire les fils qui venaient à se casser, brodant sur le mince canevas des enjolivures que personne ne contestait.

Ainsi, ces deux vies incomplètes s'achevaient l'une l'autre par une sorte de compromis réparateur. Aucune ambition ne les tourmentait. Tout au plus quelque projet en l'air, bâti pour le coup d'œil du moment, rompait-il çà et là la perspective uniforme de leur route commune. Le jour venu de donner suite à leur dessein, un dégoût venait.

Les deux amies s'emparaient de leurs fauteuils, comme on reprend possession d'un butin reconquis, et s'y carrant à l'aise, elles disaient avec un soupir de soulagement :

« Nous avons bien le temps. »

Peu à peu, leurs vies s'étaient fixées dans les limites étroites des habitudes quotidiennes. Elles n'en souffraient pas, car aucune curiosité ne sollicitait leur esprit.

Elles se pelotonnaient, avec une âpre volupté, dans l'atmosphère tiède qui les entourait, satisfaites de se suffire, ne demandant rien à personne, descendant tout doucement la pente inévitable où d'autres se précipitent.

Cependant, ce jour-là, chose extraordinaire, M^lle^ Louise était irritable et mécontente. Toutes les choses qui avaient rempli sa vie jusque-là lui paraissaient tout à coup misérables et petites. Elle les reprenait une à une pour les rejeter toutes avec une pitié méprisante.

Surprise et inquiète, elle interrogeait les symptômes nouveaux, qui, concentrant sur eux seuls toute son attention, secouaient brusquement la longue léthargie de son cœur. Dans ce chaos de sentiments contradictoires, elle ne se retrouvait plus. Elle ne savait à quoi s'en tenir ni par quel bout souder les choses vieilles aux choses nouvelles. Machinale-

Digitized by Google

ment, elle dessinait, sur la vapeur mate des vitres, des arabesques étranges. De temps en temps, un courant de sang chaud se précipitait de son cœur jusqu'aux extrémités de sa personne et elle murmurait :

« Pourquoi pas? »

Elle tira de son corsage un pli long et mince et considéra le timbre de l'enveloppe avec attention. C'était celui de la petite ville où elle était née, à dix lieues au delà des frontières. Elle déplia la feuille avec une sorte de respect craintif.

L'écriture était fine, le crépuscule commençait à étendre autour d'elle son ombre grise. Elle fouilla dans sa poche avec l'instinct de l'habitude et en tira un étui de peau verte; mais aussitôt, avec un mouvement d'humeur, elle le rejeta loin d'elle et collant sa joue à la vitre, elle dit, tandis qu'une rougeur colorait son front pâle :

« On y voit. »

La nuit était tout à fait venue qu'elle était encore là, regardant passer dans l'ombre un cortège de choses gaies.

Tout à coup, un bruit d'objets cassés, pêle-mêle de débris s'entrechoquant avec fracas, monta d'en bas jusqu'à elle. En même temps, une porte s'ouvrit à l'étage inférieur et une voix claire cria dans l'escalier :

« Qu'est-ce qu'on casse là-bas? »

M^lle^ Louise quitta la fenêtre et alluma la lampe. Elle écoutait d'une oreille distraite le débat animé qui, d'en bas, arrivait à ses oreilles par éclats intermittents. Ce bruit l'importunait. Il jetait une note fausse au milieu de l'harmonie qui venait de la bercer, et ce son discordant la déconcertait.

Elle aurait voulu que les choses s'expliquassent d'elles-mêmes, sans qu'elle eût à s'en mêler. L'idée d'avoir à couper une à une les mailles du réseau où elle avait dormi si longtemps la jetait dans une confusion profonde. Elle regardait finement le jeu de la flamme en disant à intervalles réguliers avec un hochement de tête ennuyé :

« Comment faire? »

Avouer les choses telles qu'elles étaient, la pensée ne lui en venait pas. Elle-même ne s'approchait de ce mystère qu'avec

Digitized by Google

respect, soulevant d'abord un coin du voile, puis l'écartant brusquement tout entier, sans se lasser de l'éblouissante clarté qui l'aveuglait. Tout le reste était de la nuit.

Et peu à peu le lointain passé reverdit sous ses yeux. Parmi les tableaux que sa mémoire lui présentait, un souvenir plus vif que les autres surgissait avec une obstination singulière. Lui seul avait conservé, parmi les débris secs qui jonchaient le chemin, une apparence de vie et comme une promesse de revivance. Elle en ressentait une impression violente, faite de surprise, d'inquiétude et de joie; et l'intensité de ces sensations tendait les fibres de son âme au point d'en devenir douloureuse.

Elle revoyait le vieux chêne à l'ombre duquel ils s'étaient assis tous trois, Georges, Jeanne et elle, un soir d'automne. Les feuilles mortes jonchaient le chemin, le couvrant d'un tapis bronzé que les rayons obliques du soleil couchant, glissant à travers la verdure éclaircie, illuminaient par places de traînées d'or. De tièdes parfums montaient de la terre échauffée, embaumant l'air autour d'eux, les enveloppant d'une atmosphère d'ivresse.

C'était là qu'elle avait reçu le choc. Ce soir-là, Jeanne et Georges lui avaient dit leur secret, et son rêve de jeunesse, arraché en pleine vie, était allé rejoindre les feuilles mortes du chemin.

Aujourd'hui, Jeanne dormait dans l'étroit cimetière dont, enfants, elles avaient si souvent escaladé, en riant, la clôture de bois.

A cette pensée, une joie l'envahissait. Elle avait beau la repousser; chassée d'un côté, cette joie insolente reparaissait de l'autre, accaparante et vivace. Elle revêtait toutes les formes : la revanche obtenue, le passé effacé, l'avenir reconquis, réveillant en les touchant toutes ces choses que Louise avait crues perdues.

Elle regardait devant elle, fixement, l'image de cette morte qui semblait aussi l'implorer en lui montrant sa petite fille, et elle lui disait avec une satisfaction intense et cruelle :

« Ah! ah!... Ah ah!... »

Digitized by Google

Enfin, elle se secoua, honteuse, le vertige du gouffre dans les yeux. Elle appuya son front brûlant sur le marbre noir et elle murmura très bas, pendant qu'un frémissement s'emparait d'elle :

« S'il allait m'aimer ! »

En ce moment, la porte s'ouvrit brusquement et une voix lança dans le silence ces quelques mots lamentables :

« Margot a cassé le service bleu ! »

Puis, avec l'impatience contenue de l'artificier qui a mis le feu à la mèche, Marthe attendit.

Aucune explosion ne répondant à son attente, étonnée, elle s'approcha. Elle posa la main sur l'épaule de son amie et, se penchant pour la regarder, elle lui dit :

« Dors-tu ?

— Non, dit M^lle^ Louise en relevant la tête; pourquoi veux-tu que je dorme ?

— Tu ne dis rien, » et soulignant les mots, Marthe répéta: « Margot a cassé le service bleu.

— Que veux-tu que j'y fasse? dit Louise, et une moue d'impatience crispa ses traits pâles. — S'il est cassé, il est cassé, la belle affaire ! »

Marthe, sans répondre, alla s'asseoir dans son fauteuil, attristée.

Cette indifférence la surprenait. Certes, il y avait assez de services bleus dans le monde. Qu'est-ce que cela lui faisait, ce service bleu ou un autre? Ce n'est pas la valeur qui la préoccupait. Mais à ce monceau de débris informes se rattachaient mille souvenirs de leur vie commune, dont le subit anéantissement y créait une lacune, laissait un vide au cœur. Mécontente, elle tapait l'une contre l'autre ses mains rouges de froid, se sentant subitement gelée partout.

Louise la considérait avec une attention étonnée. L'ancien foyer, qui avait suffi jusque-là à éclairer et réchauffer sa vie, ne paraissait plus à ses yeux qu'un tas de cendres froides, et curieuse, elle les tisonnait sans en faire jaillir autre chose qu'une poussière sèche qui l'asphyxiait.

Digitized by Google

La puérilité des détails de sa vie mesquine, la platitude des intérêts journaliers la laissaient dans une indifférence absolue. Marthe elle-même lui semblait bien loin derrière elle, dans une brume grise et froide, dont elle, Louise, s'éloignait à grands pas. Un mépris lui vint pour la misère des joies et des chagrins de tous les jours, et le ridicule de l'emphatique entrée de Marthe fit naître sur ses lèvres minces un sourire de pitié.

Enfin, fatiguée de ce lourd regard qui semblait ne pas la voir, Marthe lui dit :

« Pourquoi me regardes-tu ?

— Est-ce que je te regarde ? dit Louise en détournant la tête, je ne savais pas.

— Qu'as-tu? insista Marthe, en fixant sur son amie le clair regard de ses yeux pâles; tu n'es pas comme toujours.

— Je n'ai rien, dit Louise, sans lever les yeux; que veux-tu que j'aie? »

Marthe s'approcha du feu sans répondre. Elle présenta ses deux mains glacées à la flamme et les frotta ensuite l'une contre l'autre vigoureusement, avec un ah! ah! satisfait.

Louise la regardait à la dérobée, agacée. Une impatience lui venait et elle disait tout bas avec colère :

« Chauffe-toi, chauffe-toi!

— T'ai-je fait quelque chose? dit enfin Marthe, sans se retourner, d'une voix assourdie. M'en veux-tu?

— Quelle idée ! répondit Louise, cachant sous un sourire contraint la contrariété qu'elle éprouvait. Pourquoi t'en voudrais-je?

— Je ne sais pas; cependant....

— Tu rêves, interrompit Louise avec vivacité, tu ne m'as rien fait. »

Et après une courte pause, elle ajouta :

« Ma bonne Marthe! »

Mais ces mots rendirent un son étrange, métallique, qui sonna faux à l'oreille de Marthe, et brusquement, dans son âme paisible, s'éleva une tourmente de sentiments inconnus.

Tremblante, elle se baissa vers le chat gris, qui dormait

Digitized by Google

toujours, roulé en boule, et elle le caressa d'une main fiévreuse en lui disant avec une vivacité étrange :

« Tu dors, Minet... oh! le gros Loulou... oh! le paresseux. »

Jusqu'à ce que la bête, agacée, s'étira avec un miaulement mécontent et alla s'asseoir loin d'elle, au coin du feu.

Alors un silence, plein de gêne, s'établit entre les deux amies.

Louise essayait de s'y soustraire sans y parvenir. Comme acculée contre un mur qu'il fallait franchir et que personne ne l'aiderait à escalader, elle considérait Marthe à la dérobée avec une rancune amère, comme si elle eût vu en son amie l'incarnation de ce mur redoutable. Une secrète colère lui venait de ce que le grand changement survenu dans sa vie laissât subsister autour d'elle le vieux cadre de son existence passée. Elle s'y trouvait à l'étroit, elle étouffait.

De temps en temps, pour faire diversion à ces pensées désagréables, sa main glissait, rapide, sur la place où elle avait remis le pli long et mince. Un froissement léger faisait bondir son cœur. Enfin, elle s'abîma dans la mystérieuse contemplation d'une joie inconnue jusqu'à ce que Marthe, qui s'était levée en silence et avait ouvert la porte sans bruit, la tirât de sa rêverie en disant d'une voix étouffée :

« Bonsoir! »

II

Cependant, un jour vint où son secret finit par lui peser. Elle avait beau le faire comparaître devant elle avec l'apparat le plus solennel, il ne réussissait plus à la satisfaire pleinement. Quelque chose s'en était émoussé, que l'effort de ses pensées ne parvenait pas à aiguiser de nouveau.

Pour réveiller ses impressions perdues, elle se tendait des pièges à elle-même, s'interrompant au milieu des occupations les plus diverses pour se dire tout à coup :

« Dans trois mois, tu ne seras plus ici. » Ou bien : « Quel ouvrage de changer la marque de tout ce linge! » Mais, chose

Digitized by Google

étrange, ces coups de cloche, qui naguère réveillaient tout son être, ne produisaient plus qu'un écho lointain. Pour le saisir, elle devait prêter une oreille attentive.

Marthe, peu à peu, la retrouvait. Elle voyait bien encore une ombre se mouvoir dans la distance de l'arrière-plan, mais elle évitait de la regarder.

La paix de son bonheur reconquis était trop précieuse. Elle lui suffisait.

Si parfois le souvenir de la lourde soirée où Margot avait cassé le service bleu jetait une ombre dans son esprit tranquillisé, elle la chassait vite, se narguant elle-même avec une pitié méprisante :

« Vieille folle! disait-elle. Des superstitions! Croire ainsi à des sottises! »

Un soir qu'elle montait, le cœur léger, elle trouva Louise qui la guettait sur le seuil de sa porte.

Celle-ci l'entraîna dans la chambre et, sans se donner le temps d'être lâche, elle lui mit dans les mains un pli ouvert en disant :

« Lis. »

Marthe mit ses lunettes et, tenant le papier à distance pour ses yeux de presbyte, elle commença :

« Ma chère Louise.

— Lis bas, dit Louise d'une voix sourde; je sais. »

Le chat ronflait dans un coin, remplissant l'air d'une grêle continue de notes grasses.

Du bout du pied, Louise l'agaçait, en proie à un tumulte de sentiments violents et contradictoires, et elle adressait à quelqu'un d'invisible des mots amers, tels que ceux-ci :

« Cruel! égoïste !... Penser à toi avant tout!!... Pourquoi ne pas me laisser tranquille à présent ?... Est-ce que je vous demandais quelque chose, moi?... »

Mais quand elle essayait d'effacer de sa mémoire l'incident qui avait si profondément ébranlé les piliers sur lesquels reposait, avec sécurité, la solide construction de son bonheur domestique, un dégoût lui venait, une singulière lassitude des choses de tous les jours. Elle s'en détournait écœurée, du noir

Digitized by Google

dans l'âme, sans savoir où regarder désormais, suivant à la dérive les impressions du moment, qui la faisaient errer en zigzag sans la faire avancer d'un pas.

Marthe lisait toujours, renversée en arrière, formulant du bout des lèvres les mots qu'elle déchiffrait avec peine.

A la troisième page enfin, elle s'arrêta, un bon sourire éclaira son visage de pomme mûrie au grand soleil, et elle dit avec une pointe d'ironie inconsciente :

« Oh ! oh !

— De quoi ris-tu ? dit Louise en arrêtant sur elle un regard glacé.

— Je ne ris pas, ma chère, » dit Marthe, sérieuse tout à coup, et elle acheva sa lecture sans souffler mot.

Quand elle eut fini, elle posa la lettre sur la table, mit dessus sa main fermée et, regardant Louise avec un mélange de curiosité et d'anxiété, elle dit :

« Est-ce que, par hasard...

— Pourquoi par hasard, je te prie? dit Louise, blessée par l'allure douteuse de ces deux mots.

— Alors, reprit Marthe, cachant sous une voix rude l'émotion qui l'étouffait, tu as dit oui? tu t'en vas?

— Je m'en vais, » dit Louise d'un ton bref.

Et tout de suite, sa décision fut prise. Elle voyait enfin clairement les choses telles qu'elles étaient sans le verre trouble des regrets sur les yeux. L'incertitude poignante des jours passés faisait place à une satisfaction fébrile. Une hâte d'en finir la saisit; elle renversa d'un souffle les obstacles qu'elle-même avait placés d'étape en étape pour entraver la rapidité du trajet. Même l'obligation d'aller célébrer la cérémonie là-bas, à cause des affaires difficiles à quitter, même cette obligation, qui avait d'abord froissé sa susceptibilité, lui sembla naturelle et avantageuse.

Marthe, immobile, n'osait pas lever les yeux. Ramassée sur elle-même, vieillie par cette minute d'angoisse, elle sentait tomber sur ses mains croisées des larmes furtives dont elle avait honte. Un entrecroisement de pensées amères l'obsédait. Elle se répétait :

Digitized by Google

« Que faire, que faire! »

Et elle voyait devant elle une route plate, déroulant son ruban monotone, à perte de vue, sous ses pas. Puis, entre ses cils baissés, le tableau des choses familières qui l'entouraient passa rapidement, la blessant en passant, comme si chacune de ces choses eût été la dent d'une scie aiguë.

Elle vit tout : la jolie tapisserie rouge que Louise et elle avaient choisie dans le grand magasin de papiers peints; les meubles brodés au vieux point, héritage de la mère de Louise; le tapis de velours rouge, sur la table ronde, donné par la cousine Gabrielle; la grande peau de mouton montée en rouge, qu'elle, Marthe, avait donnée à Louise à l'entrée de l'hiver ; enfin, les deux fauteuils... Sa pensée s'attachait à ces fauteuils avec une persistance douloureuse. Elle les regardait, remuée d'un sentiment de pitié profonde, comme deux malheureux que la destinée arrachait l'un à l'autre avec une brutalité inouïe. Peu à peu, devant ses yeux demi-clos, elle ne vit plus que le fauteuil de Louise, vide, poussiéreux, abandonné. Puis, toutes ces images disparurent, et l'âpre conscience de la réalité occupa seule son cerveau.

Elle se leva toute chancelante, sans rien dire, et lentement elle s'en alla.

Quand elle eut fermé derrière elle la porte de sa propre chambre, elle alla s'asseoir près du foyer éteint, redisant sans cesse, avec une angoisse grandissante :

« Que faire! que faire, mon Dieu, que faire! »

Enfin, un flot de larmes brûlantes monta à ses yeux et, la tête dans ses mains, elle se mit à sangloter tout haut en disant, d'une voix entrecoupée et haletante : « C'est impossible... Oh non ! cela ne se peut pas... Qui est-ce qui m'a changé comme ça ma Louise ? »

Et, reprenant haleine par une sorte de hoquet convulsif, elle ajouta avec une violence soudaine :

« Quel homme méchant et cruel! »

Digitized by Google

III

Le lendemain, Marthe, les yeux rougis et gonflés par sa nuit de larmes et d'insomnie, poussée par une curiosité aiguë, alla entr'ouvrir la porte et regarda. C'était bien le joyeux grelot d'une voix d'enfant. Trottinant derrière sa bonne, une petite fille de six à sept ans montait en gazouillant.

En apercevant Marthe, elle vint se planter devant elle, la regardant en silence avec une attention profonde. Bientôt, se hissant sur la pointe de ses petits pieds, elle enlaça de ses bras mignons la tête un peu grisonnante et dit d'une voix câline :

« C'est toi ma nouvelle mamy ? Je t'aime bien.

— Non, dit Marthe d'une voix étranglée en posant l'enfant par terre, ce n'est pas moi.

— Pourquoi que tu ne veux pas être ma mamy ? » reprit l'enfant avec insistance.

Et elle ajouta d'un ton confidentiel et grave : « L'autre me fait très peur. »

— Par ici, par ici, cria d'en haut une voix impatiente. Au second.

— Tu vois, dit la petite en empoignant à pleines mains le jupon de Marthe, elle est méchante. »

Marthe la poussa dans l'escalier avec une brusquerie effrayée.

« Va vite, » dit-elle.

L'enfant lui lança un regard de surprise indignée.

« Méchante ! » dit-elle, et, sans se retourner, elle monta en courant.

M^lle^ Louise, penchée sur la rampe, avait tout entendu. Une contrariété très vive contractait ses traits pâles. Cependant, elle prit l'enfant dans ses bras et, l'embrassant sur les deux joues, elle lui dit :

« Bonjour, Jeanne, bonjour, ma petite fille. »

L'enfant se laissa faire sans mot dire, mais dès qu'elle sentit sous ses pieds la solidité du sol, elle courut se réfugier vers sa bonne. S'appuyant contre elle de toutes ses forces, le men-

Digitized by Google

ton sur la poitrine, elle se mit à considérer sa nouvelle mamy avec la même pénétrante attention qu'elle avait mise à dévisager la figure ronde de Marthe.

Mlle Louise était grande et mince. Sa robe de soie noire, serrée et étroite, tombait autour d'elle en plis droits qui miroitaient. Des bandeaux encore très noirs encadraient sa figure allongée et toujours pâle. Au coude, ses bras trop longs faisaient une pointe aiguë qui menaçait de trouer l'étoffe. Quelque chose d'inquiet errait sur sa physionomie d'ordinaire placide, comme s'il avait fallu, pour y déranger les plis formés par la suite des temps, un effort violent dont elle ne s'était pas remise.

L'examen de la petite fille la gênait. Elle caressait les bandeaux de ses cheveux noirs, embarrassée par cette jeunesse, timide devant ce regard d'enfant. Elle ne trouvait rien à lui dire.

« Allons, dit tout bas la bonne en poussant l'enfant en avant, faites ce que papa a dit. »

Mais la petite se raidit, s'accrochant par derrière au tablier blanc, campée, l'air résolu.

Cependant, à une seconde sommation, elle fouilla dans sa poche et en sortit un écrin de cuir rouge. De loin, elle le tendit à Mlle Louise et commença d'une voix basse :

« Chère ma... chère ma...

Enfin, se décidant, elle continua d'un ton satisfait, mais rapide :

« Chère madame, voici un petit cadeau qui, j'espère, vous fera plaisir. Papa vous prie de le porter en souvenir de sa petite fille et de lui. Il désire que cet anneau soit un gage entre sa petite fille et vous, et... et... »

Mais la voix de l'enfant se brisa. Elle fondit en larmes.

« Je ne sais plus, » dit-elle, et elle cacha sa figure dans les jupons de sa bonne en sanglotant tout haut.

Interdite, Mlle Louise la regardait, déconcertée par ce chagrin d'enfant. Il lui semblait voir dans ce petit être désolé un juge terrible, dont la conscience ne serait jamais à vendre. D'ailleurs, à la vue de ces traits enfantins, son passé

Digitized by Google

l'avait étreinte au gosier. Une vive résistance de tous ses instincts s'était éveillée et, entre elle et la petite Jeanne, elle avait senti se dresser rapidement une barrière infranchissable. Irritée, elle n'éprouvait ni pitié ni tendresse, et elle regardait l'enfant froidement, sans chercher à la consoler, se raidissant, se disant tout bas avec angoisse :

« Je ne pourrai pas ! »

Enfin, le chat, qui rôdait autour des nouvelles venues, flairant le bas des robes avec une obstination discrète, ayant satisfait sa curiosité, vint se frotter le dos à la jupe noire de M^lle^ Louise.

Elle se baissa pour caresser et retenir l'animal :

« Oh ! le beau chat, dit-elle, regardez donc le beau chat. »

La petite se calma peu à peu ; elle tourna la tête à demi sans lâcher les jupons de sa bonne et dit d'une voix encore pleine de larmes :

« Où qu'il est, le beau chat? »

A partir de ce moment, tacitement, une paix factice fut signée. Cependant, la journée s'écoula lente et terne.

Quand enfin l'enfant la quitta, M^lle^ Louise la suivit à pas de loup et, se penchant par-dessus la rampe, sans se faire voir, elle écouta.

La petite, le cœur allégé, descendait gaiement. Elle s'arrêta sur le palier du premier. Avançant sa tête curieuse dans l'ouverture d'une porte entrebâillée, elle dit en la poussant un peu :

« Bonsoir, mamy ! »

Puis, ouvrant la porte toute grande, elle entra.

Elle détacha rapidement le ruban bleu noué autour de son cou et elle le tendit à la vieille fille.

« Chère mamy, dit-elle, caressante, voici un petit cadeau qui, j'espère, vous fera plaisir. Papa vous prie de le porter en souvenir de sa petite fille et de lui. Il désire que cet... que ce ruban soit un gage entre sa petite fille et vous et il vous prie de vouloir bien l'aimer un peu, car il a promis de vous aimer beaucoup. »

Les yeux de Marthe se remplirent de larmes.

Digitized by Google

« Est-ce que tu ne l'aimes pas? dit l'enfant tristement; il est tout neuf.

— Si, si, mignonne, » et, saisissant la petite dans ses bras, Marthe la couvrit de baisers et de larmes brûlantes.

Louise, le cou tendu, l'oreille au guet, n'avait pas perdu un mot. Elle rentra chez elle sur la pointe des pieds, en proie à des sentiments violents sur lesquels sa volonté n'avait aucun contrôle. Il lui semblait être victime d'un complot odieux, et elle apostrophait des êtres invisibles avec une violence qui la soulageait :

« Hypocrite, vilaine, jalouse! »

Et, donnant carrière à l'incohérence de ses pensées, elle continuait sans changer de ton :

« Se laisser prendre à deux joues rouges! Petite pécore... Mais on verra bien qui de nous deux... Allez, allez... cajolez-vous... on verra bien. »

Cependant, l'excès de son irritation finit par tomber. Une lassitude la prit et une larme silencieuse, qui s'était amassée lentement, glissa sur sa joue pâle, pour aller se perdre dans les cendres grises du foyer. Le tumulte de ses sentiments l'effraya; elle serra son front brûlant en disant :

« Est-ce que je deviens folle? »

Et tout à coup, la sérénité de jadis, se détachant du chaos de ses idées, passa rapidement devant ses yeux. Cette vie paisible lui semblait un îlot au milieu d'une mer en tourmente. Elle la voyait distinctement là-bas, mais la fureur des flots l'en séparait; elle ne s'en rapprocherait plus jamais, jamais;... elle le sentait très bien; elle était condamnée à être éternellement ballottée en tous sens.

Puis, elle chercha à voir clair en elle-même, et tous les sentiments qui avaient occupé et dominé son âme défilèrent un à un devant elle dans leur brutale nudité. Elle cacha sa figure dans ses mains et s'écria, le cœur serré d'angoisse :

« Mon Dieu! »

Alors, devant ses yeux voilés, l'image de la morte surgit menaçante et il lui sembla que, de la tête et de la main, ce spectre lui faisait des signes.

Digitized by Google

IV

Quoi qu'on fasse pour arrêter la marche du temps, tout arrive à l'heure dite.

Mlle Louise alla s'asseoir sur une caisse fraîchement clouée. D'entre les planches mal jointes, des brins de paille çà et là s'échappaient. Elle les arrachait avec une sorte de colère inconsciente. Des coups de marteau incessants remplissaient l'air de leur bruit insupportable. Mais cela ne la gênait pas. Au contraire, le silence lui faisait peur. Partout dans la chambre, des amoncellements d'objets dissemblables gisaient, pêle-mêle, en tas.

Le chat, très étonné, circulait dans le dédale, la queue basse, flairant partout, inquiet, soupçonneux.

De temps en temps, le marteau s'interrompait et une voix demandait :

« Emporte-t-on cette table? Faut-il décrocher ce tableau? Où met-on ces vases? »

Mlle Louise, secouée, répondait sans regarder, sans voir, très ennuyée.

Des nuages gris voltigeaient dans la chambre, remplissant l'air d'une poussière fine, suffocante.

Sur le bois brut des vieux meubles retournés, des toiles d'araignée alourdies pendaient en lambeaux grisâtres, et parmi cette saleté, de petits insectes luisants, dérangés dans leur vie de mystère, couraient affolés, à la recherche de leurs ténèbres protectrices.

Mlle Louise, immobile, regardait la laideur de ce spectacle, presque indifférente. Une fatigue seulement la prenait, un désir que tout fût fini, une fringale de paix, un besoin de repos.

Elle se sentait brisée sans savoir pourquoi, car son esprit engourdi ne lui présentait que des images confuses, parmi lesquelles elle ne retrouvait plus sa personnalité.

Il lui semblait qu'on jouait devant elle quelque pièce lugubre, toujours la même, et cela l'ennuyait à la fin. Elle se désintéressait de ce spectacle par un effort de volonté inconscient, arrachant toujours les brins de paille un à un, très absorbée.

Digitized by Google

Le chat, après avoir rôdé partout, vint s'asseoir devant elle, la queue par terre, toute droite, la fixa ardemment de ses yeux verts; et avec un cri joyeux, sauta sur ses genoux.

Mlle Louise eut un soubresaut d'épouvante; puis, elle se mit à caresser l'animal, qui arrondissait le dos et raidissait la queue sous sa main.

« Pauvre Minet, pauvre vieux Minet! » dit-elle.

Le chat, très joyeux, avide de caresses, piétinait d'impatience.

Soudain, cela lui fit mal. La vérité, avec ses conséquences grandes et petites, lançait un éclair rapide dans son esprit. Elle se leva, jetant à terre la bête inassouvie, et se sauva.

Quand elle revint, les ombres du soir glissaient déjà dans la chambre dégarnie. Des caisses partout, des chiffons de papier, mêlés de paille et de foin, des raclures de bois; çà et là, quelques meubles débusqués de leur coin, étalant aux regards la nudité de leur envers, l'air honteux... Un désarroi, un désordre sans nom.

Louise marcha vers la fenêtre, enjambant le tas de choses qui encombraient la route, et regarda dehors.

Le ciel était gris, d'un gris sale, lourd, menaçant.

Six mois! Il y avait six mois, jour pour jour, qu'elle regardait par cette même fenêtre. Mais le ciel était bleu ce jour-là. Elle se rappelait très bien...; elle avait dessiné des choses sur la vapeur des vitres. Aujourd'hui, il n'y avait pas de vapeur, et le ciel était gris.

Elle tira de sa poche un portefeuille usé et en sortit un papier froissé. Elle lut son contenu, lentement, tout bas, pour mieux écouter dans le silence de son cœur.

Rien, elle n'entendait plus rien.

Mais dans la tête, une clameur insupportable l'étourdissait. Elle pressa de ses doigts fins ses tempes qui battaient, et dans l'angoisse de son âme, elle cria :

« Marthe! »

Mais Marthe ne répondit pas. Au commencement, elle était venue pour la chose de dire, et, tous les soirs, glissant comme

Digitized by Google

une ombre dans la chambre en déroute, elle avait répété d'une voix étranglée :

« Puis-je aider? »

Alors, de ses mains tremblantes, elle essayait d'envelopper quelque chose, de dépendre un portrait, de débarrasser le guéridon. Mais elle embrouillait tout, posant des objets dans des coins où elle ne les retrouvait plus, inhabile, nerveuse, frémissante.

Un jour, Louise, une rougeur au front, lui avait dit bas, d'une voix très douce :

« Laisse. »

Et de peur d'éclater, Marthe avait fui. Elle n'était plus revenue.

Aujourd'hui, c'était fini, bien fini.

Louise regardait d'un œil ardent la grande horloge de la cathédrale se détachant en gris sur le ciel sombre. Encore un tour, et l'aiguille d'or aurait atteint le but, l'heure aurait sonné. Un frisson secoua la vieille fille. Alors, elle se donna un répit. Quand l'aiguille serait arrivée sur cette barre, elle se préparerait. Jusque-là, elle ne penserait à rien. Mais elle avait beau faire, les idées ne voulaient pas s'en aller. Elles reparaissaient avec une ténacité cruelle.

Même s'il lui arrivait de s'en distraire un moment, il lui restait partout une tension douloureuse qui témoignait qu'invisible, l'ennemi était pourtant là. Plutôt que de le sentir embusqué dans l'ombre, elle aimait mieux le voir face à face, tout entier, et elle le rappelait, se repaissant de sa vue avec une farouche volonté d'en finir.

Ce duel à mort la brisait. Heureusement, ce serait bientôt tout, car l'aiguille avançait, avançait de son pas égal, impitoyable.

Enfin, elle toucha la marque.

Louise, haletante, appliqua sur la vitre fraîche la paume de ses mains brûlantes, ses yeux se voilèrent et quelque chose sembla se briser en elle, dont la rupture produisait dans tout son être un contre-coup douloureux.

Elle se retourna et embrassa d'un regard navré le tableau

Digitized by Google

désolé qu'offrait sa chambre jadis coquette et élégante. Un regret poignant, un insupportable désir tendant vers ces choses perdues lui étreignit le cœur. Un soupir bruyant, presque un cri, s'échappa de ses lèvres. Elle saisit sur une chaise son chapeau, son châle, les mit à la hâte, frémissante; puis, elle descendit vite, sans se retourner, sans s'arrêter, passant devant la porte de Marthe sans la regarder.

Une demi-heure plus tard, une ombre glissait dans la chambre abandonnée. Indécise, elle s'arrêta sur le seuil, scrutant les ténèbres.

Personne, il n'y avait personne.

C'était donc vrai: Louise était partie sans la revoir.

Elle s'était sauvée, honteuse, emportant la joie du logis comme un voleur. Et non contente de ce larcin, elle voulait rendre cruel jusqu'au souvenir de l'heureux passé.

D'un coup d'œil désolé, Marthe embrassa la scène de désordre qui s'étalait sous ses yeux. Une amertume lui serra le cœur, un dégoût lui vint et comme une écume de mépris et de colère lui monta aux lèvres.

« Vieille folle! » dit-elle.

Mais le bruit de ses paroles amères résonnant dans la chambre vide et noire la remplit d'épouvante. Elle se tapit dans un coin, apeurée, écoutant dans le silence.

Peu à peu, elle se rassura.

Elle reprit les événements depuis le commencement, se racontant à elle-même l'histoire, sans ménagement. Elle trouvait, au contraire, une sorte de joie sauvage à rouvrir ses plaies, à regarder tout au fond.

Puis, il lui venait une pitié, une sorte d'attendrissement étrange sur elle-même; elle serrait l'une contre l'autre ses deux mains, et, pour se persuader tout à fait, elle disait avec un étranglement d'angoisse :

« C'est moi, c'est moi. »

Les lourdes nuées s'étaient fendues, et la pluie tombait, abondante. L'eau ruisselait sur les vitres, lancée en masse par des bouffées de vent, avec un bruit de tempête.

Marthe n'entendait ni ne voyait rien. Tout entière à la con-

Digitized by Google

templation des ruines intérieures, elle en remuait les débris avec une morne désespérance, sans attention pour autre chose. Des mots lui venaient aux lèvres sans qu'elle y prît garde :

« C'est fini... seule... seule ! »

Et soudain, prise par une douleur aiguë, elle cria dans la nuit :

« Louise, Louise ! »

Elle s'arrêta brusquement. Quelque chose avait remué dans la chambre. Elle entendait distinctement des pas qui s'approchaient; une ombre arriva jusqu'à elle, deux bras entourèrent son cou, tandis qu'une voix brisée, répondant à son appel, disait, tout bas, à son oreille :

« Marthe ! »

De ses mains temblantes, Marthe saisit l'apparition. Éperdue, elle la repoussa pour la voir, et, mentant au témoignage de ses propres yeux, étouffée de joie et de crainte, elle dit :

« Est-ce vous, Margot?

— C'est moi, dit une voix basse et rapide; je n'ai pas pu, je reviens, je reste. Mais il fallait le prévenir. C'est pour cela que je suis sortie. Il pleut très fort, j'ai couru. »

Et voyant Marthe ouvrir la bouche pour répondre, Louise, encore endolorie, avec une honte de vaincu qui ne veut pas raconter la bataille, rougissante, lui mit la main sur les lèvres, en disant, très vite :

« Tais-toi... ne dis rien... ne dis rien. »

Puis un sourire douloureux passa sur sa figure et elle poursuivit, en regardant fixement quelque chose dans le coin le plus sombre de la chambre :

« Jeanne... C'était trop tard. Es-tu contente? »

Ce soir-là, contre tous les usages, on passa la soirée dans le salon d'en bas.

Eugénie Pradez.

Digitized by Google

DÉSENCHANTEMENT

I

Loin de son horizon natal,
Geignant dans la commune ornière,
Quand de son voyage fatal
Il brûle l'étape dernière,

L'homme remarque avec effroi
Qu'il foule des terrains arides,
Des rocs, dont la froide paroi
Abrite la mort dans ses rides ;

Puis, sur ce plateau consternant,
Halte suprême de la vie,
Il s'arrête au point culminant
De la rampe qu'il a gravie.

A ses pieds, les jaunes moissons
Et les pacages verts des plaines
S'effacent, avec leurs frissons,
Leurs murmures et leurs haleines.

C'est le soir. La terre et les eaux,
Par les mille voix des ramures,
Des herbes folles, des roseaux,
Échangent leurs phrases obscures.

Digitized by Google

Il voit sur le bleu firmament,
Dont la profondeur le captive,
Zigzaguer encor vaguement
L'éclair noir d'une aile furtive.

Il se voit lui-même, les doigts
Enlaçant d'autres doigts plus frêles,
Errer dans la fraîcheur des bois,
Entre les mousses et les prêles.

Ailleurs, cruelle vision,
Il marche, assailli par le doute,
Laissant un peu d'illusion
A tous les angles de sa route.

Mais, comme il est déjà perdu
Dans la perspective mouvante!
A peine éclos, l'homme éperdu
Rentre dans la nuit dissolvante.

Que de choses sans lendemain
Assombrissent notre heure brève!
Les biens que nous tenons en main
S'évanouissent comme en rêve.

Les êtres ne font que passer,
Sans même laisser de vestige;
Et l'œil qui veut trop les fixer
Se remplit d'ombre et de vertige.

II

Quel est donc ce monde où tout meurt,
Sans que rien jamais y renaisse?
Où l'amour est souvent le heurt
Fêlant pour toujours la jeunesse?

Digitized by Google

Où nos fiers instincts fécondants
Cèdent sous les raisons banales?
Où l'effluve des cœurs ardents
Avorte en passions vénales?

Où rien n'est fugace à moitié,
Pas même, sous nos fronts fébriles,
Cette flamme de l'amitié
Qui jaillit des âmes viriles!

Quel est ce globe? quel virus
L'a contaminé de son germe,
Pour que l'homme, cet acarus,
Foisonne sur son épiderme?

Pourquoi dans les immensités
Fuit-il, sans voiles et sans ancres,
Portant sur ses flancs dévastés
Nos villes, comme de grands chancres?

Doit-il, dans son envolement
Au sein du vide, son domaine,
Charrier éternellement
Sa triste cargaison humaine?

Est-ce qu'aux phalènes pareil,
Fou de chaleur et de lumière,
Il croirait pouvoir du soleil
Atteindre l'orbe incendiaire?

Et le soleil même, où va-t-il,
Avec ses planètes de boue
Et ces astres au crin subtil
Que dans son sillage il secoue?

Par un âpre désir fouetté,
Crevant le ciel comme une toile,
Est-il, dans le gouffre, emporté
A la poursuite d'une étoile?

Digitized by Google

Et ses feux, qui sur le roc brut
Font saigner la mûre sauvage,
Sont-ils autre chose qu'un rut
Se manifestant d'âge en âge?

Avec le groupe nébuleux
Dont il constitue un atôme,
Un jour, glissera-t-il, frileux,
Dans la nuit, ainsi qu'un fantôme

Attendant, morne et sépulcral,
Qu'une étincelle le ranime,
Et qu'un ouragan sidéral
Le roule brûlant dans l'abîme?

Un jour... Mais qu'importe, après nous,
Que notre terre ou non trépasse;
Que le soleil tombe, dissous,
Comme un fruit gâté, dans l'espace!

Qu'importe les convulsions
Au cœur des célestes fournaises,
Et que les constellations
Se consument comme des braises!

Tout ce qui vit peut s'effondrer,
Ou fuir comme une ombre chinoise;
L'univers peut s'évaporer,
Comme un peu d'eau sur une ardoise,

Ou bien, dans l'infini béant
Recueillant la sève épandue,
Élargir son axe géant
Pour en foudroyer l'étendue!...

Mais, grandissant dans la clarté
Ou dégénérant en scorie,
Tout, pour l'homme désenchanté,
Tout n'est que fantasmagorie!

FÉLIX FRENAY.

Digitized by Google

K.-E. FRANZOS [1]

L'ÉMEUTE

I

Sur la steppe ensoleillée, un bruit vague traînait. Dans une marche lente sous les rayons torrides, j'écoutais et cherchais en vain d'où pouvait monter ce bourdonnement indéfinissable. On eût dit qu'un vent — venu d'où? — s'élevait brusque, soufflant à travers les genévriers. Pourtant, au-dessus de la terre surchauffée, l'air était calme et les quelques nuages perdus dans le ciel y semblaient cloués, ce qui rendait plus étrange encore ce large ronflement qui emplissait l'espace. Des cris de sauterelles eussent sonné plus aigres sous cet affaiblissement causé par la distance. Parfois il s'éteignait tout à coup, laissant autour de moi une immense solitude que ne troublait aucun bruit, aucun signe de vie. Maintenant, il reprenait sur un point d'abord, puis s'élargissait et gagnait de nouveau toute l'étendue. Était-ce quelque flûte ou quelque violon jouant au lointain? Était-ce par hasard Jacek le violoneux? Le pauvre vieux fou avait sa place favorite près de grands

[1] Karl Emil Franzos est né en Podolie en 1848 et a passé une partie de sa vie à voyager. Depuis 1877, il est fixé à Vienne, où il est rédacteur de la *Wiener Allgemeine Zeitung*. Ses principaux ouvrages sont : *Les Juifs de Barnow*, 1877; — *Études sur la Haute-Asie*, 1878; — *Du Don au Danube*, 1878; — *Mosché de Parme*, 1880 (voir notre chronique de la littérature allemande du 15 mars, p 287); — *Une lutte par le droit*, 1882; — *Le Président*, 1884; — *Le chemin de la destinée*, 1885; — *Nouvelles tragiques*, 1886.

Digitized by Google

buissons sur lesquels il étalait son lamentable habit, et là, à l'ombre, il jouait sans art, sans méthode, comme chantent les oiseaux. Que de fois, en courant les papillons au sortir de l'école, je l'avais surpris ainsi ! Sans doute à présent, c'était lui encore là-bas au pied de la *Croix noire*, là où je l'avais rencontré un beau dimanche pour la dernière fois.

Je me mis à presser le pas. Brusquement, je m'arrêtai : un éclat de rire m'échappa ; des larmes pourtant me brûlaient les paupières. Fou, pauvre fou que j'étais à mon tour ! Quinze années avaient passé depuis cette dernière rencontre ; le vieux Jacek était mort et je n'étais plus un gamin. Quinze années ! bien des choses avaient eu le temps de disparaître ou de se métamorphoser, même dans ce coin perdu de la Podolie. Peut-être cependant les gens de Barnow étaient-ils restés les mêmes, moi seul ayant changé : je ne sais. Toujours est-il qu'en traversant les rues étroites et puantes, peuplées d'individus malpropres, bordées de maisons malsaines, j'admirais ceux qui dans cette ville peu attrayante ne voyaient que la patrie, et je me demandais quels charmes puissants m'attiraient vers cette patrie.

Mais maintenant je comprenais. La steppe me séduisait, m'emplissait le cœur d'une douceur triste. Des rêves anciens surgirent en moi, et, plein d'une émotion étrange, un vague sourire aux lèvres, je me dirigeai vers la *Croix noire* comme si j'eusse dû y retrouver le violoneux. Il n'y était pas cependant, bien que ce fût de là que partît le bourdonnement qui, plus distinct, devenait plus criard et n'était en somme que le son de deux flûtes rustiques.

La croix se dressait, lourdement, grossièrement charpentée en poutres de sapin peintes de noir. Point de christ, mais au bas l'esquisse informe d'une fourche, symbole de la liberté. Quelques bouleaux étaient groupés autour de ce monument fruste, offrant le seul ombrage qui fût à la ronde. C'était là que campait de préférence la bohème de passage au pays : diseuses de bonne aventure ou guérisseurs de chevaux, vanniers slaves ou journaliers de l'Ukraine, chanteurs russes, très dignes et très graves, célébrant la gloire de leurs aïeux

Digitized by Google

tout en implorant la pitié des paysans, colporteurs juifs allant du dimanche au vendredi de ferme en ferme échanger leurs marchandises et leurs paroles doucereuses contre de l'argent et des coups de bâton, ou mendiants, simples mendiants, mendiants n'ayant rien de poétique, mendiants de toutes croyances, mendiants de toutes nations. Tous faisaient halte sous les bouleaux et buvaient à la source jaillissant dans leur ombre. L'endroit était rarement désert, les bergers profitaient de sa fraîcheur lorsque les vagabonds manquaient, car la colline sur laquelle la croix s'élevait séparait les terres de la ville de Barnow du village de Wolowce.

Cette fois, il y avait là deux bergers qui soufflaient de leurs flûtes d'une façon fort discordante et fort désagréable. Quand je m'approchai, ils s'arrêtèrent et se levèrent. C'étaient deux enfants aux cheveux d'un blond filasse, à la figure épaisse, avec cet œil grand et singulièrement triste de tous ceux qui ont poussé solitaires au milieu des plaines infinies. Ils étaient très simplement vêtus, l'un ne portant qu'une chemise et des culottes de grosse toile bise, l'autre drapé dans un sardak brun, mais n'ayant pas de chemise. Ce dernier était certes des deux le plus élégant, car il était coiffé d'un chapeau de paille, tandis que l'autre avait dû se contenter d'un vieux képi bleu fané. Ils se découvrirent devant moi, tenant leurs coiffures à la hauteur de la tête pour se gratter plus commodément l'oreille, la politesse n'excluant pas une certaine confusion.

Sans chercher à augmenter cet embarras, je leur adressai un salut amical, mais je ne les questionnai pas. Qu'auraient-ils pu me dire ? Que celui-ci ou celui-là, qui jadis m'avait taillé des flûtes ou conté des histoires, était mort ? Je n'avais déjà appris que trop de ces nouvelles le matin dans la petite ville de Barnow. Je me laissai tomber sous le dernier bouleau, à l'écart des enfants, et je me mis à songer au vieux temps et à ce dimanche passé depuis tantôt quinze ans.

Ce dimanche était une douce et tiède journée de septembre; j'avais gagné la steppe pour lui faire mes adieux, car le lendemain je devais repartir pour le gymnase. Las de marcher, je m'étais assis sous les bouleaux ; un grand silence régnait

Digitized by Google

autour de moi, à peine troublé de temps à autre par un coup de vent passant comme un long soupir sur la plaine ; mes paupières s'étaient alourdies et je m'étais endormi. Mais des sons aigus avaient coupé brusquement mon rêve et, me réveillant en sursaut, j'avais vu devant moi le violoneux plus déguenillé que jamais, la poitrine ornée d'un énorme bouquet de fleurs. Ses yeux, ordinairement si tristes et si atones, brillaient d'une joie sauvage. Parfois il embrassait son instrument et le serrait avec frénésie contre lui, ou il en jouait à faire sauter les cordes, exécutant quelque chose de bizarre qui ressemblait vaguement à la marche de Radetzky.

« Bonjour, *paniczu* [1], me dit-il, je t'ai réveillé parce que j'avais quelque chose à te raconter. Je reviens du tribunal ; j'ai retrouvé mon violon. Tante Kazia me l'avait gardé. Maintenant, j'apprends une marche pour la jouer quand on conduira seigneur Wincenty à la potence. »

Et il reprit son archet.

« Mais où sont les autres ? demandai-je.

— Au cachot, pour rébellion. Les scribes m'ont relâché en disant : Va-t-en, tu es fou. C'est vrai, paniczu, je suis fou ; c'est le staroste qui m'a rendu fou au temps de ma jeunesse, mais c'est certain que l'empereur saura ce qui s'est passé, et alors.... alors il portera son fil de fer à sa bouche et il dira aux scribes du tribunal : « Laissez les gens de Wolowce rentrer chez eux ; ce sont de braves gens, bien que le désespoir leur ait fait faire des bêtises. Quant au hussard tué, il y a assez de Bohémiens sur les routes qu'on n'a qu'à prendre, à habiller en bleu et à mettre à cheval pour le remplacer. » Et il dira au méchant petit scribe de Barnow : « Qu'on pende le seigneur Wincenty ; les paysans avaient raison de vouloir le faire. Il ne l'aura pas volé, à cause de Fedko et de tous les autres. » Alors le gros ventru sera bien obligé de venir à Wolowce avec ses hussards, plus pour nous cette fois, mais pour le maître et ses valets, et le gros ventru dira à Wincenty : « Monsieur mon frère, j'en suis désolé, mais il faut qu'on vous

[1] Sorte de titre respectueux envers les jeunes gens d'une classe supérieure.

Digitized by Google

pende. » Et ils le conduiront à la potence, et moi je suivrai la charrette en jouant une marche. Cette marche-ci, entends-tu, paniczu ?... »

J'ai encore dans l'oreille cette marche, une des dernières qu'il joua, car le pauvre violoneux mourut au printemps suivant. L'empereur ne sut rien, les gens de Wolowce restèrent longtemps encore au cachot et seigneur Wincenty ne fut pas pendu. Moi, entraîné par mes souvenirs, je ne pus m'empêcher de refaire l'histoire de ces lamentables journées, qui virent l'émeute à Wolowce.

Journées désastreuses pour les Ruthènes, désastreuses pour les Polonais, désastreuses aussi pour l'empire d'Autriche. Pourtant ces choses sont arrivées, débutant comme beaucoup de choses, finissant comme peu ; profondément tragiques, malgré le burlesque profond qui s'y trouve mêlé.

II

Le village de Wolowce, près Barnow, est un beau et vaste domaine permettant à son propriétaire de mener largement la vie et de faire d'heureux jours aux tailleurs, aux grecs et aux cocottes. Mais les revenus n'étant pas inépuisables, le propriétaire, après une dizaine d'années ainsi vécues, se voyait obligé de quitter Paris pour regagner ses pénates. Et là il se morfondait en proie à la destinée et aux juifs.

Tel était le lot du noble seigneur Wincenty Barwulski, contraint à habiter son manoir et à lutter contre la malechance et Israël. Suivant dans ces deux combats des tactiques bien différentes, il commença par chasser les juifs à coups de bâton, puis il parlementa avec eux avant de les mettre dehors; finalement il se contenta — et pour cause — de ne plus user que de supplications à leur égard, ce qui était un procédé moins brutal: les juifs en avaient eu raison. Il en était tout autrement avec la destinée, car « un homme réellement bon, dit Pestalozzi, est toujours heureux, son cœur étant pour lui une source inépuisable de joies pures ». Et rien ne pouvait mieux s'appliquer au propriétaire de Wolowce, qui était excep-

Digitized by Google

tionnellement bon, exceptionnellement humain. Il détestait l'oisiveté, et perdre une journée à flâner, une soirée à ronfler lui semblait monstrueux. Aussi prolongeait-il ses journées jusque fort avant dans la nuit, les employant à se faire dans le pays une solide réputation d'homme habille au jeu. Mais plus encore qu'à la paresse, il en voulait à l'alcool. Et chaque fois qu'il le rencontrait, c'était une bataille acharnée. Toutes les nuits, le combat se renouvelait, bien que tous les matins, Wincenty, vaincu, roulât sous la table. Mais vers midi, sombre, obstiné, il se relevait et attaquait résolument l'ennemi. Et dans cette lutte à outrance, où il n'y avait merci ni à demander ni à attendre, une certaine grandeur héroïque se révélait. Ce gentilhomme de bonne race était d'une délicatesse et d'une sensibilité exquises: seigneur Wincenty ne pouvait sans entrer en fureur voir pleurer une femme, — encore bien moins sa propre femme, car il s'était marié quelque temps après son retour de Paris, un peu à cause du destin, un peu à cause des juifs. Et sa femme n'était pas une noble demoiselle à belle dot, mais la fille d'un humble magister. Car il était une fois, dans une petite ville de la Podolie, un maître d'école qui avait une jolie femme, et un couvent de dominicains qui avait un superbe prieur. Sur ces entrefaites, la femme du maître d'école donna le jour à une petite fille qui fut nommée Aniela et qui, par le plus merveilleux des hasards, se trouva ressembler étonnamment au prieur. Aussi le révérend la prit-il en vive affection et la dota-t-il fort bien. Aucun épouseur ne se présenta cependant malgré la dot et la beauté touchante de la pauvre enfant, dont les grands yeux bruns semblaient demander pardon pour une faute qui n'était pas sienne et dont elle portait la preuve irrécusable sur son doux visage. Mais la ressemblance était par trop frappante, et les épouseurs ne venaient pas. Wincenty, en homme sûr de sa conscience et exempt de préjugés, épousa Aniela. Tant que la dot dura et que le prieur vécut, la jeune femme ne manifesta aucune idée bizarre; mais dès que le père fut mort, elle devint la plus fantastique des créatures : elle coucha dans une chambre horriblement froide, ne mangea plus que du pain noir et se fouetta tous les jours avec une

Digitized by Google

telle violence que son pauvre corps fut couvert de stries sanglantes. Et c'était elle qui se maltraitait de la sorte, du moins à ce qu'assurait Wincenty à ses compagnons de débauches lorsque ceux-ci, pris de compassion, lui disaient :

« Frère, pense à Dieu. Prends une fourche et finis-en, mais ne fais pas mourir ton saule pleureur à petit feu. »

Saule pleureur, tel était le surnom de la pauvre Aniela, que l'on voyait toujours en larmes. Aussi, le bon Wincenty, exaspéré, la mit enfin brutalement dehors par une âpre soirée d'hiver. Le lendemain matin, on la trouva morte de froid sur le seuil.

Tel était maître Wincenty Barwulski. En dire plus serait inutile ; d'ailleurs, on ne peut guère écrire quand les doigts se crispent et que le poing se ferme. Pourtant, une de ses vertus doit encore être relevée, car c'est elle qui a donné texte à cette histoire. Wincenty n'était pas beau, tant s'en faut. Sur un buste gonflé par l'hydropisie et péniblement remorqué par deux jambes flageolantes, était posée une tête absolument chauve, sans sourcils, ronde et luisante comme un melon d'un jaune verdâtre. Dans la nuit, lorsque la bataille avec le *schnaps* touchait à son dénouement et Wincenty à sa défaite, le melon passait au violet pourpre. Mais s'il n'était pas beau, il n'en aimait que plus ardemment le beau et les belles. Aucune fille, aucune femme qui se sentît en sûreté à Wolowce; il prenait celles qui ne se donnaient pas : à quoi ce digne gentilhomme eût-il pu utiliser ses valets et ses cordes? Les malheureux paysans avaient eu d'abord la naïveté de courir à Barnow et de se plaindre au représentant de l'empereur, c'est-à-dire à M. Théophile de Struseck, président impérial et royal du district. Parfois, ce tout-puissant personnage dressait procès-verbal, souvent il n'en dressait pas, ce qui, en somme, avait peu d'importance, puisque le résultat était le même dans les deux cas. N'eût-il pas été ridicule de la part d'un gentilhomme polonais d'occasionner quelques années de prison à un autre gentilhomme polonais pour une misérable fille? Les paysans s'en aperçurent sans doute, car ils allèrent de moins en moins à Barnow. Ils savaient d'ailleurs

Digitized by Google

qu'au bout de deux ou trois jours — une semaine au plus — seigneur Wincenty leur rendrait leur fille ou leur femme. Mais une amertume profonde s'amassait dans ces natures si calmes et si patientes d'habitude, préparant une haine indicible et des représailles certaines.

Cette haine éclata soudain. Il y avait alors à Wolowce un jeune paysan de bonne tournure, nommé Fedko Hawlinck. Beau, grave, taillé en géant, ce Fedko faisait penser aux vieux héros de ce peuple asservi, visages de faucon, dont la vue seule troublait jadis Tatares et Polonais. Le jeune homme avait conscience de ses avantages et s'en montrait d'autant plus fier qu'à la mort de sa mère il serait le plus riche fermier du village et qu'il avait été caporal au régiment de Nassau. Il savait lire, écrire et avait fait dans les provinces occidentales cette découverte qu'un paysan est aussi un homme. On comprend que ce paysan, même sans aucun grief particulier, n'aurait pu se trouver heureux de la suzeraineté de Wincenty. La situation s'aggrava encore pourtant.

Il fallut naturellement que l'amour s'en mêlât. La jeune fille se nommait Xénia. C'était une jolie blonde; quoiqu'elle fût très pauvre, Fedko la prit pour fiancée, non pour maîtresse. Il l'aimait ardemment, ce qui arrive quelquefois chez les paysans de la Podolie; il l'aimait au point de maîtriser sa passion pour elle, au grand étonnement de tous, pendant ses congés, qu'il venait passer au village.

« Je veux que ma Xénia porte une couronne en se présentant à l'autel, » répétait-il orgueilleusement.

Mais lorsqu'il revint en congé définitif, adieu couronne, adieu mariage! Violemment, maître Wincenty et ses valets avaient traversé leur amour et tout brisé.

Quand il apprit cette infamie, Fedko devint livide. Sans dire un mot, il alla droit au château et chercha le seigneur, mais il était parti pour les eaux d'Iwonicz. Le jeune homme se rendit alors chez sa fiancée. Elle avait les traits hâves et tirés et elle semblait vieillie de vingt ans. Elle le regarda d'un œil ferme en lui racontant minutieusement ce qui s'était passé. Elle ajouta en forme de conclusion :

Digitized by Google

« Il faut que tu le tues.

— Naturellement, répondit Fedko ; mais comme il n'est pas là, nous attendrons. Quand il reviendra, je lui enverrai une balle et nous nous marierons tout de suite. Après, j'irai me livrer aux juges de l'empereur à Barnow. »

Ce plan était bien arrêté; il ne fut pas suivi, cependant. La mère de Fedko, affolée par l'angoisse, le conjura de renoncer à sa vengeance ; le pope essaya de l'effrayer en le menaçant de l'enfer et des peines éternelles; puis un de ses camarades, l'ex-volontaire Hritzko Barila, lui objecta :

« Caporal, qu'est-ce que le régiment dira en apprenant que tu as été pendu pour assassinat ? »

Cette dernière considération fut probablement celle qui influa le plus sur lui. Pendant quinze jours, il rôda et songea et finit par se dire :

« J'essayerai de vivre. »

Et il avoua à Xénia :

« Méprise-moi : je ne puis pas faire ce que je t'ai promis.

— Alors je ne puis pas être ta femme, répondit-elle. »

Le jour même, elle disparut. Depuis lors, elle n'a jamais été revue dans le pays. Nos steppes ont des étangs calmes et profonds.

III

Quatre années se passèrent, pendant lesquelles pas une semaine ne s'écoula sans que Fedko eût refusé quelque brillant parti et mis quelque entremetteur à la porte. Car en Podolie tous les mariages se font par le moyen d'intermédiaires. Les fortunes et les familles devant avant tout se convenir, les intéressés ne consultent leur cœur qu'après chose faite. Entre époux, n'a-t-on pas d'ailleurs la vie pour se connaître et s'aimer, s'il y a lieu ? Peut-être certains s'étonneront-ils et se diront qu'en Orient, où les hommes sont moins civilisés, où la passion parle plus souvent, l'amour — ou du moins l'emportement des sens — devrait être le mobile du mariage plus que ce n'est le cas en Occident. Mais ceux-là oublient

Digitized by Google

que la soif de possession est un mobile peu puissant — surtout dans les natures primitives. Aussi est-ce un métier très lucratif et très florissant que le métier d'entremetteur en Podolie.

Il en vint un enfin que Fedko ne renvoya pas pour plusieurs raisons: d'abord, parce que le jeune homme avait eu le temps de se convaincre de la vérité du proverbe : « Une maison sans femme est une auberge sans schnaps »; ensuite, parce qu'il s'agissait d'une fille très honnête, très jolie et très riche; enfin, parce que, au su de Fedko, cette brune Hanusia, d'Okulince, était follement éprise de lui. Cette circonstance le détermina sans doute, car sous son enveloppe de paysan, Fedko avait la noblesse et la générosité d'un ancien preux. L'heureux négociateur ne perdit pas un instant, allant et venant entre Wolowce et Okulince; Fedko l'imita bientôt et la noce se fit au bout de quelques semaines.

Elle se fit à Wolowce, un dimanche vers la Pentecôte, alors que le printemps s'annonçait à peine en Podolie. Car le printemps commence tard pour cette terre, bien qu'il y fasse, comme ailleurs, des merveilles dès qu'il s'en est emparé. La plaine s'était couverte de fleurs sous un ciel souriant, tout peuplé d'alouettes grisollantes, tandis que partout les hommes chantaient et riaient, emplissant l'air de vibrations joyeuses et sonores. Le mariage fut célébré le matin, et comme le jeune couple était fort riche, le pope prononça un sermon extraordinairement long. Tandis qu'en présence de fortunes plus modestes, il concluait par ces mots : « Puissiez-vous être heureux, c'est la grâce que je vous souhaite, » cette fois, il fut plus précis et termina son allocution par cette prophétie : « Je sais que, de par la volonté de Dieu, vous serez très heureux. » Ce qui était une imprudence de sa part et le compromettrait fort si Dieu l'avait mal renseigné, ou changeait brusquement d'avis. Toujours est-il que sa prédiction ne se réalisa pas.

Après la cérémonie, tout le monde se rendit à l'auberge, — même le pope, — but et dansa, — même le pope. Beaucoup — même le pope — s'enivrèrent. Ce fut une de ces noces comme on en voit peu; il y eut trois orchestres, — l'un de

Digitized by Google

juifs, l'autre de Tchèques et le troisième de tziganes, — sans compter le vieux Jacek. A l'entrée de la nuit, le petit Moschko pouvait impunément doubler la ration d'eau dont il étendait son schnaps, personne n'étant plus à même de s'apercevoir de la fraude.

C'est en ce moment, à l'heure où des brumes déjà épaisses couvraient la campagne et noyaient les cerveaux, qu'arriva un hôte absolument inattendu. Tout à coup, les musiciens s'arrêtèrent, un brouhaha se fit entendre parmi les paysans. Et à travers la foule qui s'était ouverte, Wincenty s'avança, humblement salué par ceux qui avaient conservé quelque raison, mal accueilli par ceux qui étaient ivres. Il se dirigea vers la table qu'occupait à l'intérieur les jeunes époux. Il grimaçait d'une façon qu'il s'efforça de rendre plus aimable encore en présence de ce silence hostile se faisant autour de lui et de Fedko, devenu horriblement pâle.

« Bonsoir, braves gens! je viens t'offrir mes souhaits, heureux Fedko. »

Le père d'Hanusia se leva gauchement, mais le jeune homme resta immobile, un regard sombre fixement attaché sur son ennemi.

« Ainsi voilà la mariée, poursuivit gracieusement le Polonais en lui pinçant la joue, voilà un beau brin de fille. Elle a une autre carrure que Xénia. Une fille bien ordinaire celle-là, tu peux m'en croire, Fedko. »

Mais celui-ci avait bondi, cherchant d'un geste violent le large couteau qu'il portait d'habitude à sa ceinture.

Le seigneur, dont le melon devint verdâtre, crut prudent de battre en retraite.

« Allons, allons, dit-il vivement, bon amusement et bonne nuit, braves gens. »

Et il s'esquiva. Quel avait été le but de cette visite? Peut-être avait-il voulu railler une dernière fois sa victime publiquement ou s'assurer que Hanusia était d'une beauté suffisante pour justifier un nouvel attentat?

Dès que Barwulski s'était éloigné, le vacarme avait recommencé. Fedko seul, taciturne et muet, ne but pas et ne dansa

Digitized by Google

pas. Quand dix heures sonnèrent, ceux qui tant bien que mal se tenaient encore sur leurs jambes, formèrent un cortège et, musique en tête, reconduisirent les époux jusqu'à la maison de Fedko. Puis, le couple fut abandonné à lui-même, tandis que les invités rentraient à l'auberge. Les danses, les libations et le tapage reprirent avec moins d'entrain cependant. Les jambes se paralysaient, des nez ronflaient et dans la salle ou sur l'aire, des dormeurs gisaient par groupes serrés. Les musiciens s'étaient affaissés sur eux-mêmes et Moschko tombait de lassitude, oubliant de mettre de l'eau dans son genièvre.

Lorsque le jour pointa, quelques intrépides seulement, parmi lesquels Hritzko Barila, étaient encore valides; le vieux Jacek, à son poste, jouait ce qui lui venait sous les doigts. Tout à coup, il s'arrêta, l'œil dilaté comme s'il eût vu surgir quelque fantôme dans la lumière grise et fausse. Une forme chancelante montait lentement la rue, se dirigeant vers l'auberge.

« Jadwiga, la fille de mon staroste! » cria le pauvre fou, traversé par quelque souvenir.

Mais Hritzko avait de meilleurs yeux. Il s'élança, pris d'une angoisse terrible, vers la femme qui se traînait péniblement.

« Hanusia... qu'y a-t-il? où est Fedko? »

Elle le regarda vaguement, comme si elle n'eût pas compris. Ses traits étaient affreusement bouleversés; l'horreur et la souffrance y semblaient incrustées. Elle était à peine vêtue; sa gorge et ses bras portaient les traces de coups de fouet et les quelques lambeaux d'étoffe qui la couvraient étaient tout maculés de sang.

« Le seigneur! balbutia-t-elle, Fedko garrotté... Ils m'ont transportée au château. Ce matin, ils m'ont battue et chassée... »

Et elle s'évanouit.

« Soignez-la, dit Hritzko, qui aussitôt se précipita suivi de quelques autres vers la demeure de Fedko. Ils le trouvèrent gisant sur le plancher de la chambre, bâillonné, les pieds et les mains fortement réunis par des cordes et des chaînes; ses vêtements étaient déchirés, les meubles brisés, des taches de sang et des mèches de cheveux semées çà et là : Fedko avait

Digitized by Google

dû évidemment opposer une résistance désespérée. On détacha ses liens; quand les assistants virent son visage, ils reculèrent, le croyant devenu fou. La première chose qu'il demanda fut ceci :

« Tous sont-ils encore à l'auberge?

— Oui, Hanusia aussi.

— Alors venez. »

Mais ses jambes lui refusèrent le service et ils durent le soutenir. Ses traits d'un gris terreux étaient comme pétrifiés; les yeux seuls avaient conservé une expression de vie, mais souvent les flammes furieuses qui emplissaient leurs prunelles s'éteignaient sous un regard vitreux.

Ils trouvèrent tout le monde sur pied. A l'intérieur, des femmes se pressaient en gémissant autour de Hanusia. Les hommes s'étaient réunis sur le seuil. Aucune voix ne s'élevait; parfois seulement un grondement sourd courait à travers les rangs. L'ivresse générale avait complètement disparu.

Quelques exclamations se firent entendre à l'approche de Fedko; elles furent peu nombreuses, ce peuple difficile à émouvoir et à ébranler étant peu expansif. Les paysans s'écartèrent en silence devant le malheureux jeune homme, que Hritzko conduisit à un banc sur lequel il se laissa tomber. Ils se groupèrent autour de lui, muets. Un vieillard dit dans un sanglot : Pauvre brave garçon ! mais aussitôt chacun protesta, ajoutant que c'était à Fedko seul de décider sur ce qu'il y avait à faire. Mais chacun savait ce que celui-ci allait dire quand il se leva.

« Camarades... » commença-t-il.

Mais il ne put continuer. En les voyant parés pour son mariage, il pensa à ce qui s'était passé, à ce qui allait advenir, et une larme, glissant de ses cils, roula lentement sur sa joue.

« Camarades, reprit-il enfin, vous savez tout. Il y a eu Xénia; maintenant, c'est Hanusia. Cet homme est une bête fauve. Rien ne nous protège contre lui. Le scribe de Barnow est un Polonais, c'est son ami. Et si nous voulons être vengés, il faut nous venger nous-mêmes. Il faut nous réunir et lui donner la chasse comme à un loup et le pendre. Quels sont ceux qui veulent venir?

Digitized by Google

— Tous, répondirent les deux cents hommes qui étaient là.
— Alors, venez. »

Et la troupe s'avança lentement entre les maisons de la rue. De temps à autre, un groupe se détachait pour prendre les fourches, les faux, les vieux fusils que les femmes leur apportaient. Une sorte de gravité majestueuse enveloppait ces révoltés, qui faisaient leur devoir avec la certitude presque complète d'y trouver la mort. Et avec le même mutisme, ils se dirigèrent vers le château sous les premiers rayons du soleil levant.

IV

Le château de Wolowce ne ressemble en rien à la plupart des habitations seigneuriales de Podolie. Ces dernières sont en général de vastes et confortables constructions datant du XVIII^e^ siècle, époque à laquelle la noblesse était encore riche, ou de mesquines bâtisses du siècle présent, où la noblesse est presque pauvre. Les résidences luxueuses sont excessivement rares, — bien plus rares encore les manoirs remontant jusqu'au moyen âge. Ce pauvre coin de terre a été trop souvent bouleversé par les révolutions et la guerre. Mongols et Turcomans, Suédois et Moscovites, Turcs et Roumains y ont fait curée tour à tour, pillant ce qu'ils pouvaient, brûlant ce qu'ils laissaient. C'est ainsi que châteaux et beffrois avaient disparu. La Podolie n'a donc conservé que peu de son passé, et le peu qui lui est resté, elle l'abandonne tous les jours aux démolisseurs. Comme toute nation en décadence, les Polonais n'ont qu'un médiocre respect pour leur grandeur évanouie — si ce n'est en phrases redondantes pour lesquelles il ne faut qu'un peu de souffle ou d'encre et dont ils se montrent aussi prodigues que de vrais Espagnols. Et plus d'un fier gentilhomme a vendu aux juifs, comme matériaux de construction, la demeure de ses aïeux.

L'antique et sombre forteresse de Wolowce, avec ses épaisses murailles noircies, ses fenêtres étroites, ses créneaux et ses tours menaçantes, est donc une chose presque unique dans la

Digitized by Google

région. Édifiée entièrement avec d'énormes blocs de pierre, elle tenait bon, au grand chagrin de son seigneur, qui eût volontiers battu monnaie d'une marchandise aussi recherchée. Toutefois, l'attitude de Fedko démontra à Wincenty que cette solidité avait son bon côté et que celui qui avait construit le château en avait bien choisi l'emplacement. Le manoir s'élevait sur le bord du Sereth, fleuve triste et paresseux, se traînant avec des lenteurs sans pareilles à travers un pays monotone et plat, coulant avec d'incessantes hésitations, s'arrêtant même parfois pour former de vastes marécages avant de verser ses eaux bourbeuses dans les flots clairs du Dniester, qui les entraînent rapidement vers la mer Noire. Le château, rendu inabordable sur le derrière par l'étendue d'un de ces marais, était ceint sur les autres faces d'un fossé large et profond, plein d'une eau noire et stagnante d'où montent en été des émanations fétides. Un étroit pont de bois le franchissait.

Le cœur de l'homme est souvent agité par de salutaires pressentiments. Vers l'aube, l'excellent Wincenty dit à ses valets :

« Fouettez-moi vivement cette femme dans la cour et mettez-la dehors. Ces paysans stupides seraient capables de venir me la réclamer... »

Cette mesure de prudence ne lui parut pas suffisante encore sans doute, car, aussitôt que ses ordres furent exécutés, il reprit, s'adressant à Michalko, son âme damnée :

« Que Mikita attèle les chevaux bais à la brischka : nous partons immédiatement pour Barnow. »

Et comme absorbé par ses pensées :

« Je ne sais pourquoi, mais il me semble que ce Fedko voudra me jouer quelque mauvais tour aujourd'hui. La manière dont ce chien m'a regardé hier ne me dit rien de bon. »

Mais les quelques minutes qu'il fallut pour réveiller le cocher et préparer l'équipage donnèrent au jour le temps de se faire. Et lorsque Michalko, aidé de deux hommes, ouvrit les larges vantaux de la formidable porte d'entrée toute bardée de fer, ils restèrent stupéfaits sur le seuil, puis s'empres-

Digitized by Google

sèrent de la refermer. Le melon jaune de Wincenty, qui s'était montré à une fenêtre du premier étage, disparut immédiatement, après avoir passé du violet au livide. La bande des paysans débouchait sur la steppe, entre les arbres fruitiers bordant la route qui mène droit au château. Ils avançaient d'un pas lent, régulier, implacable, dans un silence menaçant, et le soleil levant arrachait des éclairs à leurs faux d'acier.

Wincenty et Michalko eurent un frisson : ils sentaient la mort approcher. Mais, tandis que le gentilhomme lâche et vil se cachait le visage dans ses mains et mâchonnait une prière depuis longtemps oubliée, le valet prenait froidement les mesures nécessaires pour la défense. En moins de quelques minutes, la porte fut barricadée, les domestiques armés et placés à leur poste. Le château avait pour garnison quatorze hommes, en comptant Michalko ; les femmes, sans oublier le noble Polonais, s'étaient réfugiées dans les caveaux.

« Au premier coup de sifflet, la moitié tirera en l'air ; au deuxième coup, vous tirerez tous dans la foule, » ordonna Michalko, et, ouvrant une fenêtre, il s'avança sur le balcon en saillie au-dessus de la grande porte.

La tête de la troupe était à 50 mètres à peine des fossés.

« Halte! cria le valet, que voulez-vous? »

Mais, comme s'ils n'avaient pas entendu, ils continuèrent leur marche.

« Halte! répéta Michalko, ou vous êtes morts. »

Il siffla et sept balles coupèrent l'air au-dessus des paysans, qui s'arrêtèrent et firent même quelques pas en arrière. Michalko profita du moment pour reprendre :

« Frères, que voulez-vous? Pas un de vous n'arrivera vivant au pont, je vous le dis. Peut-être pouvons-nous nous entendre, d'ailleurs. Que venez-vous chercher au château? Parlez. »

La seule réponse qu'il obtint d'abord fut le joyeux grincement du violon de Jacek. Puis, dans la foule, un ancien soldat leva son arme, visa le valet et fit feu. La balle s'incrusta dans la muraille un peu au-dessus de la tête de Michalko, qui éclata de rire.

Digitized by Google

« Alors, c'est à moi que revient l'honneur de votre visite? Ou peut-être avez-vous la vue trouble et me prenez-vous pour un autre. Parlez donc! »

Fedko délibérait avec Hritzko. Cette résistance, qui ne changeait rien toutefois à leur intention de prendre et pendre Wincenty, les déroutait. Car ils avaient pensé donner pour compagnons de gibet au noble Polonais quelques-uns de ses hommes. Il arrivait que la chose se compliquait d'une porte solidement barricadée, de fenêtres gardées. Les paysans avaient bien une demi-douzaine d'armes à feu, mais à quoi pouvaient-elles servir contre de semblables murs? Et dans cette circonstance, il ne leur restait évidemment qu'à enfoncer la porte, dont les abords étaient commandés par les fusils des assiégés.

« Il le faut, conclut Fedko, plusieurs y mourront.

— N'importe, lui répondit-on, s'il le faut...»

Tous les Slaves sont fatalistes: en Podolie, ils le sont à un degré extraordinaire.

Mais Fedko se sentit pris de pitié pour eux. Il avait été brisé, il ne voulait pas que d'autres le fussent à cause de lui. Il pensa à abattre le fauve sans que le sang coulât. Un calme suprême, une paix profonde régnait maintenant en cet homme qui avait maîtrisé sa douleur.

Il fit reculer sa troupe et s'avança seul jusqu'au pont.

« Écoute, Michalko, commença-t-il.

— J'écoute.

— Nous demandons ton maître.

— Pourquoi ?

— Ceci nous regarde.

— Moi aussi, un peu.

— Eh bien! si tu tiens à le savoir, nous te le disons: nous voulons le pendre.

— Bon. Allez le chercher à Barnow: il y est depuis ce matin.

— Tu mens.

— Je ne mens pas.

— Tu le jures ?

Digitized by Google

— Je le jure.

— Aussi vrai que ton âme est au Christ et non au diable ? »

Michalko hésita un instant. Le serment était grave ; puis, réfléchissant que de toute façon son âme était à Satan depuis longtemps, il répondit :

« Oui.

— Tu mens, répliqua tranquillement Fedko, tu es un chien et tu es plus fourbe qu'un juif et même qu'un Polonais. Moi, je veux épargner la vie de plusieurs d'entre nous. Michalko, tu es de notre race. Pour la dernière fois je te demande si ton maître est ici? Jure-moi sur le repos éternel de ta mère défunte qu'il n'y est pas, et nous partons immédiatement pour Barnow. »

Le misérable pâlit. Capable de tout, il n'eût jamais osé troubler dans sa tombe une morte aussi chère. Il était de ce peuple slave, filial et superstitieux, chez qui est née la légende du vampire. Et le visage livide de Michalko trahissait l'angoisse inouïe à laquelle le scélérat était en proie.

« Ça va me coûter la tête, murmura-t-il ; puis d'une voix stridente : Fou imbécile, heureux fiancé de Xénia, heureux époux de Hanusia, écoute. Mon maître est au château : viens le chercher, si tu en as le courage. »

Les paysans eurent un hurlement de fureur, mais Fedko, toujours immobile, les retint d'un geste. Mikita le cocher venait de paraître sur le balcon. C'était un tout jeune homme très pâle, les yeux élargis par la peur. Et tout tremblant, il dit :

« Braves gens, écoutez ce que les valets vous font dire. Si vous voulez vous contenter du maître, nous sommes prêts à vous ouvrir la porte et à vous remettre nos armes. Tu nous jureras, Fedko, que nous aurons la vie saine et sauve. Mais si vous avez l'intention de nous faire mourir sous le bâton, au nom de Dieu...

— Chien, lâche et traître ! » gronda Michalko.

Il s'élança sur Mikita, et l'abattant brusquement à ses pieds, il lui cracha au visage.

Digitized by Google

« Tu t'es régalé des restes de la table et du lit de ton maître, continua-t-il, et maintenant tu l'abandonnes à l'heure où il peut avoir besoin de toi. Tiens, va les rejoindre, tes paysans ! »

Et, soulevant le corps avec une vigueur surhumaine, il le jeta dans le vide par-dessus la balustrade du balcon. La tête heurta l'encadrement de pierre du fossé et se brisa. Mikita rebondit dans l'eau, qui jaillit, puis se referma, ridée de cercles qui s'en allèrent, frissonnants, mourir contre les murailles.

Ce fut la première victime de l'émeute.

Il y eut un moment d'horreur et de silence impossibles à rendre. Puis Michalko quitta vivement le balcon. Au même instant, un coup de feu partait d'une échauguette : Fedko chancela et laissa tomber son arme, tandis que son serdak brun se teignait de pourpre foncée. Ce haut fait était l'œuvre de M. Wincenty, qui d'ailleurs ne donna plus de la journée signe de vie.

L'attaque déloyale exaspéra les paysans. Ils se précipitèrent en avant avec le vieux cri de guerre des cosaques : « Urraha ! » traversèrent le pont et se ruèrent sur la porte. Et, furieusement, les haches sonnèrent sur les lourds vantaux, pendant que la fusillade des assiégés trouait les rangs des assiégeants et que les cris des blessés se mêlaient aux lamentations des femmes restées à quelque distance. Parfois, dans une accalmie soudaine, le violon du fou grinçait.

Le ciel, comme un immense œil bleu pensif, s'ouvrait au-dessus de la mêlée.

Mais tant de courage et de prières devait être vain. La lutte était trop inégale. En ce monde, la victoire n'est pas à la meilleure cause, mais aux meilleures armes. Il en a toujours été ainsi, en tout temps et en tous lieux, et il en fut encore de même dans ce coin perdu, où une poignée de martyrs se révoltaient enfin contre leur bourreau. La lutte était impossible. L'acier des haches ne mordait pas sur le fer de la porte ; les paysans étaient littéralement broyés par les décharges générales qui plongeaient dans leur masse, les premiers rangs étant eux-mêmes exposés au feu des tours en

Digitized by Google

saillie. Et les gens de Wolowce durent se retirer hors de portée de fusil en emportant leurs morts et leurs blessés.

Le combat avait à peine duré une demi-heure. La rosée brillait encore sur l'herbe, mêlée de gouttes de sang; l'air était doux et limpide, la journée promettait d'être superbe. Les paysans avaient sept morts et près de quarante blessés; la garnison du château n'avait perdu qu'un homme frappé en plein visage par une balle de Hritzko. Celui-ci, qui était le seul bon tireur armé d'un bon fusil, avait également touché Michalko à l'épaule. La blessure de Fedko ne présentait aucun danger, bien qu'elle lui eût occasionné une perte de sang considérable. Aussi souffrit-il à peine qu'on la lui bandât.

« Illuminez l'église comme pour une grande fête, dit-il, exposez les morts tous sur un seul rang : ils sont morts pour une cause sainte. Emmenez les blessés chez vous et que Grégori, le frère de Hritzko, coure à Okulince chercher le guérisseur. »

Et plus tard, après avoir réuni les plus âgés en une sorte de conseil de guerre :

« Nous ne pouvons rien faire le jour. Nous attendrons la nuit pour que ces chiens n'y voient plus. Alors nous lancerons des torches enflammées dans le château par toutes les ouvertures et nous verrons bien s'ils aimeront mieux se rendre que de se laisser brûler vifs. D'ici là, quelques-uns prépareront des torches de résine, d'autres s'éparpilleront autour du château pour le cerner et l'empêcher de communiquer avec Barnow. Le reste montera à cheval et ira informer les villages voisins de ce qui se passe ici en leur demandant du secours. Il nous faut du renfort pour le cas où le scribe de Barnow apprendrait quelque chose et nous arriverait avec les bonnets pointus [1]. Deux hommes monteront au clocher et sonneront le tocsin, pour que ceux qui sont dehors soient avertis.

Tous ces ordres furent exécutés. Dans le village, on

[1] Les gendarmes.

Digitized by Google

apprêta ce qui était nécessaire pour l'incendie, au milieu des lamentations des femmes et des gémissements des blessés. La steppe, si animée un quart d'heure auparavant, était maintenant pleine d'un silence lugubre. Les faux luisantes décrivaient un large demi-cercle d'éclairs autour de la forteresse que le marais isolait sur l'autre côté. De temps à autre, le violon de Jacek commençait une danse, et le tocsin, reprenant sa sonnerie sinistre, martelait l'air à coups brefs et heurtés.

Vers midi, le pope arriva, suant et soufflant. Sa femme n'avait pu le tirer plus tôt du lit, car le représentant de Dieu s'était trop consciencieusement enivré la veille. Et il accourut, joignant les mains au-dessus de sa tête et criant de loin :

« Fedko, c'est de la rébellion !

— C'est de la nécessité, répondit gravement le jeune homme.

— Mais Dieu veut que l'on demande justice à qui de droit.

— Quand c'est possible. D'ailleurs, mon révérend, tu ne me parais pas être toujours bien au courant des volontés de Dieu. Souviens-toi de la prophétie que tu m'as faite hier.

— Mais tu peux encore être très heureux.

— Heureux ? répéta Fedko avec un éclat de rire amer et d'une voix sourde et basse comme un cri étouffé ; je voudrais être mort. Rentre chez toi, mon révérend, ou va soigner les malades. Mais en aucun cas, ne t'avise d'aller raconter à Barnow ce que tu as vu, cela pourrait t'attirer des désagréments. »

Et le prêtre s'éloigna, fort désappointé.

V

La nouvelle du soulèvement des paysans de Wolowce parvint cependant à Barnow vers midi. Les premiers bruits en furent apportés par un mendiant ; puis vint un messager du château, un enfant d'une dizaine d'années. Son corps, entièrement enduit d'une épaisse couche de vase, le faisait ressembler au dieu des marais des légendes slaves. Il s'était jeté dans le Sereth du haut d'une fenêtre et, pataugeant, nageant

Digitized by Google

tour à tour, avait fini par traverser le fleuve, ne devant qu'à une sorte de miracle d'en être sorti vivant. Il avait dans sa ceinture une lettre de Wincenty pour M. Théophile de Struseck, gouverneur impérial et royal, tyran minuscule de Barnow. L'écriture en était presque indéchiffrable, tant la peur faisait trembler la main du vaillant gentilhomme.

« Nos munitions sont complètement épuisées, disait-il, la porte ne tient plus sur ses gonds. Trois mille paysans furieux nous assiègent; si vous ne nous envoyez immédiatement du secours, nous sommes perdus.

— Perdus, perdus! répétait M. de Struseck, allant et venant dans son cabinet; perdus, perdus! »

Et il perdait la tête. Enfin, il prit une décision : il demanda la force publique, composée de quatre gendarmes, et comme il tenait trop à sa personne pour l'exposer à un danger quelconque, il manda M. Ladislaus Krapulinski, commissaire impérial et royal du district.

« Faites rentrer l'ordre au village, » dit le gouverneur d'un ton bref et sans réplique.

Et la force publique, composée de quatre hommes et d'un... commissaire, monta en char à bancs et s'éloigna au galop dans la direction des trois mille paysans. Mais le cinquième claquait les dents de peur, car ce n'était rien moins qu'un héros que Ladislaus Krapulinski, bien qu'il valût cependant la peine d'être étudié. Ce jeune homme d'avenir comptait une quarantaine d'années, avait le corps maigre et flottant, des pieds et des mains extraordinaires qu'il manœuvrait avec des gestes comiques, un dos voûté par les innombrables courbettes qu'il lui avait déjà fallu faire, un visage d'une douceur cauteleuse agrémentée d'un nez rougeaud. Il n'avait jamais rien appris et ne savait rien; il avait débuté comme garçon apothicaire et n'avait franchi l'énorme distance qui séparait la pharmacie du commissariat que grâce à sa science de la révérence faite à propos. C'est ainsi qu'il avait été reçu auxiliaire, employé, puis fiancé à la fille aînée de son chef, et chef à son tour — après avoir rompu, bien entendu, avec sa fiancée à l'atteinte du but — enfin commissaire de district. Fort heureu-

Digitized by Google

sement, un semblable avancement ne serait plus possible aujourd'hui en Autriche. A voir ses allures rampantes, sa face patibulaire, on éprouvait généralement ce qu'on eût éprouvé à l'approche inattendue d'un reptile venimeux. Tout le monde ne ressentait pas cependant à première vue cette impression de dégoût, que Fedko eut dès le premier instant, lui.

La scène fut courte et typique. Quand le jeune homme fut averti de l'arrivée des cinq, il réunit une assez forte troupe et attendit de pied ferme la force publique, dont l'entrée fut sublime ou grotesque. Les quatre gendarmes s'avancèrent sur deux rangs d'un pas tranquille et ferme. Ladislaus, qui d'abord les avait précédés, puis accompagnés, s'était finalement décidé à les suivre, le visage confit en béatitude, malgré la mort qui lui étreignait l'âme. A quelques pas des paysans, il lui fallut bien toutefois passer de nouveau en tête. Humblement, il tira son chapeau, plus humblement encore il salua; puis, en tremblant, il dit :

« Cher monsieur Fedko... »

Mais celui-ci, brutalement, lui coupa la parole.

« Commissaire, tu sais bien que je ne suis pas un monsieur et que je ne te suis pas cher. Épargne toutes tes belles phrases : le loup sera abattu, je te le dis. Tu ne me parais guère disposé à t'en fâcher, car toi tu es un renard. D'ailleurs, cela ne te servirait à rien non plus. Rentre chez toi, commissaire, rentre vite. »

Krapulinski disparut derrière les gendarmes. Le rouge de la honte et de la colère monta au front de leur chef, qui était un vieux soldat.

« Au nom de l'empereur... ordonna-t-il.

Cette fois encore, Fedko l'arrêta net.

« Camarade, tu es un brave, mais tu es inutile ici. Les paroles ne sont rien et les actions ne seraient rien, car vous êtes quatre et nous sommes trois cents. Mais comme tu dis que vous venez au nom de l'empereur, je tiens à dire quelque chose au poltron qui est avec vous. Avance, Polonais, et ne tremble pas, je ne veux pas te manger. Entends ce que j'ai à te dire et répète-le à ton chef. Le sang versé

Digitized by Google

aujourd'hui tachera vos consciences et témoignera contre vous devant Dieu. Si vous aviez agi comme le veut l'empereur, si vous aviez été justes et bons, si vous nous aviez protégés contre les bêtes fauves qui sont nos maîtres, nous n'aurions pas été obligés de nous défendre nous-mêmes. Polonais, tu vas passer devant notre église; eh bien, descends de voiture et regarde les hommes qui y sont étendus et qui étaient encore vivants ce matin. En route, Polonais, tu réfléchiras et tu chercheras pourquoi ces hommes sont morts. Tu chercheras jusqu'à ce que tu aies trouvé. Va, maintenant. »

Ils s'en allèrent et ne rentrèrent à Barnow qu'au soleil couchant. M. de Struseck les attendait sur le perron.

« Notre présence et nos menaces n'ont produit aucun effet, raconta Krapulinski; ils se sont courbés jusqu'à terre devant moi, ils ont baisé le bord de mon habit, mais ils ont dit qu'ils ne se disperseraient pas avant d'avoir tué M. Barwulski. Ils sont plus de cinq mille. Tous ont été excessivement polis et m'ont même recommandé de vous saluer de leur part. Ils sont dans une fureur... Vous ne pouvez les maîtriser qu'avec de la troupe. »

Mais où prendre la troupe? Barnow n'avait pas de garnison et le chef-lieu du comté n'avait qu'un escadron de hussards. M. de Struseck télégraphia donc sur-le-champ :

« Les populations se sont soulevées en masse à Wolowce et dans les environs. Huit mille paysans battent les campagnes, pillant et massacrant tout dans les châteaux. La ville court les plus grands dangers. Envoyer d'urgence un régiment. »

VI

Le soleil, rouge et sanglant, touchait à l'horizon, suivi des regards de tous les paysans. La plupart se disaient sans doute que le lendemain ils pouvaient ne pas le voir se lever.

La nuit tomba — nuit terrible, dont plus d'un ne vit réellement pas la fin. Se croyant protégés par l'obscurité, les

Digitized by Google

malheureux se ruèrent une fois encore contre la porte : de nouveau, ils furent décimés par le feu plongeant des assiégés, dont les balles dirigées dans la masse étaient aussi meurtrières qu'en plein jour. Et les assiégeants durent encore battre en retraite.

Bientôt cependant, ils revinrent armés de leurs torches incendiaires. Les valets auraient pu maintenant tirer à coups sûrs, mais leur feu ne se ralluma pas. Les paysans le remarquèrent et s'approchèrent en plus grand nombre. A un signal donné, les brandons plurent dans le château par centaines. D'aucuns s'éteignirent d'eux-mêmes, d'autres furent éteints par les valets, n'importe : une demi-heure à peine s'était écoulée que de longues flammèches s'échappaient de toutes les ouvertures, grimpaient sur le toit et s'élançaient vers le ciel. Le manoir et ses habitants étaient bien perdus cette fois, et un formidable urraha! jaillit de la foule.

Seules, les tours restaient intactes. Cette circonstance fut favorable aux paysans, car la porte ne s'échauffa que peu et le pont n'eut pas à souffrir de l'incendie. Une dernière fois, ils attaquèrent les vantaux massifs et parvinrent à les desceller. Et à travers la fumée et les flammes, ils envahirent la forteresse. Ils ne trouvèrent d'abord que des cadavres.

« Cherchez dans les tours! » cria Fedko.

La fumée avait déjà gagné une des tours, suffoquant ceux qui s'y étaient réfugiés. Il n'y avait que des femmes et trois hommes, parmi lesquels Michalko. Lorsque les corps furent exposés au grand air, l'âme damnée de Michalko revint à la vie. Ils le garrottèrent et le traînèrent dans la steppe. Ce fut leur première proie vivante. Dans la seconde tour, ils eurent la main plus heureuse : ils captivèrent le gentilhomme polonais et trois valets. Wincenty était à demi mort de peur; les paysans voulurent se jeter sur lui dès qu'ils l'aperçurent, mais Fedko le couvrit de son corps en disant :

« Celui-là ne peut pas mourir de la main d'un honnête homme. »

Ils abandonnèrent le château et campèrent en plaine, groupés autour des cinq prisonniers.

Digitized by Google

« Malheureusement, nous avons alors perdu beaucoup trop de temps, » dit Hritzko plus tard à ses juges.

Ils dressèrent d'abord cinq potences, ce qui leur demanda quelques heures; puis ils pendirent les valets, l'un après l'autre, pour donner à Wincenty un avant-goût du régal qui l'attendait. Enfin, lorsque celui-ci vit qu'il n'avait plus que quelques minutes à vivre, il se jeta aux genoux de Fedko et le supplia de lui donner un confesseur. Le jeune homme, toujours noble et généreux, accéda à sa prière et envoya chercher le prêtre catholique d'Okulince. Et pour tuer le temps, les paysans s'amusèrent à pendre Michalko et à couper la corde suffisamment tôt pour avoir le plaisir de recommencer le jeu.

Le curé d'Okulince se fit attendre. Car le révérend avait une nièce fort tendre, qui ne voulait pas voir le cher homme s'aventurer en si grand danger. Quand enfin elle se décida à ouvrir ses bras et à le laisser s'éloigner, le curé, gras et gros, s'en alla lentement, si lentement qu'en arrivant il trouva d'autres personnes survenues avant lui qui rendaient son ministère inutile.

Vers neuf heures du matin, les paysans avaient déjà pendu et décroché Michalko deux fois; ils se mettaient en devoir de le pendre une troisième fois, lorsque le sol se mit à frémir. Un bruit sourd gronda au loin, puis s'approcha, mêlé bientôt de sonneries militaires : c'étaient les hussards.

La bataille fut courte : à proprement parler, il n'y eut pas de bataille. Une panique folle s'empara des paysans, qui jetèrent leurs faux et se débandèrent. Un seul — Fedko — se servit de son arme et tua un hussard.

Ce fut la dernière victime de l'émeute.

Nombre de paysans furent arrêtés. L'instruction fut rigoureuse; des peines sévères, trop sévères certainement, furent prononcées. Les juges n'allèrent pas cependant jusqu'à condamner l'un ou l'autre à mort.

Le seul à qui la potence parût tout naturellement réservée ne fut pas pris. Fedko s'était jeté dans les montagnes; il se fit *haydarnak*, c'est-à-dire bandit dans les Carpathes. Étrange

Digitized by Google

bandit, qui donnait aux pauvres ce qu'il enlevait aux riches. Les montagnards l'adoraient, et toutes les tentatives faites pour s'emparer de lui échouèrent. Sa tête fut mise à prix, mais personne ne la livra. On ne voulait pas trahir *le vengeur*.

Il ne vécut pas longtemps toutefois. Au moment où la corde lui étreignait le cou, Michalko avait fait le serment de tuer Fedko. Le serment fut tenu. Michalko rôda dans la montagne, guetta le bandit et le tua d'une balle.

Mais Wincenty et Michalko eurent, au contraire, de longs et heureux jours. Celui-ci est encore de ce monde, où la vertu est toujours récompensée et le vice puni.

VII

Telle fut l'émeute de Wolowce. Et tout en refaisant cette lamentable épopée quinze années plus tard, je restais sous les bouleaux de la Croix noire, où les flûtes m'avaient attiré. Les jeunes bergers étaient encore là; je m'approchai d'eux.

« Comment va M. Wincenty? demandai-je.

— Il va mal depuis bien longtemps, me répondit le plus âgé en riant.

— Où est-il maintenant?

— En enfer.

— Alors il est mort?

— Depuis cinq ans.

— De quelle maladie?

— Du schnaps.

— Qui est votre seigneur?

— L'Arménien.

— Quel Arménien?

— Bogdan.

— Il n'a pas d'autre nom?

— Il s'appelle aussi la Fouine.

— Alors vous n'en êtes pas contents?

— Mon père dit toujours : une fouine mord, mais le loup dévore. D'ailleurs, dit-il aussi, les anges ne voudraient pas être seigneurs en Podolie.

Digitized by Google

— Si seulement vos seigneurs étaient des hommes! » pensai-je.

Et je repris lentement la direction de la ville. La steppe, toute rougie par le soleil couchant, n'avait qu'un point sombre : la croix noire se détachant sur un fond limpide et lumineux du ciel. Cette croix avait été érigée le jour où le servage était tombé des épaules d'un peuple qu'il opprimait lourdement.

Quand sonnera l'heure où sera affranchie l'âme de ce peuple meurtri?

(Traduit de l'allemand par Aug. Lavallé.)

Digitized by Google

ATHÈNES ET CONSTANTINOPLE

Buda-Pesth, 16 avril 1886.

Je suis parti ce matin par une pluie battante. Après avoir serré la main de ma bonne vieille, qui m'avait si bien soigné tout l'hiver, j'ai traversé les rues de Vienne pour la dernière fois. Tout m'était devenu familier : le quartier de l'hôpital, le Ring et les quais le long du canal par où me conduit mon cocher et que je regarde maintenant mélancoliquement, en grelottant derrière les vitres humides de la voiture. Le cœur serré à l'idée de quitter tant de braves gens, je revivais en pensée ces huit bons mois passés loin de la patrie, dans cette ville où j'ai trouvé la vie de famille et tant d'aimables relations. Amis bons et sincères, vous reverrai-je jamais? Mais pourquoi ces regrets, ne vais-je pas bientôt pouvoir me baigner dans le chaud soleil d'Orient? Ah! ce voyage! Il m'a hanté pendant plus de quinze jours. Adieu les cliniques et les cours de la docte faculté! Assis sur un banc, dans un parc public tout vert de la première éclosion du printemps, je dévorais Théophile Gautier et piochais le guide Mayer. Voir Constantinople! Le rêve de ma vie! Le Bosphore, la Corne d'Or, Stamboul et sa forêt de minarets étincelant au soleil couchant! Je n'en dormais plus la nuit. Et voilà qu'il commençait, ce rêve si longtemps caressé! Mon petit sac de touriste était là pour en attester la réalité.

L'imagination surchauffée, mon passeport et mes lettres de recommandation en poche, je prends au guichet de la Compagnie de navigation du Danube un billet pour Buda-Pesth, première étape de mon voyage en Orient. Je m'embarque sur le petit bateau à vapeur qui descend le canal

Digitized by Google

et doit amener les passagers au grand steamer stationnant au milieu du Danube. Nous passons rapidement le long du Prater avec ses grands arbres couverts de gui semblable, en cette saison, à des grappes de nids de corbeaux, et nous voilà en plein fleuve sur l'*Iris*.

La pluie a cessé; des mouettes, des canards sauvages et des hirondelles, les premières sans doute, volent, en rasant l'eau, entre les innombrables îles qui parsèment le Danube. Ces îles caillouteuses, couvertes d'osier et de joncs verts, plaquées de soleil, tranchent fortement sur les bois de haute futaie sans feuilles. Paysage charmant, encadré de montagnes vaporeuses.

Notre bateau marchant très vite, à cause de la crue des eaux, produit sur les récifs, nombreux en ces parages, une longue vague qui, en déferlant, met une bande d'écume blanche au milieu du fleuve. De temps en temps, un vrai village flottant, composé de bateaux-maisons soutenant l'axe d'une grande roue de moulin à eau qui tourne lentement et dont le meunier nous salue d'un geste large.

Au moment de passer en Hongrie, on hisse, au haut du mât, un drapeau aux couleurs nationales : c'est le salut courtois qu'on nous rend de la rive et qui produit toujours une petite émotion parmi les passagers.

Bientôt nous atteignons Presbourg, pittoresquement situé au bord de l'eau. A partir de ce moment, je n'entends plus parler que madgyar ou slave, langues que je ne connais malheureusement pas, et je me rabats sur les quelques Allemands restés à bord. « Vois-tu cette humble croix au haut de ce rocher, me dit un blond jeune homme en me tutoyant, c'est le tombeau de la fille d'un des premiers rois hongrois, » et ses yeux, mélancoliquement tournés vers le roc solitaire, semblent chercher amoureusement la princesse endormie à jamais là-haut. Le bateau, insouciant de tout ce lyrisme, continue sa marche rapide, s'arrêtant de temps à autre à un embarcadère en rase campagne. Nulle trace d'habitation; une grande planche sur laquelle est écrit le nom de la localité, une baraque en bois vermoulu, et c'est tout.

Digitized by Google

A Gönyö, un troupeau de vaches horriblement maigres, avec des cornes énormes, viennent s'abreuver dans une crique limoneuse. Que peuvent donc manger ces pauvres bêtes pour être si affreusement décharnées? Elles souffrent assurément et paraissent dégoûtées de la vie.

A Komorn, toute une file de porteurs d'eau d'un nouveau genre viennent immerger leur équipage : un tonneau sur quatre roues, traîné par un petit cheval hongrois; moyen expéditif de s'approvisionner.

Nous passons rapidement devant la cathédrale de Gran, que les Allemands comparent à Saint-Pierre de Rome. Vue du fleuve, elle paraît mesquine.

Le paysage bientôt devient admirable, on se croirait sur un immense lac cerné de toutes parts de hautes montagnes, et toujours ces moulins-bateaux, semblables à des arches de Noé, qui mettent dans le tableau une note si originale.

Nous approchons du but, tous les passagers se réunissent sur l'avant du bateau. Au crépuscule, l'entrée de Pesth semble fort belle avec son gigantesque pont suspendu et sa forteresse bien campée sur le roc; mais tout cela est peut-être poétisé par les vapeurs du soir, et demain on pourra mieux juger.

Pesth, 17 avril.

Pesth ressemble beaucoup à Vienne : le long des quais et au centre de la ville, hautes et belles maisons avec dorures aux façades comme au Ring. Dans les rues, grande circulation de piétons; pas de costumes nationaux, si ce n'est, toujours comme à Vienne, les nourrices aux grandes bottes, avec le jupon court aux mille plis en coton pompadour très clair. Peu ou pas de voitures. A ce dernier point de vue, Vienne est déjà bien inférieure à Londres et Paris, mais Pesth et Vienne ont quelque chose de « gemüthlich » dans leur aspect extérieur qu'on chercherait en vain dans ces grandes villes.

La langue allemande est parlée à Pesth par la classe aisée, comme le français dans les Flandres, mais le Hongrois n'a pas honte de se servir de sa langue maternelle.

Digitized by Google

Monté par le chemin de fer funiculaire et installé sur la terrasse du château de Bude, j'écris ces quelques notes à bâtons rompus. Cette nuit, le bateau part pour Belgrade, où nous arriverons demain soir. Je me surprends à regarder curieusement dans cette direction : c'est l'inconnu!

Je descends au Raizenbad, — reproduction fidèle des bains romains de Vienne. Ici, comme là-bas, pour soixante kreutzer, outre le bain, qui se compose d'une complication inouïe de douches, chambres de chauffe et de vapeur, bassins chauds, tièdes et froids, appareils d'inhalation, etc., etc., on a encore à sa disposition : un masseur, un coiffeur, un barbier, un pédicure, que sais-je? Et comme on est en costume d'Adam, ou à peu près, les pourboires n'existent pas.

Il est midi, la journée est radieuse; quelques rares promeneurs flânent au soleil; les lézards jouent entre les crevasses d'un vieux mur; à mes pieds se déroule un riant panorama me rappelant beaucoup Liége, son jardin d'acclimatation et le pont du Val-Benoit; ici, c'est l'île Marguerite et le pont du même nom.

A bord de l'*Orient*, 21 avril.

Nous sommes partis de Buda-Pesth samedi soir à onze heures. Dès le lever du soleil, je suis sur le pont. Le temps est clair, une brise fraîche souffle des plaines de la Hongrie. Nous sommes transportés dans un autre monde : des rives boisées à perte de vue, quelques bateaux-moulins au repos à cause du dimanche, de rares cabanes de pêcheurs abandonnées sur des îles marécageuses à moitié inondées; de temps en temps, une échappée sur des plaines infinies, c'est la solitude absolue, rappelant celles du nouveau monde. Je ne dirai mot des gardeurs de cavales, surveillant leurs immenses troupeaux, dont on parle tant, pour la bonne raison que je n'en ai pas aperçu un seul.

Notre bateau détonne sur ce paysage sauvage. A un certain moment, nous voyons toute une caravane de paysans et paysannes avec leurs chariots, qui font halte au bord de l'eau; ils nous regardent passer ébahis et ont l'air de poser pour un

Digitized by Google

photographe. Plus loin, c'est une barque qui traverse le fleuve, bondée de naturels en costume national, avec le grand manteau blanc.

Je cherche un compagnon pour passer la journée. Le public des premières, toujours le même partout, m'intéresse fort peu et j'ai bientôt fait d'analyser les quelques messieurs à l'air ennuyé qui lisent, fument ou bâillent à l'intérieur. Je passe en troisième et y fais une trouvaille : un Français qui vaut la peine d'être connu. Il me raconte son histoire; il a fait la guerre du Mexique, a été expulsé de France après la Commune, et, ô miracle, il parle flamand ! Et quel flamand ! Le patois de Bruxelles, qu'il a appris en exil. Mais comment se montrer difficile au fond de la Hongrie? Il se rend à Belgrade pour prendre du service dans l'armée serbe, car après la défaite de Slivnitza, il espère que les haines se rallumeront. S'il ne réussit pas, il ira à Athènes, « où ça chauffe », comme il dit. En effet, nous sommes peut-être à la veille d'une guerre entre Turcs et Grecs.

Pour voyager à bon marché, tous les expédients lui sont bons : devant le garçon de bateau, il se fait passer pour un confrère et le garçon lui donne sa nourriture gratis, en bon camarade. « Ma mère était Gantoise, » me dit-il tout d'un coup, d'un air touchant. Je me rappelle que je viens de lui dire que je suis Gantois moi-même, et je lui réponds d'un ton sec : « La mienne ne l'était pas. » Mais tout le reste de la journée, il fut si gai et m'amusa tant que, lorsqu'arrivé à Belgrade il me demanda carrément quelque argent, je le lui donnai avec plaisir pour les bonnes heures passées ensemble.

La route se poursuit donc gaiement; à une petite station, une troupe de Serbes en liesse font irruption sur le bateau; ils ont une sorte de guitare nommée gouzla, dont ils font grincer les cordes affreusement pour accompagner des chants monotones où revient toujours le mot liberté.

A Vucovar, une douzaine de Turcs montent à bord, ce sont les premiers que je vois. Ils étendent leur tapis, se mettent à manger de l'oignon, du citron et du pain; ils fument et boivent du café tout le reste du jour.

Digitized by Google

A une station suivante, un rassemblement de femmes en costumes clairs de toutes nuances, un vrai parterre de fleurs, nous font une ovation et s'amusent beaucoup de mes jumelles que je braque sur elles : jamais je n'ai produit autant d'impression. Les Serbes sur le bateau redoublent leur concert énervant. Ils ont aussi leur succès auprès du beau sexe sur la rive.

Le soir tombe, le soleil se couche dans toute sa splendeur. Une lune immense surgit majestueusement des eaux. Nous approchons de Belgrade. La rive droite descend à pic comme un mur gigantesque barrant l'horizon pendant des heures; sur l'autre rive, tout est inondé, une vraie mer.

Nous passons devant Semlin, où, pendant la dernière guerre, les médecins engagés dans les ambulances de Belgrade allaient lire chaque jour les journaux hongrois pour savoir la vérité sur les événements, car, en Serbie même, toute nouvelle fâcheuse était arrêtée à la frontière.

Nous abordons enfin à neuf heures et demie du soir. La ville, qui paraît toute petite à l'arrivée, est illuminée à cause de la fête du roi Milan. Dès que la passerelle est jetée, une bande de portefaix se ruent sur le pont et commencent fébrilement à décharger les marchandises; ils ont tous le pantalon large et le petit jupon en toile blanche. Le Français, avant de me quitter, s'écrie : « Mais qu'auriez-vous donc fait sans moi toute la journée! » « Et vous donc! » lui répondis-je en lui serrant la main.

Dès que le travail de déchargement est achevé, le bateau vire à droite et va s'amarrer à un petit corps de bâtiment de la douane, en face de la ville. Nous stationnons là toute la nuit dans un calme et un silence absolus.

Constantinople, 21.

L'*Orient* quitte Belgrade à six heures du matin; nous contournons la citadelle, construite sur une espèce de promontoire. La ville, bâtie en amphithéâtre, est plus grande qu'elle ne le paraît au premier abord. J'aperçois le Konak, où le roi Milan dort encore à cette heure matinale. Nous traversons

Digitized by Google

la passe de Kasa et les Portes de Fer. Comme il fait un vent terrible, je suis seul sur le pont avec le matelot du quart. Toujours des rochers à pic des deux côtés. Un coq, qui fait le voyage avec nous, chante victorieusement.

A Orsova, visite des passeports. Moi qui avais songé un instant à ne pas en emporter! Nous débarquons vers cinq heures à Turn-Severin, où nous devons passer la nuit.

Pour qui vient d'Occident, Turn-Severin est bien original. Des rangées de bonnets immenses en peau de mouton sont alignés par terre jusqu'au milieu de la rue; façon pittoresque d'étaler la marchandise. Des hommes passent coiffés de ces bonnets souvent trois fois grands comme la tête. Des femmes reviennent de la fontaine avec de grandes gargouilles au bout d'une perche, qu'elles portent sur les épaules. Je me promène avec un musicien de Bucharest dont j'ai fait la connaissance à bord. Nous achetons des poires à une vieille Roumaine qui tâche de nous duper; heureusement, mon compagnon lui fait entendre raison dans son idiome.

Le lendemain, le temps change, le paysage aussi et c'est à travers un rideau de pluie que nous voyons apparaître les premiers minarets.

Mon grand plaisir est d'aller m'installer auprès des Turcs, qui sont vraiment sympathiques. Par gestes, nous nous comprenons à peu près, et le plus instruit de la bande connaît quelques mots de français. Ils viennent de Serajewo en Bosnie et se rendent à la Mecque, visiter le tombeau du Prophète. L'un d'eux, voyant que j'échange ma carte de visite avec le Roumain, me montre la sienne avec un orgueil naïf; je la lui demande, il m'explique qu'il n'en a qu'une et qu'il en a besoin. Il s'appelle Isaïs Assam, adore les enfants et s'amuse à les costumer à la turque, leur mettant un fez sur la tête et leur endossant de charmants corsages de couleur. Tous vont faire plusieurs fois par jour leurs ablutions à une méchante petite pompe qui se trouve sur le pont. Ils font leur cuisine eux-mêmes, et se servent de belles cruches en métal ouvragé.

Nous nous arrêtons un moment à Widdin.

A Lom-Palanka, cent cinquante Macédoniens terrassiers

Digitized by Google

s'embarquent pour passer de Roumanie en Roumélie : une vraie tribu de sauvages. Ils sont tous horriblement laids, portent des manteaux en toile d'emballage, ont un gros bâton en main, toutes espèces de loques pour habillement et mangent gloutonnement une substance ressemblant à de l'éponge grise qu'ils appellent du pain.

Le lendemain, de la pluie et encore de la pluie; nous arrivons enfin à Routschouk, où je dois prendre le train pour Varna.

Routschouk a vingt-neuf mosquées. Je m'étonne d'entendre beaucoup parler le français. Un coup de sifflet, et nous voilà partis. Au début, la route est fort triste; bientôt le paysage change d'aspect. Nous traversons un pays vraiment curieux : comme fond de décors, de gigantesques tables de pierres posées sur des montagnes en cône tronqué, du versant desquelles descend une file de femmes turques et des chariots primitifs tirés par des buffles. Des enfants joufflus, vêtus d'étoffes aux couleurs éclatantes, gambadent joyeusement en apercevant le train. Des pins-parasols et des habitations d'une saleté pittoresque complètent ce tableau oriental. Nous descendons à Varna vers le soir.

Un steamer qui chauffe au loin nous attend. Tous les voyageurs s'embarquent dans de petites chaloupes, car dans un port d'Orient les quais sont inconnus. Notre légère embarcation commence une danse échevelée sur les vagues vertes de la mer Noire. Nous abordons; on hisse péniblement une dame d'un embonpoint fabuleux. C'est un miracle que cette malheureuse soit parvenue sur le pont sans accident.

La traversée commence. Le lendemain, le temps se couvre, il pleut même par moments, mais tout cela n'est rien; nous approchons de l'entrée du Bosphore! Les descriptions les plus exaltées me reviennent à l'esprit. Quelles merveilles allons-nous voir? Les cris des petits Turcs qui voyagent avec nous attirent mon attention; ils me montrent de grands poissons pareils à des esturgeons, qui suivent le navire et que l'on voit par transparence comme dans un grand aquarium.

Enfin, nous entrons dans le canal de Constantinople, entre

Digitized by Google

Rouméli et Anatoli Fener. Des deux côtés, des rives peu élevées se déroulent tristement dans une brume épaisse; un troupeau de marsouins culbutent d'un air fatigué autour du navire. Il fait froid comme en hiver; la végétation rappelle celle de nos Flandres, au mois de janvier; il pleut toujours.

Nous passons devant le palais de Tchéragan, devenu célèbre par la fin tragique d'Abdul-Azis, et devant tous les autres où sont enfermés les prétendants au trône. Toujours le même paysage morne et désolé. Nous arrivons à la Corne d'Or, où le steamer s'arrête près d'un grand pont de bateaux.

J'avais attendu l'entrée à Constantinople avec beaucoup d'impatience, j'y rêvais chaque jour, et dans mon imagination c'était une brillante vision de mer bleue et de minarets blancs, éblouissants de soleil. Cette pluie froide, ce brouillard, cette masse confuse et terne, voilà donc l'Orient, Constantinople! Ce n'est pas une déception, c'est un effondrement!

Heureusement, je n'ai pas le temps de me laisser aller à ma désillusion; je suis empoigné à bras-le-corps par une bande de commissionnaires dont je ne me débarrasse qu'à coups de pied et de poing; libre un moment, je hèle une barque et commence ma descente le long de l'échelle. Suspendu au-dessus des eaux, je lutte de toutes mes forces contre le flot envahissant des naturels; écrasé, foulé aux pieds, injurié, je me laisse enfin choir dans une chaloupe, un peu contusionné, mais sain et sauf cependant. Il y a longtemps que mon bagage a disparu et je ne comptais plus le revoir, lorsque je reconnais tout à coup, dans une autre embarcation que nous rasons, mon sac de voyage et mes effets. Ah! cette fois-ci, je les tiens! Une lutte homérique s'engage, j'en sors victorieux après avoir arraché mon bien des mains d'un porteur féroce. Nous abordons à la douane. Fort de mon droit, mon passeport étant en règle, je suis fermement décidé à ne pas donner un centime de bakchich. J'aurai peut-être des désagréments, mais ça m'est égal, je veux savoir si ce qu'on raconte à ce sujet est exact. Je laisse donc ouvrir mon bagage sans sourciller et présente flegmatiquement mon passeport; je remarque avec stupéfaction que l'employé tient le papier à l'envers et, s'ima-

Digitized by Google

ginant sans doute que lire est une opération longue et ardue, il le conserve dans cette position au moins un quart d'heure durant et disparaît de temps en temps pour m'effrayer. Je tiens bon. Un Français arrive aussi, il glisse une pièce de monnaie à l'employé et lui remet en guise de passeport... vous ne pourriez jamais le deviner... un vieux menu de banquet; l'employé y jette un coup d'œil pour la forme et tout est approuvé. Je reste toujours en panne et j'ai tout le temps d'observer ce qui se passe autour de moi : les hommes qui circulent, les chiens qui rôdent de tous côtés et cette saleté originale qui m'enchante. Fatigué de me faire attendre, on me laisse enfin passer en haussant les épaules d'un air de mépris.

Je me trouve tout à coup dans un enchevêtrement de petites ruelles admirables de pittoresque, un pavé impossible et gluant, parsemé de pelures d'orange et de feuilles de salade, une foule bigarrée, des chiens dégoûtants qui courent entre les jambes des passants. Ample compensation à ma déception première! Mon guide m'arrache à toutes ces belles choses et me conduit par un chemin de fer souterrain à l'*Hôtel de Pesth*, où je suis installé pour le moment dans une petite chambre qui me rappelle celles des auberges des Ardennes. Perché au quatrième, j'ai vue sur la tour de Galata et au delà de la Corne d'Or sur un bout de Stamboul ; mais le soleil fait défaut.

Constantinople, samedi, 24 avril.

A peine me suis-je un peu reposé, que déjà je brûle d'envie de revoir de plus près ce que je n'ai fait qu'entrevoir. Voilà précisément l'heure d'aller visiter les derviches hurleurs de Scutari, qui ne se produisent que le jeudi. Accompagné de mon drogman, que je prends à contre-cœur (il paraît qu'il n'y a pas moyen de s'en passer), nous nous rendons au pont de bateaux en fer jeté sur la Corne d'Or, par la grande rue de Péra, large comme une ruelle du vieux Gand. C'est de ce pont que partent tous les petits vapeurs faisant le service du Bosphore. Celui que nous devions prendre vient de partir.

Digitized by Google

C'est mon drogman qui me vaut cela. Je me décide à louer un caïque, ce qui est plus coûteux, mais bien plus agréable. Les plus belles embarcations de nos clubs nautiques ne sont rien à côté du luxe de ces canots. Tout l'intérieur est artistement sculpté et on y est moelleusement assis sur des coussins rouges.

Le temps s'est éclairci. Cette traversée est délicieuse. Des nuées de « chasse-vent » rasent d'un vol rapide cette belle eau transparente; nous passons au milieu d'une bande de marsouins dont le batelier pourrait frapper la queue de ses rames, qui sont très curieusement renflées vers la poignée. Nous mettons le pied sur le continent asiatique!

Scutari est un rêve! Tout ce qu'on représente de plus oriental sur les tableaux n'approche pas encore de la réalité. Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, portées par tous les types de l'Orient.

Nous montons vers le Tekké des derviches; partout dans la rue, des étalages où se trouvent alignés des moules en cuivre qui chauffent et sur lesquels on reforme les fez. Cela remplace le coup de fer donné à nos chapeaux de soie.

Le local des derviches est tout petit et fort misérable; on ne se douterait pas qu'on est chez des moines riches, comme me l'apprend mon drogman. Tous les étrangers présents ont la tête découverte, mais on n'ôte pas ses chaussures, comme on le croit généralement. Personne ne rit. Quelques Anglais tirent automatiquement leur montre pour calculer la durée de chaque exercice. Des enfants turcs entrent et sortent en bande, en faisant du bruit. Quelques derviches distraits tournent sans cesse la tête pour voir entrer les curieux. L'un d'eux rit même de temps à autre avec son voisin, on dirait qu'ils plaisantent entre eux. D'autres sourient. Est-ce un sourire de béatitude ou un sourire sceptique? *Chi lo sa!* Leur cérémonie, grotesque au possible, ne m'a produit aucune impression religieuse; c'était plutôt un malaise nerveux, surtout au moment où ils ont commencé à se balancer pour accompagner leurs cris inarticulés. Il y a surtout un grand nègre, le premier sujet de la troupe, qui hurle plus fort que

Digitized by Google

les autres et se démène furieusement : c'est le clou de la séance. Il ruisselle de sueur et donne le mal de mer.

La sortie rappelle celle d'un théâtre : l'ouvreuse, qui est ici un moine, vous remet votre parapluie et l'on donne un pourboire.

Vendredi, promenade d'une douce mélancolie au petit champ des morts. C'est le dimanche des Turcs, aussi l'on chante et l'on danse entre les tombes. Je dessine un coin de cimetière où quelques Turcs, assis autour d'une table, prennent un repas et jouent de la vielle. Sur la route, passent constamment de petits chevaux chargés de briques, conduits par des nègres ; des femmes voilées se promènent et jettent une note gaie sur la verdure sombre des cyprès ; des chiens se disputent en hurlant. Le ciel s'est rasséréné et la mauvaise impression du début s'efface de plus en plus.

Je me suis défait de mon drogman. Rien de plus insipide qu'un guide qui vous fait admirer sur commande. Avec le peu de turc qu'un jeune médecin de Constantinople m'a appris, lors de mon séjour à Vienne, je me tirerai bien d'affaire. Je monte donc seul à la Tekké des derviches tourneurs, rue de Péra, qui s'exercent le vendredi. Ici, nous sommes à la Madeleine des Turcs : beau local, monde plus aristocratique, foule d'étrangers, qui, loin d'ôter leurs souliers, n'ôtent pas même leur chapeau. Je m'étais bravement assis parmi les croyants, croisant les jambes comme eux, lorsqu'un prêtre, indigné de mon audace, vint me secouer et m'expulser honteusement de l'enceinte réservée. J'avais déjà assisté ainsi à toute une partie de la cérémonie ; j'en fus quitte pour voir la fin debout, parmi les giaours. On a fait des descriptions fort exagérées de cette valse ; avec un peu d'exercice, le premier venu en ferait autant ; mais la musique qui accompagne la danse est originale au dernier point : flûte et tambourin, avec des effets inconnus à nos oreilles d'Occident. Contrairement aux habitudes de sobriété des musulmans, les derviches de cette secte s'adonnent à la boisson.

Après la séance, je monte à la tour de Galata, où l'on sert du café, comme toujours, dans de petites tasses, et où l'on fume

Digitized by Google

le narghilé. Fort belle vue sur Constantinople et ses environs.

Aujourd'hui, je vais en excursion à Stamboul, un vrai labyrinthe dans lequel je m'égare complètement. Une bande d'Anglais passent à côté de moi. Je leur entends dire qu'ils vont au grand bazar ; je ne les perds pas de vue, heureux de cette occasion de retrouver mon chemin. Pendant que je les suis ainsi à la piste, m'arrêtant lorsqu'ils s'arrêtent, tout à coup on me frappe sur l'épaule. Je me retourne, croyant à quelques mendiants, qui sont très importuns ici. Oh ! surprise ! ce sont mes bons Turcs du Danube qui me serrent chaleureusement la main et me font une ovation. J'étais si heureux de les revoir, et eux aussi paraissaient ravis. Nous faisons un bout de chemin ensemble, mais ils me quittent à la porte du bazar. Je n'aperçois plus les Anglais et je commence seul la plus singulière promenade du monde. A chaque instant, je suis pris par le bras et entraîné de force par les marchands, qui m'introduisent dans leur petit salon, me font asseoir commodément, me servent des rafraîchissements et étalent devant moi toutes les merveilles de l'Orient. On n'est pas tenu d'acheter, il suffit de ne pas déprécier la marchandise. Je me sens fortement tenté par toutes ces belles choses, mais je me contente de la modeste acquisition d'un fez que je porterai dorénavant.

Je parviens enfin à sortir de ce dédale et erre à l'aventure dans les rues de Stamboul. Je me repose à la fontaine du sultan Ahmed III. C'est un bijou tout en marbre blanc, couvert de dorures. On lit sur la façade principale cette inscription, que je traduis de mon guide : « Cette fontaine te dit par ces vers l'âge du sultan Ahmed ; tourne le robinet de cette source limpide ; au nom de Dieu, bois de son eau claire et prie pour l'âme du sultan Ahmed. » Combien cela est poétique !

Je monte ensuite à la tour du Séraskié. Le panorama qui se déroule sous mes yeux est sublime : la ville turque avec ses mille coupoles et sa forêt de minarets s'étend à mes pieds. Devant moi, la blanche Scutari sur le fond noir des cyprès, au delà des eaux bleues du Bosphore ; à droite, la mer de Marmara avec les îles des Princes et les cîmes neigeuses de

Digitized by Google

l'Olympe de Bytinie ; au fond, à gauche, la Corne d'Or et Galata ; derrière moi, les vieux remparts et les cimetières à perte de vue.

Je retourne à Péra prendre un bain. N'y ayant jamais été, je me trompe de classe et je me trouve avec le peuple, ce qui est certes plus intéressant. Ici, pas de masseur en titre, on se masse entre soi, au petit bonheur. Tout ce monde paraît beaucoup s'amuser et d'une façon très bruyante. C'est une vraie partie de plaisir. Il n'y a pas de prix fixe ; en sortant, je donne un franc à tout hasard, croyant que cela ne serait pas suffisant. Les prix sont sans doute bien bas pour le peuple, car on me reconduit jusqu'à la porte comme un grand seigneur, en me faisant toute sorte de salutations, en me prenant par la taille et en me frappant sur le dos, le tout accompagné de paroles turques sans doute très flatteuses.

Le quartier européen est en fête ; des pétards partent à chaque instant : c'est la veille de Pâques ; partout on vend des œufs peints en violet et de la brioche. Pour faire comme les autres, je m'en achète une énorme.

Constantinople, dimanche 25 avril.

Je vais chaque matin au petit champ des morts, endroit propice pour se reposer des fatigues de la veille. On y jouit de vues superbes sur Stamboul. Assis sur une pierre tombale renversée, j'observe ce qui se passe : un vieux cheval, couché près de moi, me regarde curieusement ; des gamins font monter de petits cerf-volants à queue magnifique ; une fillette se balance sur une escarpolette entre deux cyprès ; plus loin, des enfants s'amusent à tirer des papillottes ; un Turc qui est avec eux essaye d'en faire partir, mais a horriblement peur et lâche toujours trop tôt. Une musique militaire passe en jouant des airs d'un rythme étrange. On entend constamment aboyer les chiens.

Depuis que je porte le fez, je me sens à moitié Turc et personne ne m'importune plus.

Cette après-midi, grande promenade le long des anciens

Digitized by Google

remparts de Stamboul. Je prends le train jusqu'à Jedikule. Pendant le trajet, vue splendide sur la mer de Marmara avec les îles des Princes, toute la côte d'Asie et sa chaîne de montagnes neigeuses. Je descends et loue le seul des chevaux que je trouve; ils sont d'ailleurs tous bons. Mon conducteur, un Arabe, prend les devants avec mon parapluie sous le bras. Quelle amusante excursion ! et quel paysage! A gauche, un rideau de cyprès et de jolies fontaines où mon guide va boire avidement; à droite, les vieux remparts avec leurs tours couvertes de lierre. Nous rencontrons des caravanes d'étrangers. Près de la Corne d'Or, nous abandonnons les murs de la ville et traversons un immense cimetière pour descendre sur Ejub, un des faubourgs de Constantinople. Des rues qui dégringolent à pic, envahies par un immense troupeau de moutons à cornes en tire-bouchons, que mon Arabe est obligé de chasser pour me frayer un passage. Je mets pied à terre devant une ravissante fontaine. Ejub est si curieux, avec une des plus jolies mosquées que l'on puisse voir!

Je reviens à pied en traversant Stamboul dans toute sa longueur par Balata, le quartier juif, qui n'est pas plus sale, me semble-t-il, que certain quartier de la ville turque et le Phanar où habite la colonie grecque et qui est fort coquet. Malheureusement, toutes les devantures sont fermées. Je n'avais pas songé que c'était le jour de Pâques.

Constantinople, 27 avril.

Une fois qu'on a traversé la Corne d'Or et qu'on a mis le pied dans les rues de Stamboul, une attraction irrésistible vous y ramène toujours. C'est ce qui m'est arrivé, et je suis installé sur la place de l'Hippodrome devant la belle mosquée aux six minarets. J'attends l'heure où le muezzin fera sa ronde là-haut. Rien de plus poétique que cette coutume religieuse. Le muezzin monte à la galerie d'un des minarets et de là jette aux quatre vents la parole du prophète. Cette mélodie étrange, tombant dans l'espace pour rappeler aux croyants qu'il est l'heure de la prière, produit toujours une singulière émotion.

Digitized by Google

Je sors du musée des Janissaires, qui se trouve sur la même place ; cela doit être fort intéressant pour un spécialiste; un profane est souvent distrait par la belle vue qu'on a des fenêtres sur la mer de Marmara et la côte d'Asie. Les pompiers de l'ancien régime avaient un turban de dimensions monstrueuses ; combien c'était commode pour éteindre les incendies ! A propos d'incendies, la nuit passée, pas loin de l'hôtel, toute une rue a disparu. Je ne m'en étais pas douté. Cela arrive très souvent, paraît-il. Les maisons, étant en bois, brûlent comme des feux de paille.

Aujourd'hui, mardi, je fais ma grande tournée des mosquées, cette fois avec un drogman. Nous visitons d'abord le vieux sérail avec le musée des antiques, qui n'est pas riche ; il y a cependant quelques belles statues. Nous passons devant le fameux platane aux branches duquel furent pendus des janissaires. On voit encore les crochets en fer qui ont servi à l'exécution.

De là, nous nous rendons à Sainte-Sophie, qui se trouve à côté. Les monuments en général me laissent froid, mais devant l'intérieur de Sainte-Sophie, j'ai été saisi d'admiration. On se ferait Turc rien que pour y avoir ses entrées libres, et j'envie les croyants qui psalmodient leurs prières en se balançant d'un mouvement uniforme sous cette voûte grandiose. Un prêtre prêche dans un coin du temple : il paraît très exalté, frappant avec violence du plat de sa main sur le koran placé devant lui. Chaque pan de mur a son histoire et tout un passé se déroule devant l'esprit du visiteur.

De là, nous passons à l'Achmedieh, d'où partent tous les ans les pèlerins pour la Mecque avec les dons des âmes pieuses, le denier de Saint-Pierre de là-bas. C'est une mosquée claire et riante et qui contraste singulièrement avec Sainte-Sophie. Dans toutes ces mosquées, nous entrons le fez sur la tête; à la porte, on endosse des sandales au-dessus des souliers. A l'intérieur, on circule librement et l'on parle à haute voix : c'est l'habitude.

Nous nous dirigeons maintenant vers la Suleimanieh en traversant le grand bazar, qu'on ne se lasse pas de parcourir.

Digitized by Google

Mon drogman paraît étonné de toutes les connaissances que j'y ai déjà faites. Je le régale d'un verre de limonade qu'on peut se procurer partout et je me fais servir une assiette pleine de lokum, espèce de pâte sucrée, très appétissante et qui ne coûte presque rien; c'est la friandise préférée des Turcs, on en vend partout. Je paye dix centimes pour toute la portion, saupoudrée d'une épaisse couche de sucre et aspergée d'une essence au choix.

La Suleimanieh est la plus belle mosquée de Constantinople après Sainte-Sophie. Toute une école de garçons y apprend le Koran, comme chez nous le catéchisme. A un moment donné, le maître, apercevant un de ses élèves qu'il n'avait pas remarqué jusqu'alors, se précipite sur lui avec sa verge et lui administre une volée de coups. Je m'informe de la faute qu'il a commise : il a fait l'école buissonnière, paraît-il.

A l'extérieur, autour de toutes ces mosquées, se trouve une enfilade de petites fontaines où les croyants vont faire leurs ablutions. Ils s'y lavent souvent les pieds, mais lorsqu'ils sont pressés ou trop paresseux, ils se contentent d'ôter leurs souliers, de se mouiller le bout des doigs et d'en toucher leurs bas.

Nous voyons aussi plusieurs tombeaux de sultans, entre autres celui de Mahmoud, le réformateur; sur sa tombe en forme de catafalque, au lieu d'un turban, se trouve placé un fez, signe de la réforme. Le nombre d'écharpes posées sur ces mausolées indique le nombre de femmes légitimes que le sultan a eues. Abdul-Azis en avait six, luxe tout à fait exceptionnel.

Constantinople, 27.

Ce matin, je vais à un rendez-vous, obtenu par lettre de recommandation, chez un docteur musulman. Il me reçoit dans son salon, le chapelet à la main ; à peine assis, on m'apporte une tasse de café microscopique, à la turque. Ce café est un nectar. Après les politesses d'usage, nous nous mettons en marche vers Stamboul, où la faculté de médecine a ses locaux. Nous y parvenons en dégringolant

Digitized by Google

des ruelles pavées d'une façon inouïe, après avoir ingurgité maintes petites tasses de café dans les différentes pharmacies où mon docteur a affaire. Un élève-médecin me fait voir tout l'établissement. Nous visitons les laboratoires, assez modestes, les classes et, ce qui est plus intéressant, les dortoirs. Comme on est à l'approche des examens, la moitié des élèves étudient dans leur lit. On ne s'imaginerait jamais qu'on se trouve en présence de futurs médecins; tout y est en désordre : les dortoirs de nos casernes sont certainement mieux tenus. Le parloir aussi vaut la peine d'être vu; une salle dallée, avec un banc en bois qui court le long du mur; des élèves se font raser, d'autres grignottent des sucreries. Tout cela est si différent de ce que nous avons l'habitude de voir et de faire !

Mon guide me conduit maintenant au delà du Bosphore, sur la rive asiatique, visiter l'hôpital de Haider-Pacha. Nous devons prendre le bateau à vapeur au pont; mon cicérone ne semble passe douter de l'heure des départs, aussi arrivons-nous à un guichet fermé. Cela ne le dérange en rien : c'est la fatalité. Il ne cherche pas où s'informer et s'assied résigné sur un banc. Au premier moment, j'étais très agacé ; mais le voyant si détaché des choses terrestres et voulant constater jusqu'où irait ce laisser-aller, je deviens fataliste comme lui et attends ce que nous réserve le destin. Heureusement, un employé vient nous dire qu'avec un peu de peine nous pourrions encore arriver à temps au bateau, et nous voilà voguant dans un brouillard laiteux, tout à fait étrange. Nous abordons et montons vers l'hôpital, qui est fort grand et pas trop mal entretenu. Le diagnostic de la maladie du patient est, comme chez nous, écrit sur une tablette à la tête du lit, ordinairement en turc et en français. On emploie les méthodes antiseptiques; l'air y est très salubre et il y a de beaux jardins où l'on me dit que les malades peuvent se promener, quoique je n'en aie vu aucun. J'y rencontre également un malheureux récipiendaire en train de passer son examen ; il calligraphie des hiéroglyphes sur un tableau noir. Je lui souhaite bonne chance. Nous visitons ensuite les serres, où

Digitized by Google

de grands citronniers laissent pendre leurs branches chargées de fruits magnifiques; puis, le potager avec ses plates-bandes de fèves de marais, et nous allons nous rafraîchir non loin de là.

Nous revenons en caïque, cette embarcation idéale. Au milieu de la traversée, qui dure près d'une heure, tout à coup le brouillard se lève comme un rideau de théâtre et Stamboul, la ville aux sept collines, nous apparaît comme une île flottante dans un rêve ! Bientôt tout se dégage, nous passons près de la tour de Léandre, dont la blancheur éclatante ressort merveilleusement sur l'azur foncé des eaux. Mon cicérone est un charmant garçon. Je lui demande d'écrire son nom en caractères turcs sur mon guide, ce qu'il fait de droite à gauche.

De retour à l'hôtel, je trouve une invitation de M. Eskenazi, marchand au bazar. C'est le frère d'un ami de Vienne. Il me prie instamment d'aller le voir. Je m'y rends. M. Eskenazi est un homme des plus aimables. Ne sachant où j'étais descendu, il a fait le tour de tous les hôtels de Péra afin de me découvrir. Il se met en quatre pour me montrer son magasin : des broderies superbes, des étoffes d'une richesse incomparable, de vrais trésors. Il me raconte qu'il est souvent très malheureux de devoir traiter des affaires avec les Turcs. Lorsqu'ils ne peuvent ou ne veulent pas payer, ils vous répondent : « Dieu est grand, vous recevrez tôt ou tard votre argent. » Ils ne comprennent pas qu'ils font perdre les intérêts.

Je fais quelques emplettes sous la direction de M. Eskenazi et retourne les poches pleines et enchanté de ma visite, me promettant beaucoup d'agrément pour la journée de dimanche, que je dois passer chez lui.

Constantinople, vendredi 30 avril.

M. de Laveleye avait eu la bonté de me donner une lettre de recommandation pour le directeur de Robert-College, M. Washburn. Je m'y rends et débarque à Rouméli-Hissar, dans un site ravissant sur le Bosphore, après avoir fait sur le bateau une route en zigzag, nous arrêtant tantôt

Digitized by Google

à la rive asiatique, tantôt à la rive européenne. Je gravis un sentier pittoresque entre de vieilles tours à créneaux, déchiquetées, que Mahomed II fit construire un an avant la prise de Constantinople. (C'est également l'emplacement du pont de Darius.)

J'arrive à la porte du collège, qui est grande ouverte; je traverse la pelouse devant le bâtiment et entre résolument, sans voir personne. C'est le palais de la Belle au bois dormant. Dans la cour intérieure, je rencontre enfin un petit marmiton parlant un peu le français; il me conduit auprès du directeur, qui se promène au jardin. Je lui tends la lettre de M. de Laveleye, qu'il se met à lire. Les abeilles bourdonnent autour de nous, c'est le seul bruit qu'on entende. La vue qui s'étend à nos pieds est féerique : nous sommes sur une terrasse et dominons une bonne partie du Bosphore ; une voile, d'une blancheur éblouissante, file sur le bleu des eaux. Que c'est beau ! La lettre lue, l'accueil est très cordial. Nous causons sur un banc devant ce panorama grandiose et il est décidé que je reviendrai, lundi, passer quelques jours au collège. M. Washburn m'explique le silence qui règne ici aujourd'hui: toute la colonie est en excursion à une grande fête, aux remparts de Stamboul. Nous rentrons chez lui et prenons le thé à l'anglaise ; puis il m'accompagne un bout de chemin, avec un jeune professeur bulgare qui me reconduit à la station de bateaux en me faisant traverser le vieux donjon ; dans les murs d'enceinte se trouvent de petites maisons habitées par des descendants de janissaires. Rouméli-Hissar est un village exclusivement turc. Lorsqu'on se promène dans ses ruelles pavées de cailloux roulés, on ne rencontre que des enfants habillés de couleurs éclatantes, des femmes voilées et des hommes en turban. Le village a plusieurs petites mosquées, chacune avec son minaret ; de beaux cimetières plantés de cyprès et des fontaines ravissantes avec leurs versets du Koran.

Constantinople, 1er mai.

Je rentre d'une excursion aux îles des Princes. J'avais

Digitized by Google

choisi Prinkipo, l'île principale. Nous partons par un temps superbe ; l'air est si transparent que nous voyons au loin les îles, comme si elles n'étaient qu'à dix minutes de distance, et pourtant la traversée est de deux heures. Ce trajet est bien intéressant. De petites îles dressent leurs contours rocheux au-dessus des vagues de la mer de Marmara et, au fond, la chaîne bleuâtre des montagnes d'Asie ferme l'horizon. Autour du bateau, des marsouins prennent leurs ébats et des colonies de petites méduses transparentes s'ouvrent et se ferment d'un mouvement rythmé. Nous abordons ; je vais visiter le cloître Saint-Georges. La terre est rouge comme de la brique sortant du four ; le chemin traverse des bois d'oliviers, de myrtes et de pins qui embaument l'air ; près d'une habitation, je remarque une couverture qui sèche au soleil : on dirait de vieux vitraux détachés d'une cathédrale. Du haut du promontoire où se trouve le cloître, on jouit d'une vue unique sur toute la mer de Marmara. Un petit point noir se meut sur les eaux, c'est un bateau à vapeur qui se dirige vers Constantinople. Des chèvres escaladent d'immenses blocs de rochers. On construit une maison sur le sommet de la colline et tous les matériaux arrivent portés par des caravanes de petits chevaux qui paraissent bien courageux.

Constantinople, 2 mai.

Ce matin, j'arrive à Kousgoundjouk, où demeure M. Eskenazi ; Kousgoundjouk est sur la rive asiatique, à côté de Scutari ; beaucoup de commerçants ont ainsi leur maison dans les environs de Constantinople, où ils se rendent tous les jours pour leurs affaires. Mon hôte m'attend au débarcadère; comme nous passons devant un café où l'on fait de la musique turque, il me propose d'entrer. J'accepte avec empressement ; il est curieux d'entendre des artistes si différents des nôtres. La musique rappelle celle qu'on faisait à Paris lors de l'exposition universelle dans le pavillon arabe ; elle a décidément beaucoup de charme.

En partant de là, nous nous dirigeons vers l'habitation de

Digitized by Google

M. Eskenazi. La maison est spacieuse; la façade principale donne sur le Bosphore, dont les eaux viennent battre les murs; des divans turcs courent le long de la logia, nous nous y étendons en attendant le dîner; on nous apporte du café et des cigarettes. Trois jeunes gens arrivent bientôt, invités comme moi : c'est un dîner de garçons. On se met à table, ces messieurs se font servir comme des pachas.

Le dîner se compose exclusivement de mets turcs : une omelette à la farine et au fromage, frite dans une graisse d'un goût douteux; du foie frit; de petits poissons également frits, enfin des artichauts préparés d'une façon toute particulière. En guise de dessert, de la confiture de feuilles de roses et des oranges; comme boisson, du café et du mastic. Le mastic est fabriqué avec la gomme qui provient de la sève des lentisques. En un mot, tout ce qu'il fallait pour déranger un estomac délicat.

Après le dîner, nous traversons le Bosphore en barque, pour aller aux eaux douces d'Europe : c'est le prolongement de la Corne d'Or et la promenade favorite des mahométans le vendredi, et des chrétiens le dimanche. Aussi y trouvons-nous un grand nombre de caïques et d'équipages. Tout le monde mange en plein air sur des nattes, sans se gêner. Des tziganes font de la musique en parcourant les groupes; une d'elles, croyant nous faire plaisir, vient nous débiter des obscénités que ces messieurs me traduisent. Beaucoup de Turcs venus comme nous en promenade répètent d'une voix nasillarde des chansons monotones. En circulant de long en large, nous croisons une voiture dans laquelle se trouvent deux jolies Turques. Un peu myope, je m'approche pour mieux les voir. Mes compagnons me font observer que j'ai commis là une grave inconvenance et qui aurait pu m'attirer de sérieux ennuis; dans certains cas, j'aurais même pu m'estimer heureux d'en être quitte pour une bonne correction; les maris ne plaisantant pas sur ce chapitre et les lois leur donnant toujours raison. Ce matin même, je m'étais rendu coupable d'une faute de ce genre. Après avoir pris mon billet, j'entre dans une salle d'attente, lorsqu'à peine assis, un monsieur affolé me

Digitized by Google

fait signe de la porte que j'aie à déguerpir immédiatement : j'étais dans le harem ! place réservée aux femmes. Je ne m'en étais pas douté.

Pendant notre promenade, nous causons de choses et d'autres. Ces messieurs m'affirment que les Turcs ne savent pas prononcer deux consonnes de suite au commencement d'un mot ; ainsi, ils ne parviennent pas à dire Stamboul, ils disent : Istamboul. Ils prétendent même qu'il n'existe pas un seul mot turc commençant par deux consonnes. Est-ce exact ? je n'en sais rien.

Des chameaux broutent paisiblement l'herbe sur le coteau ; des calèches et des arabas enguirlandées de fleurs des champs circulent parmi les promeneurs. Une heure avant le coucher du soleil, tous les caïques se mettent en marche à peu près en même temps, et ce retour est très original. On chante, on s'apostrophe. Sur la berge, des gens assis sur des chaises voient passer le défilé, comme chez nous le retour des courses. Nous rentrons par un beau coucher de soleil qui dore les minarets.

(*A continuer.*) S. FREDERICQ.

Digitized by Google

ESSAIS ET NOTICES

LES FORTIFICATIONS DE LA MEUSE, par le général BRIALMONT.

Les discussions auxquelles a donné lieu la grande question nationale de la défense de la Meuse ont provoqué la publication d'une nouvelle étude de M. le général Brialmont : *Les fortifications de la Meuse*. Cette étude examine en 40 pages les diverses faces du problème ; elle rectifie certaines opinions erronées que les polémiques de la presse ont fait ressortir ; elle complète, sur l'importante matière qui se traite, les notions contenues dans des écrits antérieurs de notre savant ingénieur militaire ; elle renferme aussi certaines vues stratégiques d'un grand intérêt et ouvre à l'action de l'armée belge des perspectives qui n'ont peut-être pas été suffisamment étudiées jusqu'à ce jour.

Le rôle vrai, le caractère distinctif des places de Liége et de Namur, reste celui de *têtes de pont*. Par leur aspect extérieur, on pourra les assimiler à des camps retranchés à raison du nombre de leurs ouvrages et du périmètre de la ligne de défense ; mais en réalité, elles n'auront ni l'enceinte continue, ni par conséquent la destination des camps retranchés, au sens propre du mot. Elles doivent permettre à l'armée de campagne de manœuvrer sur les deux rives de la Meuse, d'y occuper les positions les plus favorables, d'y donner la main à l'un ou à l'autre belligérant. Cette fonction épuisée, elles demeurent encore des positions d'arrêt, se suffisant avec leur garnison et n'ayant d'autre but à poursuivre que d'arrêter l'envahisseur un laps de temps suffisant pour que l'opération projetée à travers notre territoire soit compromise ou devienne impossible. Dix, quinze jours de résistance au plus assureraient ce résultat : c'est l'action *préventive* des deux places. Il ne peut donc être question de longs sièges ni pour l'armée qui ne fera que traverser les villes ou y appuyer l'une ou l'autre de ses ailes, ni pour la garnison dont la défense, pour être efficace, n'aurait pas besoin d'être très prolongée. Il ne peut davantage être question du bombardement de Liége ni de Namur, puisqu'à la distance où seraient établis les forts, l'artillerie ennemie ne pourrait atteindre les villes mêmes et que si les ouvrages extérieurs venaient à être pris, le vainqueur aurait toutes raisons de ménager des places qui, par les ressources dont elles abondent, seraient pour lui d'une extrême importance.

Digitized by Google

La fortification de la Meuse n'est pas synonyme de dissémination de l'armée : c'est le second point capital de la démonstration de M. Brialmont. Avant comme après la création des places de la Meuse, les forces nationales agiront en masse compacte ; elles ne seront pas affaiblies au centre, puisque la défense des nouveaux ouvrages n'exige que 3,200 hommes de plus que celle des forts actuels, qu'on ne peut supprimer du reste qu'en les remplaçant : mais l'armée de campagne, pouvant s'appuyer sur trois places, couvrira la plus grande partie du territoire et fera sentir son action jusqu'aux frontières. « Il est hors de doute — dit l'éminent stratégiste — que dans l'état actuel des fortifications de la Meuse, notre armée ne pourrait pas disputer avec succès le passage du fleuve à une armée allemande ou à une armée française. ...La situation serait tout autre si Liége et Namur étaient pourvues de bonnes têtes de pont. Alors notre armée pourrait se porter sur la rive droite de la Meuse, prendre l'offensive ou attendre l'ennemi dans une position retranchée, et, en cas d'échec, battre en retraite sans aucun danger. Alors aussi elle pourrait, en pivotant sur Liége et Namur, défendre le passage en ces points et aux points intermédiaires assez longtemps pour que l'ennemi n'eût plus aucun intérêt à violer la neutralité belge et à diriger une partie de ses forces par les vallées de la Meuse et de la Sambre.

« Si, manœuvrant ainsi, l'armée était momentanément coupée d'Anvers, il n'en résulterait aucun inconvénient, puisque, sous la protection des forts de Liége ou de Namur, elle pourrait attendre l'arrivée du belligérant opposé, qui deviendrait nécessairement son allié. Et cette attente ne serait pas longue, puisqu'elle n'aurait pour durée que la différence entre le temps qu'il faudrait à chacun des belligérants pour opérer son déploiement stratégique sur la frontière belge. »

Ces vues paraîtront peut-être hardies; elles heurtent certaines opinions consacrées par l'habitude. Elles ne sont cependant que la pensée même professée de tout temps par nos meilleurs généraux, sans en exclure ceux qui ont pris à la création de la place d'Anvers une part prépondérante. Le 27 juillet 1858, le général Renard, commissaire du Roi, faisait à la Chambre des déclarations identiques et doublement importantes aujourd'hui :

« On veut transporter à Anvers, disait-il, toutes nos forces nationales dans une *seule* place de guerre. Que l'on agisse ainsi *en pays ennemi*, je le conçois, car ce serait une faute énorme que de disperser son armée en divers lieux. Mais dans une guerre *nationale*, il y a autre chose dans le pays que des soldats; il y a l'esprit public, il y a les

Digitized by Google

richesses du pays, *il y a le territoire auquel vous ne pouvez appliquer votre faux principe de concentration absolue. Il faut des forteresses pour que le drapeau du pays flotte encore sur nos provinces; ce sont des points de ralliement pour les mouvements populaires; ce sont des foyers où se réchauffe l'ardeur patriotique qu'il faut se garder de laisser éteindre.*

« Le projet de la section centrale consiste à avoir une armée; puis à construire une forteresse pour que cette armée s'y trouve constamment; on ne peut les séparer, elles font corps ensemble.

« La section centrale n'admet pas qu'en tout état de choses la forteresse puisse jamais être abandonnée à elle-même.

« Mais le bon sens indique que si l'armée belge seule doit s'opposer sur le territoire à l'invasion de l'ennemi, il est évident que les généraux belges auront soin de ne pas abandonner leur ligne d'opération; ils conduiront l'armée avec sagesse, avec prudence, selon les circonstances, selon la nature et la force de l'ennemi que nous aurions devant nous, selon la nature de la guerre, l'esprit des populations elles-mêmes.

« Dans ce cas, nous n'abandonnerons pas Anvers; l'armée sera à Anvers dans le cas d'un revers ou lorsque, momentanément délaissés par les autres nations, nous aurons à lutter *seuls* contre une des grandes puissances.

« Mais si les événements vous donnent pour alliée une de ces grandes puissances, si alors cette grande puissance vous invite à joindre vos forces aux siennes et à abandonner momentanément votre ligne d'opération, lui direz vous par hasard : Je ne puis, je m'en vais à Anvers; ma place est à Anvers, et seulement à Anvers; car si je n'y suis pas, la place ne pourrait se défendre. Elle a été établie pour que j'y sois tout entière.

« *Je dis que ce ne serait pas là un système de concentration, mais un véritable système de dispersion.* En cas d'alliance, nous combinerons nos opérations avec celles de nos protecteurs...

« Le sort des États ne se décide pas au pied des remparts d'une forteresse, mais en rase campagne, et les nécessités à la guerre entraînent souvent dans les opérations les plus divergentes; or, l'armée belge doit tenir à honneur de prendre une part active à la lutte qui doit avoir la délivrance de la patrie pour résultat. »

Dix ans plus tard, le général Renard, devenu ministre de la guerre dans le cabinet de 1868, pensait et parlait de même. Dans son discours du 28 janvier, il protestait contre la démolition des

Digitized by Google

forteresses de Liége, de Namur et de Diest; il affirmait leur importance stratégique au double point de vue de l'invasion ou du passage d'armées étrangères. « Ce ne sont pas, disait-il, des places capables de soutenir un long siège; elles constituent ce qu'on appelle des places du moment qui nous permettront de rester maîtres, au début de la guerre, du réseau des chemins de fer et d'en disposer dans l'intérêt de nos opérations. *Ce sont des points d'une grande valeur sous ce rapport.* »

N'est-ce pas exactement dans le même sens que le général Chazal comprenait le système défensif qui a prévalu, quand il le définissait en ces termes à la Chambre le 17 août 1859 : « On ne peut pas admettre qu'un pareil système équivaudrait à l'abandon du pays et réduirait la défense nationale à la garde de la *seule place* d'Anvers. En effet, *grâce aux places conservées*, L'ARMÉE AURA DES TÊTES DE PONT SUR LA MEUSE *et sur l'Escaut, et des* FORTS *à l'abri desquels la résistance nationale pourrait s'organiser dans* TOUT *le pays.*

Voilà justement ce que dit, ce que maintient aujourd'hui le général Brialmont, au point de vue défensif comme au point de vue stratégique, mais en tenant compte, comme d'ailleurs le général Renard lui-même voulait le faire en 1878, des transformations profondes accomplies depuis 1870 dans la balance des forces et la tactique des armées. Il s'agit de faire l'application à notre situation spéciale des principes de guerre que les généraux allemands, héritiers eux-mêmes de Napoléon et de Frédéric II, ont fait universellement prévaloir. Les sièges de Metz et de Paris sont là pour montrer ce que deviennent les armées qui se condamnent à une défense passive derrière les murs d'une grande forteresse. Perdues pour le pays, elles connaissent d'avance et attendent, journellement affaiblies, l'heure inévitable de la capitulation. La défense nationale de la Belgique commence à Liége et à Namur; c'est à Anvers qu'elle finit.

Ce système, conforme à nos vrais intérêts, est aussi le seul qui se concilie avec les exigences du droit international. Les jurisconsultes qui y font autorité, comme les stratégistes qui n'envisagent que les intérêts militaires des États, enseignent de concert que le neutre, même à titre accidentel, ne peut tolérer que son territoire serve de base d'opération à l'un des belligérants contre l'autre. A plus forte raison cette obligation s'impose-t-elle au neutre perpétuel. Il serait donc contraire à tous les usages comme à tous les principes que les puissances limitrophes songeassent à se plaindre des mesures éventuelles qui seraient prises en Belgique pour fortifier la ligne de la

Digitized by Google

Meuse. Le respect de la souveraineté nationale les empêcherait certainement de nous les demander; mais elles ne pourraient qu'applaudir à une initiative qui attesterait chez nous la volonté d'entourer de nouvelles garanties un régime que l'Europe tout entière nous a assigné.

A voir l'attitude de presque toute la presse étrangère, c'est bien ainsi que la mesure a été comprise en Angleterre, en Allemagne et en France. Parmi les voix qui comptent, une seule note discordante s'est élevée dans ce dernier pays. En deux grands articles, pleins d'ailleurs de considérations ingénieuses, le *Journal des Débats* (numéros des 19 et 27 mars 1887) a entrepris de montrer qu'une opération par la vallée de la Meuse ne serait pas plus conforme aux intérêts de l'Allemagne qu'à ceux de la France. Le thème est intéressant et neuf, mais il vient un peu tardivement. Nulle part plus qu'en France on n'a mis pendant dix ans d'insistance à signaler la trouée de la Meuse en Belgique et le danger qu'elle faisait courir à la frontière du nord. Aujourd'hui, on raille les écrivains belges qui qualifient de « gigantesque barrage » ce que le publiciste des *Débats* appelle « notre formidable barrière de l'est », dont le but et le rôle est d'assurer « l'impénétrabilité de la majeure partie du front et la stricte limitation des débouchés de l'ennemi ». Où est la différence? On affirme que les belligérants futurs n'auront que faire de notre territoire, que la lisière orientale de la France, occidentale de l'Allemagne est leur champ de bataille obligé; mais on convient que l'offensive y sera bien entravée, bien difficile, que les Allemands, s'ils attaquent, devront commencer par enlever plusieurs forts d'arrêt, même certaines places frontières, qu'ils ont l'espoir, à la vérité, de les emporter de vive force, mais que c'est *à voir* (sic). Tout cela est bien subtil, bien embarrassé et bien embarrassant; aussi ne s'étonne-t-on pas de voir l'auteur conclure que c'est bien tout le contraire de ses déductions qui pourrait se réaliser. Voilà précisément ce qu'il faut craindre. Si la France et l'Allemagne sont destinées à se heurter encore, si ce choc fatal ne peut être conjuré, les Belges doivent souhaiter fort que les états-majors ennemis se pénètrent des leçons que leur donne le *Journal des Débats* et y conforment leurs actes; mais nous souvenant de la maxime rappelée par notre contradicteur : *On voit le mieux, on fait le pis*, — il doit nous être permis de conclure avec lui qu'on ne peut « qu'approuver la Belgique lorsqu'elle cherche à se prémunir à temps contre *toutes* les éventualités dont elle pourrait avoir à souffrir ».

C'est justement le conseil que le général Brialmont vient avec une haute raison de répéter à son pays, et nul ne doit se féliciter plus que lui de voir une diversion qui s'annonçait si redoutable, n'aboutir en définitive qu'à lui donner un allié. E. B.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DU 15 JANVIER 1887

Dr VANLAIR. La guerre aux microbes (1re *partie*) 5
D. KEIFFER. L'amour en voyage (*fin*) 32
ROGER DE GOEY. De l'étude des langues modernes étrangères dans les classes supérieures des athénées royaux 45
FERDINAND GRAVRAND. Petits bonheurs (*sonnets*). 63
GUSTAVE RAHLENBECK. Conte de Noël : Le marchand de marrons . . 68
CH. POTVIN. Chronique littéraire. 72
ÉM. DE LAVELEYE. Livres de l'étranger. — Marco Minghetti (*nécrologie*). 83

NOTICES :

J. LECLERCQ, *La Terre des Merveilles*. 99
J. CHALON, *Naples*. 100
J. GRAND-CARTERET, *La France jugée par l'Allemagne*. 101
R. DE GOEY, Le monument Wiertz. 102

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER 1887

NÉCROLOGIE : Fr. Laurent.
ÉM. BANNING. La défense de la Belgique au point de vue national et européen 105
Dr G. VANLAIR. La guerre aux microbes (*fin*) 137
A. LAVACHERY. La première faute (1re *partie*) 160
FRÉD. BURNY. Une bibliothèque de statistique 187
CH. POTVIN. Chronique littéraire. Les poètes flamands. — Bibliographie, etc. 201

Digitized by Google

LIVRAISON DU 15 MARS 1887

J. C. HOUZEAU. Les sciences au XXe siècle 217
CH. POTVIN. Cri de deuil 225
P. MÜLLENDORFF. La réglementation du travail en Allemagne . . 227
A. LAVACHERY. La première faute (*fin*). 257
Dr COSMANN. Chronique de la littérature allemande 285

ESSAIS ET NOTICES :

AUG. GITTÉE. Publications folkloristes françaises. 297
CH. RAHLENBECK. Le comte de Beust. 303
M. PHILIPPSON. Une nouvelle biographie de Charles-Quint 317

LIVRAISON DU 15 AVRIL 1887

J. SCLONEUX. Le grisou. 321
Mme EUGÉNIE PRADEZ. Deux profils. Esquisse 344
FÉLIX FRENAY. Désenchantement 363
K.-E. FRANZOS. L'émeute. Traduit de l'allemand par AUG. LAVALLÉE. 367
S. FREDERICQ. Athènes et Constantinople 395

ESSAIS ET NOTICES :

E. B. Les fortifications de la Meuse, par le général Brialmont 418

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google